
U d'/of uTTAWA
39003002113073

LESAGE

ROMANCIER

COULOMMIERS. — IMP. P. BRODARD.

LESAGE

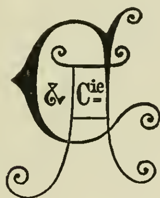
ROMANCIER

D'APRÈS DE NOUVEAUX DOCUMENTS

PAR

LÉO CLARETIE

Ancien élève de l'École Normale Supérieure,
Docteur ès lettres.



PARIS
ARMAND COLIN ET Cie, ÉDITEURS
1, 3, 5, RUE DE MÉZIÈRES

1890

AVERTISSEMENT

Est-il besoin d'établir l'intérêt d'un travail sur les romans de Lesage? Ils n'ont pas encore été l'objet d'une étude un peu étendue [1], et cependant ils y ont droit. Il est hors de doute que Lesage est un de nos meilleurs écrivains. De plus, et surtout, il représente pour nous les débuts du roman de mœurs en France. Entre le roman métaphysique ou galant et le roman burlesque du XVII[e] siècle, il y avait place pour un genre intermédiaire, moins raffiné que le premier, moins grossier que l'autre, plus conforme à la réalité. Il marque son apparition à l'époque de Lesage, qui a suivi, sinon conduit, ce mouvement vers une imitation plus fidèle de la vie, vers le roman observé, localisé, vivant, en un mot vers le roman moderne.

1. Le sujet a été souvent abordé dans des brochures, articles de journaux ou de revues, monographies dont quelques-unes prennent une rare valeur quand elles sont signées Sainte-Beuve ou Brunetière.

Il a frayé le chemin où passera Balzac. C'est un titre sérieux à notre souvenir et à notre intérêt.

On ne peut parler de Lesage sans parler un peu de l'Espagne. Nous l'avons fait dans la mesure de notre compétence restreinte. Nous avons abordé la fameuse question, — question nationale — de l'originalité de *Gil Blas*, et nous en avons cherché une solution impartiale, en dehors de tout chauvinisme.

Nous avons extrait et mis à part en tête du volume la partie biographique. Comme nous laissions de côté le théâtre de Lesage, nous ne pouvions mêler sa vie à une étude spéciale de ses romans. A la vérité, cette biographie ne fait pas corps avec le reste du livre, et elle serait aussi bien de mise en tête d'une étude sur son théâtre. Nous l'avons maintenue pourtant. Sa vie était fort peu connue; nous espérons en avoir élucidé plusieurs points, et il nous a paru qu'un travail un peu considérable sur une partie des œuvres de Lesage était une occasion légitime de reviser et de compléter l'histoire de l'auteur. Les occasions de ce genre sont rares pour un écrivain dont la réputation, bien qu'honorable, ne provoque pas et n'impose pas des travaux bien nombreux.

Il méritait toutefois qu'un biographe lui consacrât un jour ses recherches et ses études. Quand il n'aurait que le mérite d'avoir inauguré et consacré en

France un genre littéraire nouveau, qui devait prospérer après lui, il serait digne des hommages dus aux novateurs sagaces, aux précurseurs heureux, à tous ceux, comme dit le poète, qui

> Devançant le pas de leur âge,
> Marchent, un pied dans l'avenir [1].

1. Hugo, *à David.* — Qu'on nous permette de remercier publiquement tant de bienveillants auxiliaires dont nous ne saurions trop reconnaître le gracieux concours : MM. F. Brunetière, le parrain et l'inspirateur de ce livre ; mon parent J. Claretie, à qui je dois communication de plusieurs pièces faisant partie des manuscrits du baron de Marescot ; G. Closmadeuc, l'obligeant président de la *Société polymathique* de Vannes ; Cohéléach, notaire à Sarzeau ; L. Farge, archiviste au ministère des Affaires étrangères ; Olivier de Gourcuff, secrétaire de la *Société des bibliophiles bretons* ; H. Guesdon, de Questembert (Morbihan) ; R. Kerviler, l'érudit ingénieur de Saint-Nazaire ; A. Laisné, bibliothécaire de Vannes, qui nous a prêté un infatigable et très utile concours ; l'abbé Luco, de Vannes, un Lesagien très minutieusement informé ; G. Monval, que nous avons trouvé toujours prêt à nous guider dans nos recherches aux Archives de la Comédie-Française ; Petit de Julleville, que nous remercions de ses judicieux conseils.

ESSAI

SUR

LESAGE

INTRODUCTION

BIOGRAPHIE DE LESAGE

CHAPITRE I

1668-1700

I

On se rend encore aujourd'hui de Vannes à Sarzeau comme au temps où le jeune Alain-René Lesage se hissa, avec son coffre d'écolier, dans la diligence de Sarzeau, pour aller au collège des Jésuites, à Vannes.

On entre par la Grée dans la petite bourgade, si pittoresque avec ses maisons grises, son clocher gris, sa campagne grise et ses landes pierreuses. De là, on entend gronder les vagues du Morbihan déferlant contre les roches noires de Bœdic, d'Arz, de l'île aux Moines, au pied des grandes et massives tours du château fort de

Sucinio, à l'ombre des grands murs de Saint-Gildas de Rhuys, où plane encore le souvenir de la pâle figure d'Abeilard.

En arrivant à Sarzeau, vers la fin du xviie siècle, venant de Vannes, on traversait, entre les maisons basses au toit de chaume, aux petits vitraux verdâtres, la rue Blandin, qui fait suite à la route de Vannes; on tournait à gauche, par la rue Campir, on biaisait par la Petite, puis la Grand'Place, et on arrivait vis-à-vis de l'église, à l'entrée de la rue Bécherel, la rue des Lesage.

La maison, habitée aujourd'hui par M. de Langlais, maire de la commune, a été exhaussée, replâtrée, rajeunie; on reconnaît cependant encore, derrière la plaque commémorative qu'y a fait sceller la *Société polymathique* de Vannes, en 1882, la vieille habitation, à main gauche, proche la croix Pirio. Elle abrita les cris et les rires du petit Alain. Le bâtiment avait cent seize pieds de façade, une avant-cour, un jardin derrière; des vignes tapissaient les murailles et allaient se confondre sur les côtés avec celles du voisin, M. le président de Montigny; dans l'avant-cour, il y avait un hangar et une écurie ; la maison était flanquée par derrière, sur le jardin, d'une tourelle [1]. Claude Lesage acheta cet immeuble, en 1667, 1200 livres.

C'est là que naquit Lesage [2], et non à Vannes, comme

1. *Déclaration* de Claude Lesage en 1682 pour la réformation du domaine royal.

2. Il faut écrire Lesage en un mot. C'est l'orthographe de Lesage lui-même dans les rares signatures autographes qui sont restées de lui. Voir *Catalog. Bovet*, 708, et *Cat. Fillon*, 1038. Il y a eu plusieurs Lesage à cette époque. Ils n'ont rien de commun avec le nôtre : — David Lesage,

le pensait l'auteur de la notice de 1783, et comme l'avait d'ailleurs écrit, rapidement sans doute, le fils même de Lesage; ni à Rhuys, comme le croyaient les frères Parfaict et Moreri, ni à Paris, comme le disait Beauchamps, ni ailleurs, comme d'autres l'ont imprimé.

La famille était ancienne à Sarzeau, et considérée [1]. Les Lesage sont avantageusement connus dans le pays dès le début du XVII[e] siècle. C'est d'abord Jacques Lesage, qui fut sergent général et d'armes auprès de la sénéchaussée de Rhuys. Il épousa la fille d'un notaire royal du pays, Marguerite Ruffault. Comme il voulait être noble, il acquit un manoir : c'était une vieille masure en ruines[2], servant de ferme, le château de Kerbistoul, sur la

poète languedocien de Montpellier, mort en 1642, auteur des *Fouliès dou Sagi*; — Georges-Louis Lesage, né à Boulogne, 1676-1759, auteur du *Mécanisme de l'esprit*, 1699; — son fils, G.-L. Lesage, physicien suisse, 1724-1803 (voir W. Stosz, *Lesage als Vorkaempfer der Atomistik*, 1884); — Lesage, comédien, qui débute aux Français en 1754, puis s'engage en Allemagne (G. Monval. Cf. Collé, *Journal*, Ed. Bonhomme, I, 441, 1754); — Bernard-Marie Lesage, conventionnel, mort en 1796; — Henri Lesage-Senault, de Lille, autre conventionnel, mort en 1823; — Hervé-Julien Lesage, prélat, littérateur, 1737-1832, etc.

Nous demandons l'indulgence pour ces notes un peu étendues des premières pages. Il y a là des indications, chiffres ou documents qui surchargeraient inutilement le texte. En général, nous nous sommes abstenu, autant que possible, des notes paginales dont on abuse un peu aujourd'hui. Nous avons fait taire « ces voix qui hurlent du sous-sol », pour rappeler un joli mot de M. Merlet.

1. Dans la liste des syndics de l'île de Rhuys publiée par Rosenzweig dans l'*Ann. statistiq. du Morbihan*, 1881, beaucoup sont parents ou amis des Lesage; on retrouve leurs noms au bas des actes de décès ou de mariage de la famille : en 1671, Julien Fouscher; de 1675 à 1676, Claude Lesage; 1677-1678, François Authueil; 1687-1688, Alain Brenugat, sieur de la Pillais; 1722-1728, J.-B. Brenugat, sieur de la Pillais; 1733-1736, René Brenugat, sieur de Kerveno; 1768-1770, Jean-Vincent Brenugat, sieur de Kerveno; 1786-1790, Joseph-Marie Le Quinio de Kerblay. Nous allons retrouver plus bas tous ces personnages.

2. Lesage, sur ses vieux jours, se rappellera le manoir délabré de son enfance : il y loge le beau-frère de Gil Blas, don Juan de Jutella (XII, XIII).

paroisse de Saint-Goustan de Rhuys. Le voilà donc seigneur de Kerbistoul, bien posé dans le pays, frayant avec les notabilités. Quand il baptisa son premier enfant, Claude, le 20 janvier 1637 [1], le parrain était le sieur Claude de Francheville, de très grande famille [2]; la marraine était Gillette du Mas, mariée à Louis de Montigny, sieur de la Motte et gouverneur de Rhuys : leur fils, Philippe de Montigny, épousa une Francheville et fut seigneur de Beauregard en Saint-Avé [3]. Le seigneur de Kerbistoul fréquentait donc le grand monde. Il avait du bien, puisque nous le voyons peu de temps après faire de nouvelles acquisitions : en 1643, il rachète pour arrondir son domaine une portion de la terre de Kerbistoul, qui était demeurée indivise entre les mains de deux héritiers. Puis le voici acquéreur d'une vieille maison, sise dans la rue actuelle de Saint-Vincent, anciennement rue Béchérel, proche la croix Pirio, avec grand jardin derrière. Il la fait reconstruire, et les maçons, avant de retirer leurs échafaudages, y laissent la date qu'on y lit encore : **1653** [4].

1. Voici l'extrait de baptême : « Le 20e jour de janvier 1637, environ les 4 à 5 heures de l'après-midi, fut baptisé Claude Lesage, fils légitime de maistre Jacques Lesage, sieur de Kerbistoul, sergent royal et d'armes en Bretagne, et d'honorable femme Marguerite Ruffault, ses père et mère, et fut compère d'iceulx Claude de Francheville, sieur dudit lieu, la Cour, et commère dame Gillette du Mas, compagne de messire Louis de Montigny, sieur de La Motte, gouverneur pour Sa Majesté du château de Suscinio, en cette isle de Rhuis, et fut ledit Claude Lesage, né le jeudi 15e du présent mois, et ledit baptême fait par moi noble et discret messire Jean Carré, recteur de la paroisse dudit Sarzeau. »

2. Il y a un Francheville, évêque de Périgueux, vers 1690, ancien vicaire général de Mgr Casset de Vautorte. Un autre fonde à Sarzeau un hôpital en 1724, messire Pierre de Francheville, seigneur de la Motte-Rivault. (*Bulletin de la Société polymathique*, Vannes, 1883, p. 174 et 176.)

3. *Bulletin de la Société polymathique*, Vannes, 1883, p. 178.

4. Levot a tort d'attribuer la construction à Claude Lesage qui, à cette

Dix ans après, le seigneur de Kerbistoul mourait, laissant quatre enfants : Claude, Gabriel, Guillaume et Jeanne. De Jeanne, il n'y a rien à dire, sinon qu'elle se maria et eut des enfants. Guillaume fit comme sa sœur et, de plus, reprit la charge de son père : il fut sergent royal et d'armes. Quant à Gabriel, c'est l'oncle qui fut tuteur de Lesage. Il était notaire royal. Il épousa en 1661 une Fouscher [1].

Gabriel mourut à Sarzeau en mars 1688. A la mort du père, Jacques Lesage, le manoir de Kerbistoul échut par droit d'aînesse à Claude Lesage de Kerbistoul, le père de notre auteur. La maison de la croix Pirio revint à Gabriel. Claude, qui était déjà greffier de la barre et receveur de la seigneurie de Rhuys, acheta en 1667 l'étude de notaire demeurée vacante par le décès de P. Le Goff. Il épousa en 1667 Jeanne Brenugat, dont la famille était aussi attachée à la cour de Rhuys [2]. Il habitait alors la

date, avait seize ans. Nous remercions ici M. l'abbé Luco et M. H. Guesdon, à qui nous devons la connaissance de tous ces détails locaux.

1. Jeanne aussi épousa un Fouscher; on retrouve leurs noms dans l'acte de baptême de René Lesage; cf. p. 9.

2. L'acte de mariage a été retrouvé récemment par M. le comte Régis de l'Estourbeillon dans les anciens registres paroissiaux de Notre-Dame de Redon : « Je, *Gilles Mancel*, prêtre, curé de la paroisse Notre-Dame de Redon, certifie, que ce vingtième septembre mil six cent soixante-cinq, Noble homme *Claude Le Sage*, s[r] de *Kerbistoul*, avocat en la court, greffier de la juridiction royale de Rhuis et damoiselle *Jeanne Brenugat*, de cette paroisse, après les fiances et la première publication de leur futur mariage canoniquement faite sans opposition et empêchement, et au moyen de la dispense de deux autres bans de leur dit mariage, de monsieur le vicaire général de Vannes, du 16 dudit mois, signé : *Le Gallois*, et plus bas : Par mondit sieur vicaire Général : *Nicolazo*, secr.; — et qu'Honorable homme *Jean L'Ollivier*, marchant et damoiselle *Françoise Brenugat*, sœur germaine de la dite *Jeanne*, tous deux de cette paroisse, après les fiances et la publication des trois bans de leur futur mariage, canoniquement faite sans opposition ni empêchement ont été les uns et les autres, à même jour et

maison de la rue Bécherel, chez son frère Gabriel, à qui il payait une pension, 10 livres par mois ; ou plutôt, il était très irrégulier dans ses payements, et oubliait souvent le terme. Lors de sa succession, Gabriel réclamera 180 livres pour dix-huit mois de pension non payés. En se mariant, Claude proposa à Gabriel de lui racheter l'immeuble. Gabriel le lui vendit 1200 livres.

Voilà comment Claude Lesage, sieur de Kerbistoul, notaire et greffier royal, fermier des dîmes de l'abbaye de Prières, demeurait à Sarzeau, rue Bécherel, entre l'église et la croix Pirio, quand lui naquit un fils qui devait immortaliser son nom, le 8 mai 1668, vers huit heures du soir, si l'on veut une date précise.

Le lendemain, l'enfant était ondoyé, en attendant le baptême, qui lui fut administré beaucoup plus tard. L'extrait suivant ne laisse aucun doute sur ses débuts dans l'existence :

Extrait des registres des actes de naissance.
Sarzeau, 1668.
ONDOYEMENT DE ALAIN-RENÉ LESAGE (f° 25, v°).

Le neuf may mil six cent soixante-huit, fut ondoyé par messire Bertrand Le Goff, curé, un garçon né le huit du légitime mariage de Me Claude Lesage, notaire royal et greffier

heure espousez en l'église parochiale Notre-Dame de Redon, par moi susdit curé, présent, qui les ai conjoints en mariage, ayant au préalable reçu leurs mutuels consentements auxdits mariages par parole et de présent. Témoins les soussignés. Et ai donné aux mariés susdits la Bénédiction nuptiale devant le saint sacrifice de la Messe, suivant l'ordre prescrit par notre Mère la sainte église. En foy de tout quoi, j'ai signé lesdits jours et an que devant. *Mancel; — Claude Le Sage; — Jeanne Breuugat; — J. Ollivier; — Françoise Brenugat; — Renée Brenugat; — Suzanne Le Sage; — Bouscailhou; — Breuugat; — Fouscher; — Authueil; — Boué Graincou; — Legoff.*

de la Coure royale de Rhuys et de demoiselle Jeanne Brenugat demeurant en cette ville de Sarzeau.

On ajouta ensuite cette note :

On lui a suppléé les cérémonies et donné les noms d'Alain-René le treizième jour de décembre 1668 [1].

En effet, le 13 décembre, le cortège se formait devant la maison, joyeux et nombreux, comme l'attestent les multiples signatures de l'acte de baptême, et se dirigeait vers l'église de la paroisse, où l'attendait le curé, M. Bertrand Le Goff, un ami de la famille. Claude avait acheté l'étude de son parent, le notaire Le Goff.

De la maison à l'église, il n'y a pas loin : la rue à traverser. On se représente à distance cette journée de baptême au fond de la Bretagne [2], le défilé des invités au son des binious, les larges coiffes blanches, les tabliers rayés de blanc sur les jupes noires au bas desquelles passe un liséré de jupon rouge; les larges ceintures bleues des hommes, leurs hautes guêtres, leur ample chapeau, tout le costume si pittoresque des Bretons et Bretonnes aux jours de fête ou de Pardon.

L'église n'était pas encore celle d'aujourd'hui. Elle était si vieille alors, qu'elle tombait presque en ruine.

1. « A la naissance de Lesage, René du Cambout était gouverneur pour le roi au château de Sucinio; Monsieur Maître Jacques Cillart, sieur de Kerampoul, était sénéchal; le procureur du roi au siège de Rhuys était Jean Thomas. L'abbé de Saint-Gildas était Michel Ferrand. » (A. Laisné, biblioth. de Vannes.) « Noble homme Jean Piault, sieur de Kergal » était syndic de Sarzeau. (Rozenzweig, *Ann. statistiq. du Morbihan*, 1881.)

2. On trouvera le détail de ces cérémonies bretonnes dans le livre de M. E. Frain de la Gaulairie, *Mœurs et Coutumes bretonnes avant 1789*. Rennes, 1880-1883.

En 1648, la toiture s'était effondrée, on l'avait remplacée; mais on songeait déjà à tout rebâtir. Dès 1666, deux ans avant le baptême, la sénéchaussée de Rhuys condamnait à des amendes « applicables à la réédification du bâtiment ». Les nouveaux travaux ne furent commencés qu'en 1670.

Nous voici à la grille. A droite et à gauche, le long des bas côtés, s'étend le cimetière. Le cortège entre, traverse la grande nef qui se termine par un hémicycle parsemé de chapelles absidiales; elle est toute pavée des pierres tombales des seigneurs de Kerlin. Sous le clocher, on s'arrête devant le transept de Sainte-Anne, où les seigneurs de Kerlin avaient leur chapelle avec leurs armes peintes sur la muraille : des pommes de pin droites [1]. On procède au baptême, et tandis que les parents reçoivent les vœux des assistants, — vœux qui ne devaient pas être stériles, — le curé Le Goff rédige l'acte d'usage :

Extrait des registres des actes de naissance.
Sarzeau, pour l'an 1668.

En l'île de Rhuys [2].

Le treizième jour de décembre mil six cents soixante-huit ont esté administré par moy curé de la paroisse de Sarzeau

1. *Bulletin de la Société polymathique*, Vannes, 1883, p. 174 : *Sarzeau*, par l'abbé Luco.

2. On s'étonnera de voir appeler *île* la presqu'île de Rhuys. M. Kerviler nous affirme que c'est une habitude de la région. « On appelle île toute proéminence de terrain, même dans l'intérieur des terres. » M. l'abbé Luco, qui connaît mieux qu'homme de France les antiquités de son département, nous a confirmé ce témoignage par l'exemple des presqu'îles de Quiberon, de Locoal, etc., appelées *îles* dans les anciens documents. La question ne laisse aucun doute. — Cf. *Cartulaire de l'abbaye de Redon*, édité par A. de Courson, année 1037, p. 327; Dom Lobineau, *Hist. de Bretagne*, II, col. 1118; Pierre Le Baud, *Hist. de Bret.*, p. 17; D. Morice, *Hist. de Bret.*, t. I des preuves, table des matières, et le *Dict. de Trévoux*, Isle.

les saintes cérémonies du batesme à Allain-René Lesage né le huitième jour de may dernier environ les huit heures du soir et ondoyé par moi le neuffiesme du mesme moy, fils de maistre Claude Lesage notaire royal et greffier de la coure royale de Rhuys, et damoiselle Jeanne Brenugat ses pères et mères (*sic*) demeurans en cette ville de Sarzeau. Parain a été Alain Brenugat, cy-devant receveur du domaine de Rhuys, et marraine damoiselle Renée Brenugat.

Fait en présence des soub-signants.

Aussi signé : Brenugat — René Brenugat — Brenugat — Dom Louis Carré — Françoise — Thérèse — Dusers — M. Allio — Jeanne Fouscher — Chaussière, docteur médecin — Le Sage — Nouel — Perine Pember — Fouscher — Jeanne Brenugat — Jeanne Lesage — G. Authueil — Lesage — Authueil — Ynisano — Claude Lesage — Bertrand Le Goff, curé.

En marge :

C'est le même Alain-René Le Sage qui fut autheur, vécut à Paris et mourut à Boulogne chez son fils, chanoine de la cathédrale, le 1er novembre 1747. (Registre pour l'année 1668, folio 25, verso, et folio 68, verso.)

Trois jours avant le baptême, le 10 décembre 1668, la sénéchaussée avait signifié au père l'ordre d'opter entre ses deux charges de greffier de la cour et de receveur de la seigneurie de Rhuys, le cumul étant supprimé. C'était une partie de ses revenus qui lui glissait entre les mains.

Le petit seigneur de Kerbistoul fut élevé rue Bécherel. La famille était nombreuse, René était fils unique ; la mère, le grand-père, l'aïeule, les oncles et les tantes, n'étaient pas pressés de voir l'enfant quitter la maison.

En 1674, le père obtint la charge de syndic. Il l'exerça,

comme c'était l'usage, deux ans, de 1675 à 1677. Quand il sortit de charge, un grand malheur l'avait frappé : il était veuf. Sa femme mourut le 11 septembre 1677; ce fut une raison de plus pour qu'il tînt à garder son fils près de lui. Il mourut bientôt lui-même, le 24 décembre 1682. Il fut inhumé dans la chapelle de Kerlin, qui occupe le transept sud de l'église de Sarzeau. Ce fut un bel enterrement : plus tard Alain Brenugat, pour les frais funéraires et autres, ne réclamera pas moins de 3200 livres.

René avait quatorze ans. Il demeurait orphelin, n'ayant jamais quitté la maison paternelle et n'ayant pas encore commencé ses études.

Tout conspirait contre lui : la cupidité des héritiers, l'infidélité des tuteurs, les exigences des créanciers, car il y en avait.

Le 20 janvier 1683, les habitants de Rhuys virent un groupe d'étrangers se diriger vers la maison de M. le Juge. C'étaient les héritiers de feu Claude Lesage : son frère Gabriel, notaire, oncle du petit René; un parent plus éloigné, cousin au quatrième degré, un prêtre, Jean Authueil; Pierre Brenugat, sieur de la Cossaye, ex-sénéchal de Rochefort. Deux autres oncles, Pierre Hardy et Jean Olivier, absents, se firent représenter par le procureur. Il s'agissait de nommer un tuteur à l'orphelin. Le scrutin désigna Blaise Brenugat, sieur de la Villais, et comme ce dernier était créancier dans la succession pour une somme de 6000 livres, l'oncle Gabriel lui fut adjoint en qualité de curateur.

Quelques jours plus tard, le 8 février, le tuteur et le curateur étaient appelés, par la sénéchaussée, à venir

prêter serment « de se comporter fidèlement au fait desdites charges, et à la charge audit Brenugat de faire bon et loyal inventaire des biens meubles dudit mineur, auquel ledit Le Sage assistera pour la conservation des droits dudit mineur ». Il fut sans retard procédé à l'inventaire, qui dura sept jours, les 16, 18, 19 et 23 février, continué les 13, 18 et 24 du mois suivant. Supposons, pour l'honneur des tuteurs, qu'il fut fait conformément au vœu du sénéchal « fidèlement ».

Alain Brenugat n'avait accepté la succession, au nom du pupille, que sous bénéfice d'inventaire. Les créances se produisirent aussitôt, elles eussent suffi à engloutir l'héritage.

D'abord la ville réclamait, par l'intermédiaire du syndic Guillaume Bernard, un reliquat de compte de syndic, non réglé par Claude Lesage au sortir de sa charge le 31 décembre 1677. Ce compte se montait à 918 livres 17 sols 3 deniers, plus les intérêts à partir de juillet 1677, dix mois après la sortie de charge, ce qui fait 447 livres 13 sols 4 deniers, en tout 1366 livres 10 sols et 7 deniers. En outre, les religieux de l'abbaye de Prières, qui avaient affermé à Claude Lesage les dîmes de la presqu'île de Rhuys, réclamaient pour un ancien compte. Ces bons moines firent saisir l'étude du notaire, la maison de la rue Bécherel, plus une petite maison située en face de celle-ci, même rue, et les firent vendre par autorité de justice à Vannes, 10 décembre 1683. Alain Brenugat racheta le tout à vil prix, 2750 livres, versa les fonds au greffe des requêtes, pour être distribués aux créanciers, et garda pour lui les deux maisons, dont il se fit faire l'ap-

propriement aux plaids généraux de la cour de Rhuys, 3 juillet 1684.

Il fallait compter encore Jacques Layec, créancier; plus Gabriel Lesage, frère du défunt, qui demandait 180 livres, pour dix-huit mois arriérés de pension prise chez lui par Claude avant son mariage, et, en outre, 355 livres qui restaient dues sur la maison de la rue Bécherel, quand il l'avait vendue à Claude. Alain Brenugat réclamait le remboursement des frais funéraires et autres : 3200 livres; plus, le montant d'une ancienne créance, datant du 17 octobre 1674, s'élevant à 1517 livres, plus 1500 livres d'intérêts pour ces diverses sommes, le tout faisant un total de 6217 livres. Pour résumer la situation, et elle est assez claire, les créances à valoir sur la succession s'élevaient à 7564 livres, non compris les frais funéraires. Or, jusqu'à présent, on avait vendu : 1° le mobilier de la rue Bécherel et celui de la métairie du Coëtquenaut, ci : 741 livres 14 sols; 2° les deux maisons de la rue Bécherel, ci : 2720 livres; au total, 3461 livres réalisées.

C'était insuffisant pour payer 7564 livres. Il fallut vendre encore les prairies, les parcelles de terre, vignes, etc., et surtout la fameuse seigneurie de Kerbistoul, tous les titres de noblesse de Claude Lesage [1]. La vente eut lieu aux enchères publiques à extinction de chandelle. Alain Brenugat acheta tout ce qu'il put. Le 22 avril 1686,

1. Est-ce pour se consoler de sa noblesse perdue que son fils en confère les titres à Gil Blas? Il paraît du moins n'avoir pas été inconsolable, car il se moque fort cavalièrement de ces vains colifichets. Gil Blas les enfouit précieusement au fond de ses tiroirs, pour ne les en tirer, sans entrain du reste, qu'à son mariage avec une jeune fille noble. Quand son ami Fabrice prend le *don*, il faut voir comme il plaisante « ce champignon de la noblesse asturienne ».

le petit René ne possédait plus rien. On mit bout à bout le produit de toutes ces ventes successives. On y ajouta les créances, qui furent trouvées dans les archives de l'étude notariale, et qui devaient, il est vrai, représenter une certaine somme [1]. Cependant on ne parvint pas encore à désintéresser tous les créanciers. Il y paraît aux nombreuses réclamations qui accueillirent le 15 juillet 1686 la reddition des comptes de tutelle faite par Brenugat chez le juge de Rhuys. Mais comment en eût-il été autrement? non seulement les créances étaient criardes, mais les deux tuteurs étaient des pillards. Quand les comptes de tutelle furent vérifiés à la sénéchaussée, il fallut que le sénéchal mît un frein aux convoitises indiscrètes du tuteur et du curateur. A Gabriel Lesage il dut redemander 218 livres 14 sols 2 deniers perçus indûment. Quant à Brenugat, voici un échantillon des observations que comportait son mémoire : « Sur l'article 31, couché pour la somme de 60 livres, en avons adjugé la somme de 36 livres. Sur l'article 32, couché pour la somme de 67 livres 10 sols, en avons adjugé la somme de 40 livres. Sur l'article 35, couché pour la somme de 30 livres, en avons alloué la somme de 15 livres. Sur l'article 39, couché pour la somme de 100 livres, en avons adjugé la somme de 50 livres. »

Ce n'était plus ni une succession, ni une tutelle, ni une curatelle : c'était une curée générale.

Le neveu en garda rancune à ses oncles, et il songeait sans doute à eux, quand Rolando conte son retour chez

1. Les papiers de l'étude de Mᵉ Claude Lesage sont actuellement dans l'étude de son dernier successeur Mᵉ Nizery, successeur de Mᵉ Broni.

lui. « J'y ai trouvé mon père et ma mère morts, et leur succession entre les mains d'un vieux parent qui m'en a rendu un compte fidèle, comme font tous les tuteurs. Je n'en ai pu tirer que trois mille ducats, ce qui peut-être ne fait pas la quatrième partie de mon bien. Mais que faire à cela? Je ne gagnerais rien à le chicaner. »

Le tuteur commença par se débarrasser du jeune homme en le mettant au collège. La ville la plus proche était Vannes; le pupille fut dirigé avec son coffre à habits vers le collège de Vannes. Après quatre heures de voiture, son tuteur frappait du marteau la lourde porte du collège, et poussait devant lui le pauvre René. Son cœur dut se serrer quand il se sentit seul dans cette geôle de jeunesse captive. Heureusement, il intéressa le principal, l'abbé Bochart, qui flaira dans son nouvel élève un esprit distingué, et qui eut le bon sens de le cultiver. Le jeune disciple paraît avoir fait de bonnes études, si l'on en juge par son érudition, sa connaissance assez étendue des anciens. Lesage eût peut-être été moins sévère qu'un autre ancien élève du collège de Vannes, un autre Breton, qui a aussi bien de l'esprit, et qui a conservé du temps de ses études ce plaisant souvenir [1] : « Comme de mon temps, avant les chemins de fer, le collège de Vannes retardait de cent ans, je puis dire que j'ai connu l'éducation du XVII[e] siècle. » (J. SIMON.)

1. Conférence à la *Société industrielle du Nord*. Lille, 20 janvier 1889. — Le collège où Lesage fit ses études a subsisté jusqu'en 1888. On l'a abattu l'an dernier, la ville ayant fait construire un collège neuf. — Cf. ALLANIC, *le Collège de Vannes*, dans la *Revue illustrée de Bretagne et d'Anjou*. 1[er] mai 1888, et D[r] ALPH. MAURICET, *le Collège de Vannes*, dans la *Revue de l'enseignement secondaire*, 1[er] et 15 juin 1889.

Quand René fut arrivé dans les hautes classes, sa famille songea à lui donner une carrière. Un fils de notaire et de greffier devait faire son droit. Il partit pour Paris.

D'ailleurs, que faire en Bretagne? La fin du siècle y fut particulièrement pénible, et la misère était grande. On ressentait encore le contre-coup des exactions du gouverneur, le duc de Chaulnes; les impôts étaient lourds; on sortait à peine de la révolte du *papier timbré* [1]. Il faut lire dans les lettres de Mme de Sévigné le tableau de cette misère. Le jeune homme partit donc.

II

Dans la cour de l'auberge *A la Rose rouge*, rue de la Harpe, au milieu de ce décor pittoresque d'une hôtellerie au XVIIIe siècle, tel que Prévost l'a décrit, la lourde diligence débarquait un jour, au nombre de ses voyageurs, Alain-René Lesage [2].

Qu'on imagine l'effet que dut produire sur ce jeune Bas-Breton l'entrée à Paris. Lui qui ne connaissait encore que les rochers de son pays, les beaux paysages du Morbihan, les pierres noires d'Encsy, d'Arz et de Dreuec

1. *La Révolte du papier timbré en Bretagne en 1675*, par A. DE LA BORDERIE, 1884, Saint-Brieuc. — A consulter : A. DUPUY, *l'Administration municipale en Bretagne au* XVIIIe *siècle*, dans les *Annales de Bretagne*, juillet-nov. 1888; — LE GALLIC, *un Curé breton sous l'Ancien Régime*, dans *le Correspondant*, 25 oct. 1888; — la *Bretagne moderne* de PITRE-CHEVALIER, page 38 sq.

2. *Almanach Royal*, 1690 : « Les messagers pour toutes les villes de Bretagne logent à la Rose rouge. » — Le coche de Valogne, qui amènera Mme Turcaret, loge à la même adresse. Il y avait aussi des messageries pour la Bretagne, rue du Jour, près de Saint-Eustache.

entrevues au coucher du soleil dans la brume de la mer, la silhouette massive de Sucinio découpée dans le ciel embrasé, les landes et les profils lointains des menhirs de Locmariaquer : quels yeux il dut ouvrir quand, aux claquements répétés du fouet du postillon, le coche franchit la porte de Chartres et déboucha au galop de ses lourdes bêtes dans les faubourgs de Paris! Comme il dut se retourner sur la banquette, et dévorer du regard, à travers les petites fenêtres de la voiture, les rues de cette grande ville dont on parlait là-bas comme d'un pays enchanté [1]! Comme on comprend qu'il n'ait pas eu assez de ses yeux ni de ses pauvres oreilles déjà sourdes pour voir et pour entendre, et que l'éducation du petit Breton l'ait merveilleusement préparé à son rôle futur d'observateur et de peintre du Paris de 1707!

Le voilà donc arrivé dans la capitale, qui ne le rendra plus à son pays. Les grandes villes ont ce double effet, d'attirer, et de ne plus lâcher ceux qu'elles engouffrent.

Lesage ne reverra plus Sarzeau, mais il ne sera jamais qu'un Parisien d'adoption, un demi-Parisien. Il demeure, de loin, fidèle au pays de ses ancêtres. Pendant qu'il procède à son installation, faisons plus ample connaissance avec notre jeune Breton expatrié.

Breton, il l'est resté toute sa vie par le caractère, la fierté, l'indépendance, la probité, la ténacité poussée jus-

1. Un Normand, qui est presque un Breton, le peintre F. Millet, né à Gruchy, près de Cherbourg, nous a laissé une bien jolie page sur l'impression que lui fit Paris, à lui fils de pauvre paysan, sortant de sa ferme et des landes arides de Gréville. C'est navrant de vérité. — Cf. *F. Millet*, par Sensier. Lesage dut ressentir les mêmes impressions que son compatriote.

qu'à l'entêtement, et aussi la superstition. Bien qu'il se naturalise au bas des actes de naissance de ses enfants « bourgeois de Paris », il n'a pas vécu la « vie à Paris ». Il s'est tenu à l'écart. Il parle le langage austère d'un « recteur » de son pays. Un de ses fils nous a rapporté de ses propos : « Les faveurs des grands, disait-il, ne s'obtiennent que par les soins, les attentions, les intrigues qu'on appelle démarches et qui sont de véritables bassesses. » Et encore : « J'ai refusé des postes où d'autres se seraient enrichis, mais où je n'aurais rien fait pour ma fortune; j'étais trop honnête homme [1]. »

Son ami Voisenon, dans ses *Anecdotes littéraires, historiques et critiques sur les auteurs les plus connus*, rend aussi hommage à sa fierté : « Il était bas Breton et avait une fierté d'âme qui ne lui permit jamais les souplesses nécessaires pour se tirer de l'indigence. » Collé conte dans son *Journal* [2] une anecdote qu'il tient de Fuzelier, et qui est caractéristique. « Avant que de faire jouer son *Turcaret*, il avait promis à madame la duchesse de Bouillon d'aller lui lire sa pièce; on comptait que la lecture s'en ferait avant le dîner; quelques affaires le retinrent, et il arriva tard. La duchesse de Bouillon le reçut avec un air d'impatience et de hauteur, et lui dit d'un ton aigre, qu'il lui avait fait perdre plus d'une heure à l'attendre. « *Eh bien, madame,* reprit froidement Lesage, *je vais vous faire gagner deux heures* »; après cette courte

1. Cf. Notice à l'édition des *Œuvres choisies*, 1783; le *Dictionn. portatif des théâtres*, p. 479 : « Un goût décidé pour l'indépendance lui fit toujours négliger les moyens de s'avancer »; et la *Biblioth. univ. des romans*, juillet 1776 : « Il a joué un très petit rôle dans le monde, etc. »
2. Juin 1750.

réponse, il fit sa révérence et sortit[1]. Quelque chose qu'on fît, et quoiqu'on courût après lui sur l'escalier, il ne voulut jamais remonter, n'y dîna pas, et ne lut point sa pièce. » Collé ajoute : « J'aime cette fierté dans un homme de lettres ; il faut avoir de l'élévation dans l'âme pour en être susceptible et pour la montrer avec tant de fermeté. Si les auteurs étaient moins bas, les protecteurs ne seraient point insolents ; on n'écrase que les bêtes qui rampent. »

L'histoire est jolie, et la duchesse dut demeurer fort penaude avec ses invités qui se régalaient de ce scandale imprévu. On ôta le couvert de Lesage, et on se desserra en causant d'autre chose. Mais que voilà une physionomie franche de Breton, ce jeune auteur venant dans un des plus brillants salons de Paris faire la leçon à ses humbles confrères.

Lesage demeure fidèle à sa vieille Bretagne et par le cœur, et par le souvenir. Dans ses romans pseudo-espagnols, il donne quelquefois des noms bretons à ses personnages, au recteur Guyomar par exemple[2]. Il aime à se rappeler des histoires de là-bas, le gouverneur Pomenard qui fabriquait de faux écus qu'on appelait des pomenards[3], et cette scène qui est comme un écho du pays : « Vous voyez soixante-quinze religieux mendians assemblés dans un chapitre général qui se tient actuellement dans un coin de la basse Bretagne : ceux qui

1. Pareille aventure arriva à Baron venant lire ses *Adelphes* chez le duc de Roquelaure. Poinsinet en fit le sujet de sa comédie du *Cercle* (1764).
2. *Gil Blas*, IV, 6. — M. Renan, dans ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, avait à Tréguier un ami Guyomar.
3. *Le Mélange amusant*.

sont nobles d'origine disent que les premières dignités de leur ordre appartiennent de droit aux moines gentilshommes; les roturiers prétendent y avoir part, et proposent qu'on rende les dignités alternatives. Les révérends pères, de part et d'autre, s'échauffent là-dessus, et vont finir leurs débats à coups de bâton : ils tirent de dessous leurs robes des gourdins dont ils sont armés, et les voilà qui s'assomment [1]. »

Quoique Breton, il respecte médiocrement le clergé [2]. Il n'a conservé du sentiment religieux que la superstition, qui fait partie intégrante de la foi bretonne. Ce n'est pas à dire que les Parisiens en fussent exempts alors, pas plus qu'aujourd'hui. Lesage allait trouver à Paris une population crédule, qui se pressait au pied des tréteaux où les « Thériacleurs » vendaient l'orviétan, les élixirs, l'or potable, dans de petites fioles entourées de papier doré. Il n'y avait pas si longtemps que s'était éteint le bûcher d'Urbain Grandier; bien des gens pouvaient se rappeler le supplice d'Adrien Bouchard, qui avait écrit sur des registres en parchemin des sortilèges pour faire périr le cardinal de Richelieu; et l'on n'avait pas tout à fait oublié l'histoire de César, qui faisait voir le diable dans les carrières de Gentilly, et que Béelzébuth irrité étrangla dans son lit [3]. En juin 1687, les *Nouvelles de la République des Lettres* donnent un compte rendu détaillé d'un récent traité en latin *de Magia*, par Osiander. Les dimensions de l'article marquent l'intérêt du public pour ces

1. *La Journée des Parques.*
2. Saint-Marc Girardin, dans son *Éloge*, trouve que Lesage attaquait les chanoines, mais respectait le clergé. La distinction est subtile.
3. *Nouveaux Mémoires historiques de l'abbé d'Artigny.*

questions. Il y a un édit de Louis XIV, le 31 août 1682, *pour la punition des devins, magiciens, sorciers*, etc.; un autre du 11 juillet même année contre les bohémiens. En 1733, l'auteur du *Traité sur la magie, le sortilège, les possessions, obsessions et maléfices où l'on en démontre la vérité et la réalité* invite les médecins et les juges à prendre en considération les sciences occultes. Le *Mercure de France*, en février, la même année, consacre à ce sujet une dissertation étendue [1].

Lesage arrivait du pays des légendes, des menhirs où tournoient à travers les landes grises sous la clarté de la lune les rondes des petits farfadets. Il n'a pas vu le côté pittoresque de ces paysages nocturnes; il n'a pas eu le sentiment de la poésie que dégagent ces grandes pierres se déchiquetant en sombre sur l'azur du ciel et de la mer, ces plaines arides au sol tourmenté et rocailleux, prenant le soir l'aspect d'un champ sinistre. Il ne lui reste qu'un fonds de terreur superstitieuse, étouffé, mais non éteint dans le tourbillon des idées et des nouveautés parisiennes. L'air du pays le suit toujours un peu. Le côté fabuleux de la vie parisienne l'intéressa, les charlatans du Pont-Neuf, les tireuses de cartes, les « tourneurs de sas » et affiliés de la cabale. Il a suivi les procès célèbres de la Voisin, de la Brinvilliers et autres sorcières de marque. Dans son enfance, sainte Anne avait fait un miracle pour sauver les quarante-trois Arzonnais revenus de la guerre de Hollande; il en avait pu voir la peinture

1. La Bruyère (*De quelques usages*) se laisse encore étonner, en matière de « magie et sortilège », par « des faits embarrassants affirmés par des hommes graves ». Voir tout le passage.

sur les vitraux de la chapelle d'Arzon, et il avait peut-être fredonné le cantique :

La merveille est toute sûre
Que pas un homme d'Arzon
Ne reçut la moindre injure
De mousquet ni de canon [1].

On dirait qu'il ne l'a pas oublié.

La magie inspirait alors la littérature; La Fontaine avait écrit *les Devineresses* (1672); Thomas Corneille, *la Devineresse* (1679), et dans son *Inconnu* (1675), il y a deux femmes, l'une qui consulte les bohémiens, l'autre qui fréquente « chez madame Voysin ». La greffière de Dancourt (*Bourg. de qualité*, II, 3) a foi aux devineresses et « est fort contente de la Duverger ».

Il y a du merveilleux dans les romans de Lesage, et c'est dans la sorcellerie qu'il le prend [2] : c'est un petit bossu qui vient régulièrement faire voir dans le verre et montrer à tourner le sas à la marquise de Chaves; c'est la mère de Scipion qui est devineresse [3]; c'est son père qui, par quelque vague souvenir de César de Gen-

1. Duchêne, *Morale de Lesage*, Nantes, 1888. Sur les légendes bretonnes consulter de Villemarqué, *Contes populaires des anciens Bretons*, et le *Barzas-Breiz*; Em. Souvestre, *Les derniers Bretons* et *le Foyer breton*; du Laurens de la Barre, *Fantômes bretons*, 1879; et *passim* les recueils *Mélusine*, la *Revue des traditions populaires*, *la Tradition*, *Saturday Review* et autres publications *folk-loristes*. Le *Bulletin de la Société polymathique* de Vannes a publié en 1885 un curieux procès instruit en 1736 devant la sénéchaussée d'Hennebont : les Sorciers de Lorient, chercheurs de trésors, liés par un pacte diabolique (Dr de Closmadeuc).

2. Une curieuse conversation entre Lesage et l'abbé de Villars imaginée par d'Artigny, dans sa *Relation du Parnasse* (1739), nous montre Lesage fort versé dans l'étude des sciences occultes, familier avec le *Vinculum Spirituum* et avec *l'Art d'évoquer les Esprits* (*Nouv. Mém. de l'abbé d'Artigny*, 1756, VII, 452).

3. *Gil Blas*, IV, viii.

tilly, fait voir le diable aux badauds. Estebanille nous conduit aussi chez un nécromancien où son incrédulité provoque une scène bien amusante (xx) devant un grand globe de verre, la prison du démon Uriel. Sans doute Lesage s'amuse, et n'est pas dupe des magiciens qu'il ne cesse de railler : mais, sous la plaisanterie, reparaît parfois l'esprit inquiet, troublé par un au-delà mystérieux, la crédulité du Breton que le surnaturel attire. Il a emporté avec lui de vagues échos de la côte où, au pied des menhirs, les joueurs de biniou content des histoires de korrigans, de korils et de Poulpikans. Et qu'y a-t-il autre que cet instinct natal, dans l'étrange aventure de Gil Blas à l'auberge de Grenade (VII, IX)? A la même table que lui, était assis une espèce de vieux moine vêtu de bure grise, qui le fixait avec insistance. C'était un homme versé dans la métoposcopie et dans la chiromancie. Il fait à Gil Blas les plus brillantes prédictions, que le reste du roman ne démentira pas, comme si Lesage eût voulu les justifier à dessein; il lui montre les effets d'un élixir merveilleux, et déjà la raison de Gil Blas chancelle. Lesage veut l'amener à croire, pour excuser et expliquer sa foi par cette maxime qui ressemble à un aveu : « Le merveilleux frappe l'imagination ; et quand une fois elle est gagnée, on ne se sert plus de son jugement. »

Que ce Breton soit devenu un des plus piquants satiriques parisiens, faut-il s'en étonner? Il y a toujours une pointe de malice au fond du Breton [1], et d'autant plus

1. Fréron est de Quimper.

malicieuse qu'elle n'en a pas l'air. Le Régent lui-même en sut quelque chose quand d'Argenson lui apporta en 1719 un pamphlet que lui avait remis le premier président du parlement de Bretagne, M. de Brilhac, un dialogue de Kersulguen de la Villeneuve entre *Charles XII, roi de Suède, et Gaston de Foix*[1], à la suite des États de 1717-1718 où les libertés de la Bretagne avaient été entamées. Lesage dut le lire chez d'Argenson, et en sourire : il reconnaissait sa race.

Dès que notre jeune Breton eut débarqué rue de la Harpe, il se fit inscrire à la Faculté de droit. Le voilà étudiant et Parisien, occupant quelque chambrette modeste dans ce quartier bruyant et studieux qu'a chanté Gresset,

Sur cette montagne empestée
Où la foule toujours crottée
De prestolets provinciaux
Trotte sans cause et sans repos,
Vers ces demeures odieuses
Où règnent les longs arguments
Et les harangues ennuyeuses.

Entre étudiants la connaissance est bientôt faite, et l'on a bien vite un ami, un compagnon d'études et de solitude. Dans ce milieu jeune et éclairé, il se forme par la communion des idées, la communauté d'habitudes, les rencontres régulières aux cours, au café, à table, de ces bonnes camaraderies qui allègent le travail et font oublier l'isolement, la camaraderie du marin et de son matelot.

Lesage eut bientôt, comme les gars de son pays qui

1. Voir *Bulletin des Bibliophiles bretons*, 1882.

rentraient du cabotage, son matelot. Ce fut un étudiant comme lui, un voisin de quartier, un jeune homme de Riom, le fils d'un tailleur, doux et timide, malgré ses vingt et un ans sonnés, la figure intelligente, les yeux clairs, causant bien, ayant déjà beaucoup lu, un futur auteur dramatique, un futur académicien, Antoine Danchet [1]. Les deux jeunes gens se devinèrent et s'attirèrent. Ils se lièrent d'une bonne et durable amitié. Le soir, dans la chambre de l'un ou de l'autre, devant la table chargée de paperasses et le foyer mal garni, ils devaient caresser et échanger leurs projets d'avenir. Antoine, comme nous dirions aujourd'hui, suivait les cours à la Faculté des lettres, il se destinait à l'enseignement. Où l'enverrait-on une fois les examens subis? Quant à René, pourvu de ses diplômes, il retournerait dans sa petite ville, tâcherait de plaider, en attendant mieux. Puis les confidences s'appelant, ils échangeaient sans doute leurs secrètes espérances, leurs prédilections cachées, et peut-être déjà le manuscrit de quelque opéra signé Danchet, le scénario de quelque comédie signée Lesage.

Danchet eut le premier terminé ses études. Il passa brillamment ses examens à la session de 1692, et reçut peu après, grâce au P. Jouvency, sa nomination à la chaire de rhétorique au collège de Chartres. Il fallut se quitter, mais on promit de s'écrire.

Que fit Lesage demeuré seul à Paris? Vraisemblablement il passa ses examens de droit, puisque nous

1. 1671-1748.

allons le retrouver avocat. Il est alors question d'une aventure qui demeure dans le vague, entre Lesage et une jeune femme de qualité demeurée inconnue. Le jeune homme partagea quelque temps le cœur et la fortune de sa conquête, estima la conquête du cœur, et ne se fit pas scrupule de priser plus encore celle de la fortune. Comment finit l'aventure? Se séparèrent-ils à l'amiable? Toujours est-il que, le 28 septembre 1694, Lesage conduisait devant les autels de Saint-Sulpice Marie-Elisabeth Huyard, fille d'André Huyard, bourgeois de Paris, et de Marie Carlos, demeurant sur la paroisse de Barthélemy en la Cité. Retenons le nom de sa belle-mère, Marie Carlos. Elle appartenait évidemment sinon à l'Espagne, au moins à une famille espagnole. Sans doute le gendre avait eu occasion chez ses beaux-parents, rue du Vieux-Colombier, d'entendre parler de l'Espagne, dans les explications fournies sur la nouvelle famille, le soir, après le dîner et les assiettes rangées. Peut-être même lisait-on des ouvrages espagnols, des comédies, des *novellas*? Il ne serait pas impossible que sa femme lui eût ainsi apporté, au fond de sa corbeille de noces, la première idée de *Gil Blas* : et c'était une fort jolie dot. Le mariage se fit rapidement. Le 17 août, les futurs sollicitaient de l'archevêque de Paris une dispense de publication de bans, et un mois après, ils étaient unis. D'où naquit la fable qui marie Lesage à la fille d'un menuisier, rue de la Mortellerie? En tout cas, c'est pure fable. Lesage avait vingt-sept ans, et sa femme vingt-deux. Ce fut un ménage heureux, puisqu'il n'a pas d'histoire. Lesage a prouvé, quand il a peint les amours de Gil Blas et d'Antonia, la douleur du mari

au moment où il perd sa chère femme, — et c'est une des rares pages où l'auteur paraisse sincèrement ému, — qu'il était capable de sentir et de comprendre l'affection conjugale. Le 30 juillet 1695, on baptisait leur premier enfant, René-André. La signature du père, *Lesage*, *avocat*, nous dit ses occupations. Il devait peu plaider; son goût inné pour la littérature devait l'éloigner du barreau. Sans doute aussi les causes n'affluaient pas chez le jeune débutant encore bien inconnu : toujours est-il qu'au baptême de son second fils, Julien-François, le 24 avril 1698, il n'exerce plus, et il signe simplement : *Lesage*, *bourgeois de Paris*. Le provincial, après six années de résidence, prend avec orgueil ses lettres de naturalisation parisienne. De ces six années, faut-il en retirer quelques-unes passées en province, à Laval ou à Vitré, dans les fermes? Rien ne le montre, et on l'a affirmé sans preuves. Les registres des Archives de la Ferme antérieurs à 1750 n'existent plus. Ils ont été vendus comme vieux papiers vers 1789. Les biographes antérieurs n'en citent rien. La seule preuve qu'on puisse alléguer est l'animosité particulière de Lesage contre les traitants et sa grande connaissance des dessous honteux de la ferme [1]. Mais il n'a pas moins attaqué les médecins et la médecine, et l'on n'a pas songé encore à lui décerner le doctorat : on l'eût pu faire avec autant de raisons.

1. Dans *Turcaret*, la ruse que Lesage prête à Frontin est si savante, que le traitant lui-même s'y laisse prendre. — La Bruyère a aussi été dans les fermes : la finance n'a pas eu à se féliciter du passage des gens de lettres chez elle.

CHAPITRE II

1700-1715

I

Lesage n'avait pas perdu de vue son camarade Danchet, le professeur de Chartres. Ils correspondaient, et Lesage eut recours à lui quand il quitta le droit pour les lettres.

Danchet lui proposa pour son début la traduction d'un recueil grec peu connu dont il existait une version latine par Jacques Bongars, les *Lettres d'Aristénète.* Il eût pu mieux choisir. Lesage n'avait encore aucune notoriété, aucunes relations, il s'en rapportait à son ami, qui lui fit imprimer son livre chez un éditeur de ses amis, à Chartres, avec l'indication de Rotterdam, 1695. C'est un trait piquant, ce service d'un ami à un débutant qui n'ose encore frapper à la porte d'un éditeur en vogue, tout en ne pouvant résister à la fureur d'être imprimé. Le début était bien modeste, et ne fut guère heureux. Quand Lesage, quarante-cinq ans plus tard, fera publier ses fonds de tiroirs, entassés dans sa *Valise trouvée*, il pourra impunément y glisser une trentaine de lettres d'Aristénète : personne ne remarquera que c'est une seconde édition.

On aimerait connaître les circonstances qui lui firent rencontrer l'abbé de Lyonne et qui lièrent les deux

hommes d'une amitié à la fois honorable pour l'un, profitable pour l'autre : honorable pour le grand seigneur qui protégea l'homme de lettres; profitable pour l'homme de lettres qui trouva en lui un Mécène, un conseiller, et un maître d'espagnol.

Il y avait alors à Paris deux abbés de Lyonne, tous deux fils du fameux ministre des affaires étrangères, secrétaire d'État. Le grand Hugues de Lyonne était mort en 1671; sa femme lui survécut jusqu'en 1704; elle était dépensière; elle avait mangé tout son bien, et finit « dans la dernière indigence, dans sa même hauteur et l'apparent mépris de tout. » (Saint-Simon, 1704.)

Ils avaient eu plusieurs enfants, une fille qui fut la première femme du duc d'Estrées, le fils de l'ambassadeur à Rome, et quatre fils. Saint-Simon nous donne quelques détails sur ces quatre personnages, et l'on doit en tenir compte malgré les erreurs ou contradictions échappées à sa mémoire infidèle ou à l'inadvertance de ses éditeurs.

De ces quatre fils, le plus jeune fut chevalier de Malte et ne fit point parler de lui.

Les trois autres furent : l'aîné, Louis, puis Jules et Artus.

Artus de Lyonne, un bien singulier personnage, mourut à Paris, en 1713, au séminaire des Missions étrangères. Il était né à Rome, en 1655, pendant l'ambassade de son père en Italie. La famille de Lyonne, malgré l'alliance au duc d'Estrées, était tombée « en désarroi ». Artus prit « le parti des missions d'Orient ». Il fut sacré évêque *in partibus* de Rosalie. Il passa plus de vingt années en Orient, et il avait acquis une grande

connaissance des lettres et des sciences chinoises. Il revint en France avec les ambassadeurs de Siam en 1686, et s'en retourna avec eux l'année suivante. Il se brouilla en Chine avec les jésuites, revint porter plainte à Rome en 1703, vint de Rome à Paris, aux Missions, pour étudier l'affaire, et mourut avant d'avoir terminé, espérant toujours retourner en Chine, ce qui lui avait fait garder sa grande barbe [1].

Restent Louis et Jules.

Louis, marquis de Lyonne, mourut dans une obscurité aussi profonde que la vie de son père avait été éclatante. « C'est très ordinairement le sort des enfants des ministres », observe Saint-Simon. Survivancier de son père, il perdit sa charge de secrétaire d'État quand elle fut donnée à M. de Pomponne. Il acheta à Montglat, père de Cheverny, une charge de maître de la garde-robe. Il fut assez exact dans ses fonctions la première année, un peu moins la seconde et plus du tout les années suivantes, où il ne parut plus à la cour. Il passait sa vie avec des nouvellistes. Il avait son banc fixe aux Tuileries, où ils se réunissaient. Son fils épousa une servante de cabaret de Phalsbourg. Saint-Simon a commis à son sujet une singulière confusion de mémoire qui n'a pas encore été relevée, et qui se renouvelle pour le frère, Jules. Ayant annoncé la mort de Louis en 1708, il l'annonce une seconde fois, mais huit ans plus tard, en 1716 (XII, 431) : « Deux hommes qui étaient devenus fort inutiles au monde moururent en ce même temps, Sour-

1. Saint-Simon, X, 70-71.

ches... et Lyonne, premier écuyer de la grande écurie, qui n'avait jamais exercé cette charge et qui passait sa très obscure vie avec les nouvellistes de Paris. »

Double erreur, qui fait un écuyer d'un maître de garde-robe, et qui le fait mourir huit ans trop tard.

Elle s'est reproduite, et est également demeurée inaperçue, pour Jules, celui qui nous intéresse, le protecteur de Lesage. Ayant signalé sa mort en janvier 1715, il écrit plus tard, en 1721 (XVII, 239), après avoir relaté la fin de l'abbé de Mornay : « L'abbé de Lyonne mourut peu après, le fils du célèbre ministre et secrétaire d'État auquel il ne ressembla en rien. » C'est bien de l'abbé Jules qu'il s'agit, la suite ne laisse pas de doutes : « Il avait les abbayes de Marmoustiers, de Chalis et de Cercamp, avec le prieuré de Saint-Martin des Champs dans Paris où il avait passé sa vie, sans voir presque personne et où il mourut aussi obscurément qu'il avait vécu. Il avait été débauché et accusé de vendre ses collations. J'en ai parlé ailleurs. Il buvait tous les matins plus de vingt pintes d'eau de la Seine depuis fort longtemps. » Ces renseignements sont la répétition de ceux qu'il nous fournissait en 1715 : « L'abbé de Lyonne vivait obscurément, logeait à Paris dans son beau prieuré de Saint-Martin des Champs, où tous les matins, les vingt dernières années de sa vie, il buvait, depuis cinq heures du matin jusqu'à midi, vingt, et quelquefois vingt-deux pintes d'eau de la Seine sans se pouvoir passer à moins, outre ce qu'il en avalait encore à son dîner. Il n'était pas fort vieux et ne laissait pas d'avoir de l'esprit et des lettres [1]. » Nous retiendrons

1. Saint-Simon, XI, 71, 1715.

ce détail pour nous en souvenir lorsqu'il sera question du docteur Sangrado, le prédécesseur et peut-être la copie de l'altéré prieur.

Complétons ces données sur Jules de Lyonne. Il y a encore dans sa biographie à glaner quelques renseignements intéressants pour nous et pour Lesage.

Ses mœurs, son jeu, sa conduite, l'avaient éloigné de l'épiscopat et de la compagnie des honnêtes gens [1]. Il était extrêmement riche en bénéfices, qui lui donnaient de grandes collations. Il devait et il pouvait, sans être gêné, payer 10 000 francs de pension sur ses abbayes à l'abbé d'Estrade. L'abus qu'il faisait de ses ressources engagea sa famille à lui donner quelqu'un qui y veillât. Il fallut avoir recours au roi, par conséquent aux jésuites, puisqu'il s'agissait de biens et de collations ecclésiastiques. Ils découvrirent un certain Henriot, de la plus basse lie du peuple, décrié pour ses mœurs et pour ses friponneries. Ce fut leur homme. Ils le firent tuteur de l'abbé de Lyonne, chez lequel il s'enrichit par la vente de toutes ses collations. Saint-Simon reparle ailleurs (XIV, 186, 1717) de cette affaire Henriot, par qui l'abbé de Lyonne fut *tonnelé* (dupé). Il faut retenir ce nom d'Henriot : nous le retrouverons [2]. C'est ce personnage, le pupille d'un pareil tuteur, qui eut du moins le tact de racheter en partie ses désordres, en s'intéressant à Lesage, en le protégeant, en lui faisant une pension de

1. Saint-Simon, XI, 71, et non X, 71, comme l'indique la table alphabétique de M. Paul Guérin, édition Cheruel et Regnier, par une erreur qui pourtant n'existait pas dans la table faite par Saint-Simon lui-même. Le renvoi X, 71, se rapporte à Artus de Lyonne.

2. Voy. p. 57.

600 livres[1], voire en devenant son professeur d'espagnol, en s'assurant au nom de Gil Blas un titre à la reconnaissance des lettres pour réparer ses torts envers la morale.

Lesage lut et traduisit d'abord plusieurs comédies espagnoles, puis des romans[2] : ces exercices le conduisaient naturellement à son chef-d'œuvre, *Gil Blas*.

Ce n'étaient pas les seules occupations qui remplirent cette vie active.

Quand don Cléophas entre dans la salle de la Comédie-Française, le soir de *Turcaret*, accompagné d'Asmodée, il s'écrie : « La belle assemblée! Que de dames! » Asmodée lui répond : « Il y en aurait encore davantage sans les Spectacles de la Foire : la plupart des femmes y courent avec fureur. Je suis ravi de les voir dans le goût de leurs laquais et de leurs cochers. » Ce bout de dialogue prouve que Lesage ne songeait pas encore en 1709 à monter sur les tréteaux. Trois ans après, il y régnait en maître. Nous ne l'y suivrons pas, quelque intérêt que présente l'opéra-comique à cette époque[3]. Pourquoi Lesage, qui ne devait plus reparaître à la Comédie-Française, sauf un instant en 1732 avec *la Tontine*, a-t-il abandonné les Romains pour les Forains, leurs ennemis

1. *Pet. Biblioth. des théâtres*, XXV.
2. Voy. p. 161.
3. Le théâtre forain de Lesage a été étudié récemment par V. Barberet, *Lesage et le Théâtre de la Foire*, Nancy, 1887. Voy. aussi, outre les Frères Parfaict, *Mém. d'un acteur forain*, Favart, Monnet, etc.; Audiffret, *Notice sur Lesage*, 27-46; Campardon, *Spectacles de la Foire*; G. d'Heilly, appendice au *Théâtre de Lesage*; A. Heulhard, plaquette sur *la Foire Saint-Laurent*; L. Claretie, *la Foire Saint-Laurent* (Revue générale, 1885); Hönncher, *la Satire littéraire de Lesage* (Rev. de Körting, 1886, I, 35); Maurice Drack, *le Théâtre de la Foire*, 1889.

intéressés et directs? Par dépit, d'abord, de l'accueil fait à *Turcaret* qu'il fallut presque leur faire jouer de force; par dégoût de ce monde d'artistes vaniteux qu'il criblera tout à son aise de pointes et de brocards; par fierté et par obstination de Breton froissé; par une foule de causes enfin dont la principale fut qu'il fallait vivre et faire vivre les siens. On lui offrait 4000 livres par an[1]; Lesage s'empressa de traiter avec la dame Baron, une parente de l'acteur qu'il a si fort malmené[2]. Elle dirigeait un théâtre aux foires Saint-Germain et Saint-Laurent, le Jeu du Bel-Air.

Lesage y fut. On le plaisanta sur cette métamorphose. Voisenon conte qu'à propos de la parodie de Romulus, Legrand fit courir ce couplet :

Lesage et Fuzelier ont quitté du haut style
La beauté;
Et pour Polichinelle ont abandonné Gille,
La rareté;
Il ne leur manque plus qu'à montrer par la ville
La curiosité.

Pendant vingt-six ans, Lesage ne cessa de fournir le répertoire des forains, de sa copie, de sa verve, de son esprit, de sa gauloiserie qu'il répandait à profusion dans des pièces de tous genres, prologues, opéras-comiques, pièces par écriteaux ou en jargon, pièces chinoises, satires de circonstance, attaques contre les *Romains*, vaudevilles sur le dernier fait divers, *la Jeune fille à la Tête noire*,

1. J.-B. Rousseau, lettre à Brossette, 1er mars 1716.
2. Voy. p. 396.

le *Régiment de la Calotte*; parodies du récent succès, *Arlequin Thétis* ou *Télémaque*; allusion aux derniers événements qui ont remué le monde littéraire ou théâtral : *la Querelle des Théâtres, les Funérailles de la Foire, le Rappel de la Foire à la vie*, ou, dans un autre ordre d'idées, *Arlequin partisan d'Homère*. Sans doute il ne travailla pas seul. Sa vie n'y aurait pas suffi, d'autant qu'il écrivait aussi ailleurs. Fuzelier, d'Orneval, de La Font, Fromaget, Anseaume, qui furent ses collaborateurs, partageaient avec lui le succès et les embarras de ses entreprises. Il paraît même qu'ils ne s'entendaient pas toujours. Les Jeux de la Foire (on appelait ainsi les baraques) étaient, pour parler leur style, le Temple de la satire. Arlequin chantait, dansait et dialoguait : c'était faire concurrence aux théâtres de chant ou de déclamation, à l'Opéra, aux Français. Mais Arlequin avait ses manières à lui : sa concurrence était agressive, narquoise. Il exaspérait ses rivaux. De là procès, intrigues, ordres de fermer, permissions de rouvrir. C'est dans quelque occurrence de ce genre qu'un différend survint entre Lesage et son collaborateur Fuzelier. Leur pièce avait été refusée; Fuzelier voulait se venger avec éclat, en la publiant. Lesage, prudent, soucieux de ne froisser ni Pontchartrain, le directeur général de la librairie, ni d'Argenson, lieutenant général de la police, hauts personnages avec qui il était en bons termes, s'empresse de dissuader Fuzelier. La lettre qu'il lui écrit constitue, avec la lettre à Pontchartrain, le second des autographes connus de Lesage. C'est une pièce rare [1].

1. Voy. Catal. Benj. Fillon, 1038.

A M. Fuzelier, rue de l'Arbre-Sec, maison du Vitrier, à Paris.

Ce dimanche matin.

J'apprends que vous etes disposé à publier la dernière pièce que nous avons faite ensemble pour vous venger des refus de la censure. Je ne pense pas que cela soit ; car vous ne voudriez pas faire de la peine à un de vos meilleurs amis, et moins encore l'obliger à réclamer contre vous, dans un temps où tout semble présager de nouvelles contrariétés. Je prépare en ce moment une réfutation contre le dernier article de nos ennemis, et je pense trop bien de votre esprit ainsi que de vos justes sentimens pour croire que vous ne voudrez pas leur donner la satisfaction de comparer nostre amitié à celle des enfants de la Thébaïde. Enfin j'écris présentement au Chancelier pour qu'il daigne avoir égard à nostre demande et qu'il ne souffre pas que l'intrigue et la calomnie diffament plus longtemps des hommes que le public couvre de son suffrage. C'est pourquoi je vous supplie mon ancien et cher camarade de mettre de cote vos ressentimens et d'attendre avec patience le résultat des demarches qu'on fait à cette heure pour nous vous suppliant de me croire à tout jamais vostre entièrement dévoué ami,

Lesage.

Lesage, d'après son dernier historien, Barberet, qui ignore cette lettre, n'a travaillé avec Fuzelier seul qu'une année, en 1716. C'est donc apparemment à cette date qu'il faut rapporter ce fait. C'est un document pour l'histoire du théâtre forain.

Pour ce qui concerne la biographie de notre auteur, retenons-en la façon dont il parle du chancelier, façon qui dénote une certaine familiarité et un crédit assez influent en haut lieu. Les choses n'allaient pas si aisément dans les Jeux de dame Baron. C'était décidément

une fatalité pour Lesage de rencontrer toujours devant la rampe de la scène des obstacles à franchir et des démarches à faire.

Le roman le dédommagea, et lui fut plus clément.

En dehors du *Théâtre de la Foire*, que Lesage lui-même publia (t. I-III en 1721 ; IV-V, 1724 ; V-VIII, 1731 ; IX, 1734 ; il faut y ajouter IX, 2e partie, de Carolet), il n'y a rien de très particulier à dire des comédies que jouèrent les Italiens, soit à la Foire (*le Jeune Vieillard*, la *Force de l'Amour*, *la Foire des Fées*), soit sur leur scène comme les *Amants jaloux* (1735). Elles ne réussirent ni à la cour, ni à la ville, et Lesage ne les avoua ni ne les signa de son vivant. Outre le théâtre forain et le théâtre italien, signalons, pour terminer[1], un *Divertissement préparé pour le roi au voyage de Chantilly* (1724), pièce en un acte, en vers libres destinés à être mis en musique, qui ne fut d'ailleurs ni imprimée[2] ni représentée, le roi étant parti plus vite qu'on ne pensait. S'il était demeuré, il aurait vu Vénus, l'Amour, Diane, la nymphe Aréthuse et Mars suivi de guerriers, se réunir dans la forêt de Chantilly pour se disputer l'honneur de régner sur le cœur de Louis XV.

Ces pièces pourtant nous renseignent sur les goûts littéraires de Lesage, sa prédilection pour la littérature espagnole, pour la satire, l'observation des mœurs de ses contemporains. Ce dialogue vif, ces réparties promptes

1. Nous ne savons ce que c'est qu'un vaudeville écrit *pur*, ou *sur*, ou *contre* Lesage, musique de Doche, qui nous est signalée par M. Laisné, bibliothécaire de Vannes.

2. Le manuscrit était à la bibliothèque du roi en 1789, s'il faut en croire la *Petite Bibliothèque des théâtres*. Nous ne l'y avons plus trouvé.

et spirituelles, ce langage limpide et facile nous introduisent naturellement à la lecture de ses romans, qui sont si dramatiques au sens technique du mot. Il y a dans *Gil Blas* des scènes toutes découpées, toutes prêtes pour le théâtre. Le romancier n'oubliera jamais ses débuts.

Il est à présumer que pour sa part il eût préféré le théâtre. Il ne cessa de donner satisfaction à son tempérament dramatique par des productions destinées à des scènes inférieures. Il demeurait d'ailleurs persuadé de la supériorité du théâtre sur le roman au point de vue du succès actuel et de la durée. L'un lui paraissait beaucoup plus propre que l'autre à assurer aux auteurs « un pied de place dans les bibliothèques ». Fabrice en faisait la triste confidence à Gil Blas (XI, VII) : « Les romans et autres livres amusants qu'on met au jour, quoiqu'ils aient d'abord une approbation générale, tombent insensiblement dans le mépris... Leur succès n'est donc qu'une pure chimère, qu'une illusion de l'esprit, qu'un feu de paille dont la fumée se dissipe bientôt dans les airs. » C'est en 1735, presque à la fin de sa carrière, après expérience acquise, que Lesage faisait ce mélancolique retour sur lui-même. Il y a du vrai au fond. Au répertoire de la littérature française, surtout avant notre temps, combien inégale est la proportion entre les romans et les œuvres dramatiques qui ont survécu à leur naissance ! Et pourtant il s'en est produit autant des uns que des autres. Marmontel a très justement expliqué pourquoi il se fait tant de romans, et qui trouvent toujours des lecteurs. « Depuis le peuple jusqu'au petit nombre des esprits cultivés, chacun demande à être ému, et peu de gens sont difficiles sur l'espèce

d'émotion qu'on leur fait éprouver et sur les moyens qu'on y emploie. Ainsi dès qu'un homme doué d'un peu d'imagination se met à la place de la nature et de la fortune pour disposer comme bon lui semble les accidents, les situations, les événements de la vie, il est sûr de tirer du jeu moral et du jeu physique de tant de causes du malheur, un spectacle qui nous émeuve ; et comme il est encore facile de donner à l'infortuné un caractère d'innocence ou de bonté qui nous attache, l'art de rendre sa situation intéressante est connu des plus maladroits. » (*Essai sur les romans.*) C'est précisément ce qui explique la durée éphémère de ces productions. Celui-là n'est pas médiocre, qui se survit à lui-même.

Ce serait sortir de notre sujet, et sans grand profit, que d'étudier le théâtre de Lesage : non qu'il ne mérite pas l'attention, mais ce n'est pas le lieu ici. Nous n'apprendrions rien de bien nouveau ni de bien intéressant pour le roman et son histoire, quand nous aurions ouvert le *Théâtre espagnol ou les meilleures comédies des plus fameux auteurs espagnols traduites en français*[1]; quand nous nous indignerions, dans *la Trahison punie*, des lâchetés de don André, lequel est puni au dénouement et reçoit un coup de poignard destiné à un innocent ; quand nous nous serions égayés des hésitations du comte de Tortose chargé par le roi d'héberger don Félix de Mendoce dont il a grand'peur ; quand nous arpenterions les rues à la suite du capitaine don Lope de Castro relisant son *Traité du point d'honneur*, la dague sous le

1. 1700.

bras, prêt pour le duel prochain, dans l'attitude d'un « Monsieur qui prend la Mouche » ; quand nous serions initiés aux difficultés qui ont fait fuir don César Ursin loin de Fléride, et l'ont amené près de Lisarde. Retenons seulement de ces premiers essais ce que Lesage lui-même en a retenu, le goût de la littérature espagnole, la découverte d'une mine d'aventures où il reviendra souvent puiser. La cloison de don Garcie et de Léonor (*Traître puni*) s'ouvrira plus tard entre les chambres d'Enrique et de Blanche (*Gil Blas*, IV, 4), et quand Scipion abandonne sans plus ample informé sa femme Béatrix, qu'il a trouvée causant avec don Fernand de Leyva, il se rend coupable de la même précipitation et de la même erreur qui firent les infortunes de la belle Fléride et de don César Ursin.

C'est également ce que nous retiendrons de *Crispin rival de son maître*, une fort jolie comédie, très supérieure aux précédentes. Lesage utilisera deux fois son sujet, en le reprenant plus tard pour *Gil Blas*, où monsieur Oronte deviendra Moyadas, et où Crispin a quitté la souquenille pour se parer des brillantes défroques de l'audacieux aventurier Rafaël.

La même année 1707 vit naître *Crispin rival* et *le Diable boiteux*. Ce dernier roman, un chef-d'œuvre exquis, préparait, comme nous le verrons [1], les voies à *Gil Blas*, dont huit années nous séparent encore.

Elles ne sont pas très remplies, et on n'y trouve guère à signaler que l'apparition de deux comédies : une petite pièce qui fut jouée beaucoup plus tard, et une

1. P. 163.

grande qui fit beaucoup de bruit. La première, *la Tontine*, qui était une actualité lors de son apparition en 1708, est fort amusante. C'est une de ces comédies secondaires qui, par ce temps d'exhumations dramatiques, pourraient le mieux réussir. On y trouve déjà dans le docteur Trousse-Galant un type du docteur Sangrado. La médecine y est vertement fustigée et l'idée première est franchement comique.

L'autre comédie, c'est *Turcaret* (1709), cette cruelle peinture des fermiers, de leur cupidité, de leur inhumanité, de leur balourdise : elle les inquiéta au point qu'ils firent tout pour en arrêter les répétitions, mais ils avaient affaire à un Breton, et la pièce fut jouée. Elle révèle et elle annonce les qualités que Lesage apportera dans son *Gil Blas*, et même ses défauts. A constater une certaine gaucherie dans la conduite de l'intrigue [1], on pressent que le roman ne sera pas très savamment composé. A vrai dire, le vice est moins rédhibitoire dans les romans qu'au théâtre. Le roman imite la vie de plus près, et la vie est mal ordonnée. Le hasard et le caprice la gouvernent. La composition des romans en subit l'influence. Aujourd'hui, nos romanciers nous ont accoutumés à des imaginations moins vastes et moins diffuses; ils concentrent l'intérêt sur un seul des événements qui peuvent agiter une existence. Ceux du siècle dernier étaient, en ce sens, plus réalistes : ils égalaient la durée de leur œuvre à celle de la vie humaine, dont ils reproduisaient la variété, les accidents, l'imprévu, le désordre. Lesage, médiocre

1. Lesage lui-même l'a senti. Cf. sa *Critique de Turcaret*.

ordonnateur, était fait pour s'accommoder d'un tel genre.

Il s'y essaya avec succès, en publiant la première partie de *Gil Blas* (1715). De rares exemplaires, sans doute antidatés, portent 1714. Les publications des diverses parties du roman s'espacent à de longs intervalles : neuf ans avant la deuxième, et onze nouvelles années avant la fin (1724-1735). Depuis *le Diable boiteux*, c'est un total de vingt-huit années consacrées à polir ce chef-d'œuvre.

Tout ce temps ne fut pas exclusivement consacré à *Gil Blas*, loin de là. On trouvera même qu'il devait rester peu de loisirs à l'auteur, si l'on songe combien il était absorbé par ses collaborations au Théâtre de la Foire. Les deux premiers volumes de *Gil Blas*, comprenant les livres I-VI, avaient paru en 1715; dans les neuf années qui suivent, et pendant lesquelles Lesage prépara le tome III (livres VII-IX), il prit part à la confection de quarante-huit comédies, prologues ou opéras-comiques pour les Jeux forains ; l'année même où parut ce second volume, il prépara en même temps, avec d'Orneval, six pièces pour le théâtre Dolet; enfin, dans l'intervalle des onze années qui nous séparent du tome IV (livres X-XII), nous trouvons trente-deux opéras-comiques [1] et trois romans, *Guzman* et *Beauchêne* en 1732, *Estevanille* en 1734.

Aussi n'est-on pas étonné de lire dans le *Journal d'un contemporain* en 1733 : « Lesage, auteur de *Gil Blas*, vient de donner la Vie de M. Beauchêne, capitaine de flibustiers. Ce livre ne saurait être mal écrit étant de Lesage ;

1. Pour les chiffres, nous suivons Barberet, *Théâtre de la Foire*, 1887.

mais il est aisé de s'apercevoir par les matières que cet auteur traite depuis quelque temps qu'il ne travaille que pour vivre et qu'il n'est plus le maître par conséquent de donner à ses ouvrages du temps et de l'application. Il y a six ou sept ans que la Ribou, veuve du libraire, lui a avancé cent pistoles sur son quatrième volume de *Gil Blas* qui n'est point encore fini et qui ne le sera pas de sitôt. » Cette dernière prédiction piqua-t-elle Lesage au jeu? Il consacra la fin de l'année 1734 et l'année 1735 à ce dernier volume, car il ne parut rien autre de lui, qu'un livre fort mince, *la Journée des Parques*. Chaque partie du roman fut annoncée et sommairement présentée au public par les publications périodiques, mais le livre, au total, fit peu de bruit à son apparition. Le volume le plus remarqué fut le troisième (livres VII-IX). Le *Mercure de France* lui consacre plusieurs pages de ses nouvelles littéraires, lui emprunte des citations assez étendues : il ne fit plus cet honneur au tome IV, qui, en général, fut jugé inférieur aux précédents.

Nous examinerons plus loin et plus à loisir la valeur littéraire de l'œuvre qui fait pour ainsi dire l'unité de la vie de Lesage, et qui en consacre la gloire.

A propos de *Gil Blas*, il faut mettre en garde les amateurs contre une supercherie littéraire à laquelle s'est laissé prendre l'auteur de l'article Lesage, dans la *Biographie Michaud*, quand il signale la publication d'un ouvrage inédit de Lesage, *Don Rodriguez Vexillario*. Voici le titre de cet opuscule : *Histoire de don Rodriguez Vexillario, nouvelle posthume et inédite publiée d'après dix chapitres du roman de Gil Blas de Santillane, de Lesage, entièrement*

écrits de sa propre main et retrouvés à Boulogne-sur-Mer en octobre 1842, acquis par M. Halisan Lofyaldec, ancien juge de paix à Cléguérec[1], *arrondissement de Pontivy, membre de plusieurs sociétés savantes, Cambrai, Levêque, 1843.* C'est un épisode qui se placerait pendant le séjour de Gil Blas chez l'archevêque de Grenade, après le chapitre III du livre VII, et c'est l'histoire de Monseigneur se faisant peindre en pied par un gribouilleur, un rapin de bas étage, Vexillario. Assurément, il n'y a aucune raison pour qu'on ne puisse retrouver les papiers inédits de Lesage : mais avant de les accepter comme tels, encore faut-il qu'on les puisse vraisemblablement croire de lui. Ce n'est pas le cas ici. Non seulement il n'y a aucune apparence que l'histoire de Vexillario soit de Lesage, mais il y a de fortes présomptions du contraire. Et d'abord, d'où vient ce manuscrit? On nous l'explique : c'est un marchand de Cambrai qui le rapporte de Boulogne où il était allé vendre des curiosités. Il le prête au directeur de la *Gazette de Cambrai*, qui l'a publié dans son journal avant d'en faire une plaquette. Il est bien étonnant qu'un manuscrit de Lesage quitte ainsi Boulogne, où le nom de Lesage est resté en honneur, pour aller échouer dans une feuille de Cambrai : mais ce n'est pas impossible. On nous décrit le manuscrit : l'écriture est bien celle de Lesage, mais un peu tremblée; est-ce le grand âge de Lesage, ou la timidité et l'émotion de son contrefacteur? Admettons que ce fragment date de la vieillesse de Lesage, il l'a composé à Boulogne, donc entre 1743 et

1. Il paraît que Cléguérec n'a jamais eu de juge de paix de ce nom.

1747; mais quelle belle occasion il a perdue de le publier dans la nouvelle édition de 1747, lui qui n'aimait rien perdre de ce qu'il écrivait, et qui publiait jusqu'à ses fonds de tiroirs dans *la Valise* en 1740 et dans les *Mélanges* en 1743!

Cependant ceci n'est que conjectures; notre conviction sera faite quand nous aurons ouvert le livre. Quel triste cadeau notre Cambrésien fait à Lesage! Voici l'épisode en deux mots : un enfant de bohémiens a été recueilli par un chapelain qui l'élève. Pour le récompenser, le petit tzigane séduit, puis épouse la servante de son patron. On les chasse, et il se fait broyeur de couleurs chez un peintre. Il ruine et bat sa femme, la quitte et fait son tour d'Espagne comme artiste portraitiste. Arrivé à Grenade, il loue un habit, offre ses services à l'archevêque et à tout le haut clergé. Les commandes affluent, jusqu'au moment où Melchior de la Ronda le reconnaît et le démasque. L'histoire dans sa simplicité est plausible; mais elle ferait fort mal dans *Gil Blas*. Elle retarderait de dix chapitres le dénouement de l'histoire des homélies, auxquelles on ne songerait plus après le départ de Vexillario. C'est justement pour cette raison, va-t-on nous répondre, que Lesage ne l'a pas insérée. Soit : le malheur est que rien dans ces dix chapitres ne rappelle l'allure alerte, le style précis et facile, l'esprit fin et observateur de Lesage. Ce ne sont que platitudes, lourdeurs, gaucheries : si Lesage les a écrites, il a donc bien baissé, plus encore que l'archevêque de Grenade.

L'auteur affecte des connaissances artistiques et historiques peu familières à Lesage, qui sait mal l'argot d'ate-

lier. On y parle de teintes *massées*, de *repoussoirs* : le terme était déjà en usage de son temps. « Il faut, dit Diderot dans l'*Histoire de la peinture*, que ces objets inutiles se tournent en repoussoirs. » Vexillario étale, à l'office de l'archevêché, une érudition de fraîche date; il connaît et cite Vincent Johannes, Vélasquez, Sanchy Coello, Zurbaran, Murillo, Moralès, Herrera. Mais il les cite sans ordre, « ce qui donne à toute l'assemblée une opinion défavorable ». On était ferré sur l'histoire de l'art aux tables de l'office. Quelle triste figure fait l'archevêque durant tout ce récit intercalaire! Non seulement il baisse, mais il devient une pure ganache. Vexillario n'est qu'un triste barbouilleur : il l'admire comme un grand artiste. Tandis qu'il pose, il a des réflexions d'enfant : « Que tu es heureux, Gil Blas, de voir la toile se couvrir de couleurs, tandis que je suis cloué sur ce fauteuil! » Il voudrait voir comment on fait. Le portrait fini est informe avec « des yeux cerclés de rouge ». Le pauvre archevêque, qui est décidément bien malade, s'extasie, et commande aussitôt le portrait de tous ses prédécesseurs à Grenade. L'auteur nous explique avec grâce cette admiration intempestive : « Depuis son accident, sa vue était devenue faible, il ne distinguait bien que les larges plaques de rouge, de blanc et de violet, et d'ailleurs, je le crois, quand sa vue était encore bonne, il n'était pas trop capable de distinguer un bon tableau d'un mauvais. »

Ils se valent tous, dans la famille. Le neveu, Fernand de Leyva, apprend que le Vexillario est un filou. On s'attend à ce qu'il le chasse. Point. « Laissons finir le portrait, il sera plus facile alors de désabuser mon oncle. » Le

raisonnement est limpide. L'archevêque, fatigué de poser, fait revêtir Gil Blas des ornements épiscopaux : il posera pour les mains et le costume. Gil Blas n'a rien de mieux que de se costumer à l'autre bout du palais, qu'il traverse ensuite dans toute sa longueur, habillé en archevêque, à la grande joie de ceux qui le rencontrent.

Vexillario veut lui faire un fond : tapissier improvisé, à lui seul et à bout de bras, « il décroche une portière de velours » de la salle et il « la place » derrière Gil Blas : savoir comment n'est pas l'affaire. Les homélies de l'archevêque sont de vieux sermons qu'il récite et qu'il fait acheter au poids du papier à la collégiale de la Sainte-Face, à Madrid. Il les dicte à son secrétaire et les jette au feu au fur et à mesure; mais quelle bizarre idée, d'abord, de les dicter quand il les a tout copiés, et puis de les jeter au feu en présence de son secrétaire, pour que nul n'ignore la provenance de son éloquence!

Il faudrait tout raconter pour épuiser la série de ces balourdises. Et dans quel style sont-elles présentées!

Vexillario « expédia tous les portraits », c'est-à-dire les acheva, et à la ligne suivante : « quand ils furent complètement expédiés »; ailleurs : « au train que va Vexillario ». Jamais on n'a fait plus ample consommation de conjonctions que dans ces pages. On peut prendre au hasard : « Il sut se faire héberger chez presque tous ses modèles *auxquels* il soutira quelques *doublons qui* devaient payer les toiles isolées *qu'il* leur remettrait *quand* le grand tableau serait terminé. » Rien n'est si éloigné du style de Lesage. Ou bien encore Vexillario voulait avoir les poches pleines, et « il lui semblait que

ses filets étaient assez bien tendus pour atteindre à ce but. »

Atteindre un but avec un filet n'est pas banal. Mais c'est à la page 59, que le faussaire montre le bout de l'oreille; et quand, à la cérémonie du baisement de l'anneau, on eut chanté un motet, et que « le chant de ce motet *électrisa* l'assemblée », il faut admirer Lesage d'avoir connu l'électricité soixante-sept ans avant Galvani et soixante-dix ans avant la pile de Volta. Sans doute tous les dictionnaires, dès la fin du XVIIIe siècle, donnent le mot Électriser, mais au sens physique, et il n'apparaît nulle part avant 1743 avec le sens moral d'exciter, enthousiasmer [1]. Il est prématuré dans le *Vexillario*.

Voilà qui suffit pour une supercherie sans valeur; mais elle a fait des dupes. Plaignons l'honnête juge de paix de Pontivy qui a payé fort cher, paraît-il, ce beau chef-

1. Le plus ancien emploi de ce mot à notre connaissance se trouve dans une lettre de Servan à Dumouriez du 10 sept. 1792 (*Archives de la guerre*) : « Veuillez redonner par vos conseils du ton à tous ces hommes que votre présence *électrisait.* » Mme de Staël s'en sert dans *Corinne* : « Ce beau ciel, ces Romains si enthousiastes et par-dessus tout Corinne électrisaient l'imagination d'Oswald » (II, 1). Ce mot a eu bien des emplois malheureux. M. de Boisjolin nous rappelle l'anachronisme du IIIe acte de *la Juive*, à l'époque du concile de Constance :

» Au nom de l'empereur, de l'honneur et des dames
Qui des nobles guerriers électrisent les âmes.

M. P. Masson nous signale encore dans la traduction de *Macbeth* par Jules Lacroix :

Viens donc, viens que mon âme électrise la tienne.

Dans *les Beaux Messieurs de Bois doré*, sous Louis XIII, on lit : « Ses valets furent électrisés par le courage de leur maître. » C'est, en somme, un mot récent, et si jeune qu'on a peine à l'employer sans anachronisme.

d'œuvre. Cette nouvelle posthume ressemble fort à un pamphlet antireligieux cent fois plus cambrésien que boulonnais. Il faut croire que le fameux manuscrit de Lesage rencontrait bien des incrédules à Cambrai en 1843. L'éditeur nous confie qu'on l'attribuait à une dizaine de Cambrésiens ou Cambrésiennes : « un homme d'esprit, une *dame homme de lettres*, un éminent ecclésiastique, un poète, un antiquaire », et lui-même le rédacteur de la *Gazette*; presque tout Cambrai y passe.

Avis aux amateurs d'autographes sur le chemin desquels celui-ci se dressera. Si nous avons un peu insisté, c'est qu'il fallait biffer résolument cette fausse *Suite* de la Bibliographie lesagienne.

II

Un matin de juin 1715, un exprès du lieutenant de police s'arrêta, quai de l'Horloge, au *Soleil d'or*, et déposa pour M. Lesage, qui habitait là, un pli de Monsieur le Chancelier Pontchartrain de la part de M. d'Argenson.

Ce n'était pas la première fois, et Lesage avait déjà reçu des messages de cette importance.

Pontchartrain s'intéressait à lui, et avait pour le moment recours à lui. Le chancelier avait fait la connaissance de l'homme de lettres par l'intermédiaire d'un ami commun, Henriot, la créature de Pontchartrain et le tuteur de l'abbé de Lyonne. Lesage n'eut pas à regretter cette belle connaissance. Par Henriot, évêque de Boulogne, il obtiendra pour son frère, nous le ver-

rons, un canonicat dans cette ville. Quant à lui, pour le moment, ces relations pouvaient lui fournir de l'ouvrage. La Bibliothèque Royale avait reçu, le 17 février 1715, la collection des manuscrits de Galland [1], pour lesquels une indemnité de 600 livres fut accordée à son héritier, l'abbé Despréaux. C'étaient 23 volumes arabes, 25 turcs, 14 persans, 9 de diverses langues, 12 vocabulaires et une trentaine de livres ou portefeuilles contenant divers travaux de Galland. Il s'y trouvait plusieurs traductions qu'on songeait à donner alors au public.

Au début du XVIIIe siècle, l'Orient passionne les esprits et captive les imaginations, comme aussi au début du XIXe siècle. Les jeunes orientalistes se pressent aux cours de Petis de la Croix, au Collège de France. Le cabinet des manuscrits, à la Bibliothèque nationale, conserve encore bon nombre de leurs travaux. Louis XIV envoie des ambassades en Perse; la Perse envoie les siens en France, et ils sont reçus avec éclat [2]. Les journaux les plus autorisés suivent à la piste les voyageurs, et présentent au public les travaux relatifs au Levant [3]. La traduction des *Mille et une Nuits* de Galland en 1704 enchante le public, et fournit une mine de sujets aux gens de lettres. Lesage y puise à pleines mains. Arlequin s'embarque pour le pays des *Mille et une Nuits*, quand ce n'est pas pour celui des *Mille et un Jours*, et se fait *Arlequin Mahomet*, quand ce n'est pas *Arle-*

1. *Cabinet des manuscrits*, I, p. 335.
2. Voy. Archives du ministère de la marine et des colonies, *Ordres et dépêches, Levant*, B^7 93, une relation *à l'ambassadeur de Perse sur les honneurs qu'on lui a rendus*, 23 janvier 1715.
3. Journal des Sçavants, 1704, *Voyage du sieur Paul Lucas au Levant.*

quin roi de Sérendib ou *Arlequin Hulla*. Les Jeux de la Foire sont livrés aux *Pèlerins de la Mecque* (1726), à *Achmet et Almanzine* (1728). Les Chinois, les Siamois, envahissent notre littérature. Montesquieu suit le mouvement, quand il écrit ses *Lettres persanes*, comme Diderot, Marmontel, Crébillon fils et Voltaire dans leurs contes; ce dernier se met à écrire à ses amis en musulman [1] : *Allah! illah! Allah! Mohammed rezoul Allah!* La publication des papiers de Galland était donc tout à fait opportune. On le fit sentir à Pontchartrain, directeur de la librairie, qui écrivit :

« Il paroist qu'on pourrait faire imprimer quelqu'un de ces manuscrits, en faisant corriger les traductions et les mettre dans un plus beau français, et le roi m'a dit à cette occasion que vous preniez la peine de les faire examiner afin de voir ceux qu'il conviendrait de donner au public et qui mériteraient la peine d'estre imprimés et ensuite on pourrait les faire corriger par quelqu'un, *comme le sieur Lesage*, par rapport à la diction [2]. »

Lesage a-t-il entrepris ce travail? Il faut malheureusement constater que le classement actuel des manuscrits de Galland à la Bibliothèque nationale ne permet aucun contrôle. On aimerait à savoir ce que contenait cette trentaine de portefeuilles, et quelles étaient ces traductions. Elles ne sont ni mentionnées, ni classées au fonds des orientalistes : c'est une lacune regrettable. Il est bien probable que si Lesage les a parcourues, il en a

1. Lettre à Aunillon, octobre 1742.
2. Lettre de Pontchartrain à l'abbé de Louvois, 12 juin 1715.

gardé par-ci par-là quelque motif pour son usage personnel. Ainsi l'esclavage de Rafaël à Alger a peut-être suivi la lecture de l'*Histoire de l'esclavage d'un marchand de Cassis à Tunis* [1]. Ce qui paraît plus certain, c'est qu'on lui fit revoir « par rapport à la diction » les traductions de Petis de la Croix fils, mort en 1713, notamment *les Mille et un Jours* [2]. Tout ce côté de l'existence de Lesage demeure dans l'ombre, et il faudrait un heureux hasard pour l'en faire sortir. A la façon dont Gil Blas met au net et rédige des mémoires, soit pour le duc de Lerme, soit pour Olivarès, aux vagues renseignements dont l'écho affaibli nous est parvenu depuis 1715, il est incontestable que Lesage a fait comme Gil Blas, et a revu pour « la diction » des manuscrits ou mémoires dans l'invention desquels il n'est pour rien. Il nous en reste un, les *Aventures du chevalier de Beauchêne*. Nous savons, et nous allons y venir, qu'il faillit rédiger l'histoire de Marie Petit. Mais jusqu'où s'étend la part de ces occupations dans sa vie? Nous avons vainement couru les dépôts de manuscrits, archives et ministères : Lesage n'y a laissé aucune trace de son nom. Il ne figure nulle part

1. Bibliothèque nationale, cabinet des manuscrits, fonds Orient, 14693.
2. Ce Petis de la Croix, dont Lesage fut le collaborateur, et qu'il ne faut pas confondre avec son père, partit en 1670 pour le Levant où il n'a pas seulement étudié les langues; il donna une extension notable à l'influence française. Ainsi en 1672 il était à Alep; les Hollandais, pour ne pas amoindrir leur prestige en Orient, dissimulaient leurs défaites. Petis de la Croix composa *en arabe* une « Relation abregée des victoires de Louis XIV, roi de France, sur les États de la Hollande et des villes qu'il prit dans un court espace de temps ». Il répandit des manuscrits dans tout le Levant. Il y avait joint un apologue politique : *le Soleil et les Grenouilles*. — Bibliothèque nationale, cabinet des mss., *fonds des traduct. orientales*, n° 89 (suppl. Ar., 2163). — Sur le père, cf. *Mercure Galant*, fév. 1699, p. 272.

au ministère des Affaires étrangères, au nombre des secrétaires particuliers du marquis de Torcy [1]. Il y a au ministère de la Marine une lettre de La Bruyère, il n'y a pas trace de Lesage. S'il y a eu correspondance entre ces personnages, et tout porte à le croire, la correspondance a dû demeurer privée.

Il est du moins un épisode certain dans sa carrière de rédacteur officiel. Il s'agit du récit qu'on lui demanda des aventures de Marie Petit. Ces aventures, si curieuses et si étranges, ont été racontées trop souvent pour nous arrêter. On sait comment Marie Petit, la jolie croupière de la rue Mazarine, s'embarqua avec un de ses clients, Fabre, chargé d'une ambassade en Perse au nom de Louis XIV; comment Fabre fut en butte aux persécutions de l'amant de sa femme, le fameux Ferréol, qui fut acquéreur de la toute gracieuse Aïssé, et qui était alors ambassadeur de France à Constantinople. Il eût voulu que la mission en Perse fût confiée à son secrétaire Michel. Il fit empoisonner Fabre. Marie Petit, habillée en homme, accompagna le fils de la victime; elle le conduisit à travers mille péripéties romanesques jusqu'au shah de Perse devant qui elle voulut représenter Louis XIV, à défaut de feu l'ambassadeur authentique. Ferréol la fit arrêter et emprisonner quand elle débarqua à Marseille. Pour se disculper des imputations qui pesaient sur elle, vie débauchée, mœurs scandaleuses au milieu des Persans, abjuration de la foi catholique, elle écrivit ses Mémoires. Le récit de l'aventure fut fait encore par quelques intéres-

1. Torcy ne parle pas de Lesage dans ses *Mémoires* ni dans son *Journal* publié par M. Fréd. Masson.

sés, le secrétaire Michel, le chirurgien de l'ambassade Fabre; Ferréol écrivit aussi ses rapports. L'affaire fit quelque bruit, et l'on songea au ministère à en demander une narration correcte à quelque bon écrivain. La demande en fut faite à Lesage, à qui l'on confia les Mémoires de Marie Petit. Il ne connut que plus tard les rapports officiels, qui constituaient avec les premiers mémoires deux versions totalement opposées [1]. Lesage ne savait laquelle choisir. Il écrivit à ce sujet au ministère. La lettre existe : c'est un autographe des plus précieux, vu la rareté des autographes de Lesage. Publié d'abord par la lithographie Last, puis par Audiffret dans sa Notice, il passa de la collection Chambry dans celle de A. Bovet [2]. » Le voici :

Monseigneur,

Quant M. l'abbé Henriau ne m'aurait point assuré que je pouvais prendre la liberté d'écrire à Votre Grandeur pour la remercier de l'honneur qu'elle me fait de vouloir m'occuper, une autre raison m'y déterminerait. Les papiers qui m'ont

1. Les documents abondent sur cette affaire.— Cf. Michel, *Correspondance*, spécialement de 1707 à 1709, Archives du ministère des Affaires étrangères; au Cabinet des Manuscrits, Michel, *Relation de mon voyage en Perse*; et aussi *Relation manuscrite de l'ambassade de Fabre et de Michel en Perse, de 1705 à 1709*, par le sieur Robin, chirurgien de l'ambassade; P.-Jacques Villotte, *Voyage d'un missionnaire de la compagnie de Jésus en Turquie, en Perse*, etc., Paris, 1730; Audiffret, dans sa *Notice* pour *Gil Blas*, et *Mémoires sur les Relations politiques et commerciales des Européens et particulièrement des Français avec la Perse*; Vandal, *une Ambassade française en Orient sous Louis XV, la Mission du marquis de Villeneuve*; A. Rambaud, *la Diplomatie française en Orient au* XVIII[e] *siècle* (Revue Bleue, 30 juillet 1887); l'aventure est en outre contée dans toutes les grandes *Biographies* à l'article Marie Petit. On trouvera aussi au ministère de la Marine et des Colonies quelques pièces relatives aux personnages de ce vaudeville, *Ordres et dépêches, marine du Levant*, B[7] 93, B[7] 224, etc.

2. A la vente Bovet, juin 1884, il fut adjugé 1010 francs.

été communiqués par votre ordre me jettent dans un embarras dont je ne puis sortir sans votre secours. J'avais déjà entre les mains une partie des mémoires de la demoiselle Petit, écrits par elle-même, et je me préparais à faire un ouvrage qui n'aurait guère été conforme aux lettres de M. Michel, non plus qu'à celles du consul d'Alep. Enfin j'allais composer un roman.

En effet, Monseigneur, dans la relation que cette nouvelle fiancée du roi de Garbe fait de son voyage, elle se donne pour une Cariclée dont la vertu, contre la vraisemblance, s'est conservée dans tous les périls. Elle avoue qu'on la regardait à Erivan comme une houri, mais elle proteste qu'elle n'y faisait pas le bonheur des Mahométans, pas même du vieux kan qui l'adorait. L'amour de ce bon seigneur n'avait rien de matériel ; ce qui s'accorde fort avec l'opinion que nous avons de la chasteté des Levantins; elle n'a même jamais eu de complaisances criminelles pour M. Fabre, quoi qu'en puisse dire tout l'équipage de M. de Turgy. Cette Cléopâtre du Bourbonnais, plus heureuse que celle de la Grèce, a le privilège de charmer les hommes sans corrompre les mœurs.

De plus, si l'on en veut croire cette héroïne, messieurs les missionnaires ont grand tort de l'accuser d'avoir causé du scandale au Levant, elle qui n'y a pas moins servi la religion que la patrie. Elle atteste les mânes de M. Fabre qu'elle l'a aidé de ses conseils dans des conjonctures délicates.

Elle conduisait pour ainsi dire la négociation ; elle n'a eu pour objet que le service du roi et le bien de la nation. Toutes ses démarches, que les Français ont mal expliquées, ont abouti là, et le plus souvent quand on la croyait plongée dans les plaisirs, c'est alors que les affaires l'occupaient plus sérieusement.

Voilà, Monseigneur, en abrégé le portrait que j'aurais fait de la demoiselle Petit. En suivant ses Mémoires fabuleux je me serais attaché à peindre ses disgrâces d'une manière qui eût intéressé le public pour elle. J'aurais fait valoir jusqu'à

ses dérèglements et tourné tout à son profit. C'est ainsi que les historiens trahissent quelquefois la vérité en s'imaginant la faire connaître.

Les mémoires que Votre Grandeur m'a fait communiquer, et dans la plupart desquels il règne un caractère de vérité ont renversé toutes mes idées. La plume que je tenais prête à justifier une femme qui me paraissait pouvoir n'être pas si coupable, me tombe des mains, et je ne vois plus qu'une aventurière dont la vie me semble moins digne d'être offerte à la curiosité des hommes que dérobée à leur connaissance.

C'est dans cet embarras que j'ai recours à vous, Monseigneur; que faut-il que je fasse ? Je ne sais plus ce que Votre Grandeur exige de moi. Elle ne veut pas sans doute que je compose un ouvrage plein de mensonges. Veut-elle une histoire de la dame, une histoire dépouillée d'artifice, une narration qui en lie tous les événements, quelque horribles qu'ils soient? En ce cas, les lettres de M. Michel et de Jean-Pierre Blanc peuvent suppléer au défaut d'un compilateur.

Cependant, Monseigneur, vous êtes le maître. Ordonnez-moi de faire tout ce qu'il vous plaira. J'obéirai avec un sentiment plus vif que si le respect seul m'animait. Il semble que le zèle de M. l'abbé Henriau pour Votre Grandeur m'échauffe et m'inspire. Je sens un plaisir à travailler par votre ordre, mais un plaisir où il n'entre point de vanité. Je songe moins que c'est un grand ministre qui commande, qu'un seigneur aimable qui souhaite, et dont les volontés doivent être des lois.

J'irai, Monseigneur, chez M. d'Argenson chercher votre réponse, à moins que vous vouliez m'honorer directement de vos ordres. Mon adresse est sur le quay de l'Horloge, au Soleil d'or.

Je suis avec un profond respect, Monseigneur,

De Votre Grandeur le plus humble et le plus obéissant serviteur,

LESAGE.

A Paris, le 18e juin 1715.

Cette longue et rare lettre attend encore aujourd'hui son adresse. Nous croyons pouvoir lui en assigner une certaine.

Les noms des destinataires présumés ont été jusqu'à présent donnés au hasard. Le catalogue Bovet l'attribue au marquis de Torcy. Ce pourrait être lui. Il était encore, au mois de juin, secrétaire d'État des Affaires étrangères, et l'histoire de Marie Petit pouvait concerner son département. Mais quelle preuve apporte-t-on de cette attribution? Aucune; ce n'est qu'une hypothèse, et elle est mauvaise. Audiffret est plus heureux quand il la croit adressée à Pontchartrain, mais ce n'est de sa part qu'un bonheur, et non une certitude acquise. Il manque de critique dans ses déductions trop vagues, et se contente à trop bon compte. La lettre, dit-il, est adressée à un ministre « qui ne peut être que le comte de Pontchartrain ». C'est possible; il eût fallu dire pourquoi. Nous eussions aussi désiré plus de rigueur dans les conjectures. « On crut, déclare-t-il, que l'histoire de cette femme pourrait amuser le public. On jeta les yeux sur Lesage? » Qui, on? Et si Audiffret ne le sait pas, pourquoi affirme-t-il : « C'est d'Argenson qui avait proposé Lesage à M. de Pontchartrain »? Qu'en sait-il? Non que l'hypothèse soit invraisemblable : nous l'appuierons au contraire par ce double fait, que d'Argenson est nommé dans la lettre comme un ami commun, et qu'en outre, ayant la Bretagne dans son département de contrôleur général, c'était peut-être une raison pour s'intéresser à ce jeune Breton.

Il est curieux qu'on n'ait pas encore songé à noter le nom d'un homme qui figure dans cette lettre, et qui fixe

avec précision ces incertitudes. Relisons le début : « Quand M. l'abbé Henriau ne m'aurait point assuré que je pouvais prendre la liberté d'écrire à Votre Grandeur,... une autre raison m'y déterminerait. » Et plus loin : « Il me semble que le zèle de M. l'abbé Henriau pour Votre Grandeur m'échauffe et m'inspire. »

Voilà un abbé Henriau qui tient de bien près à ce grand ministre, puisqu'il peut prendre sur lui d'engager Lesage à remercier Son Éminence, et que Lesage croit faire sa cour au ministre en se recommandant de lui à deux reprises.

Cet abbé Henriau, nous le connaissons : Jean-Marie Henriau, abbé de Valloires, diocèse d'Amiens, évêque de Boulogne-sur-Mer en 1724, mort le 25 janvier en 1738. Il était le tuteur de l'abbé Jules de Lyonne, et l'abbé Jules de Lyonne est le protecteur de Lesage.

Saint-Simon nous apprend d'autre part que Henriau était le protégé de Pontchartrain. « Henriau, valet à tout faire, parut un si grand sujet au P. Tellier, et si à sa main, qu'il le chargea dans Paris de plusieurs commissions extraordinaires dans des couvents de filles, *appuyé par Pontchartrain* qui se délectait de mal faire et qui faisait bassement sa cour au P. Tellier. Tous deux firent l'impossible auprès du roi pour le faire évêque, sans que jamais le Roi qui était instruit sur ce compagnon, les voulut écouter. Les chefs de la constitution se firent un capital de le faire évêque dans la régence et réussirent enfin à le faire évêque, ou, pour mieux dire, loup de Boulogne, à la mort de M. de Langle. Rien en tout ne pouvait être plus parfaitement dissemblable. Henriot, connu

et par conséquent méprisé et détesté, y vécut et y mourut en loup. Ce fut un des premiers évêques que le cardinal Fleury voulut sacrer. Il en fit la cérémonie à Fontainebleau dans la paroisse, au scandale universel. »

L'abbé Henriau est assez influent sur Pontchartrain pour intercéder auprès de lui en faveur de ses amis, fussent-ils aussi indélicats et aussi peu recommandables que lui-même. Un certain Calquier avait commis cette bagatelle de mésuser des fonds qu'on lui avait confiés. Henriau trouve la chose si naturelle qu'il se fait son protecteur devant le ministre. On conserve aux archives de la marine la « réponse de Pontchartrain à l'abbé Henriau qui avait demandé le pardon du sieur Calquier pour les dérèglements dans lesquels il s'est abandonné [1]. »

La conclusion se tire d'elle-même. Lesage voyait souvent Henriau chez de Lyonne. Henriau était au mieux avec Pontchartrain, secrétaire d'État à la marine (1690-1715). C'est donc Pontchartrain, le ministre auprès duquel Henriau avait qualité pour accréditer Lesage, et c'est bien lui d'ailleurs qu'intéressaient les affaires du Levant, comme celle de Marie Petit.

L'incident en demeura là. Lesage ne raconta pas les aventures de « cette nouvelle fiancée du roi de Garbe », de celle que, par un *lapsus* bizarre, il appelle « Cléopâtre du Bourbonnais plus heureuse que celle *de la Grèce* ». Le ministre s'en tint aux rapports de Michel et de Jean-Pierre Blanc, le consul d'Alep. On ne peut que le regretter. Mais Lesage avait bien compris que l'entreprise était

1. Archives du ministère de la Marine et des Colonies, *Ordres et dépêches, marine du Levant*, B² 243, p. 55.

périlleuse, et il s'esquiva. Innocenter Marie et la donner « pour une Cariclée », c'était infirmer et contredire les rapports officiels des agents gouvernementaux, c'était presque irrévérenieux pour le gouvernement. D'autre part, il était bien évident, sans vouloir autrement blanchir notre audacieuse aventurière, que ces rapports devaient réunir bien des calomnies infâmes [1] auprès de justes sévérités. Entre la vérité et le roi, Lesage s'abstint : c'était plus prudent, et le ministre agit comme un homme d'esprit en n'insistant pas.

1. Ferréol écrit à Michel : « Si vous l'aviez tuée, ce ne serait qu'une p..... de moins. »

CHAPITRE III

1715-1747

I

Pendant les vingt années que dura la publication de *Gil Blas* (1715-1735), Lesage eut d'autres occupations. Il travailla tant à ses opéras-comiques pour les Jeux forains ou les Italiens (1712-1735) qu'à de nouveaux romans, espagnols ou non, *Guzman d'Alfarache* et les *Aventures du flibustier Beauchêne*, dans la même année 1732; deux ans après, en 1734, *Estebanille Gonzalès* ou le Garçon de bonne humeur; et, aussitôt rempli le dernier feuillet du manuscrit de *Gil Blas*, en 1735, *la Journée des Parques*, puis, en 1736, *le Bachelier de Salamanque*.

C'est un bien curieux roman que les *Aventures du flibustier Beauchêne*. Comme il mérite qu'on proteste au moins une fois contre l'indifférence dont il est victime! On connaît, en général, au moins de nom, Guzman d'Alfarache ou Estebanille, le garçon de bonne humeur, tandis que Beauchêne n'a même pas cet honneur : c'est une injustice. Combien Beauchêne est plus intéressant que Estebanille, voire que Guzman d'Alfarache! Ce flibustier, avec le récit de ses aventures, on l'oublie trop, ouvre toute une série de romans destinés à faire fortune.

N'est-il pas piquant de voir Lesage, le devancier de Balzac, montrer de l'autre main la route à Fenimore Cooper et à Mayne Reid, à Gustave Aymard ou, si l'on veut, à de la Landelle, à Jules Verne, à Jean Richepin et à Pierre Loti, puisque nous n'oserions nommer ici Michelet.

Le Breton du Morbihan se réveille au bruit des vagues qui déferlent sur le cap Tiburon et que fend le flibot de Beauchêne. Il se rappelle le temps où il allait voir la coque de chaloupe échouée près du Sucinio, et dont le gouverneur René du Cambout se fit faire à Port-Navalo une baleinière de service pour aller inspecter les travaux aux îles de Houat et d'Hoedic [1]. La flibuste, la mer, le quart que montent les matelots sur le tillac, les boute-dehors, les chaloupes qui font capot, les pavillons qu'on amène, les mâts de fortune qui se brisent à l'abordage, les frégates de haut bord, tout cet arsenal maritime, où il puise, lui plaît. Les aventures de son flibustier lui font revoir la grève natale, avec ses algues noires et longues qui ondulent au gré des lames, et le clapot régulier des vagues qui meurent sur la roche humide, le bruit des amarres qui se raidissent, le grincement des fanaux en haut des mâtures, le frôlement des barques qui s'entre-choquent, la nuit, sous la clarté bleue et silencieuse du ciel.

L'histoire nous renseigne mal sur Beauchêne. Il y eut bien, à la même époque, un de Beauchesne-Gouin, explorateur, parti de La Rochelle en 1698, qui parcourut les mers du Sud, découvrit et baptisa l'île Louis-le-Grand

1. *Annuaire statistique du Morbihan*, 1881, partie II, 12.

près du détroit de Magellan, la Terre de Feu, l'île Beauchêne (52° 51′ lat. S.), et fut pris par les flibustiers : ce n'est point lui. Le nôtre était flibustier et rançonnait les navigateurs. Il revint en France avec des biens considérables pris sur les vaisseaux anglais, joua et perdit presque toute sa fortune, enfin se retira à Tours, où il mourut en 1731. Il laissa des Mémoires que sa veuve confia à un ami de Lesage. Celui-ci les arrangea, et en donna une partie au public. Le reste demeura à Tours, et Lesage, malgré sa promesse, ne les utilisa pas.

Ces Mémoires comprennent six livres, dont trois (III, IV, V) font digression et sont les aventures du comte de Monneville. La composition n'y est pas plus savante que dans le reste des romans de Lesage. Le livre s'arrête sans que cette fin soit motivée par d'autres raisons que le caprice de l'auteur. Malgré tout, le récit intéresse et vaut qu'on s'y attarde un instant. C'est un caractère bien trempé, ce Beauchêne, un type pittoresque de forban hardi, entreprenant, pour qui le danger n'existe pas. Son père et sa mère — des Français — étaient venus s'installer au Canada sur le Saint-Laurent, près de Montréal. C'est là que fut élevé notre jeune héros. Il montra de bonne heure ce qu'il serait. L'enfance de Du Guesclin est paisible auprès de la sienne. « Dès mes premières années, je me montrais si rebelle et si mutin qu'il y avait sujet de douter que je fisse jamais le moindre honneur à ma famille. J'étais emporté, violent, toujours prêt à frapper et à payer avec usure les coups que je recevais. » Un jeune prêtre avait été chargé de lui apprendre à lire : il le récompense de ses services en s'abouchant avec plu-

sieurs garnements de son espèce pour l'assommer à coups de pierres. « Jamais enfant n'a fait paraître tant de dispositions à devenir un querelleur furieux, un nouvel Ismaël, fils d'Agar. Je n'étais pas content que je n'eusse entre les mains couteaux, flèches, épées, pistolets : c'étaient là mes poupées. On faisait de moi tout ce qu'on voulait quand on me promettait de ces armes; et si l'on avait l'imprudence de m'en donner, je les essayais sur les premiers animaux que je rencontrais. Je n'avais pas sept ans qu'il ne restait ni chat, ni chien, ni porc dans le voisinage. »

Cet enfant promettait, et il tint ses promesses. Trouvant trop pacifiques ses parents et les gens de son pays, il les quitte, il offre ses services à une tribu voisine, des Iroquois sans cesse en guerre contre la domination française, et commandés par un sauvage des plus célèbres, la terreur du Canada, surnommé *la Chaudière noire*. Le jeune transfuge goûte alors les délices de la vie iroquoise, les incursions, le pillage, l'incendie des prisonniers qu'on liait à un arbre et qu'on rôtissait. Il eut « cet amusement » pendant six ans. Après quoi il voulut commander à son tour. Il s'était attaché par sa bravoure et son audace une poignée d'Algonquins. Il se fait nommer leur chef, et commence une vie de rapine. « En arrivant dans Montréal à leur tête, j'étais plus fier qu'un général; et malheur aux bourgeois qui ne me saluaient pas profondément, ou qui m'osaient regarder entre deux yeux! » Il se livre à tous les méfaits. Il tue à moitié M. de Cadillac, le commandant du fort du détroit. Il est cité devant un conseil de guerre. Il entre dans la salle

« d'un air effronté, habillé en sauvage à son ordinaire ». On le condamne au cachot. « Le terme de cachot me fit monter le feu à la tête; et regardant M. de Champigny d'un air irrité : « Ce ne sera pas, lui répondis-je fièrement, « tant que j'aurai mon sabre, que j'irai au cachot, ni tant « que mes sauvages seront dans la place. » Une pareille insubordination faisait plus d'honneur à sa bravoure qu'à sa prudence : il fut désarmé et emprisonné. Quand il eut purgé se peine, il reprit sa bande et ses occupations, faisant le commerce d'eau-de-vie, de pelleteries, incendiant les maisons des débiteurs trop lents à payer, écorchant tout vifs ceux qui ne payaient pas. Quant à ceux qui essayaient de le tromper sur les chiffres, mal leur en prenait. Quand Beauchène va chercher au magasin les rations de viande et d'eau-de-vie que lui offrait le gouverneur, « le garde-magasin, nommé Dégoutin, qui avait eu apparemment en France le même emploi, et qui croyait avoir encore affaire à des soldats français, nous voulut faire passer quinze livres pour vingt, et des os pour de la chair. Je m'en plaignis, il me brusqua : et moi, qui n'ai jamais été fort endurant, je lui répliquai par quelques coups de sabre qui le mirent hors d'état de m'empêcher de me faire moi-même bon poids et bonne mesure. »

Ainsi vivait-il, ne rêvant que plaies, bosses et coups de sabre, quand le hasard lui fit faire connaissance d'une troupe de flibustiers. Ce métier nouveau lui sourit, et il accepta l'offre d'être des leurs. Il fallait, pour partir, quitter les Algonquins, ses compagnons. Cette séparation lui coûte, et cette âme bronzée mollit un peu avant

d'abandonner ses amis. Il y a dans son départ une délicatesse, un sentiment attendri, une émotion dont on ne l'eût pas cru capable. Il leur cache son projet; à l'heure du départ, il se promène avec eux, s'arrête un instant en leur disant d'aller toujours, qu'il va les rejoindre, s'éclipse soudain, et court se cacher à l'endroit où ses nouveaux amis devaient venir l'embarquer. « Touché de l'inquiétude où j'étais sûr que je mettais mes pauvres sauvages, je les plaignais, et il y avait des moments où je me sentais tenté de les aller retrouver dans le bois. Je suis persuadé qu'ils y passèrent la nuit à me chercher en poussant des cris et des hurlements. »

Ce moment de faiblesse est vite passé, et maintenant vogue la galère! Beauchêne appartient à la flibuste, qu'il va illustrer.

Qu'elle serait donc curieuse et instructive, une histoire consacrée à cette association qui se fit vers 1600, et qui prit pour point de ralliement Saint-Domingue et l'île de la Tortue! Quelle existence romanesque, que celle de ces flibustiers ou Frères de la Côte, qui s'allièrent aux boucaniers pour courir sus à l'Espagnol, conduits par ces forbans extraordinaires d'audace et d'orgueil : Pierre Legrand, Lewis Scott qui prit à lui seul San Francisco de Campêche, Alexandre Bras de Fer et Montbars l'Exterminateur, Nau l'Olonnois qui rançonna Gibraltar en 1666, Van Horn, Grammont, Laurent de Graff qui pillèrent Vera Cruz, et Morgan, et Sharp, et Harris, sans compter de Lussan, un noble de vieille souche, Dampier, Ducasse et tant d'autres! C'était une puissance, et Louis XIV lui-même ne dédaigna pas leurs offres de service. Avides et

entreprenants, ils étonnaient l'ennemi plus fort qu'eux, avant de le réduire à leur merci.

A l'époque où Beauchène entre dans leurs rangs, leur splendeur est passée, et leur audace ne peut plus aspirer qu'à des tentatives isolées sur des vaisseaux habilement surpris, espagnols ou anglais. Beauchène trouve dans cette existence aventureuse une ample matière à de brillants exploits. Le récit de ses campagnes nous initie à la flibuste, à ses lois, ses dangers, ses attraits. Voici le code du deuil quand un capitaine a été tué :

« On amène la flamme à mi-mât, ainsi que le pavillon qui, par ce moyen, traîne tristement dans la mer. On dépouille le bâtiment de ses pavois et banderoles ; la manœuvre s'y fait dans un grand silence, et très lentement ; et l'on tire un coup de canon de demi-heure en demi-heure. »

Quand les flibustiers sont blessés, ils sont indemnisés à proportion de leurs blessures, et voici le tarif :

« On donne deux mille livres pour la perte d'un bras, d'une jambe, d'un œil, d'une oreille, d'un nez, d'un pouce ou d'un petit doigt ; et si quelqu'un demeure estropié de ses blessures, de droit il est reçu sur le premier vaisseau de flibuste, où, quoiqu'il soit inutile, il partage avec les autres également. »

La bonne camaraderie règne dans la flibuste, une des premières formes d'association de secours mutuels.

Quant au courage, que nul ne se présente, s'il n'est résolu à tout braver.

« Un matin en doublant la petite île des Tortues, il se présenta devant nous un bâtiment anglais auquel nous

allâmes sans balancer. Le capitaine qui le commandait aurait cru se déshonorer en nous évitant. En effet il ne voyait qu'un petit vaisseau de huit pièces de canon, qu'il ne croyait pas assez téméraire pour oser en attaquer un de quarante-six pièces et de trois cents hommes d'équipage. Il ne connaissait pas encore les flibustiers. »

On le lui fit bien voir. Il était déjà arrivé à Pierre Legrand d'aborder et de désemparer avec sa chaloupe un vaisseau espagnol de cinquante-deux canons et quatre cent soixante hommes d'équipage, au cap Tiburon (Saint-Domingue). Beauchêne suivit l'exemple de l'ancien. Son énergie et sa rare valeur l'avaient bien vite désigné pour remplacer son capitaine tué au feu : les Anglais furent fort éprouvés, partout où il les rencontra, aux Antilles, en Guinée ou au Brésil.

Il paya quelquefois cher ses audaces. Rien n'est poignant comme le récit de sa captivité dans les prisons de Kinsal, en Irlande.

Il avait d'abord été déposé avec ses compagnons à la Jamaïque. Le gouverneur du fort était un vieux déserteur français qui tenta de débaucher ses captifs au profit de l'Angleterre. Sur leur refus formel, il leur diminua les vivres, et les faisait se promener dans des champs broussailleux pleins d'une espèce d'épine appelée raquette. Après la promenade, ils étaient obligés de s'arracher soigneusement les uns aux autres toutes ces épines des jambes et des pieds, « parce qu'autant qu'il en restait de pointes dans notre chair, autant il s'y formait d'abcès douloureux. »

Ce fut pis encore quand on les eut déportés en Irlande.

« Ces démons se divertissaient à nous faire battre pour un morceau de pain ou de viande, comme on fait en Angleterre les coqs, et en France les chiens. » Ceux qui refusaient de se battre, on les assommait de coups de canne comme des lâches qui ne méritaient pas qu'on les fît subsister. On nommait « coq des prisonniers » celui qui ne trouvait pas son vainqueur. Il avait le privilège de faire lui-même les parts de nourriture à sa guise, et d'en prélever le meilleur pour lui et ses amis. Les autres mouraient de faim. Ce règlement détermina Beauchêne à devenir le coq, pour sauver la vie des siens. Il s'agissait de disputer la place à un gros gars breton. Le flibustier, affaibli de jour en jour par le manque de nourriture, hésitait devant ce solide gaillard bien nourri. Un hasard les jeta l'un sur l'autre, et le grand Breton fut terrassé. Beauchêne fut proclamé coq : il ne le resta pas longtemps, parce qu'il tomba malade d'épuisement, et perdit un droit qu'il ne pouvait exercer.

Quelle réalité navrante dans la suite de cette horrible captivité : ces vivants à demi morts s'arrachant une bouchée de pain et une poignée de paille, périssant étouffés par la terre et l'herbe qu'ils ont avalées; des misérables faisant mille bassesses pour obtenir un peu de nourriture! Un jour, un des pires compagnons de Beauchêne, jaloux de lui, voulut profiter de son état de faiblesse pour le maltraiter. « Il se mit à me frapper à coups de pied sur l'estomac et sur le visage. Il fallait que je fusse bien mal, puisque je n'eus pas même la force de jurer. » La suite du récit est bien émouvante. Beauchêne ne rêve plus que vengeance. Quand il se croit assez robuste, il se glisse

auprès de son ennemi endormi, traînant une pierre qui lui servait d'oreiller : il veut la soulever pour écraser sa victime, mais il peut à peine arracher de terre ce caillou de sept ou huit livres. Pour la première fois, il pleura.

Comment il vécut malgré ces dures privations, entouré des cadavres des siens; par quel stratagème il parvint à se faire donner un peu de nourriture chez un armurier qui l'employa; comment après son premier repas il fut pris d'un assoupissement qui le fit accuser de paresse et chasser de l'atelier; comment il parvint à s'évader, c'est ce qu'il nous conte de la façon la plus intéressante. Dans le récit de son évasion, il y a des épisodes émouvants :

« La crainte de tomber entre les griffes des constables m'empêchait de suivre les routes ordinaires, ce qui était cause que je faisais six fois plus de chemin que je n'en aurais fait si je n'eusse eu rien à redouter. Le soir, je soupai de quelques choux que j'attrapai en passant par un jardin. J'en mangeai les cœurs, et je me fis la nuit une couverture et un matelas des plus grandes feuilles. Une si mauvaise nourriture et la fatigue d'une si longue traite me rendirent si faible, que le troisième jour, ne pouvant plus marcher, je fus obligé de me coucher dans une prairie qui me servit à deux usages, à me délasser et à me faire subsister. Il est vrai que mon estomac ne pouvant s'accommoder longtemps d'un pareil mets ne manqua pas de s'en défaire; si bien que je demeurai dans une inanition qui aurait été infailliblement suivie de ma mort, si un homme charitable, averti par des enfants qui m'avaient vu manger de l'herbe, ne fût venu me secourir avec deux autres personnes qui me transportèrent dans un village voisin. »

Il faudrait lire encore la suite, son séjour au fond d'une grange où il est administré par un prêtre caché dans la famille; sa guérison, son embarquement et ses nouvelles croisières, au cours desquelles les Anglais payent cher les cruautés de Kinsal.

La réalité des descriptions et des récits fait l'originalité du livre. En quelque endroit que Beauchêne nous conduise, Lesage observe et conserve le détail qui laissera au pays son aspect. Il faut noter cette première apparition de la couleur locale, soixante ans après que le public avait, sans s'étonner, vu paraître sur le théâtre les Turcs français de *Bajazet*. Ici, des *Sakgames* commandent aux tribus de Hurons; les Algonquins traversent les lacs sur des canots d'écorce; les Iroquois s'écrient : *Thetiat begheim Kahoonrai, Kahoonrai, acistah*, ce qui veut dire : Mes frères, aux armes, aux armes, feu! Les rivières sont pleines de caïmans, et les forêts, d'outardes. Les sauvages canadiens font souvent des razzias dans les campagnes de Montréal, et portent au poitrail de leurs bêtes les chevelures qu'ils ont scalpées. « Ils arrachent en même temps la peau de dessus le crâne, ils étendent ces peaux sur de petits cercles d'osiers, et les conservent précieusement. » Tous les détails y ont de l'exactitude. Il n'est point de voyageur qui ne connaisse cette barre qui défend aux embarcations l'accès des côtes de Guinée, et fait « faire capot » aux pirogues les plus légères [1]. Lesage est bien renseigné; il sait que les gros vaisseaux sont obligés de mouiller au large, et que « cette barre fait faire des lames d'eau

1. Voy. les relations des récents voyages de Wissman et de Paroisse.

qu'il faut prendre bien à propos, même avec des chaloupes, pour n'y pas périr ». Le débarquement en Guinée, l'entrée en relation avec les craintifs sauvages qui répètent sans cesse : *Kio Kio paw*; le séjour au milieu de ces petits villages composés de quelques cases; les excursions en pleine forêt vierge, la chasse au tigre, les occupations des Achantis, il y a là en essence tous les plus pittoresques éléments de nos romans exotiques.

Et par-dessus tous ces tableaux chatoyants et ensoleillés plane, comme la grande inspiratrice de l'œuvre, cette puissance à la fois terrible et attrayante, la mer.

La littérature contemporaine s'est complue souvent à célébrer cette grande poésie de la mer et la passion tenace qu'elle inspire à ses fidèles en dépit ou à cause de ses colères.

Cette passion pénètre tout le récit de Beauchêne; elle est l'âme du flibustier. A peine à terre, il court à bord; du fond de sa prison, il s'exhale en regrets; à peine en sort-il, déguenillé, sans pain, sans abri, il se rend à travers mille dangers jusqu'à Cork.

Dévoré de faim et de vermine, en haillons, il ne quitte pas le quai, et sa vue se repaît du mouvement qui anime le port. « Je me promenai longtemps sur le port, où, malgré la faim canine qui me tourmentait, je prenais plaisir à considérer les vaisseaux qui se présentaient à ma vue; et je n'en voyais pas un à la voile que je ne me représentasse qu'il était à moi. »

Il embarque pour la Jamaïque. Ses campagnes se succèdent sans le lasser, il vole d'un abordage à un bombardement, d'une frégate anglaise à un garde-côte portugais,

et sa caravelle fatigue en tous sens les mers des deux mondes.

Quant au récit lui-même, au point de vue romanesque, malgré le défaut de composition, il intéresse par la succession variée de ses luttes maritimes et les aventures extraordinaires de ses héros. Est-il un épisode mieux conté que le séjour du jeune Iroquois Beauchêne chez M. de Rémoussin, les étonnements naïfs du jeune sauvage au milieu d'un luxe inaccoutumé, les agaceries des dames vexées par la timidité de leur gentil captif, les pièces qu'elles lui font, ses résistances aux nègres qui viennent lui faire sa toilette en répétant : *Laver, maître, laver,* les lubriques audaces de la négresse Angolette?

L'histoire de Monneville, quoique un peu longue, présente des scènes bien amusantes, comme la cérémonie burlesque, bruyante et macabre dans laquelle de jeunes écervelés protestent contre l'autorité des parents sur les fils : des grisettes du voisinage, invitées à venir faire, à l'antique, les pleureuses gagées, s'en acquittèrent si bien que les archers furent contraints de mener tout le monde au poste.

Il faudrait placer en regard de cette folie le tableau des orgies excentriques auxquelles se livrent les flibustiers, enrichis par de récentes prises, pendant le temps qu'ils passent à terre [1] : une de leurs moindres inventions est d'inviter à déjeuner à bord des bourgeois réputés jaloux, de les enchaîner à fond de cale, et de leur faire accroire qu'ils vont pendant ce temps faire la débauche avec leurs

1. On songe en lisant ce récit aux détails analogues que donne P. Loti sur la vie à terre des marins de Brest, dans *Pêcheur d'Islande*, par exemple.

propres femmes. « Les plus jaloux surtout nous réjouirent par les frayeurs mortelles qui étaient peintes sur leurs visages. Tout cela pourtant ne fut qu'un jeu », et les pauvres maris en furent quittes pour la peur.

La variété des sujets, des récits, des situations, la couleur déjà très vive des peintures exotiques, les mœurs curieuses des pays lointains, l'aspect original tantôt d'une tribu sauvage, tantôt d'une bande de flibustiers à bord partageant le butin ou se l'assurant la hache d'abordage au poing, tout cela rendu dans un style alerte et pur, malgré l'abus de prétérits étranges, nous *affaiblîmes* ou nous *apostrophâmes* : tels sont les titres qui recommandent ce livre trop oublié. Assurément une édition illustrée de *Beauchêne* ferait la joie de la jeunesse et délecterait encore le grand public [1].

La même année 1732, Lesage publiait *Guzman d'Alfarache*. Ce roman, avec *Estebanille Gonzalès* (1734) et *le Bachelier de Salamanque* (1736), forme une sorte de trilogie dont ce n'est pas encore ici le lieu de nous expliquer. Ils sont dus tous trois, comme *Gil Blas*, à l'imitation espagnole. Dans quelle mesure Lesage a-t-il compromis ou sauvegardé son originalité? C'est ce qu'il faudra examiner plus loin, quand nous ferons à propos de *Gil Blas* le compte des dettes de Lesage envers l'Espagne.

Nous laissons donc pour l'instant ces romans espagnols. L'année où parut le dernier des trois, en 1736, il faut débarrasser la mémoire de Lesage d'un piètre roman

1. Nous avons dû ranger ici ces Mémoires si différents des autres romans de Lesage, qu'on ne saurait les y mêler. Si nous y avons insisté, c'est que l'occasion nous a paru bonne et légitime de les tirer un instant de l'oubli.

qu'un libraire indiscret lui a fait attribuer. C'est le livre du sieur Fromaget, le conteur très grivois du *Cousin de Mahomet* ou de *Kara Mustapha et Basch Lavi : la Promenade de Saint-Cloud ou la Confidence réciproque*, trois parties, Paris, Dupuis, 1736. Elle eut une seconde édition en 1737. On ne l'aurait pas attribuée à Lesage, sans l'édition de 1738, parue à La Haye, portant au faux titre *par Monsieur Le Sage*. Malgré cette attribution flagrante, le doute n'est pas permis[1]. Le genre du roman n'est pas le genre habituel à Lesage. Mais il pourrait avoir quitté pour une fois sa manière ordinaire. Cependant certains détails de style ou d'observation lui en interdisent la paternité. La composition n'est pas plus savante que celle de Lesage. Deux amis, Dupuis et La Rivière, descendaient l'escalier des loges aux Italiens. Une dame fait un faux pas devant eux; La Rivière la ramasse. « Ciel! est-ce vous? — Oui c'est moi. » Il la reconduit. Dupuis attend à la porte. Il attend longtemps. Enfin La Rivière descend : « Qui est cette personne? — C'est toute une histoire; demain, viens avec moi à Saint-Cloud et je te conterai tout, à charge que tu me rendes la pareille en me contant tes aventures. » C'est convenu, et le lendemain à Saint-Cloud nous entendons l'histoire de La Rivière. La dame de la veille est son ancienne maîtresse. Il l'avait séduite pour pouvoir l'épouser. Les parents s'étaient opposés au mariage. On l'avait donnée à un avocat — joli cadeau — qui apprend le soir même des noces l'accident arrivé à son

1. Nous avons sous les yeux un *Émile ou de l'Éducation, par M. de Voltaire*. — Cf. Monval, Notice pour *la Promenade de Saint-Cloud* de Guéret, XI, note 3, dans la N^lle^ *Coll. Moliéresque*, 1888.

épouse. Le pauvre mari se contente, pour le monde, de faire froide mine à sa femme et de la reléguer à la campagne. Puis il meurt. Elle est donc veuve, quand La Rivière la retrouve. Il espère enfin l'épouser. Dupuis, pour n'être pas en reste, raconte son histoire; il amène même son frère Fortin, qui nous dit aussi son aventure avec une blanchisseuse rusée. Si cette cascade de récits s'arrête, c'est que l'auteur a vidé son sac. C'est le roman à tiroirs à la façon de Lesage.

Mais il n'est pas de Lesage. D'abord on ne voit guère à quelle époque il eût trouvé le temps de composer ce nouveau livre. Il paraît en 1736. A ce moment, Lesage vient de donner coup sur coup, en 1732, *Guzman* et *Beauchêne*, en 1734 *Estebanille*, en 1735 *les Parques*, la dernière partie du *Gil Blas*, attendue et préparée depuis onze ans, plus une comédie de trois actes, *les Amants jaloux*, jouée aux Italiens. En 1736 paraît *le Bachelier de Salamanque*, tandis que Lesage écrit seul et sans collaboration l'*Histoire de l'opéra-comique ou les Métamorphoses de la Foire, comprenant un prologue, une parade, une farce, une pièce en monologues, une pièce à la muette et une pièce à écriteaux*, jouée le 27 juin 1736; et encore, le 11 août de la même année, *le Mari préféré*, opéra-comique en un acte!

Le langage des personnages est à plusieurs lieues du style de Lesage. Quand Lisette, Marianne et La Rivière dissertent de l'amour sur le gazon des Tuileries, malgré les plaisanteries de Dubois sur leur jargon précieux et leur phébus, le fond même de leurs entretiens, leurs analyses ténues de sentiments plus ténus encore, sont du pur marivaudage, du précieux le plus renchéri.

Ce serait faire injure à Lesage de lui prêter ce style négligé, ces métaphores de mauvais goût, où le rire railleur devient « un rire qui n'est pas applaudissant » (I, 113), où le mystère et la discrétion « sont les deux arcs-boutants de l'amour »; où une tante, félicitant son neveu de ses nouvelles relations, lui sait gré de « s'être faufilé » avec cette famille; où ce neveu a là-dessus des *vues* qu'il voudrait *remplir* (II, 39); où l'on passe une heure à « plotter les compliments » pour se dire bonjour (II, 132); où le maître de céans (II, 217); devient le *« patron de la case »*, où enfin le style filandreux se déroule complaisamment dans un dédale de conjonctions (II, 223). « Le jeune magistrat parut s'attacher à Mlle Poupin, moins *pour* se *dépiquer* d'Émilie, que *pour* suivre le penchant *qu*'il se sentait naître *pour* cette aimable fille *qui* de son côté ayant conçu de l'inclination *pour* lui travaillait plutôt *pour* ses petits intérêts *que pour* guérir de l'amour d'Émilie. » Mais faut-il encore un plus ample informé? Est-ce Lesage, la terreur de la Faculté, qui, au moment où l'un de ses personnages vient donner de la tête contre un seau de puits et tombe évanoui, se contenterait de faire dire au narrateur : « Je cours chez le premier chirurgien », sans se donner le malin plaisir de dauber un peu sur le compte de ces messieurs? Dans *Gil Blas*, il n'y manque pas une fois. Il est vrai que plus loin La Rivière dit : « Ma femme tomba malade et les médecins firent le reste. » Le mot aurait été soufflé par Lesage à Fromaget, que nous n'en serions pas étonnés. Enfin on reconnaît aux habitudes du style un autre que Lesage. Il est tels mots souvent employés, familiers à l'écrivain, et dont ne se sert pas

l'auteur de *Gil Blas* : par exemple le mot *assommant* dans le sens d'écrasant. Fromaget en use et en abuse : tantôt une maîtresse apprenant le départ de son amant est saisie de douleur « à cette nouvelle assommante »; tantôt un mari accable sa femme coupable « d'un sang-froid assommant ». Ailleurs un abbé, éconduit par la belle qu'il courtise, ne se déconcerte pas, « quelque assommant que fût ce discours »; ailleurs encore un autre amant essuie de la part de sa maîtresse « des mots assommants ». Il n'a que cet adjectif au bout de sa plume.

Comment le nom de Lesage se trouvait-il en tête de l'édition de 1738? Est-ce pure supercherie d'un libraire qui aura espéré mieux vendre sa marchandise en la couvrant d'un plus brillant pavillon? A une époque où l'on commandait, où l'on fabriquait en librairie du Saint-Évremond, le cas n'a rien d'impossible. Pourtant le livre se vendait assez bien. La fausse édition de 1738 est la troisième en trois ans. Il s'en fera encore une en 1757, à Paris, chez Brocas. Lesage a-t-il été de connivence dans la fraude? Avait-il même retouché l'œuvre, ou collaboré? C'est bien probable : il connaissait Fromaget; ils travaillaient ensemble pour le Théâtre de la Foire, et précisément dans cette année 1738 Lesage signe avec lui *les Vieillards rajeunis*, opéra-comique en un acte. Ce sont là pures conjectures dont, après tout, la vraisemblance importe peu. Le seul fait intéressant et certain est que le roman n'a pas été écrit par Lesage. On s'y trompe en Allemagne [1], et on a tort.

1. Ainsi M. Hönncher perd, du bénéfice de sa consciencieuse étude sur la satire littéraire de Lesage, tout ce qu'il puise à cette source.

Après le dernier volume de *Gil Blas*, il faut faire un seul lot de trois livres qui parurent à des dates différentes : *Une Journée des Parques, songe*, en 1735; *la Valise trouvée*, en 1740; le *Mélange amusant de saillies d'esprit et de traits historiques des plus frappants*, publié en 1743.

Il faut les réunir parce que c'est, sous trois formes différentes, une réédition, ou une suite, ou un appendice, comme on voudra, du *Diable boiteux*.

La Journée des Parques est un songe divisé en deux séances, où on nous fait assister aux occupations des filles de Jupiter et de Thémis. Le fil du récit est beaucoup plus ténu que le fil des existences qu'elles coupent. Dans la première séance, elles déciment les hommes d'un bout du monde à l'autre. Dans la seconde, elles marquent à chaque nouveau-né sa destinée, en puisant pour lui dans différents vases, celui du mensonge, de la trahison, de la douceur, de la beauté. Celui de la chasteté est demeuré dans l'armoire. On en a rarement besoin.

Le cadre une fois donné, on voit combien il sera aisé de le remplir : sa souplesse permet de le distendre pour y bourrer autant d'aventures qu'en fournira l'imagination de l'auteur.

Du côté des morts, ce sont des paquets de fils à trancher : des Piémontais, une garnison allemande, des Péruviens, un corsaire anglais, un vieux professeur de l'Université, un abbé prodigue qui est peut-être bien l'abbé de Lyonne; la liste peut s'allonger à plaisir.

Du côté des naissances, même jeu. Elles filent successivement la destinée des enfants qui vont naître : la fille d'un empereur chinois, un futur bonze, une petite

Portugaise du Brésil, un petit baron allemand du Danube dont on nous fait l'histoire, un auteur dramatique très fécond, qui serait peut-être bien Voltaire.

La composition de *la Valise trouvée* est plus étrange encore.

Un jeune marquis de Normandie, chassant en forêt avec un chevalier de ses amis, « aperçut trois loups ». Ils dévoraient une proie dont ils s'étaient saisis. Nos chasseurs, dans le moment, s'étant avancés au galop de ce côté-là, trouvèrent « que c'étaient les restes d'un cadavre que des bêtes carnassières avaient déterré et qu'elles achevaient de manger ». A côté du cadavre ils trouvent une valise « enflée et fermée d'un petit cadenas ». Ils la crèvent avec un couteau de chasse : « Oh! oh! fit le chevalier, c'est une malle de courrier! » Ils avaient devant eux quelque infortuné prédécesseur du courrier de Lyon. Ils font porter la valise au château, et pour divertir ces dames, en dépit du curé qui remontre l'indélicatesse d'une pareille indiscrétion, ils s'amusent à dépouiller le courrier, et c'est même le curé qui fut obligé de faire la lecture.

Cette fiction était encore une de ces données souples et commodes qui plaisaient à la paresse de Lesage [1]. On conçoit que de cette valise, il va tirer tout ce qu'il voudra, et Dieu sait si cette valise avait ses raisons pour être « enflée » : trente et une lettres diverses, quarante-deux lettres d'Aristénète, traduites par un vieil auteur de Paris — qui est Lesage — et envoyées à une dame d'Évreux

1. Mme de Villedieu s'en était servie avant lui dans *le Portefeuille trouvé*.

de ses amies; et ce n'est pas le seul manuscrit : *la Vengeance trompée par l'amour*, nouvelle espagnole, traduite par un prosateur inconnu, envoyée par « un libraire de Paris à une dame de Caen avec laquelle il est en commerce de lettres »; l'histoire du *Singe de Cordoue*, qui était dans « une dépêche à part »; l'*Histoire d'un enfant gâté*, qui est une lettre d'un frère à sa sœur : voilà pour donner une idée du contenu.

La partie la plus attrayante est assurément le paquet des lettres diverses, qui plaisent par l'imprévu des sujets et des destinations [1]. Les signataires représentent toutes les classes de la société, surtout la bourgeoisie, et au-dessous : une fille des chœurs de l'Opéra, une fille normande qui est *bonne* à Paris, un garçon barbier, une jeune bourgeoise de Paris, voire un gendarme de la garde et un académicien.

Si l'on voulait connaître et résumer les idées de Lesage en matière de critique littéraire, c'est au fond de sa *Valise* qu'on les trouverait.

Au nombre des lettres que le curé tire de la malle, il y a quelques dissertations assez joliment tournées sur diverses questions générales : le bon goût, dont Lesage affirme qu'il n'existe pas absolument, qu'il est arbitraire, et qu'il serait fanatique de vouloir poser des règles imprescriptibles; une autre sur la difficulté (L, XIV) d'écrire un

1. Elle est bien jolie, la lettre IX, où un auteur, que son éditeur trompait sur la vente des *Voyages des Terres Australes*, lui fait acheter fort cher un manuscrit inepte de *Siroës et Mirame*, pour se venger. Il y a chez le libraire un bien amusant défilé de faux domestiques qui viennent demander le volume encore inédit de la part des plus hauts seigneurs de la cour.

ouvrage parfait, et, comme disait déjà Fabrice, d'occuper un pied de place dans les bibliothèques.

Lesage lisait beaucoup, et sa bibliothèque semble avoir été bien composée. Il paraît par le *Mélange* qu'il s'intéresse à la querelle des Anciens et des Modernes, et qu'il a lu avec soin les écrits de M. Dacier [1]. Quel rôle eût-il pris dans la querelle s'il s'y était mêlé? il ne serait pas impossible qu'il eût été un Ancien, à voir sa prédilection pour l'antiquité, son érudition [2], et au contraire le peu de cas qu'il fait de la littérature contemporaine et du bel esprit [3] des Modernes. Ses nombreuses citations nous le montrent capable de passer, comme Gil Blas devant l'archevêque de Grenade, un examen d'humanités.

Ses auteurs favoris, il les a nommés dans *Gil Blas* (X, VII) : Lucien, Horace, Érasme. Si l'on retrouvait l'inventaire de ses livres, il y en aurait bien d'autres, d'Homère à Euripide, de Virgile à Sénèque. Un long rayon était réservé à la littérature espagnole, dont il a fallu qu'il fût bien fourni pour en tirer tout ce qu'il nous montre.

Il connaissait encore des livres d'histoire ; il nous apprend dans le *Mélange* qu'il lisait l'*Histoire universelle* de Louis Coulon : il y a puisé ses connaissances sur l'Espagne au temps de Philippe IV.

Quant aux romans, il y a les romans de chevalerie : c'est un « tissu d'extravagances » [4], et néanmoins on les lit, et M. de Tressan les rajeunit. Il est douteux que

1. Voy. aussi l'Avant-propos à *la Journée des Parques*.
2. Voy. p. 275.
3. Voy. p. 406. — Lesage et les précieux.
4. *G. B.*, X, VII.

Lesage en fasse ses délices. Quand la marquise du *Bachelier de Salamanque* parle de Roland l'Amoureux, du chevalier Soleil, d'Amadis de Gaule, d'Amadis de Grèce, de don Quichotte, don Chérubin n'est pas du tout de son sentiment « sur ces productions extravagantes » et « ces impertinences » (IX). Cependant Gil Blas, à Lirias, nous fait cet aveu : « J'avouerai à ma honte, que je ne haïssais pas non plus ces productions, malgré toutes les extravagances dont elles sont tissues, soit que je ne fusse pas alors un lecteur à y regarder de si près, soit que le merveilleux rende les Espagnols trop indulgents. » Si l'on consulte la liste des œuvres de Lesage, on trouve en 1704 une traduction du *Don Quichotte* d'Avellaneda et, de 1717 à 1721, une publication par livraisons d'une traduction libre de *Roland l'Amoureux* de Boiardo [1], les délices de la marquise.

Lesage n'a pas fait le même honneur à la pastorale. L'oncle de Diego déplorait « qu'on n'aimât plus comme autrefois la pastorale ». (*G. B.*, II, IX.) Elle attendra, pour renaitre, que Florian s'en mêle.

La question sur laquelle Lesage s'est le plus souvent et le plus nettement prononcé est celle du théâtre, à propos des innovations récentes et du drame larmoyant. Il lui est hostile, parce qu'il est, lui, foncièrement gai. Il fait la guerre à Crébillon, qui l'ennuie avec ses « sujets tragiques », ses « images de mort », ses « princes sanguinaires », ses « héros assassins ». Il prête à un personnage ridicule ce langage : « Je me serais baigné

1. Déjà traduit en français par J. Vincent en 1544, et par F. de Rosset en 1619.

dans le sang, on aurait toujours vu périr dans mes tragédies non seulement les principaux personnages, mais les gardes mêmes : j'aurais égorgé jusqu'au souffleur. »

La comédie, à ce moment, abandonnait la voie tracée par Molière, devenait « sensible », et se mettait à la mode[1]. Il y a là, dans le XVIIIe siècle, toute une période humide. Lesage raconte dans son *Mélange* la *scène des mouchoirs*, à la *Judith* de Boyer. Son siècle aussi est le siècle des mouchoirs, dont il enrage.

Il faut des larmes à tout propos. Collé en gémissait : « La jeunesse actuelle ne connaît plus d'autre espèce de comédie que le genre larmoyant. La nation est devenue triste. Les femmes d'ailleurs ont tellement pris le dessus chez les François, elles les ont tellement subjugués qu'ils ne pensent plus et ne sentent plus que d'après elles. Les femmes veulent un spectacle qui les fasse pleurnicher. »

Les auteurs, Destouches (1680-1754), Saurin (1677-1730) et les autres pleurnichaient donc. Lesage, lui, ne cesse de protester. Don Chérubin va au théâtre de Mexico, et il est navré de ce qu'il y trouve. « Il n'y avait pas le mot pour rire dans la pièce, bien que ce fût une comédie. L'auteur n'était pas de ceux qui prennent pour modèles les Plaute et les Térence : au contraire, ennemi juré des ris et du plaisant, il n'admettait que les soupirs et les pleurs dans ses pièces. » (*B. S.*, LII.) Il s'explique tout à l'aise dans *la Valise* (I) : « O malheureux auteurs comiques ! Vous qui, nourris de la lecture des Plaute et des Térence, vous flattez de faire revivre ces grands maîtres

1. Voy. Lanson, *Nivelle de la Chaussée et la Comédie larmoyante.*

en les imitant, vous êtes dans l'erreur. C'est vainement que Molière, leur disciple et leur rival, vous offre ses leçons; vous ne réussirez point. Le goût est corrompu; il n'y a plus de comique dans les comédies; tout y est sérieux. Les auteurs nouveaux ont banni les ris pour y admettre les pleurs; et cela pour se conformer au génie des femmes. Elles ne se contentent pas de larmoyer aux tragédies, elles veulent aussi que les pièces comiques produisent le même effet; elles demandent partout du tendre et du pathétique, ce qui fait souvent naître des monstres. » Il s'indigne contre ce nouveau genre. « Est-ce que cela vous paraît trop difficile? — Non, parbleu! un verbiage d'amour, des portraits, de faux brillants qu'on applaudit parce qu'on ne les entend pas, tout cela coûte beaucoup moins que vous ne pensez. Ce n'est donc pas la difficulté du travail qui m'empêche de disputer aux novateurs l'honneur de faire pleurer les dames; c'est le respect que j'ai pour le vrai bon; et, pour tout dire, en deux mots, j'aime mieux être sifflé en marchant sur les pas de nos grands modèles, que d'être applaudi en dépit du bon sens. »

Si l'on veut appeler classiques les théories littéraires du XVIIe siècle, Lesage est un pur classique[1]. Il s'en tient au théâtre tel que le comprenaient Racine et Molière, tel que le définissait Fénelon[2] : « Il faut séparer d'abord la tragédie d'avec la comédie. » Il n'admet pas l'intrusion des deux genres l'un dans l'autre[3]. Il ne prévoit pas les

1. Nous verrons qu'il tient aussi par son style au siècle de Louis XIV.
2. *Lettre à l'Académie.*
3. Il blâme, dans le *Mélange*, les poètes qui « mettent des vers comiques dans leurs tragédies ». Éd. Ledoux, XII, 389.

prochaines réformes de Diderot et de Beaumarchais. Il est à cent lieues, et à cent ans, de la Préface de *Cromwell.*

Quant au *Mélange amusant*, il est dépouillé de tout artifice. C'est une enfilade de souvenirs, bons mots, anecdotes, « traits historiques des plus frappants ». Lesage vide ses cartons, et le livre finit quand les cartons sont vides. Nous surprenons ici les dessous de son travail. C'était là son arsenal, son magasin. C'est là que ses personnages allaient chercher les petites histoires qu'ils dévidaient si volontiers. Lesage les collectionnait. A la fin de sa carrière, il s'aperçoit que sa consommation est restée au-dessous de ses prévisions comme de ses provisions; il lui reste un lot complet; il ramasse jusqu'aux miettes, fait un paquet où il jette tout pêle-mêle, et avant de quitter Paris pour Boulogne, il le confie à la veuve Ribou pour en constituer un dernier volume.

C'est une *olla podrida* où il y a de tout : des Grecs, des Romains, des Espagnols, des généraux, des habitués du café de la rue-Saint-Jacques — le café de Lesage —; Euripide et Alexandre, Labérius le mime, Auguste l'empereur, ou Licinia la femme de Mécène; le roi de Perse, les mandarins de Chine; don Pèdre d'Aragon, Marcos de Obregon, Cromwell ou Turenne; puis, côté des lettres, des anecdotes sur son ami Santeuil, sur Pradon, Scarron, Dancourt, Destouches, Piron, Dacier, La Fontaine s'endormant à son *Astrée*, Voltaire priant le régent de ne plus se charger de son logement, le comédien Legrand, une vieille coquette, plusieurs Gascons, un abbé auvergnat, etc. Par-ci par-là, de jolis mots, comme celui d'une

dame à un financier : « Qui est cet homme-là? il me semble l'avoir vu quelque part. — Cela se pourrait bien, madame, lui répondit l'usurier, car j'y vais quelquefois[1]. »

Le plus intéressant est peut-être dans les quelques détails qu'on y peut glaner sur Lesage lui-même. Vers la fin de son séjour à Paris, il habitait au faubourg Saint-Jacques une petite maison qu'un Anglais, Joseph Spence, a visitée et décrite.

« Sa maison est à Paris dans le faubourg Saint-Jacques, et se trouve ainsi bien exposée à l'air de la campagne. Le jardin se présente de la plus jolie manière que j'aie jamais vue pour un jardin de ville. Il est aussi joli qu'il est petit, et quand Lesage est dans le cabinet du fond, il se trouve tout à fait éloigné des bruits de la rue et des interruptions de sa propre famille. Le jardin est seulement de la largeur de la maison, laquelle donne d'abord sur une sorte de terrasse en parterre planté d'une variété de fleurs les plus choisies. On descend de là, par un rang de degrés de chaque côté, dans un berceau. Ce double berceau conduit à deux chambres ou cabinets d'été tout au bout du jardin. Ils sont joints par une galerie ouverte dont le toit est supporté par de petites colonnes, de sorte que notre auteur peut aller de l'une à l'autre toujours à couvert dans les moments où il n'écrit pas. Les berceaux sont couverts de vigne et de chèvrefeuille, et l'intervalle qui les sépare est arrangé en manière de bosquet (grove-work). »

1. Le mot a fait fortune depuis, et avait beaucoup de succès dans l'amusant vaudeville *l'Agence Tricoche et Cacolet.*

Il y a dans le *Mélange* des histoires du quartier, qui nous montrent Lesage à l'affût de toutes les anecdotes, les notant, les envoyant rejoindre les autres dans le cartonnier. Celle-ci, par exemple : un jeune jacobin avait été mis en pénitence dans le haut de l'église Saint-Jacques. Il était enfermé dans une petite chambre qui était de niveau à la gouttière, et comme un prisonnier s'amuse de tout, il étudia la langue des chats, il orthographia leurs miaulements, en chercha le sens exact, et en composa un *Dictionnaire des Chats*. Il y paraît que la langue des chats a sur la nôtre l'avantage d'être immuable. « Les matous ne cherchent point le ton de la bonne compagnie, et miaulent aujourd'hui de la même façon qu'ils miaulaient du temps de Jean-de-Vert. »

Quand Lesage sortait, c'était pour aller, non loin de son domicile, à un café de la rue Saint-Jacques, où son arrivée faisait toujours sensation. Il y avait une réputation, que nous pouvons croire légitime, de fin causeur. Il devait reposer un peu les habitués des disputes dont retentissent toujours, dans les œuvres de Lesage, les lieux de ce genre, « lieux fertiles en disputeurs ». On se levait, on s'approchait, on faisait cercle, on montait sur les chaises, sur les tables, pour l'écouter[1]. Et de fait, c'était un régal de l'entendre. Moreri vante « sa conversation fort amusante et très agréable ». Il devait clairsemer son débit de mots d'une exquise finesse, mordants sous leur apparente bonhomie, comme celui-ci : « Certainement le peuple anglais est le plus malheureux peuple

1. *Petite Bibliothèque des théâtres.*

de la terre, avec la liberté, la propriété et trois repas par jour. »

Lesage, tout en parlant, observait, et il rapportait en rentrant chez lui le souvenir d'un type, d'une historiette à utiliser plus tard. Ce joaillier qui avait des réparties si vives — « cela partait comme un coup de pistolet[1] » — c'est sans doute quelque ami, quelque voisin de quartier qu'il rencontrait au café, avec qui il faisait peut-être la partie de tri, d'ombre ou de bassette, et qui avait des répliques toutes prêtes pour les poètes de cabaret. Là encore il pourrait bien avoir entendu l'algarade que fait un chevalier à un jeune homme qui s'était montré passablement couard.

Nous apprenons aussi que Lesage était très lié avec M. de Santeuil. Il sait de lui « mille choses qui ne sont point dans le *Santoliana* ». Il allait le voir souvent à Saint-Victor, où il s'amusait de sa fatuité : comme le jour où Santeuil lui expliqua que Virgile et Horace, ces deux princes de la poésie latine, avaient coupé l'orange en deux, et que lui en avait fait des zestes.

Lesage n'a pas été de l'Académie française. Il est intéressant de savoir ce qu'il pense de cette compagnie qui n'a pas voulu de lui, ou qu'il a remerciée. C'est dans le *Mélange* qu'il l'a dit tout au long :

« Un de Messieurs les *Quarante* exhortait un bon auteur de ses amis à briguer une place qui vaquait à l'Académie française. Pourquoi, lui disait-il, ne vous mettez-vous pas sur les rangs? Je sais ce que mes confrères pensent de

1. *Mélange amusant.*

votre façon d'écrire, et je me fais fort de vous ouvrir la porte de l'Académie quand il vous plaira. Il n'est pas besoin que je vous dise que, d'y être reçu, c'est le plus grand honneur auquel un homme de lettres puisse prétendre. — J'en conviens, répondit modestement l'auteur; et je vous avouerai de bonne foi que, ne me croyant pas digne d'une pareille place, je crois devoir prendre le parti d'y renoncer. Content de voir mes ouvrages en quelque estime dans le monde, je borne ma gloire à pouvoir conserver ma petite réputation. A ces paroles, l'académicien s'écria d'un air d'indignation : Quelle bassesse de sentiment! Esprit pusillanime! Quoi! vous vous refusez à la splendeur qu'on veut répandre sur vous? Allez, vous ne méritez pas le titre glorieux dont je voulais vous parer, et je vous laisse dans la foule, où vous aimez mieux demeurer enseveli! »

Qu'on reconnaît bien là Lesage, avec son horreur de la lumière et de l'éclat, sa modestie dans laquelle il entre autant de fierté et d'indépendance. Sainte-Beuve a bien saisi ce caractère : « Homme de génie, mais indépendant, il sut, pour être libre, renoncer à une part de cette considération qu'il lui eût été si facile de se concilier. « On ne vaut dans ce monde que ce qu'on veut valoir », a dit La Bruyère. Lesage le savait; mais, pour paraître à tous ce qu'il était, il ne consentit jamais à se poser à leurs yeux lui-même... Il aimait mieux hanter les cafés que les salons. *Plebeius moriar senex!* il semblait s'être appliqué ce mot d'un ancien [1]. »

1. *Causeries du lundi*, II, 370.

II

Tout en songeant à de nouvelles œuvres, Lesage n'oubliait pas d'entretenir le succès et les revenus des anciennes, faisait en 1737 une quatrième édition du *Diable boiteux* augmentée du *Dialogue des cheminées de Madrid*, par l'abbé Bordelon, l'auteur des *Cheminées de Paris*; en 1738, une seconde édition du *Bachelier de Salamanque*; en 1739, un *Recueil* des pièces mises au Théâtre-Français, *le Traître puni*, *Don Félix de Mendoce*, *le Point d'honneur*, *don César Ursin*, *Crispin rival*, *Turcaret*, *la Tontine*; en attendant l'édition définitive de *Gil Blas*, qu'il donnera en 1747 après sa retraite.

En effet, quand il eut perdu son fils Montménil [1], Lesage quitta Paris et vint s'installer auprès de son autre fils, le chanoine de Boulogne [2].

On voit encore la maison où il passa ses dernières années et où il mourut. Elle a été depuis élevée de deux étages et cimentée, mais une reproduction de l'ancienne a été conservée dans l'*Annotateur* de Boulogne, 3 mars 1825. C'est le numéro 3 de la rue du Château, Haute-Ville. Une inscription de marbre noir a été placée le 17 juillet 1820 au-dessus de la porte :

Ici est mort
l'auteur de « Gil Blas »
en 1747.

1. Voy. p. 97, sur Montménil.
2. Hédouin, *Lettre au bibliothécaire d'Angers*, 1855. — Le même, Mosaïque, *Peintres, musiciens, littérateurs*, etc., 1856, p. 455 sq. — *Bullet. de la Soc. polymathique*, Vannes, 1882, *les Enfants d'Alain-René Lesage et la maison où il est mort à Boulogne-sur-Mer*, par l'abbé Luco, sur les notes de M. Vaillant, de Boulogne.

Sous l'inscription, on a déposé dans la muraille des pièces de monnaie et une boîte en plomb contenant un exemplaire sur vélin d'une notice sur Lesage par Hédouin. C'était une petite maison à un seul étage, pignon sur rue, porte cintrée, précédée de marches en pierre, flanquée de deux colonnes.

C'est là, chez son fils, que, vers la fin de 1743, Lesage vint habiter avec sa femme et sa fille. Il trouva le meilleur accueil dans sa nouvelle résidence. Le commandant de la ville de Boulogne était en 1746 le comte de Tressan, homme d'esprit et de goût, très versé dans la littérature, grand amateur de romans, ce qui le désignait pour être l'ami du romancier. Il venait souvent le voir. M. Hédouin, qui tient ses renseignements d'un vieil ami de Lesage, Dutertre du Wast, notaire du chapitre de la cathédrale de Boulogne, conte comment Tressan réconcilia Lesage avec son fils Montménil, qui s'était fait acteur sans l'aveu paternel. Montménil faisait partie d'une troupe en tournée qui vint à Amiens, puis à Boulogne. Le comte de Tressan emmena Lesage au théâtre. L'affiche portait *Crispin rival*. Montménil joua si bien que Lesage lui pardonna de s'être fait comédien. Il lui ouvrit les bras en lui disant : « Je te voulais avocat et me voilà satisfait, car tu viens de gagner la plus difficile des causes. » Lesage a-t-il dit cela? Ses paroles, tamisées par Dutertre, puis par Hédouin, n'ont-elles point été modifiées? Ce ton emphatique et précieux est peu dans ses habitudes. La mémoire de Hédouin paraît bien infidèle, d'ailleurs, si l'on songe que M. de Tressan ne fut appelé au commandement de la ville de Boulogne qu'en

septembre 1746, et que Montménil était mort depuis trois ans[1]. C'est encore une anecdote à rayer des biographies, qui la rapportent toutes.

C'est au comte de Tressan que nous devons les plus précieux détails sur les dernières années de son ami. Il les a réunis dans une lettre célèbre, adressée à l'éditeur des *Œuvres choisies* de Lesage, Paris, 1783 :

« Vous m'avez prié, monsieur, de vous donner quelques notions sur les derniers jour du célèbre auteur de *Gil Blas* et de plusieurs ouvrages estimés. Voici, monsieur, les seules que je puisse vous donner.

« Après la bataille de Fontenoi, à la fin de 1745, le feu roi m'ayant nommé pour servir sous les ordres de M. le maréchal de Richelieu, les événements et de nouveaux ordres m'arrêtèrent à Boulogne-sur-Mer, où je restai commandant en Boulonnois, Ponthieu et Picardie.

« Ayant su que M. Lesage, âgé d'environ quatre-vingts ans, et son épouse, à peu près du même âge, habitaient à Boulogne, un de mes premiers soins fut de les aller voir et de m'assurer, par moi-même, de leur état présent. Je les trouvai logés chez leur fils, chanoine de la cathédrale de Boulogne, et jamais la piété filiale ne s'est occupée avec plus d'amour à soigner et embellir les derniers jours d'un père et d'une mère, qui n'avaient presque comme autre ressource que les médiocres revenus de ce fils.

« M. l'abbé Lesage jouissait à Boulogne d'une haute

1. *Année historique de Boulogne-sur-Mer*, 1859, p. 152.

considération. Son esprit, ses vertus, son dévouement à servir ses proches, le rendirent cher à M. de Pressy, son digne évêque, à ses confrères et à la société.

« J'ai vu peu de ressemblances aussi frappantes que celle de l'abbé Lesage avec le sieur Montmény, son frère ; il avait même une partie de ses talents[1] et de ses dons les plus aimables. Personne ne lisait des vers avec plus d'agrément ; il possédait l'art si rare de ces tons variés, de ces courts repos qui, sans être une déclamation, impriment aux auditeurs le sentiment et les beautés qui caractérisent un ouvrage.

« Je regrettais et j'avais connu le sieur Montmény ; je me pris d'estime et d'amitié pour son frère ; et la feue reine, sur le compte que j'eus l'honneur de lui rendre de sa position et de son peu de fortune, lui fit accorder une pension sur un bénéfice.

« On m'avait averti de n'aller voir M. Lesage que vers le milieu du jour ; et ce vieillard me donna l'occasion d'observer, pour la seconde fois, l'effet que l'état actuel de l'atmosphère peut faire sur nos organes, dans les tristes jours de la caducité.

« M. Lesage se réveillant le matin, dès que le soleil paraissait élevé de quelques degrés sur l'horizon, s'animait et prenait du sentiment et de la force à mesure que cet astre approchait du méridien ; mais lorsqu'il commençait à pencher vers son déclin, la sensibilité du vieillard, la lumière de son esprit et l'activité de

1. « Il savait imperturbablement tout son Théâtre de la Foire, et le chantait encore mieux que sa préface. » (Abbé Voisenon, *Anecdotes littéraires.*)

ses sens diminuaient en proportion ; et dès que le soleil paraissait plongé de quelques degrés sous l'horizon, M. Lesage tombait dans une sorte de léthargie, dont on n'essayait pas même de le tirer.

« J'eus l'attention de ne l'aller voir que dans les temps de la journée où son intelligence était la plus lucide, et c'était à l'heure qui succédait à son dîner. Je ne pouvais voir sans attendrissement ce vieillard estimable qui conservait la gaieté, l'urbanité de ses beaux ans, quelquefois même l'imagination de l'auteur du *Diable boiteux* et de *Turcaret*; mais un jour, étant arrivé plus tard qu'à l'ordinaire, je vis, avec douleur, que la conversation commençait à ressembler à la dernière homélie de l'archevêque de Grenade, et je me retirai.

« M. Lesage était devenu très sourd[1]. Je le trouvais toujours assis près d'une table, où reposait un grand cornet. Ce cornet, saisi quelquefois par sa main avec vivacité, demeurait immobile sur sa table, lorsque l'espèce de visite qu'il recevait ne lui donnait pas l'espérance d'une conversation agréable. Comme commandant dans la province, j'ai eu le plaisir de le voir s'en servir toujours avec moi, et cette leçon me préparait à soutenir bientôt la pétulente activité du cornet de mon cher et illustre confrère et ami, M. de la Condamine.

« M. Lesage mourut dans l'hiver de 1746 à 1747. Je me fis un honneur et un devoir d'assister à ses obsèques, avec

1. Lesage fut de bonne heure atteint de surdité : il l'était déjà en 1709. « Il vient d'arriver auprès de lui un caissier et un agent de change qui disent avoir ouï parler de sa pièce et qui la déchirent impitoyablement. Par bonheur pour lui, il est si sourd qu'il n'entend pas la moitié de leurs paroles. » (*Critique de Turcaret.*)

les principaux officiers sous mes ordres. Sa veuve lui survécut peu de temps. L'abbé Lesage fut regretté quelques années après par son chapitre et la société éclairée dont il avait fait l'admiration par ses vertus.

« J'ai l'honneur d'être, avec toute l'estime possible,

« Monsieur,

« Votre très humble, etc.

« Le comte de Tressan, lieutenant général des armées du roi, de l'Académie française et celle des sciences. »

Le spirituel abbé qu'on appelait « une poignée d'aiguilles », Voisenon, le recevait tous les jours à dîner. « Il m'amusait extrêmement », dit-il. Il confirme ce que nous apprend de Tressan :

« C'est le premier sourd qu'on ait vu gai ; sa gaieté même était caustique ; il semblait se réjouir de son incommodité ; il ne pouvait entendre qu'avec un cornet. « Voilà « mon bienfaiteur, me disait-il en le tirant de sa poche. « Je vais dans une maison, j'y trouve des visages nou- « veaux ; j'espère qu'il s'y rencontrera des gens d'esprit ; « je fais usage de mon cornet ; je vois que ce ne sont que « des sots, aussitôt je le resserre en disant : Je te défie « de m'ennuyer. » (*Anecd. litt.*, IV.)

Lesage mourut le 17 novembre 1747. Son acte de décès est au registre de la paroisse de Haute-Ville, à Boulogne. « Le 18 novembre a été inhumé M. Alain-René Lesage, époux d'Élisabeth Wiard (*pour Huyard*), décédé la veille sur les neuf heures du soir, âgé d'environ quatre-vingts ans. Ont assisté à son inhumation M. Julien-François

Lesage son fils, chanoine de la cathédrale, et M. Jean Ducrocq, doyen de la dite église, soussignés avec nous curé (*Dieuset*) et vicaire (*Duboy*). » Reg., 1747. Le comte de Tressan assista aux funérailles avec tout son état-major.

La tombe de Lesage a disparu. La pierre portait cette épitaphe :

Sous ce tombeau gît Lesage abattu
Par le ciseau de la Parque importune.
S'il ne fut pas ami de la fortune
Il fut toujours ami de la vertu.

L'intention était meilleure que la versification. Un lord anglais vint un jour à Boulogne uniquement pour voir le tombeau de Lesage. Les Boulonnais ne surent où le mener. Il retourna aussitôt dans son pays, indigné de cette indifférence : et il n'avait peut-être pas tout à fait tort[1].

Sa femme lui survécut cinq ans; elle mourut aussi chez son fils le chanoine, où logeait également sa fille. Son acte de décès est au registre pour l'année 1752, église paroissiale de Saint-Joseph, Boulogne, Haute-Ville :

« Ce jour d'huy huit avril a été inhumée dame Marie-Élisabeth Uihart (en surcharge Wiard), veuve de M. René-Alain Lesage, décédée la veille sur les deux heures après midi, munie des sacremens, âgée d'environ quatre-vingts ans ; présents à son inhumation M. Lesage, chanoine de la cathédrale, son fils, et M. Lesage, clerc tonsuré, son petit-fils, soussignés avec nous curé et vicaire. Dieuset. Dubois. »

1. *Carnets inédits du baron de Marescot.*

Lesage eut quatre enfants, trois fils et une fille, tous nés à Paris.

L'aîné, René-André, naquit au cul-de-sac de la Foire Saint-Germain, où Lesage habita après avoir quitté la rue du Vieux-Colombier. Il fut baptisé le 31 juillet 1695. Son père voulait en faire un avocat; mais il se fit comédien, au risque d'encourir la haine de son père pour cette profession. Montménil a laissé un souvenir honorable à la Comédie-Française. Son début dans *l'Étourdi*, le 28 mai 1726, fut un succès. Après avoir couru la province pendant deux ans pour se rompre au métier, il rentra en scène le 18 mai 1728 dans Hector du *Joueur*. Il tint brillamment les rôles de Dave dans l'*Andrienne*, de Labranche dans *Crispin rival*. Le 7 juin, il était reçu sociétaire à demi-part. Il excellait dans les rôles de valets, de paysans. Il joua fort bien Turcaret, l'avocat Patelin. En 1731, il étudia le rôle de Léandre du *Distrait* et en tira assez d'effet pour que la pièce fût inscrite au répertoire. D'après une anecdote controuvée[1], le comte de Tressan le réconcilia avec son père. Le fait est que la réconciliation eut lieu, et bien avant le séjour de Lesage à Boulogne, puisque Montménil vint habiter chez son père, rue Saint-Jacques-du-Haut-Pas, et contribua à soutenir toute la famille. Il mourut malheureusement, dans une partie de chasse aux environs de Paris, à la Villette, le 8 septembre 1743. Il fut enterré à la Chapelle.

1. Voy. p. 98.

Montménil n'est pas le seul des fils de Lesage qui ait adopté la profession de comédien. Leur père les y avait pourtant mal préparés. Son troisième fils, François-Antoine, né le 22 février 1700, fut acteur, mais bien inférieur à son aîné. Il joua surtout en province. Il avait pris le nom de Pittenec. Il revint à Paris en 1734, et nous le voyons jouer dans *le Testament de la Foire*, dans *le Miroir véridique*, aux Jeux forains. On lui attribue un opéra-comique (1 a. pros. et vaud.), *l'Audience magique* (La Haye, 1731), et deux remaniements de pièces de son père, *le Testament de la Foire* et *le Miroir magique*, non imprimées.

Il se maria, et, par la loi des contrastes sans doute, son fils imita son oncle le chanoine, il fut clerc tonsuré[1]. La famille de Lesage s'élevait à l'ombre de l'église et du théâtre, entre l'archevêché de Grenade et le salon d'Arsénie.

Un troisième fils[2], le second en date, est Julien-François, chanoine de la cathédrale de Boulogne-sur-Mer, né le 24 avril 1698. Comment ce Parisien quitta-t-il Paris pour Boulogne? on s'en rendra aisément compte, si l'on réfléchit que depuis 1724 l'évêque de Boulogne-sur-Mer, successeur de Pierre de Langle, est cet Henriau que nous avons déjà rencontré à plusieurs reprises sur le chemin de Lesage, Henriau, le tuteur de l'abbé de Lyonne, le pro-

1. Acte de décès de Mme Lesage, registres de la paroisse de Saint-Joseph, Boulogne, 1752.

2. M. V.-J. Vaillant a dépouillé les registres capitulaires de Notre-Dame de Boulogne depuis 1733; les années précédentes manquent depuis 1710. Qu'il nous permette de lui emprunter ou de lui restituer une partie des détails qui suivent.

tégé de Pontchartrain, le protecteur de Lesage [1], l'un des premiers évêques que le cardinal Fleury voulut sacrer, « au scandale universel », dit Saint-Simon. Nous avons déjà dit quel piètre sire fut cet intrigant de bas étage. Il signala son épiscopat par de nouveaux abus, et fut en guerre perpétuelle avec son chapitre. Il prétendait avoir sur ce dernier la juridiction immédiate, pour le tenir en bride et le mener à sa fantaisie. Le chapitre se défendait. Henriau s'était assuré le concours de quelques chanoines par des moyens qui n'étonnent point de sa part. Il dépouille presque le doyen François Abot, l'accusant d'être en enfance, pour donner cette haute position à son parent Voisenon. La fonction de grand chantre était élective. Elle vint à vaquer, mais les élections donnant un résultat qui le gênait, il les fait casser. C'est évidemment l'histoire de cette élection toute récente, et que son fils lui a contée, qui a fourni à Lesage, dans *le Bachelier de Salamanque*, l'épisode des élections d'une supérieure, aux filles de la conception de Guatémala. « Je voudrais bien, dit l'évêque, que leur choix tombât sur la mère de Montalvan. Il faut former en sa faveur une faction vigoureuse. » (LIX.)

Quant à Lesage, il en disposait pleinement, en ayant fait son secrétaire [2]. Les deux amis, Lesage et Voisenon, étaient, et pour cause, des créatures à sa dévotion. M. Vaillant regrette de ne pouvoir « apprécier les motifs qui guidaient Lesage ». Ils sont bien clairs à présent. L'abbé Luco connaissait bien peu l'évêque pour avoir essayé sa défense [3]. Dès le 12 octobre 1735,

1. Voy. p. 31 et p. 57.
2. *Éphéméride* du 30 janvier 1731, p. 16.
3. *Bulletin de la Soc. polymath.*, Vannes, 1881, p. 47, note.



le schisme par lui provoqué divise le chapitre. Lesage paya son dévouement à son évêque en se voyant frustré par ses confrères des dignités auxquelles il eût pu prétendre. Il mourut doyen, rien de plus. Les registres capitulaires nous apprennent encore qu'à deux reprises (en 1736 et en 1738) il loua deux maisons : la dernière est apparemment celle de la rue du Château, où habita l'auteur de *Gil Blas*.

Le chanoine survécut quinze ans à son père. Son acte de décès est daté du dimanche 25 avril 1762.

« Aujourd'huy Monsieur Maistre Julien François Lesage prestre chanoine de cette église est mort sur les huit heures du soir après avoir reçu les sacrements de l'Eucharistie et de l'Extrême-Onction, âgé de soixante quatre ans et a été enterré le lendemain a l'issue de la grand messe avec les cérémonies ordinaires[1]. »

Reste le quatrième enfant de Lesage, sa fille Marie-Élisabeth, née à Paris le 9 août 1702. Elle ne se maria pas, ne quitta jamais son père, et lui survécut. La *Biographie universelle*[2] la fait mourir pauvre et sans ressources à l'hôpital de Boulogne. C'est inexact. Elle est bien morte à l'hôpital, mais non sans ressources. L'évêque Henriau était président de l'administration hospitalière de Saint-Louis. L'hospice recevait, outre les malades et les indigents, des pensionnaires de fortune aisée qui préféraient cet asile au couvent[3].

1. *Reg. des sépultures des doyens, chanoines, chapelains, officiers et suppôts de l'église cathédrale de Notre-Dame de Boulogne*, 1762.
2. XXIV, p. 265.
3. C'est ce que constatent les registres de l'hospice consultés par M. Vaillant. Par exemple, le 2 décembre 1739 : « Maistre Martin Ducastel,

Mlle Lesage, après la mort de son frère le chanoine, dut quitter la maison, propriété de la grande Fabrique. Un peu plus tard, elle n'eut pas de peine à obtenir de Henriau, protecteur de la famille, une pension à Saint-Louis; il faut donc croire le contraire de ce que les biographes ont insinué; elle a dû vivre heureuse dans ce bel établissement qui faisait l'admiration de Piganiol de la Force [1]. Voici l'acte d'entrée :

« Ce 30 janvier 1773 Marie Élisabeth Lesage, fille de feu René André (*pour Alain*) Lesage homme de lettres et de feue Marie Élisabeth Wiard native de Paris, paroisse Saint-Eustache, âgée de soixante onze ans, pensionnaire à l'hôpital. »

L'acte de décès, 21 septembre 1779, la désigne également sous le titre de « pensionnaire à l'hôpital ».

prêtre chapelain et vicaire, chantre de la cathédrale, mort le 1er décembre à l'hôpital, où il était pensionnaire depuis près de trois mois. »

1. Voy. encore *Éphéméride,* Boulogne, 18 novembre 1847, p. 272-275.

LESAGE ROMANCIER

PREMIÈRE PARTIE

ORIGINES DU ROMAN DE LESAGE

CHAPITRE I

LE ROMAN EN FRANCE A LA FIN DU XVIIe SIECLE

Lesage n'a pas écrit ses romans sans céder à l'influence qu'exercent en général sur tous les écrivains le goût de l'époque, la mode, les circonstances, tout ce qu'on est convenu d'appeler « l'influence des milieux ». Une œuvre. quelque originale qu'elle soit, tient toujours par quelque attache à son temps et à la société qui la voit naître. Même les écrivains qui semblent dépasser ou devancer leur époque, la subissent pour une part. Corneille fait des *concetti*; son Matamore et son Rodrigue ne durent point déplaire à Gongora. Le Pyrrhus de Racine n'est pas moins galant que les héros de Quinault, et il fait des pointes sur l'incendie de son cœur.

Si Lesage a commencé, en 1715, un roman dans le goût espagnol, où la vraisemblance des événements, la

vie intense des acteurs, la vérité, le détail de l'observation [1], ont remplacé les imaginations fantastiques des romans du grand siècle, les personnages qu'anime une vie factice, qu'éclaire une lumière fausse et artificielle : tenons pour assuré que Lesage fut aidé dans son innovation par quelques précédents, et que l'idée de rajeunir, de renouveler le roman français ne germa pas un matin dans son cerveau comme une touffe de champignons qui pousse après la pluie sous un noisetier [2].

Où en était le roman français au début du XVIIIe siècle? Qu'avait-il fait? que pouvait-il devenir?

Le roman a beaucoup d'affinités avec le théâtre, à ce point que le même sujet peut être produit successivement sous les deux formes [3]. Les deux genres ont entre autres ce point commun qu'ils reflètent, fût-ce de très loin, l'état social du temps où ils naissent. La distinction, si nette sous Louis XIV, de l'aristocratie et de la bourgeoisie, est fidèlement rendue au théâtre par la distinction non moins précise de la tragédie et de la comédie, le genre noble et le genre bourgeois. Ils n'ont pas plus de rapports entre eux que les deux castes sociales dont ils sont l'image.

Le roman lui aussi retrace l'état social, ici les grands

1. « Il peint des mœurs et des caractères, dit de lui Labarpe; il est plein de naturel et de vérité. »

2. « Il n'y a guère de génération spontanée en littérature. » (J.-J. Weiss, *le Théâtre et les Mœurs*, p. 27.)

3. « Il y a pourtant cette différence : dans le roman, le héros change sous la pression des événements qui se succèdent et varient. Au théâtre, il les domine et les mène. La malice de Figaro conduit et dirige l'intrigue. Gil Blas subit les circonstances. » (F. Brunetière, *Leçons de littérature*. École normale supérieure, 1886.)

seigneurs, les princes, les capitaines, les bergers, il est vrai, mais quels bergers! ils portent l'épée mieux que la houlette. Là, au contraire, les bourgeois, ou moins que des bourgeois, des cabotins de province, des petits clercs, des filles aux mœurs équivoques, de minces avocats comme Nicodème, de grotesques procureurs comme Villochon.

La transition manque entre Francion et Polexandre, comme entre Géronte et Agamemnon.

On peut marquer dans l'esprit français deux tendances contraires, nettement opposées au XVIIe siècle : l'une mène à une certaine liberté de pensée et d'expression, au goût de la plaisanterie un peu grasse et de la grivoiserie; l'autre se manifeste par des raffinements, des scrupules timides dans le langage, cette recherche de l'exquis, du bel esprit, des pointes, qui constituent ce qu'on appelle l'esprit précieux.

Le roman français au XVIIe siècle a subi ces deux tendances, et n'a subi que ces deux tendances; il est précieux ou gaulois, selon qu'il est écrit par Mlle de Scudéry ou par Scarron.

Ces vérités souvent mises en circulation, ont été moins souvent démontrées. Elles en valent la peine; elles précisent la nature comme la valeur du talent et du rôle de Lesage dans l'histoire du roman français.

Si l'on veut borner et limiter le champ des investigations nécessaires à une pareille enquête, on ne risque pas de rester en dehors de la vérité en restreignant à quatre ou cinq le nombre des romans dont l'étude suffit à déterminer les caractères du genre pour cette époque. Quand on a lu l'*Astrée*, le *Grand Cyrus* et la *Clélie*, la *Cassandre*

et le *Pharamond* de la Calprenède, le *Polexandre* de Gomberville, on peut être assuré de n'avoir laissé de côté aucune œuvre capable d'ajouter quelque chose de nouveau à l'idée que l'on peut ainsi se faire du roman français de 1600 à 1660.

Tous ces romans étaient fort longs. L'imagination de l'auteur avait quelque peine à suffire pour l'invention de péripéties et d'événements qui ne fussent pas la reprise d'événements déjà vus, qui apportassent jusqu'aux douzième et treizième volumes leur part d'imprévu et de nouveauté. Aussi suppléait-on à l'imagination fatiguée, par l'emploi de procédés commodes et connus, empruntés sans effort aux prédécesseurs : songes, prophéties, travestissements, récits épisodiques. Pour le reste, les événements merveilleux, les conjonctures les plus inattendues, tenaient lieu d'observation vraie.

L'héroïsme chevaleresque était mort « depuis l'invention de la poudre à canon », comme dit Marmontel [1]. On le remplaça dans les romans par un nouveau genre de merveilleux antique et galant, plus outré et plus faux que l'autre.

Qu'est-ce que ces bergers qui promènent sur les bords du Lignon leurs blancs moutons enrubannés et leurs rêveries métaphysiques? qui ont lu leur mythologie, et qui s'offrent le divertissement très classique, mais très inconvenant, de renouveler l'épisode du jugement de Pâris dans un temple de Vénus apporté là juste à point? Quelle vérité saurait-on chercher au milieu de fictions si

1. *Essai sur les romans.* — Les canons de Chantilly portaient cette inscription : « *C'est fait de la valeur.* »

étranges : un berger qui se noie par amour en perdant son chapeau, où il laisse, dans la doublure, un poulet galant pour la dame de ses pensées; qui ensuite, recueilli et sauvé de l'asphyxie par trois belles dames du château d'Issoure, revient assez bien portant au pays pour vivre seul auprès du Lignon dans une grotte? Il la transforme de ses mains en un temple dédié à son idole, Astrée, et l'orne du portrait de la belle. Le voici cependant qui, poussé par la curiosité, se risque à tâcher de la revoir, malgré la défense formelle qu'Astrée lui a faite. Naturellement il la trouve aussitôt, endormie sur le gazon; il lui glisse un billet dans son coquet corsage, l'embrasse, et ne doit point cependant s'étonner si, pendant tout ce manège, elle se réveille. Mais un rayon de soleil donnait dans l'œil de la belle endormie; elle voit trente-six lumières autour de Céladon, qui s'enfuit de son pied léger. Elle croit à une apparition de revenant, et aussitôt on bâtit un cénotaphe à l'âme de Céladon, ainsi qu'il est d'usage entre bergers. Il serait tout à fait inutile d'analyser ce roman bien connu, quelque plaisir qu'on eût pu avoir, par exemple, à rendre visite avec Astrée à la fausse Alexie, qui est Céladon déguisé en fille de druide : elle reçoit d'ailleurs comme il était naturel qu'une fille de druide reçût avant l'ère chrétienne, au milieu des forêts de la Gaule, dans la plus luxueuse salle du château, en déshabillé de nuit, avec un bonnet de dentelles à brides de ruban, qui sont sans doute du Perdrigeon tout pur.

D'Urfé est sage auprès de Gomberville, et l'*Astrée* le cède de beaucoup en invraisemblance à *Polexandre* [1].

1. 6 vol. 1632-1641.

Que penser de ce jeune roi des îles Canaries? Il descend en droite ligne du frère de saint Louis, René d'Anjou, et par son père Périandre, tué chez les Turcs, il a même des droits sur le trône de Constantinople. A quel moment l'admirer davantage : ou quand, à dix ans, il ne trouve déjà plus de champion digne de lui; ou quand, à treize ans, en refoulant la flotte hispano-portugaise, il est assommé d'un coup de masse d'armes; il ne s'en porte que mieux après avoir bu l'élixir de son médecin Dicée; bientôt cet héroïque bambin fait les beaux jours de la cour chez Anne de Bretagne. Suivez-le un moment : un Canarien déguisé le décide à quitter la France pour remonter sur le trône des Canaries. Il part : sur les bords de la Loire, il entend une voix douce, il fait venir le chanteur, et c'est la comtesse de Foix, follement éprise des charmes exotiques de Polexandre, qui chante pour le retenir; on l'emmène donc avec les autres, et vogue la galère! En passant devant l'Espagne, notre héros tire des Espagnols une petite vengeance en leur brûlant plusieurs vaisseaux et plusieurs bourgs. Puis, plus content de lui, il arrive à la hauteur du Maroc. Il apprend là qu'un tournoi s'annonce, le tournoi de l'Afrique contre l'Europe. Abdelmalec, un Marocain fanfaron, défie le monde entier de lui disputer le cœur de son Alcidiane. Il n'en faut pas tant pour piquer au jeu Polexandre; il fait relâche tout juste pendant le temps qu'il faut à un Canarien de sa trempe pour donner une leçon à un prince marocain. Il allait repartir quand des brigands l'attaquent et le laissent pour mort sur la place. Ils n'avaient aucune idée de la vitalité des héros de romans. Il reste à

Polexandre assez de forces pour repartir à la recherche de sa sœur qui a été enlevée, pour s'égarer dans une île inconnue ornée de « petits bois » et de « mille sortes de fleurs »; les habitants sont « des bergers si bien faits et des bergères si belles qu'en les voyant Polexandre se souvint des chevaliers et des dames de la cour de France ». C'est dans ces régions sauvages et torréfiées des îles du Cap qu'il retrouve Alcidiane « habillée en nymphe ». Dire comment Alcidiane était fille d'Alcide et de Diane, sœur d'Édouard VI d'Angleterre; comment Polexandre accusait les cerfs « d'une stupidité plus que brutale de fuir la gloire d'être percés par les flèches de cette belle » et comment il souhaitait quelquefois « d'être à leur place », suivre en un mot les péripéties qui nous séparent du mariage final d'Alcidiane et de Polexandre n'ajouterait et n'enlèverait rien à l'idée qu'on peut dès maintenant se faire de l'œuvre de Gomberville. C'est un tissu de fictions étranges où les personnages n'ont ni le langage, ni le costume qui leur convient.

De *Polexandre*, et des romans similaires qui charmèrent le public de 1630 à 1640, la géographie, les voyages, les explorations en terre inconnue et lointaine firent d'abord l'attrait et les frais. L'histoire ne tarda pas à revendiquer ses droits à l'amusement des lettrés. Le *Grand Cyre*[1] en marque à peu près l'avènement. Mais quel mélange bizarre de vérités historiques défigurées par de gigantesques fictions! Comme pour mieux marquer qu'il s'agit effectivement du Cyrus connu de tous, les détails les plus précis

1. 1650.

nous sont donnés sur sa famille, sur son histoire : c'est le fils de Mandane, le neveu de Cyaxare, le petit-fils d'Astyage. Cette exactitude même ne sert qu'à accuser les monstrueuses imaginations qui engloutissent ces détails vrais. Et qui donc irait reconnaître Cyrus dans cet élégant seigneur qui porte le casque à grosses plumes et des gants parfumés, qui passe sa vie à la poursuite d'une princesse assez de fois enlevée pour décourager la constance d'un amant moins confiant et moins fidèle [1]?

Si l'on veut rencontrer ailleurs que dans le *Grand Cyre* un semblant de vérité historique et d'observation, il ne faut pas le chercher dans les dix volumes de la *Clélie* qui parurent successivement de 1656 à 1660 sous le nom de Georges de Scudéry, frère du véritable auteur. Les noms sont historiques, il est vrai : autant et même mieux vaudrait qu'ils ne le fussent pas. L'action, étirée à perte de vue, conserve à peine l'unité nécessaire pour relier entre elles les histoire accessoires qui l'encombrent et qui l'écrasent, histoire de Césonie, d'Artémidore, his-

1. Cyrus dut au roman de Mlle de Scudéry un regain de faveur et de notoriété. Ses os durent mal dormir pendant quelque temps, où il ne fut question que de lui. Les nombreux volumes de l'*Artamène* étaient à peine finis, que Ramsay, l'ami de Fénelon, raconte dans ses *Voyages de Cyrus* la vie de ce grand prince de seize à quarante ans. C'est une compilation historique, archéologique, pédagogique et morale, entraînée dans le mouvement un peu lent d'une fiction romanesque. C'est aussi l'occasion pour un critique du temps d'écrire une amusante diatribe : *Suite de la nouvelle Cyropédie* ou *Réflexions de Cyrus sur ses Voyages*. Une autre critique de Ramsay paraît sous le titre de : *Entretiens sur Cyrus*. Puis c'est le P. Vinot, de l'Oratoire, qui écrit à Mme la comtesse d'Agenois une *Lettre raisonnée* sur l'ouvrage de Ramsay; celui-ci répond. Un autre romancier, reprenant l'idée de son prédécesseur, au lieu de faire voyager Cyrus de seize à quarante ans, le fait reposer, dans *le Repos de Cyrus* ou *l'Histoire de sa vie depuis sa seizième jusqu'à sa quarantième année*, par M*** (l'abbé Pernetty).

toire d'Herminius et de Valérie, histoire de Thémiste et de la princesse Lindamire, histoire de Cloranisbe et de Lisonice, etc. Les fictions y semblent parfois les rêveries d'un cerveau mal équilibré. Le nombre des acteurs y est tel, qu'il faudrait, comme dirait Clélie, une Ariane pour délabyrinther le réseau de leurs généalogies. Il faut saisir le moment précis où Aronce croit encore qu'il est le fils de Clélius et de Sulpicie; celui où il apprend qu'il n'est pas ce fils; celui où il découvre que Porsenna est son père, et Galerite sa mère; celui où Mezence ne connaît pas encore ce détail, et veut faire épouser Galerite par Aronce; il faut ne pas s'embrouiller au milieu des amants de Clélie, distinguer les amants temporaires comme Sextus Tarquin, qui la quitte pour Lucrèce, ou Horace, qui la quitte pour Valérie; les amants perpétuels comme Adherbal ou Aronce; les amants coupables comme le roi Tarquin, sans cesse rappelé à la morale et au devoir par sa femme Tullie, dont Amilcar a soin d'entretenir la légitime jalousie. Quant à Clélie, bien qu'auprès d'elle la Célimène de Molière nous paraisse la plus dédaignée des jolies femmes, elle oppose victorieusement à de si nombreuses entreprises une vertu qui serait problématique sans l'assurance et la garantie de l'auteur.

Chercher quelque souvenir des mœurs romaines au milieu de cette société serait aussi inutile que de chercher la Loire sur la carte de Tendre. Tous les personnages sont des gens du siècle de Louis XIV et Mlle de Scudéry n'eut jamais l'intention de les habiller à l'antique. Tout le monde savait que c'était Louis XIV dans

sa jeunesse, cet Alcandre « qui faisait présager qu'il serait un jour un des plus grands monarques »; Cléonime dans son palais de *Valterre* représentait Fouquet dans ses domaines de Vaux-le-Vicomte, et il n'est pas jusqu'à l'écureuil de ses armes qui ne figurât, sans être trop surpris, dans la *Clélie*. On retrouvait aisément Scarron et sa femme dans *Scaurus* et *Liriane*; l'éloge du cardinal Mazarin n'y est nullement déguisé; on savait que Damo, la fille de Pythagore, avait beaucoup d'analogie avec Ninon de Lenclos, et Mlle de Scudéry se reconnaissait elle-même avec complaisance dans la spirituelle Arricédie.

La princesse des Léontins tient un salon des plus littéraires et le farouche meurtrier de Tarquin excelle dans le petit vers : Robespierre faisait bien des pastorales!

Dans l'*Ariane* de Desmarets, veut-on savoir la véritable cause de l'incendie de Rome par Néron, cause bien simple, qui, on ne sait pourquoi, a pourtant échappé à la plus grande partie des historiens? Néron aimait sans succès Ariane, une Syracusaine qui aimait le Syracusain Mélinte. Ils se trouvaient tous deux à Rome : Ariane était venue rejoindre son ami tombé subitement malade. Néron, ayant remarqué la belle, avait cru qu'il suffirait, pour la conquérir, de la charmer par des décorations dorées. Il fit orner le temple de Diane, dans la salle des bains, le jour où Ariane vint s'y purifier. Le stratagème n'avait pas réussi. En vain on avait préparé avec le plus grand soin une scène magique d'apparitions. La plus belle comédienne de Rome devait se présenter sous les traits de Diane, et le favori de Néron devait lui apparaître vêtu en dieu pour lui donner des ordres célestes.

Ariane entre au bain, et se trouve dans un décor d'opéra. Elle admire la richesse de la mise en scène, « le lit dont les pentes étaient de pourpre brodée d'un ouvrage très riche, les gros tuyaux d'or qui se pouvaient ouvrir et fermer, de l'un desquels se tirait l'eau chaude, et de l'autre la froide, le buffet chargé de vaisselles d'or, enrichies de diamants, de rubis et d'émeraudes, les meubles pareils et quantité de linge pour servir au sortir du bain ». Quand elle a promené sur toutes ces merveilles sa vue étonnée et ravie, tandis qu'elle fait ses ablutions, soudain apparaît, en musique, une déesse balancée par des nuages; elle annonce à la baigneuse qu'elle va lui envoyer un dieu. Le dieu ne tarde pas à se montrer, et lui ordonne de se livrer à Néron. Mais Ariane, en fille avisée, reconnaît le favori de l'empereur dans le faux dieu; elle se met à crier et se cache dans le lit. Le faux dieu appelle alors six amours, six forts gaillards, qui la garrottent. La prêtresse, qui, paraît-il, ne savait rien de tous ces apprêts, accourt, et pousse à la porte les amours, le dieu et la déesse. Le coup était manqué. Néron savait qu'Ariane irritée devait quitter prochainement la ville de Rome : pour la surprendre avant son départ, il fit mettre le feu au quartier qu'habitait sa cruelle; si le feu se répandit sur toute la ville, il n'en put mais; toujours est-il que là fut la cause de cet incendie demeuré célèbre.

Un autre fait historique se trouve complètement élucidé dans le *Pharamond* de la Calprenède (1661). Les historiens ont cru suffisamment expliquer la campagne de Pharamond sur les bords du Rhin en alléguant qu'il fal-

lait délivrer pour toujours la Gaule du joug des Romains. Faible raison, en vérité, surtout quand on connaît la vraie, que la Calprenède nous révèle.

En réalité, Pharamond était attiré de ce côté par le voisinage de la belle Rosemonde, princesse des Cimbres, contre laquelle sans doute il était contraint de défendre ses frontières, mais qu'il espérait captiver par sa hardiesse, sa bravoure et ses hauts faits d'armes. Il fut si brave et si imprudent qu'il fut fait prisonnier, et que la reine, dans son admiration, lui rendit sa liberté. Ils se seraient bien épousés, mais un autre tyran plus impérieux et plus puissant que l'amour, l'honneur, défendait à Rosemonde d'épouser l'assassin de son frère Théobald. Et le roman s'arrête là. — Mais il n'y a pas eu de roman! C'est vrai; aussi chacun des guerriers qui entourent Pharamond a raconté ou fait raconter par son écuyer sa propre histoire, ce qui remplit très proprement sept gros volumes de huit cents pages chacun. — Mais le roman n'est pas fini! C'est vrai encore. Aussi Pierre d'Ortigues de Vaumorière a-t-il pieusement ramassé la plume des mains défaillantes de la Calprenède. A travers cinq nouveaux volumes, il sut, et le mérite n'est pas mince, mener à bonne fin les fiançailles du roi des Francs avec la reine des Cimbres, de façon telle que la conclusion fût digne de l'exorde.

Sa *Cassandre*, bien antérieure (1542), n'était pas plus véridique [1]. Quel bizarre tableau de la cour d'Alexandre

1. « Y a-t-il rien de plus creux, de plus vide de toute espèce de sens moral que ce délire épidémique qui fit courir le monde aux héros de la Calprenède? » (MARMONTEL, *Essai sur les romans.*)

et de la smala de Darius! Ils sont polis et raffinés, et galants et doucereux, ces Asiatiques, tout comme on pouvait l'être à la Chambre Bleue. Quel Alexandre, qui, après la défaite de Darius dont il convoite la fille Statira, pousse le scrupule, avant de risquer sa demande, jusqu'à laisser s'écouler le temps légal du deuil, et « à feindre de passer deux ou trois heures par jour à pleurer avec elle dans le lugubre appartement! » Et quelle femme distinguée que la reine des Perses, Sisigambis! Et comme Lysimaque parle bien! Quel gracieux mélange de honte et de plaisir chez Talestris, quand son ami Orithie lui dévoile qu'elle est un homme travesti, et qu'elle se fait reconnaître pour Oronte, refaisant ainsi la scène, déjà vue, entre Astrée et Céladon! Comme ils sont tous, généraux d'Alexandre ou femmes asiatiques, comme ils sont tous aimables et parfaits, et comme on comprend qu'ils imitent tous leur chef de file, le grand Alexandre, partageant leur temps entre le soin de « fléchir une cruelle », ou « de ravir une faveur », et celui de « prodiguer les plus tendres soins de l'amour confiant, généreux et tranquille. »

Ainsi sont-ils tous, et à travers les multiples volumes de l'*Illustre Bassa*, où figurent Charles-Quint, Fiesque et sa conjuration, Bajazet, Roxelane, Tamerlan, et Soliman, etc.; et à travers les piles de volumes, dans tout le reste, on chercherait en vain quelque ombre de vraisemblance ou de raison; et quand ils seraient cent, et quand ils seraient mille, ils reproduiraient avec une persistance désolante les mêmes dévergondages de peinture et de composition.

Ils n'émerveillaient pas tout le monde.

Dès 1627, le *Berger* de Sorel était devenu *extravagant* par la lecture des romans, dans ce livre où, ainsi que l'annonce le titre, *parmi des fantaisies amoureuses l'on voit les impertinences des romans et de la poésie.* Et pour que nul n'en ignorât, Sorel avait d'abord ajouté en sous-titre l'*Antiroman.*

L'*Astrée* ne transportait pas d'aise l'unanimité. Le *Don Quixote gascon* (*Jeux de l'inconnu*) rangeait ce livre parmi ceux que les « hommes accorts rejettent comme excrémens de l'esprit », et Fancan l'enterrait, en 1626, dans son *Tombeau des romans.*

On en était bien revenu dans la seconde moitié du siècle. Boileau, en 1665, s'égayait aux dépens des héros de roman, et il croyait sous ses plaisanteries exprimer des vérités si fortes, qu'il disait plus tard avoir donné, dans son *Dialogue*, *le moins frivole ouvrage* qui fût encore sorti de sa plume [1].

A la même époque, les mêmes idées étaient présentées sous une forme piquante par Gabriel Gueret dans *le Parnasse réformé*, qui eut un grand succès.

Apollon, assourdi par les plaintes de ses sujets, réforme son royaume. Il rappelle les traducteurs à plus de fidélité pour les textes, il condamne « à vingt pieds parisis de honte » les méchants auteurs dramatiques, il supprime les épîtres à la Montoron et à la d'Aimery. Après avoir passé ainsi en revue les différents genres littéraires, il arrive au roman. Les héros de roman, sous la présidence

1. Discours sur le Dialogue suivant.

d'Apollon, accourent chercher noise à leurs auteurs, qui les ont si mal traités. Polexandre s'indigne des visions de son romaniste (p. 117). Ariane est scandalisée : « On ne trouve chez moi que des lieux infames; les héros du roman sont donc bien accoutumés à fréquenter ces endroits, qu'on les prendrait pour des soldats aux gardes ou des mousquetaires. Me rendre visite, ou aller au... (vous m'entendez bien), n'est plus qu'une même chose! » (P. 121.) Scudéry, quoique matamore et spadassin, est épouvanté des fureurs de l'Illustre Bassa. Il veut s'enfuir, mais le Bassa le retient par le bras, et lui détaille les inepties qu'il lui prête : la moindre est de lui faire épouser « une femme qui a de l'expérience et trois mois de demeure au serrail ». Et il continue : « Comment vous tirer de ce pas de clerc, comme aussi des quatre mille lieues par terre que vous faites faire à ma flotte, de Constantinople à la mer Caspie? » Scudéry s'esquive prudemment, de crainte de mauvais traitement.

C'est aussi le parti que prend la Calprenède. Il devient triste et défait, en voyant Alexandre se faire faire place avec grand bruit, et crier de sa voix de tonnerre : « Je fais une belle figure dans votre Cassandre! » Il querellait encore que voici venir « un gros de héros et d'héroïnes », Orazie, Prazimène, Clytie, Bérénice, Hermogène, Scanderberg, Laodice, Cythérée, Scipion, Tarsis, Rodogune, Macarise, Clélie.... Apollon, effrayé du nombre, les remet à une autre fois.

Un peu plus tard, le prince Fanferedin rapportait de son *Voyage merveilleux dans la Romancie* un dégoût profond des romans. Il avait vu « des rochers tendres comme

du gazon ou de la laine », des faunes jouer aux quatre coins; les oiseaux ont le bec dans l'eau, les ormes attendent les rendez-vous.

Le roman, tendre et galant, avait donc bien des ennemis dès le XVIIe siècle.

Si nous n'avons pas trouvé dans cette première catégorie les qualités que nous demandons à un observateur à la fois pénétrant et fidèle des mœurs, la vraisemblance des événements, la vie chez les personnages, et au total la vérité dans la peinture [1], peut-être est-ce dans l'autre espèce que nous les rencontrerons, dans les romans comiques. Les acteurs y ont généralement des conditions plus communes; ils ressemblent davantage aux gens qui nous entourent et que nous coudoyons.

Mais là encore, nos recherches seraient en pure perte. Le roman comique et bourgeois n'a pas de meilleure expression, au XVIIe siècle, que le *Roman bourgeois* de Furetière et le *Roman comique* de Scarron, auxquels on peut joindre le *Francion* de Sorel. On n'hésite pas à y reconnaître une déformation de la vérité qui, pour être autre, est également fausse.

Sorel, l'auteur présumé de *Francion* (1622), a moins voulu peindre les mœurs de son temps que réagir contre les romans langoureux. L'observation a moins de part chez lui que la polémique; les traits d'épigramme l'emportent sur les traits de mœurs. Les portraits du temps y prennent les bouffissures de la caricature; Boisrobert

1. « L'intérêt du roman ne se soutient qu'autant qu'il s'approche de la réalité. » (PROUDHON.)

est travesti en Mélibée; Balzac, en Hortensius, et les trois Racan en trois Sallustes. Sans doute, le *Francion* — précisément par le soin de nous mener le plus loin possible des contrées de Tendre et d'Inclination, et de nous faire, par contraste, traverser les plus sales quartiers et les plus modestes taudis — est un des livres les plus édifiants pour l'histoire intime des coutumes, modes, ridicules et opinions d'alors : et, en ce sens, le livre renferme une part de vérité. Mais il faut refuser à *Francion* le nom de roman de mœurs, parce que cette vérité n'y est qu'à l'état latent; on l'y retrouve en la cherchant, mais comme on retrouve les traits de Louis-Philippe dans une poire. C'est la charge. La recherche de la vérité n'était pas la principale affaire de l'auteur, et quand il l'a tenue, il s'est empressé de l'affubler d'oripeaux grotesques. Les épisodes sont aussi bouffons que ceux de Scarron. C'est un vieillard impuissant qui pour connaître encore l'amour se livre à des cérémonies absurdes, vêtu d'une robe de chambre et d'une soutane noire à capuchon. Le voici au fond d'une cuve d'eau où il a jeté sa chandelle; l'instant d'après, sa position est plus ridicule encore; tandis qu'il embrassait un orme, croyant embrasser sa Laurette, Francion, qu'il prend pour Asmodée, lui lie les deux mains; il le laisse se morfondre contre le tronc de l'arbre, tandis qu'il entre chez Laurette. Plus loin, quelque chose pend à une corde sous une fenêtre, c'est un domestique qui sort de chez sa mie; ailleurs, un autre demeure en l'air attaché par son haut-de-chausses à un gros barreau pointu ; ce ne sont qu'inventions cornues, paillards surpris à l'œuvre,

et garrottés « la chemise troussée et attachée au cou »; charlatans, rose-croix, filles dont l'impudeur égale la lubricité, tout un monde malpropre de voleurs, de tire-laine, de pédants ridicules, qui ont à tâche, non de nous présenter le tableau d'une société vraisemblable, mais de nous faire rire à tout prix. C'est le premier mot du Francion : « Nous avons assez d'histoires tragiques qui ne font que nous attrister; il en faut maintenant voir une qui soit toute comique. » (Liv. I, 1.)

Scarron, il est à peine besoin de le faire observer, nous donne moins une peinture qu'une caricature de la société. Du *Roman comique* [1] à un roman de mœurs, il y a la distance du *Misanthrope* à une pantalonnade de la foire. Il est comique, il est bouffon, il est très amusant, mais son comique est celui de la charge, et la charge n'est pas la vérité, elle en est le grossissement ridicule. Qu'est-ce que l'histoire de La Rancune, la nuit où il dut loger dans une hôtellerie pleine de monde? Il partageait son lit avec un malheureux marchand, qui dut bien maudire cet atroce coucheur. La Rancune, mécontent du partage, ne cessait de réveiller son compagnon en lui écrasant la poitrine avec son coude, pour aller prendre par-dessus lui un objet de nécessité dont il feignait d'avoir souvent besoin, jusqu'au moment où il lui en vida le contenu sur la face. Et la façon dont il échange ses vieilles bottes éculées contre les bottes neuves d'un autre compagnon de chambre? Et la chevauchée épique de Ragotin qui retombe à chaque bond de sa bête sur la crosse de

1. Voy. Moreillot, sur Scarron.

son fusil, prise entre son assiette et le pommeau de la selle? Et les sauts du poète dont les braies glissent, et dont la jambe qui n'est pas prise dans l'étrier sert de cinquième jambe au cheval? Et la dispute à l'auberge, où le chapeau de Ragotin a été renfoncé sur ses épaules : on ne peut délivrer sa tête qu'en coupant le feutre avec des ciseaux? Voilà la note du roman entier; ce sont des scènes bouffonnes, d'où l'on a soigneusement écarté toute pudeur, toute réserve, toute mesure; ce sont des imaginations folles, des dégringolades dans l'ombre d'escaliers étroits, des tapes sonores sur des surfaces charnues et rebondissantes, des morsures d'abeilles indiscrètes sur des épidermes intimes, qu'ont rougis de récentes fessées. Scarron n'a pas voulu nous donner un tableau fidèle de la province à son époque, il a voulu nous faire rire, par des moyens un peu gros, mais toujours sûrs. Tant pis pour qui s'en scandalise, car il nous a prévenus. On est d'autant plus à son aise pour l'exclure du nombre des observateurs exacts, que lui même a pleinement conscience de ses exagérations : « Je suis trop homme d'honneur pour n'avertir le lecteur bénévole que s'il est scandalisé de toutes les badineries qu'il a vues jusqu'ici dans le présent livre, il fera fort bien de n'en lire pas davantage, car, en conscience, il n'y verra pas autre chose, quand le livre serait aussi gros que le *Cyrus*. »

Scarron laissait ses charges bouffonnes en province : Furetière, vers la même époque, leur fit franchir les barrières de Paris (1666).

Il s'essaye à peindre des « personnes qui ne sont ni

héros ni héroïnes, qui ne dresseront point d'armées, ni ne renverseront point de royaumes; mais qui seront de ces bonnes gens de médiocre condition, qui vont tout doucement leur grand chemin, dont les uns seront beaux et les autres laids, les uns sages et les autres sots, et ceux-ci ont bien la mine de composer le plus grand nombre. »

En dépit de si belles promesses, ce sont bien encore des caricatures que nous offre le *Roman bourgeois*. La première phrase nous donne le ton : « Je chante les amours et les aventures de plusieurs bourgeois de Paris de l'un et l'autre sexe. Et ce qu'il y a de merveilleux, c'est que je chante sans savoir la musique. » L'auteur débute par une bouffonnerie; son premier mot est un lazzi de polichinelle. Cependant le début du *Roman bourgeois* peut passer pour un tableau de mœurs pittoresque et juste, et l'œuvre de Furetière serait tout autre qu'elle n'est, si la suite n'était si différente du commencement. On revit pendant quelques pages la vie du vieux Paris; on revoit la vieille place Maubert, et, tout proche, l'église des Carmes, rue des Carmes. On assiste à l'office dans la nef pleine de fidèles, au milieu desquels passe et repasse la gentille Javotte, qui tend sa tasse aux offrandes libérales des dévots. Et derrière un pilier, ne quittant pas des yeux la jolie quêteuse, le petit avocat Nicodème roule déjà dans sa tête les moyens d'entamer les négociations avec la belle inconnue. Comme c'est une honnête fille du quartier, le plus sûr est d'attaquer d'abord les parents, et rien n'est si naturel ni si divertissant que le manège de Nicodème multipliant chez le

papa Villochon les consultations et les visites : il l'invite à venir goûter avec lui les lièvres qu'il lui envoie, ils jouent, aux boules, des chapons que l'on mangera tous ensemble chez Villochon. Tout ce récit est intéressant, exact, nullement forcé ou invraisemblable, c'est un petit coin de la vie à Paris en 1666, au quartier Maubert. Mais ces qualités disparaissent bientôt; le naturel est chassé dans la suite, et il ne revient malheureusement pas au galop.

Le mariage projeté entre Nicodème et Javotte est empêché par l'intervention d'une certaine Lucrèce, dite Lucrèce la Bourgeoise, pour la distinguer de la Romaine qui se poignarda. La nôtre est une coquette chez qui on joue, et qui fait signer à chaque nouvel amant une promesse formelle de mariage. Nicodème a été jouer chez Lucrèce et il a signé, lui aussi. Villochon l'apprend; il chasse son futur gendre qui sort de la maison par une scène bouffe, en trébuchant sur le beau-père qui ricoche sur la belle-mère, laquelle carambole sur sa fille qui entraîne la nappe et tout le service en se retenant.

Javotte, redevenue libre, est demandée en mariage par Jean Bedout. C'est un personnage grotesque, qui s'exprime dans le langage fleuri que cultivait Thomas Diafoirus.

Mais Javotte, que son père veut déniaiser avant de la marier, est conduite dans le monde, et nous pénétrons avec elle dans quelques ruelles précieuses dont la peinture serait fort intéressante, n'étaient les bouffonneries dont elle est agrémentée. Javotte y rencontre Pancrace. Elle s'en amourache, refuse Jean Bedout. Son père la met au

couvent, et elle se fait enlever par son préféré. Le reste se passe en coq-à-l'âne et pitreries entre Colantine, le juge, cet imbécile de Belastre, un grand-père de Brid'oison, et le poète Charoselles, autrement dit Charles Sorel, l'auteur de *Francion*.

En dehors de ces quelques romans mieux connus, sans doute les écrivains ne manquent pas, qui ont essayé d'observer et de peindre. L'ont-ils fait avec succès? On en doute, à voir dans quels bas-fonds il faut aller les chercher [1]. Assurément ces œuvres obscures ont leur intérêt. Elles nous font pénétrer dans la vie intime de l'époque, dans la vie à Paris, la vie hors Paris; elles nous promènent de la Place Royale à la Galerie du Palais, du salon à l'église, de la rue aux ruelles : mais elles sont du domaine de l'archéologie, non de la littérature.

C'est par le théâtre [2] que commença le mouvement, et Molière en est le grand promoteur. Le théâtre, chez ses plus illustres représentants, n'avait encore montré que le jeu des sentiments mis en contact ou aux prises, évoluant avec harmonie dans un milieu abstrait. Molière a cherché et créé des types, depuis le temps où chez le barbier Gély, à Pezenas, il observait les clients qui

1. Fournel revient bien découragé de son excursion à travers cette littérature inconnue : Théophile de Viau, *Fragments d'une histoire comique*, où l'on trouve quelques types copiés d'après nature, *le Libertin*, *l'Italien*, *l'Allemand*, *le Pédant*, etc.; J. de Lannel, *Roman satirique* (1624); Tristan l'Hermite, *le Page disgracié, où l'on voit de vifs caractères d'hommes de tous tempéraments et de toutes professions*; Dassoucy, *Aventures*; Douville, *Contes aux heures perdues*; Ysarn, *le Louis d'or*, 1694, sorte de prototype du *Diable boiteux*; et encore C. Le Petit, de Préfontaine, de Pure, etc.

2. Le Théâtre Italien y contribua beaucoup. On peut lire à ce sujet Lintilhac, *Revue critique*, 4 février 1889 : *le Théâtre de la Foire*.

allaient et venaient, jusqu'au jour où Visé le représente accoudé au comptoir d'un marchand de dentelles, absorbé, et qui semblait de ses yeux pénétrants lire dans l'âme des gens. Sa comédie n'est pas faite de complications inextricables : il a trouvé la comédie de caractères. Ce n'est plus le conflit de sentiments impersonnels qui fait le ressort des pièces; il présente à la pleine lumière de la rampe un personnage pris à la foule, qui trouve dans le parterre des originaux multiples ; et ce personnage vit d'une vie assez intense pour qu'il me rappelle des gens de ma connaissance. Aussi peint-il seulement des caractères généraux, que tout le monde a déjà vus. Beaumarchais s'est trompé, plus tard, quand il a voulu renouveler la comédie de caractères par les professions sociales. Ses *Deux Amis* ne sauraient intéresser qu'un parterre de financiers. Molière nous intéresse tous indistinctement. Il a fui les types spéciaux [1]; les siens sont humains au sens le plus large, mais non abstraits. Son Étourdi, son Avare, ses Précieuses, son Tartuffe, son Misanthrope, son Bourgeois gentilhomme vivent dans un milieu réel, ils ont une position sociale plus ou moins élevée, des revenus ou des embarras d'argent, des procès, des dîners, des visites, une haire ou des rubans verts, un pourpoint à aiguillettes ou des canons de chez Perdrigeon.

On ne vit plus alors au théâtre que des types de ce genre, des caractères pris sur le vif et fidèlement obser-

1. Il y a bien des médecins, mais c'est la plus populaire des professions. On sait ce que c'est qu'un médecin; on pourrait savoir moins bien ce qu'est un avoué ou un receveur, un président de chambre ou un inspecteur d'académie.

vés. Parcourez les affiches théâtrales des vingt premières années du siècle et même dès 1690 : elles pourraient servir à La Bruyère pour sa table des matières : *le Distrait* ou *le Joueur* (1695), et voilà pour Regnard ; *le Grondeur* de Brueys (1691); *le Chevalier joueur* (1697); *le Négligent, l'Esprit de contradiction* (1700), et voilà pour Dufresny dont nous remarquerons plus bas les romans; *le Curieux impertinent* (1710), *l'Ingrat* (1712), *l'Irrésolu* (1713), *le Médisant* (1715), et voilà pour Destouches; ajoutez *le Magnifique* de Lamotte (1721); *l'Opiniâtre* (1722) de Brueys; *le Babillard* (1725) de Boissy, et bien d'autres [1] : le théâtre devient une école de morale pratique et d'observation psychologique.

Les scènes prennent l'apparence plus précise de petits tableaux de genre d'après nature. Ils nous transmettent ce que Saurin appelle les *Mœurs du temps*. Les titres même des pièces deviennent réalistes et pittoresques : *la Foire de Bezons, le Retour des officiers, les Eaux de Bourbons, les Fêtes du Cours, les Curieux de Compiègne.*

Il sort de tout ce théâtre oublié de vagues senteurs d'autrefois, de pâles et rapides apparitions de belles dames en robes *couleur du temps*, paniers *à guéridon* ou bien *en considération*, rubans en taffetas du *passage du Rhin*, souliers mignons au *Venez-y-voir* garni d'émeraudes ; de sveltes chevaliers en tunique amarante ou ponceau, leur fine épée relevant par-derrière les lourds pans chargés de larges broderies, galants et spirituels seigneurs qui s'avancent, la jambe cambrée, le tri-

1. Voy. V. Fournel, *la Menue Monnaie de Molière* (Samedi-Revue, septembre 1888 sq.).

corne à plumes sous le bras droit, le bras gauche arrondi, inclinant savamment leur perruque poudrée et enrubannée.

Le roman ne pouvait demeurer étranger à cette innovation.

De fantastique, métaphysique, déréglé, burlesque et toujours faux, il devint d'abord historique, non plus à la façon de *Clélie* ou du *Grand Cyre*, mais, historiquement, plus vrai. On observa le passé, avant d'aborder le présent. Des personnages réels racontèrent leur vie, et furent tenus d'écarter toute invraisemblance, sous peine d'être taxés de mauvaise foi et de mensonge. Des romanciers racontèrent à leur tour les mémoires de personnages fictifs, mais tinrent à honneur qu'on crût vrai leur récit apocryphe, et furent ainsi obligés à la plus stricte vraisemblance [1]. Bientôt, du passé on en vint au présent. L'attention se reporta sur la société de cette fin de siècle, on en décrivit les mœurs et les types; on fit des portraits, des *caractères*; les romanciers amenèrent en France des Siamois ou des Persans en tournée, qui regardèrent, observèrent, notèrent, écrivirent leurs impressions et

1. « C'est un inconvénient qui s'augmente tous les jours par la liberté qu'on prend de publier les Amours secrettes, l'Histoire secrette, etc., de tels et tels seigneurs fameux dans l'Histoire. Les libraires et les auteurs font tout ce qu'ils peuvent pour faire accroire que ces histoires secrettes ont été puisées dans des manuscrits authentiques.... De là vient que l'on s'éloigne autant que l'on peut de l'air romanesque dans les nouveaux romans. » (Bayle, *Dictionn.*, art. Nidhard.) Il faut faire remonter à cette date le goût, qui devait aller croissant, et qui est loin d'être passé, des mémoires, autobiographies, souvenirs, journaux personnels sous toutes les formes qui peuvent rassasier le besoin qu'ont les gens de lettres, comme dit Sainte-Beuve, « de se distribuer au public dans leur chair et dans leur sang. » Voy. Brunetière, *la Littérature personnelle* (Revue des Deux Mondes, 1888).

firent le tableau de Paris pour leurs congénères. Le roman était rentré dès lors dans le réel. Lesage n'est pas le promoteur de ce mouvement ; bien d'autres y ont contribué, mais il a puissamment agi dans ce sens, et son *Gil Blas*, quel que soit le mérite de *Manon Lescaut* ou du *Paysan parvenu*, demeure incontestablement l'œuvre la plus brillante de l'époque. C'est bien la poussée la plus vigoureuse qui ait dévié le roman vers le naturel et la vérité. On fera plus, et on fera mieux après lui, sans doute. On ne contera plus la vie entière d'un héros, mais un épisode de son existence ; on limitera le sujet, parce qu'on approfondira d'autant plus l'étude des mœurs et des caractères. Mais le roman de mœurs que devait illustrer toute une glorieuse génération dans ce siècle-ci, remonte par ses origines à l'époque de *Gil Blas*. Le roman de Lesage n'est que la première et la plus éclatante manifestation d'une évolution depuis longtemps sourde et latente. Ce chef-d'œuvre suit et consacre les nombreuses tentatives qui agitent et soulèvent notre littérature pendant la transition, si mal connue, du XVIIe au XVIIIe siècle. Les plus érudits liseurs ont encore laissé beaucoup à glaner dans cette période. On ne saurait trop louer par exemple M. V. Fournel pour le XVIIe siècle [1], ou C. Monselet pour

1. V. Fournel, *la Littérature indépendante* (1862). On peut y ajouter, du même, préface au *Roman comique*, 1857 ; Colombey, *le Roman au XVIIe siècle* (Revue française, 20 août 1857) ; Manon, *le Roman de Mœurs au XVIIe siècle* (Revue indépendante, 1848, III, 262-291) ; H. Fouquier, *Au siècle dernier*, p. 5-17 ; Colombey, avant-propos à *Francion*, 1858, etc. Il faut lire aussi l'*Histoire des femmes de France*, par l'abbé de Porte, 1760 ; la très complète *Bibliothèque universelle des romans*, en 224 vol., 1775-1789 ; la *Nouvelle bibliothèque des romans*, 112 vol., 1798-1805 ; on peut y ajouter Dutens, *Tables généalogiques des héros de romans avec un catalogue des principaux ouvrages en ce genre*, Londres, 1794 ; A. Marc, *Dictionnaire*

le XVIIIe [1], des curieuses exhumations qu'ils ont faites. Et cependant, pour l'époque qui va environ de 1680 à 1710, à peu près tout reste à dire.

Combien peu, par exemple, se souviennent encore d'une femme qui n'a pas médiocrement contribué à renouveler le roman, Mme de Villedieu, née Desjardins.

Marie-Catherine Desjardins naquit en 1640 à Alençon. Sa mère, qui avait été longtemps attachée à une dame de la cour, avait sans doute rapporté de Paris le goût des romans. Elle en fit lire beaucoup à sa fille. Celle-ci n'attendait que l'occasion de mettre en pratique les beaux exemples qu'elle lisait; elle commença avec un jeune cousin un roman qui la força de fuir la maison paternelle. Elle alla trouver à Paris la dame dont sa mère avait été suivante; elle était jolie, intéressante; la dame la prit chez elle. Elle se fit séduire par un jeune officier, M. de Villedieu, pour se faire épouser. On fit courir le bruit que Villedieu était déjà marié ailleurs; il se battit pour prouver le contraire, et fut tué. Sa veuve sut s'attirer les bonnes grâces de l'archevêque de Harlay, qui, assure-t-on, prit pour sa pénitente une vive sympathie, et la casa dans un couvent. Mais la supérieure s'alarma d'avoir chez elle une romancière qui avait écrit *les Désordres de l'Amour*, et Mme de Villedieu fut priée d'aller se convertir ailleurs. Elle se rendit chez sa belle-sœur, Mme de Saint-Romain,

des romans anciens et modernes, 1819-1828; PIGOREAU, *Petite Bibliographie biographico-romancière*, 1821; ASSELINEAU, *Bibliographie romantique*, 1872; CH. LOUANDRE, trois introductions à ses trois volumes des *Conteurs français* du XVIIe et du XVIIIe siècle; Dr Phil. Heinr. KOERTING, *Geschichte des franzoesischen Romans im XVII Jahrhundert*, Leipzig und Oppeln, 1885-1887.

1. *Oubliés et Dédaignés.*

y resta, et fit connaissance d'un vieux marquis de la Chate, qui l'épousa, puis mourut. La marquise se retira en province, y retrouva le cousin de sa jeunesse ; ils se marièrent, et la femme, se réglant sur son mari, s'adonna au bourgogne, au champagne et aux liqueurs fortes avec une prédilection funeste, dont elle mourut à quarante-trois ans.

Mais ce qui nous intéresse ici, c'est moins sa personne que ses romans. Il faut faire un choix : ils n'ont pas tous la même portée ni le même intérêt pour l'histoire littéraire. *Les Annales galantes de la Grèce*, *les Amours des grands hommes*, c'est-à-dire Solon, Alcibiade, d'Andelot, Caton d'Utique, Bussy d'Amboise ou Socrate, sont de pures fantaisies qui relèvent de la critique de Boileau dans ses *Héros de roman*.

Les *Portraits des faiblesses humaines* nous renseignent trop scrupuleusement sur la vie privée de Périclès, de Tibère, de Lycurgue et de Paul-Émile, pour qu'il y ait lieu de faire cas d'imaginations où l'érudition n'a point eu part. Alcibiade se déguise en Phrygien pour voler en partie d'amour ; Amycla lui fait des scènes de jalousie sur son attachement pour Socrate ; Socrate « se coule entre les arbres » dans l'obscurité pour aller à un rendez-vous galant ; Solon aime Orgine et lui reproche amèrement ses complaisances pour Pisistrate ; comme elle est Salaminienne et qu'un Athénien ne peut l'épouser, il fait des lois nouvelles pour abroger cette défense. « Pour lui faire connaître qu'il ne se donnait jamais si entier à l'État qu'il ne réservât son cœur à l'amour, le même jour qu'il fit graver ses lois sérieuses et politiques sur

les tables où elles devaient être présentées au peuple, il en fit de particulières pour sa maîtresse. » En voici un échantillon :

> Qui veut aimer parfaitement,
> Doit se faire surtout une loi du mystère.
> Des plaisirs de l'amour c'est l'assaisonnement,
> Il faut être jaloux des soupçons du vulgaire.

Comme on reconnaît bien là le ton et les préoccupations du grand législateur! Bien avant Roméo et Juliette, il passe des heures sous le balcon d'Aspasie, sans qu'il soit autrement confirmé que les maisons grecques eussent des balcons; Alcibiade a des audaces et des indiscrétions qui le mettent dans de fâcheux embarras. Il pénètre sournoisement dans le « cabinet des bains » du palais, au moment où la reine de Sparte s'y baigne. Pendant la conversation, ils entendent la voix du roi, et Alcibiade, n'ayant d'autre salut, se plonge dans la baignoire que la reine recouvre d'un drap. Le roi entre, cause familièrement avec sa femme, s'étend sur un divan, s'y endort, et Alcibiade profite de son sommeil pour sortir tout trempé de sa cachette et s'esquiver par la fenêtre. Quel plaisant Alcibiade : une sorte de Chérubin plus entreprenant et plus coupable que l'autre.

Ainsi a d'abord écrit Mlle Desjardins. On retrouvait toujours un peu en elle l'auteur de *la Chambre de justice de l'Amour*, où elle avait fait, en 1668, établir par l'Amour « une chambre ardente » pour « connaître des abus et des malversations » commises en galanterie, et rendre un édit d'Amour « fait au conseil d'État tenu en notre cour de Cythère au plus beau de nos jours, l'an

sept ou huit mille selon le calendrier amoureux, et de notre règne le je ne sais combien.

« *Signé :* L'Amour.

« *Et plus bas :* La Nature. »

Ce n'est pas sans raison qu'on disait d'elle : « Elle se sert pour écrire d'une des plumes de l'Amour. »

Des *Exilés*, d'*Astérie* ou *Tamerlan* et de *Carmante* à *l'Illustre Bassa* ou à *Polyxène*, il y a trop peu de distance pour que nous nous arrêtions à ces divagations métaphysiques.

Mais quand on a éloigné toute une partie de ces œuvres, il en reste d'autres d'un caractère bien différent, *les Annales galantes*, *les Nouvelles*, *le Journal amoureux*, *les Désordres de l'Amour*. Si l'on y retrouve toujours la galanterie un peu précieuse dont Mme de Villedieu abuse avec complaisance et comme par goût personnel, du moins les fictions y sont plus vraisemblables, l'histoire y est moins violentée, on ne sort plus des conditions ordinaires et possibles de la vie. Le romancier y fait preuve d'une grande érudition et de nombreuses lectures, qu'on pouvait déjà démêler même dans les œuvres fantastiques mentionnées plus haut. A travers les invraisemblances, on sentait par instants un terrain solide; on y savait que Solon avait acquis Salamine aux Athéniens, qu'Ovide fut exilé pour « avoir été suspect à l'honneur et à l'amour de César »; on y est assez bien renseigné sur les amis de Socrate, sur les campagnes d'Alcibiade, sur les circonstances de la mort de Caton d'Utique, sur la famille d'Auguste; mais ces vérités historiques accusent davantage la fausseté des caractères, d'autant plus regrettable qu'il eût été si simple de ne pas choisir des personnages connus et historiques.

Il y a plus de vraisemblance dans *les Annales galantes* où perce le souci de la vérité. « *Les Annales galantes*, dit l'auteur, sont des vérités historiques; ce ne sont point des fables ingénieuses revêtues de noms véritables.... J'ajoute à l'histoire quelques entrevues secrètes, quelques discours amoureux : si ce ne sont ceux qu'ils ont prononcés, ce sont ceux qu'ils ont dû prononcer. » Thucydide en personne ne parlerait pas autrement. Mme de Villedieu tient parole, et cite au besoin ses autorités. Il y a eu autrefois une comtesse de Castille qui suivit en France un pèlerin de Saint-Jacques, et quand Mme de Villedieu compose sa nouvelle du *Pèlerin*, elle est forte de l'histoire d'Espagne, règne de Ramire XVI, roi d'Oviedo, tome I, année 941. Il y a eu des *Fraticelles*, et ils ont été condamnés par les papes Boniface VIII et Clément V : Platus en fait un chapitre entier, et Baronius en parle tout au long. Dans *Don Carlos*, les détails sur Charles-Quint et sa famille, sur Philippe II et son mariage avec Élisabeth de France, fille de Henri II, sur le duc d'Albe et le marquis de Posa, sont assez exacts pour qu'on ait quelque temps fait honneur de cette nouvelle à un historien, à Saint-Réal. Que cette érudition soit de fraîche date et un peu superficielle, il est très possible. Le seul fait intéressant pour nous, c'est le souci d'appuyer les aventures des personnages sur la réalité telle que la conte l'histoire ; et n'étaient trop de fines fleurs de galanterie, et trop de madrigaux, on passerait aisément condamnation sur les quelques inventions de la romanesque personne en faveur de ses scrupules d'exactitude. Ce dont il faut lui savoir gré, c'est

encore d'avoir placé ses héros dans les conditions ordinaires de la vie, de les avoir présentés non pas au milieu de négociations importantes, mais ainsi qu'elle nous l'annonce « dans leur dés-habiller ». Dans les aventures du prince de Condé, de Mlle d'Alençon, de Mlle de Tournon, du prince de Parme avec Mlle de Valentinois, le souvenir de la Princesse de Clèves[1] est constant, et les personnages y gagnent de la vie, de l'intérêt. Les *Désordres de l'Amour* racontent les amours de Mme de Sauve, veuve d'un secrétaire d'État sous Charles IX, avec le duc de Guise, le roi Henri III et plusieurs autres. Cette Mme de Sauve est un type assez heureux d'adroite coquette; le tableau de la cour de Catherine de Médicis et de Henri III, cour intrigante, galante et agitée, fait honneur à son auteur, qui n'était alors que femme de chambre de la duchesse de Rohan. Il ne faudrait pas négliger Mme de Villedieu dans une histoire du roman; si, après elle, il restait encore beaucoup à faire pour le respect de l'histoire et la vraisemblance des fictions, elle est en progrès sur ses devanciers, et tout au moins faudrait-il le reconnaître. Ses contemporains ne lui furent pas ingrats[2]. Ses ouvrages étaient assez répandus pour que La Bruyère en fît le livre de chevet des bourgeoises sensibles, dans son portrait si vivant du nouvelliste. Quand il aura disparu, qui portera à ces dames le dernier roman en

1. Tout comme *Zaïde* lui donna la première idée des *Galanteries Grenadines*.

2. « C'est elle qui avec raison a fait perdre le goût des grands romans. Elle s'entendait trop en conclusion pour ne pas composer des historiettes dont le dénouement touche presque toujours à l'exposition. » (VOISENON, *Anecdot. littér.*)

vogue? « qui prêtera aux femmes *les Annales galantes* et *le Journal amoureux*[1]? »

Ce serait l'objet de tout un travail, et assez considérable, que l'histoire du roman pendant cette période. Elle nous écarterait beaucoup trop, pour l'instant, de Lesage. Qu'il nous suffise de constater le changement important que subit le roman pseudo-historique, l'abandon des intrigues inextricables, le respect des vraisemblances. Quelle prodigieuse distance des romans que raillait Gabriel Guéret à *la Princesse de Clèves*, où le tableau de la cour ne le cède qu'au naturel de l'intrigue, à la réalité des acteurs, à la sincérité de leurs sentiments[2]!

Le sujet est celui de combien de romans modernes! C'est *la Nouvelle Héloïse*, c'est *Werther*, c'est *Jacques* de George Sand, c'est *Fanny* de Feydeau, c'est *Volupté* de Sainte-Beuve, c'est la donnée reprise par la presque totalité de nos romanciers, chez qui le dénouement seul diffère. Quelle délicatesse dans les premières entrevues, la présentation au bal, lors du mariage du duc de Lorraine, la passion naissante et encore inconsciente de la princesse, ses résistances, ses aveux involontaires quand elle laisse Nemours emporter son portrait; quand elle se sent

1. L'éditeur de La Bruyère, dans la collection des Grands Écrivains, M. Servois, paraît bien mal renseigné sur Mme de Villedieu. « *Les Annales galantes*, dit-il, étaient, suivant le *Dictionnaire des anonymes* de Barbier, l'ouvrage de Mme de Villedieu. » Point n'était besoin de Barbier et de son dictionnaire, quand il suffisait d'ouvrir le premier volume des œuvres de Mme de Villedieu. Le même éditeur n'en aurait pas été réduit à continuer sa note par cette déclaration : « Nous ne savons quel était l'auteur du *Journal amoureux*. »

2. « Mme de Lafayette dégoûta le public des fadaises ridicules dont nous venons de parler. » (Il s'agit des romans métaphysiques du XVIIe siècle.) *Encyclopédie*, article *Roman*, par le chevalier DE JAUCOURT.

inquiète pour une blessure qu'il a reçue, quand elle refuse d'aller au bal du maréchal de Saint-André parce que le duc n'y sera pas; ses luttes, et l'aveu de cet amour qu'elle fait à son mari dans le parc de Coulommiers, aveu qui stupéfia la vertu indulgente et complaisante des lectrices. Mais la princesse n'avait pas nommé son audacieux galant. Il y a bien du naturel et de l'intérêt dans la façon dont le mari le découvre. Nemours va faire visite à la princesse. Il y va un peu tard, pour la trouver seule. Elle ne le reçoit pas. Le mari est averti que Nemours est chez lui. Il rentre, et demande à sa femme qui elle a reçu. Elle nomme quelques visiteurs, sauf Nemours. « Et Nemours? Ne l'avez-vous point vu, ou l'avez-vous oublié? — Je ne l'ai point vu en effet, répondit-elle; je me trouvais mal, et j'ai envoyé une de mes femmes lui faire des excuses. — Vous ne vous trouviez donc mal que pour lui, répondit M. de Clèves, puisque vous avez vu tout le monde? Pourquoi des distinctions pour M. de Nemours? Pourquoi ne vous est-il pas comme un autre?... D'une personne comme vous, madame, tout est des faveurs, hors l'indifférence [1]. » N'est-ce pas une bien jolie scène? Elles abondent. — Mais les détails sont faux! Le prince de Clèves n'a jamais épousé Mlle de Chartres et n'est pas mort de jalousie, puisqu'il fut tué à la bataille de Dreux en 1561! — Qu'importe, si la vérité générale s'y trouve, et si les acteurs vivent.

Le succès fut très grand. Mme de Lafayette eut même les honneurs de la discussion publique et de l'attaque,

1. « Le contraire de l'amour n'est pas l'aversion, c'est l'indifférence : la haine n'oublie pas. » (CHERBULIEZ.)

dans une brochure contre son roman par Trousset de Valincourt. Il rendait un son nouveau, qui étonna et qui charma. Ce n'était peut-être pas encore le grand roman de mœurs : c'était déjà, dans sa plus gracieuse apparition, la *nouvelle* simple et naturelle [1].

Combien il en faudrait nommer encore, de ces romans vrais, et, comme on dit, *vécus* : les *Mémoires du chevalier de Grammont*, où Hamilton eut le goût de tourner les épisodes « dans le genre agréable et plaisant qui n'est pas le burlesque de Scarron », ainsi que le constatait déjà Jaucourt dans l'*Encyclopédie*; et encore, si l'on voulait être complet, les romans de Mme Gomez, Mme Murat, Marguerite de Lussan, Mlle Durand, la comtesse d'Aulnoy, Mlle de la Force, Mme Petit-Dunoyer, Mlle Lhéritier, Mlle de la Rocheguilhen et bien d'autres, Mme de Xaintonge, d'Ortigue de Vaumorière, de Mailly, de Lesconvel, Gatien Courtilz de Sandras, le grand-père littéraire d'Alexandre Dumas, le vieux; Vignacourt, Serviez, Née de la Rochelle, Beaudot de Juilly, Vanel, Le Noble : ils sont légion! Lorsque, pour prendre un exemple dans cette quantité de romans, J.-B. Née de la Rochelle conte en 1714 sous forme de nouvelle les aventures du maréchal de Boucicaut, ses amours avec Mlle de Beaufort, la jalousie de la reine Isabeau qui l'aime en pure perte, l'assassinat du connétable de Clisson, l'aventure de Charles VI arrêté dans la forêt du Mans par un homme débraillé qui lui prédit ses malheurs

1. On y était si peu habitué que Bayle rendait des actions de grâces à Vaumorière d'avoir fait des romans » qu'on pouvait lire d'un bout à l'autre en moins de deux heures ». (*Dict.*)

futurs : on est frappé de la distance qui nous sépare des aventures d'Ariane ou de Polexandre. Il est bien vrai que le mendiant de la forêt du Mans est devenu, pour ajouter à l'horreur, « un spectre dont le visage était pâle et livide, les yeux étincelants d'un feu sombre, les cheveux hérissés, la barbe dégoûtante d'écume et de sang ». Mais nous citons cette exagération précisément parce qu'elle est à peu près unique dans tout le cours de la nouvelle. Le reste rentre dans le cadre d'une donnée réelle. L'histoire est respectée dans le récit du bal à l'hôtel Saint-Pol où le roi, déguisé en sauvage, dut à la duchesse de Berri de n'être pas brûlé vif dans son maillot résineux, comme ses infortunés compagnons; elle l'est aussi dans l'expédition de Boucicaut entreprise pour défendre Sigismond de Hongrie contre Bajazet; dans le récit de l'assassinat du duc de Bourgogne à Montereau-fault-Yonne; et quant aux intrigues factices qui relient ces faits historiques, si elles sont remarquables, c'est par la simplicité et la vérité de l'invention, le naturel du dialogue, la sincérité de la passion. La scène où Isabeau de Bavière, poussée par l'amour et la jalousie, arrête Boucicaut dans une allée de cyprès, lui avoue sa passion, lui ordonne d'y répondre et s'aperçoit qu'elle n'est pas aimée, est vraie, émouvante, et ne saurait se comparer pour le ton qu'à certaines pages de *la Princesse de Clèves* : « Vous m'avez entendue, Boucicaut, lui dit la reine : je ne parle plus au sujet, je dis à celui que j'aime : M'aimes-tu? Je lui dis : Aime-moi. Je le respecte, Isabeau prie, Isabeau cherche le bonheur qu'on veut lui refuser. Qu'as-tu à répondre? — Madame..... — Je t'ai entendu, tu hésites; Mlle de

Beaufort l'emporte sur moi : je ne lui pardonnerai point cette victoire ; je ne te pardonnerai point ces refus. Oublie ces instants d'abaissement où tu m'as vue, jure de n'en jamais parler. — Je vous le jure, madame. — Éloigne-toi et songe que tu m'as fait rougir. »

Ce goût, non seulement de la vérité générale, mais encore d'érudition historique, d'exactitude minutieuse dans les recherches, trouve son expression assez complète dans un roman de l'abbé Terrasson, un essai de restauration archéologique qui précède d'un grand siècle *Salammbô* ou *le Roman de la Momie* : c'est le *Séthos*, où l'auteur, un érudit et un curieux, essaye de revivre la vie de l'ancienne Égypte. Il connaissait l'antiquité ; il avait traduit en sept volumes la grosse *Histoire universelle* de Diodore de Sicile. Il voulut, dans le *Séthos*, faire une œuvre d'érudition et de morale, qui présentât un tableau de la civilisation antique, et celui d'une vie complète passée au milieu de voyages et d'aventures. Nous suivons le fils d'Osoroth et de Nephté à travers les péripéties de son existence, qui sont autant de prétextes à digressions savantes : Nephté tombe malade, et ce nous est l'occasion d'être renseignés sur l'état de la médecine dans l'ancienne Égypte. Elle meurt, et nous voici au courant des cérémonies religieuses de l'enterrement, des dogmes égyptiens sur la vie future. Séthos grandit, on lui donne un précepteur qui nous offre un plan complet d'éducation. Nous visitons avec son élève l'intérieur de la grande pyramide, nous prenons part à toutes les cérémonies de l'initiation mystique au culte d'Isis, ce qui nous retient durant deux livres entiers. Persécuté par sa belle-mère, voilà Séthos parti en voyage,

et nous à sa suite, nous recevons quelques utiles leçons de géographie ancienne, et nous refaisons le périple de Néchao. On voit le ton de l'ouvrage : c'est, par anticipation, le *Voyage du jeune Anacharsis.*

Le public lettré devenait exigeant. Lorsqu'en 1741 Dufresne de Francheville fera une histoire imaginaire des *Premières Expéditions de Charlemagne*, son livre n'obtiendra aucun succès, parce qu'il retarde, parce que le lecteur est depuis longtemps d'avis que : « il ne faut pas que les romans altèrent les notions qu'il est nécessaire d'avoir sur l'histoire de France [1] ». Il l'avait déjà fait sentir en 1724 à Lafosse — un autre Lafosse que l'auteur de *Manlius* — lorsqu'il avait tenté de raconter les aventures fabuleuses d'*Achille*, prince de Tours, avec *Zaïde*, princesse d'Afrique. Tout au plus passait-on au comte de Tressan de rajeunir les anciennes gestes et de s'inscrire ainsi en tête de nos *médiévistes*; on admettait qu'on relût nos anciens romans d'aventures, consacrés par un long succès, mais pas qu'on en fît de nouveaux. De tant d'œuvres historiques, on conçoit que la vérité historique elle-même soit pour nous aujourd'hui secondaire. Gordon du Percel (Lenglet du Fresnoy), quand il entreprit « de justifier » l'histoire contre elles [2], eût pu mieux employer son encre. L'important est qu'elles éloignèrent du romanesque faux et convenu. Si elles ne sont pas vraies, elles sont vraisemblables, et c'est tout ce qu'on leur demande. C'était déjà, cent ans et plus auparavant, ce que fit le vieux Dumas pour *les Trois Mous-*

1. *Bibl. univ. des romans*, t. XIII, 1777, p. 70.
2. *L'Histoire justifiée contre les romans*, 1735.

quetaires, *la Dame de Montsoreau* ou *Henri III et sa Cour* ; ou plutôt, le vieux Dumas se contenta bien souvent de relire et d'utiliser les romans pseudo-historiques de Mme de Gomez ou de Gatien Courtilz de Sandras, ce dernier notamment, à qui il doit, sans trop s'en être vanté, ses *Trois Mousquetaires* [1].

L'influence de cette littérature nouvelle ne tarda pas à se faire sentir dans les œuvres de pure imagination. La fiction y fut plus sage, moins évaporée ; elle resta plus près de terre et de nous. La vie apparaît comme assez romanesque par elle-même, sans qu'il soit utile d'aller querir des sujets dans la plus folle fantaisie [2].

Rosset compile simplement les faits divers des journaux, et en tire ses *Histoires tragiques de notre temps*, les exploits de la Brinvilliers, de la Voisin, ce que nous appellerions aujourd'hui *les Causes célèbres*. L'*Illustre Parisienne* de Mme de Villedieu est la fille d'un banquier de Paris; elle épouse le prince allemand de ses rêves : elle fait une délicieuse grand'mère à la *Princesse* de nos jours [3], qui a même condition, mêmes aspirations et même destinée. Dans son premier roman, « elle peignait sous de faux noms et avec quelques déguisements les aventures d'une grande dame qui s'était mésalliée ; on la menaça du ressentiment des intéressés si elle menait l'intrigue jusques à la queue du roman. » (Bayle, *Dict.*)

Il faut faire dans ce genre une place à part pour un

1. Voy. Jean de Bernières, le *Prototype de d'Artagnan* (Revue Bleue, 10 mars 1888).

2. « La vie ressemble plus souvent à un roman, qu'un roman ne ressemble à la vie. » (G. Sand.)

3. *Princesse*, par M. Ludovic Halévy, de l'Académie française.

romancier assez inconnu. On a su qu'il existait, quand il fut mort. C'est Grégoire de Challes. Tout ce qu'on connaît de sa vie se trouve dans son *Journal d'un voyage aux Indes Orientales*. On y apprend qu'il fit ses études au collège de la Marche, qu'il servit d'abord dans l'armée, fut clerc d'avocat, puis avocat, et mena une vie vagabonde. Tantôt on le trouve au Canada, où les Anglais le font prisonnier en 1687 ; tantôt on le voit traverser le Portugal, l'Espagne ou la Suède. Il repart pour Jérusalem, où il se fait encore prendre par les Turcs qui le mettent en prison. Ce qu'on nous apprend d'ailleurs sur le caractère de cet homme nomade achève d'en faire un original, un *bohème* errant. On lit dans le *Journal littéraire de la Haye*, 1687, que, « d'un côté, de Challes était un fort aimable homme, gai, plaisant, enjoué, libertin, débauché même et surtout grand buveur; mais que, d'un autre côté, c'était un esprit brusque, satirique, mordant, emporté, pétulant, ennemi juré des moines et cependant superstitieux jusqu'à la puérilité ». Voilà notre homme joliment habillé. Tout ce qui nous intéresse ici, c'est qu'il est l'auteur d'un roman, *les Illustres Françaises*, qui fut assez goûté pour que Collé y puisât sa comédie de *Dupuis et Desronais*, et pour qu'on mît encore au théâtre quelques autres de ces histoires, celle du comte de Livry et de Mlle de Mancigny, et encore celle de Sylvie.

Pourquoi ce titre : *les Illustres Françaises*? On n'en sait trop rien. Les dames sont, il est vrai, Françaises ; mais illustres, elles ne le sont pas par l'histoire, elles le sont moins encore par la vogue du roman où elles figurent, et qui les a médiocrement illustrées. Il n'y a là ni héros,

ni noms connus, et c'est précisément un excellent titre à notre attention. Ce sont des nouvelles bourgeoises, remarquables seulement par la simplicité des inventions, la vérité des peintures, le réalisme des épisodes. La meilleure preuve en serait dans le drame qui fut tiré de son histoire de Sylvie. On en fit une tragédie bourgeoise jouée en 1741 [1]. Elle ne réussit pas à cause de la nouveauté qu'elle apportait. « Le titre de tragédie bourgeoise étonna beaucoup alors et révolta pour ainsi dire. » On n'était pas accoutumé encore à partager l'intérêt entre la convention et la vérité.

Les Illustres Françaises sont un roman à tiroirs, où la composition est absente. C'est l'histoire de quelques personnages réunis fortuitement, et dont chacun fait le récit de sa vie ou de ses amours, à mesure qu'il en est prié : et l'auteur s'arrange de façon à les en faire prier jusqu'à concurrence de dix récits. Quand la dizaine est complète, le livre est fait.

Un cavalier est arrèté au coin d'une rue par un embarras de voitures. Un magistrat, du fond de son carrosse, le remarque et le reconnaît : c'est son vieil ami, Desfrancs, longtemps perdu de vue. Il l'appelle, Desfrancs monte dans le carrosse de Desronais. Ils se revoient deux jours après, ils se racontent leur vie, et voilà le roman amorcé.

La première de ces histoires est une des plus attrayantes. Il serait inutile de la raconter ici après la jolie analyse qu'en a faite Saint-Marc Girardin à propos de la

1. *Silvie*, tragédie bourgeoise, un acte en prose et un prologue, anonyme, 17 août 1741.

pièce de Collé. C'est une peinture délicate et fine de l'égoïsme paternel, une protestation du père contre l'institution du mariage qui va lui enlever sa fille et une partie de ses biens.

La figure de ce beau-père malgré lui, est d'une touche délicate et heureuse. Le thème était difficile : il y avait tant de chances de verser ou dans l'odieux ou dans le grotesque ! C'est merveille combien de Challes a su garder la mesure.

Le père, Dupuis, n'est ni si larmoyant ni si ennuyeux que Zarès ; et il y a loin de la gracieuse Mlle Dupuis à *Mon Isménie*[1].

Toutes ces histoires, et celle de M. de Terny et de Mlle de Bernay, et celle du comte de Vallebois et de Mlle de Pontois, et celle du comte de Livry et de Mlle de Mancigny, sont dans le même ton agréablement moral ; l'invention y est simple et vraie, le thème assez peu varié : c'est le *problème de la jeune fille* qui généralement l'occupe ; c'est l'histoire de deux amants honnêtes qui reculent au moment de commettre la faute, c'est celle d'une jeune fille qui donne l'exemple que la sagesse et la vertu suffisent pour arriver à une haute fortune ; c'est le conseil recommandé aux pères de ne pas forcer leur fils à une vocation pour laquelle ils n'ont pas de goût ; c'est l'aventure d'un libertin ramené dans le droit chemin par une honnête femme qu'il voulait séduire, tous sujets simples, qui nous font pénétrer dans l'intérieur de

1. *Le Paria* de Casimir Delavigne, et Labiche. — C'est dans cette histoire que de Challes risque un néologisme qui n'a pas fait fortune : « Il était évident que Mlle Dupuis me *perfidait* » pour me *trompait*.

ménages bourgeois où circulent des gens bien vivants, qui vont chez « le pâtissier », qui mangent « des fricassées de poulets », des femmes qui portent des « jupes de crépon noir » et qui « se piquent les doigts » en faisant de la tapisserie.

Dufresny, outre ses comédies et ses chansons, a composé quelques œuvres en prose au milieu desquelles, si nous pouvons négliger l'histoire gauloise, fantastique et satirique du *Puits de vérité*, parue en 1698, nous devons au moins démêler les *Amusements sérieux et comiques*, imprimés pour la première fois en 1699, et plusieurs *Nouvelles* insérées dans le *Mercure*. Les *Amusements* sont le récit du voyage d'un Siamois en Europe; il regarde; il observe, il note ses impressions : c'est comme un premier état des *Lettres persanes*, qui sont de 1721. Le Siamois de Dufresny fait de la société qu'il traverse un tableau pittoresque et suffisamment exact pour figurer au nombre des peintures vraies de l'époque. Nous voici à la Cour : « c'est un pays très amusant; on y respire le bon air, les avenues en sont riantes, d'un abord agréable.... Je ne sais si le terrain de la cour est bien solide, j'ai vu de nouveaux débarqués y marcher avec confiance, et de vieux routiers n'y marcher qu'en tremblant ». Ailleurs, il note l'impression qu'il rapportera de l'animation qui règne à Paris : « En voyant votre Paris je m'imagine voir un grand animal. Les rues sont autant de veines où le peuple circule. » L'Opéra le charme : « c'est un séjour enchanté, le pays des métamorphoses, un coup de sifflet vous fait trouver dans le pays des dieux, un autre coup de sifflet vous ramène dans celui des fées; les fées

de l'Opéra enchantent comme les autres, mais leurs enchantements sont plus naturels, au blanc et au rouge près. » Ce sont aussi des portraits, qu'on dirait détachés de la galerie de La Bruyère : « Les femmes de Paris sont des oiseaux amusants qui changent de plumage trois ou quatre fois par jour »; et cette répartition ingénieuse : « Les femmes de Paris, quoique habitantes de la même ville, sont divisées en plusieurs nations différentes; on y trouve la nation policée des femmes du monde, la nation sauvage des provinciales et des bourgeoises du mauvais ton, la nation libre des coquettes, la nation douce et tranquille des femmes qui trompent leur mari et ont pourtant intérêt de le ménager; la nation aguerrie des femmes d'intrigue, la nation timide (mais il n'y en a presque plus de celles-là), la nation barbare des belles-mères, la nation fière des bourgeoises qualifiées, la nation errante des visiteuses régulières, la nation indomptable des prudes et des médisantes. » Ce sont ainsi des réflexions, des anecdotes, à la façon de celles des *Caractères*; des maximes où perce toujours l'observation pénétrante de la réalité, et parfois même un pessimisme étrange, à cette époque et chez un tel homme, comme dans cet étonnant jugement sur la vie : « Un enfant de quatre jours est déjà assez vieux pour mourir. » Quant aux *Nouvelles* écrites de 1710 à 1712, *le Mariage par intérêt*, *l'Aventure du carnaval*, etc., elles sont assez vraisemblables pour pouvoir toutes porter le titre que porte l'une d'entre elles : *Histoire toute véritable.*

L'imagination des auteurs est redescendue du ciel, ou plutôt de la lune sur la terre. Ils se sont avisés de

regarder autour d'eux, et bien leur en a pris. L'observation directe des hommes et de leurs mœurs remplace les billevesées d'antan : et certains même n'allèrent pas au delà, négligèrent ou supprimèrent l'intrigue, oublièrent de relier logiquement leurs observations, pour lesquelles ils réservèrent l'intégrité de leur génie, quand ils écrivirent *les Caractères*, *le Diable boiteux* ou les *Lettres persanes*.

CHAPITRE II

LESAGE ET L'ESPAGNE

I

Les romans de Lesage attestent une autre influence que celle des romans contemporains : c'est celle de l'Espagne. Il pratiquait beaucoup la lecture des écrivains espagnols. Nous avons vu pourquoi il se tourna vers eux, le duc de Lyonne les lui ayant désignés. Mais si le duc lui indique les Espagnols, et non pas d'autres, la littérature castillane et non l'italienne ou l'anglaise, la raison en est que l'Espagne était alors fort à la mode. Villemain a eu tort de croire « cette mine abandonnée depuis Corneille ». L'Espagne conservait encore l'attrait qu'elle avait pour les Parisiens au temps du *Cid*, que leur avaient transmis Scarron et Thomas Corneille, et qui se continuera par Lesage, par Florian, par Beaumarchais jusqu'à Chateaubriand, V. Hugo et toute l'école romantique.

D'abord les événements politiques avaient singulièrement rappelé l'attention publique vers ce pays. Dès 1660, le mariage du roi avec Marie-Thérèse d'Autriche, fille de Philippe IV, avait été une occasion à la cour pour se remettre à l'espagnol.

Quand la reine arriva, son royal mari, conte Mme de Motteville, feignit quelque temps d'ignorer l'espagnol, puis un jour il le parla couramment. On n'avait pas eu le temps de désapprendre la langue depuis l'époque (1617) où Cervantès déclarait : « En France, ni homme ni femme ne laisse d'apprendre la langue castillane. » (*Persiles y Sigismunda*, III, 13.)

En 1659, une troupe de comédiens espagnols étant venue à Paris sous la direction de Sébastien Prado, avec un prologue chanté d'Antonio de Solis (*Théâtre français*, Lyon, 1674), avait encore obtenu de vifs succès.

Depuis la mort de Marie-Thérèse (1683), des faits plus graves avaient mis l'Espagne à l'ordre du jour. Lesage entreprend ses études espagnoles l'année même où l'attention publique se tourne du côté des Pyrénées. On pressent et on craint l'avenir.

La duchesse d'Orléans se fait l'écho des conversations de Fontainebleau : « Ce serait un grand bonheur pour l'Europe si la reine d'Espagne avait un enfant, garçon ou fille : tout serait bon, pourvu qu'il vécût; car il ne faut pas être prophète pour deviner que si le roi d'Espagne meurt sans enfant, il s'élèvera une terrible guerre; toutes les puissances prétendent à sa succession; aucune d'elles ne voudra céder à une autre, et il n'y aura que la guerre qui pourra décider [1]. »

C'est que dans les premiers jours de février 1699, on avait appris avec stupeur la mort du prince électoral de Bavière, mort brusque, inattendue, à laquelle on soup-

1. Correspondance de Mme la duchesse d'Orléans, 1er octobre 1699.

çonnait de n'être pas étranger le conseil de Vienne. Il s'était bien débarrassé déjà de la reine, fille de Monsieur, qui n'avait point d'enfants et qui prenait, au gré du conseil, trop d'ascendant sur l'esprit de son mari. La mort du prince « plongea l'Europe dans la douleur et dans le trouble des mesures à prendre sur l'ouverture de cette prodigieuse succession. » (Saint-Simon.)

Le legs fait en 1700 au duc Philippe d'Anjou avive encore les cupidités et les curiosités internationales. L'Empire, l'Angleterre, la Hollande, la Prusse et bientôt le Portugal et la Savoie prennent les armes. A partir de ce moment, c'est un branle-bas européen dont l'Espagne est la cause, et dont la France fait les frais. On compose des vers, et il court des épitaphes pour le feu roi :

Cy-gist Charles, roi des Espaignes,
Qui de sa vie ne fit campagnes,
Point de conquêtes, point d'enfants.
Que fit-il donc pendant trente ans
Qu'il régna sur tant de provinces
Accompagné de tant de princes?
Vous le dirai-je promptement?
Il ne fit rien qu'un testament [1].

Les journaux ne sont pleins que de nouvelles d'Espagne, des préparatifs de guerre, des bulletins de batailles, des chicanes sur la validité ou sur la nullité du testament, de la renonciation faite autrefois par Marie-Thérèse [2], et aussi de pamphlets comme l'*Entretien de Marphorio et de Pasquin sur le testament de Charles II, roi d'Espagne* (1700).

1. *Bib. nat.*, collect. Dangeau, mss, f. fr., 22 817, lettre à de Lyonne, 1702.
2. Cf. Mignet, *Négociations relatives à la succession d'Espagne*, collection des documents inédits, 4 vol. in-4°.

Les relations diplomatiques ou privées se multiplient. La belle-sœur du roi est en correspondance suivie avec Marie-Anne de Neubourg, la seconde femme de Charles II. « Je reçois quelquefois de la reine d'Espagne de fort aimables lettres », dit-elle le 1er octobre 1699. On est au courant des petites chroniques de Madrid. On sait que la reine d'Espagne obtient tout de son mari, en éloignant ou en approchant la nuit son lit qui est à roulettes[1].

Pour ne pas connaître l'Espagne et pour ne pas s'y intéresser, il eût fallu vivre bien à l'écart et être bien peu au fait des nouvelles littéraires. Le nombre est incalculable, vers cette époque, des relations, récits, notes, journaux ou mémoires sur l'Espagne. Les ambassadeurs, envoyés, diplomates de tout genre, voyageurs, touristes, avaient amplement informé les Parisiens sur les mœurs de nos voisins.

Lesage venait au moment où l'Espagne retrouvait depuis quelques années, en littérature, un regain d'intérêt et d'actualité.

En 1659, Gilbert Saulnier, seigneur du Verdier, avait fait son *Abrégé de l'histoire d'Espagne*. Peu après, en 1662, Chapelain, le traducteur de *Guzman d'Alfarache*, publie sa correspondance avec un ambassadeur en résidence à Madrid, Carel de Sainte-Garde. Il le renseigne avec une assez grande compétence sur les auteurs, la langue d'Espagne, il le charge de lui procurer des ouvrages espagnols. Deux ans avant, il avait déjà utilement aidé les solitaires de Port-Royal à la confection de leur

1. Duchesse d'Orléans, *Mémoires*, édit. Brunet, I, 372.

Nouvelle Méthode espagnole, que signa Lancelot, sous le pseudonyme de M. de Trigny. Depuis un an ou deux, les relations de tous genres se sont multipliées : c'est, en 1666, Van Aarsen de Sommer-Dyck qui raconte son *Voyage d'Espagne*, tandis que Bertault donne sa *Relation de l'État et du gouvernement d'Espagne*, trois ans avant son *Journal du voyage d'Espagne contenant une description fort exacte de ses royaumes et de ses principales villes* (Paris, 1669), rapporté de son voyage dans l'ambassade du maréchal de Grammont, lors du mariage de Marie-Thérèse. En même temps, un autre attaché d'ambassade, Muret, qui accompagnait Georges d'Aubusson, archevêque d'Embrun, publie ses *Lettres écrites de Madrid en 1666 et en 1667*[1].

Lesage naissait donc, en 1668, à une époque tout imprégnée de l'air espagnol. Plus tard, quand il commence à comprendre et à lire, il trouve dans le public lettré et studieux les mêmes prédilections. En 1687, le P. Bouhours bourre encore sa *Manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit*, de citations espagnoles, empruntées à Lope, à Mariana, au « sublime Gracian ».

Le courant est établi et il persiste.

Entrez dans un salon en 1691. Il n'est bruit que du retour de Mme d'Aulnoy. Avez-vous lu sa *Relation du*

1. Publiées en 1879 par M. Morel-Fatio. Carel de Sainte-Garde, à son tour, — c'est du moins lui que M. Morel-Fatio désigne comme l'auteur, — prend ses notes, étudie, observe et consigne ses observations dans ses *Mémoires curieux envoyés de Madrid, sur les festes ou combats de taureaux, sur le serment de fidélité qu'on preste solennellement aux successeurs de la couronne d'Espagne, sur le mariage des Infantes, sur les proverbes, les mœurs, les maximes et le génie de la nation espagnolle*. Paris (1670).

voyage d'Espagne? Quel esprit et que de jolies choses! les dames de Bayonne qui portent un petit cochon de lait sous le bras comme nous portons nos petits chiens, les chambres d'Espagne chauffées par des brasiers remplis de noyaux d'olives qui font mal à la tête; et cette cuisine à l'ail et au safran, qui la réduit à un jeûne rigoureux; et ce banquier à qui elle faisait voir sa montre, et qui l'a gardée; et la fort plaisante mort de Philippe III rôti devant un *brasero* que le sommelier du corps avait seul le droit d'écarter, — mais il était absent; — et les joutes à coups d'œufs remplis d'eau parfumée, et les cascades, non parfumées celles-là, des vases nocturnes au cri de *Agua va!* et les courses de taureaux, et les *autodafés*, et tout enfin, car il faut tout lire!

Et ce qu'il fallait lire aussi, c'étaient les *Lettres* de Mme de Villars à Mme de Coulanges, moins fantastiques que le récit précédent, moins *conte de fée*, moins romanesques et moins épisodiques, mais si exquises et si pures de forme! Tout à l'Espagne! L'année où Lesage publie son premier choix de pièces espagnoles traduites (1700), le brillant Fléchier fait l'*Histoire du cardinal Ximenes*, histoire que refera, quatre ans après, de Marsollier.

Les travaux sur l'Espagne se multiplient, tandis que Lesage l'étudie et lui fait ses emprunts. En 1707, l'année de *Don César Ursin* et du *Diable boiteux*, Juan Alvarès de Colmenar initie ses contemporains aux *Délices de l'Espagne et du Portugal* (Leyde, 5 vol. in-12).

En 1709, paraît à Rouen une traduction de l'*Histoire du cardinal Alberoni*. Pendant ce temps, l'abbé de Vayrac tra-

vaille à son gros ouvrage, l'*État présent de l'Espagne*. Ses trois forts volumes ne parurent qu'en 1718, mais il nous apprend lui-même qu' « ils étaient en état de voir le jour en 1710 ». Il y étudiait dans le plus grand détail la géographie de l'Espagne, la maison du roi, charges du palais, étiquette de la cour, l'histoire des familles nobles, faisait un tableau exact de l'organisation politique et administrative. Lesage a pu et dû y puiser bien des renseignements pour la dernière partie de *Gil Blas*. Llorente demande comment un Français eût pu connaître tant de noms de familles nobles réellement existantes, et il conclut que Lesage a copié *Gil Blas* en Espagne. Mais Lesage n'avait pour se renseigner qu'à ouvrir Vayrac, il lui était facile de trouver des noms dans un livre récent. Victor Hugo y a bien puisé plus tard pour peupler le palais où Ruy Blas devient ministre [1].

En même temps, un autre abbé, Vertot, achevait sa grande *Histoire des Révolutions de Portugal* (1711). Puis c'est Vayrac encore donnant en 1713 ses deux grammaires, l'une espagnole en français, l'autre française en espagnol. Puis c'est, en 1717, l'*Histoire publique et secrète de la cour de Madrid depuis l'avènement de Philippe V à la couronne*. Aussitôt après, M. de la Torre publie, en 1720, les *Mémoires et Négociations secrètes de Ferdinand Bonaventure, comte d'Arrach, ambassadeur à la cour de Madrid depuis 1695 jusqu'au premier traité de partage*.

Vayrac, cependant, n'est pas oisif. En 1724, il donne au public, d'abord une *Relation des obsèques du roi D. Luis*,

1. Cf. M. Fatio, *Études sur l'Espagne*, p. 216.

puis un ouvrage bien plus considérable, cinq volumes d'*Histoire des Révolutions d'Espagne*[1].

Par contre-coup, en Espagne, on s'occupe beaucoup de la France. On y admire Louis XIV. Le comte de Fuensaldaña rend cet hommage, qu'a recueilli Bouhours (*Manière de penser*), aux qualités personnelles de notre roi : *le sobra ser rey*, il est roi par-dessus le marché.

On joue à Madrid *le Misanthrope*, qu'a traduit D. Juan Jose Lopez de Sedano ; *Athalie*, traduite par Llaguno y Amirola ; *Andromaque*, dans la version de Luciano Comella, et le temps n'est pas si éloigné où la comtesse de Lemos ouvrira son *Academia poetica del buen guesto*, sur le patron de l'Hôtel de Rambouillet. Là devaient présider Ignacio de Luzan, qui rapportait les modes parisiennes de son séjour comme secrétaire d'ambassade à Paris chez le duc de Huesca, et Luis Jose Vélasquez, qui, dans son *Histoire de la poésie espagnole*, fait une revue critique des poètes français. Les deux littératures se pénètrent intimement. L'influence mutuelle des deux pays[2] est telle que les philosophes s'en inquiéteront, vilipenderont et malmèneront l'Espagne et les Espagnols. M. Morel-Fatio a bien joliment marqué le rôle des philosophes au XVIIIe siècle relativement à l'Espagne. « A leur avis, l'Espagne, pays du fanatisme et de l'ignorance, opprobre des nations civilisées, ne mérite que le dédain.... Nos philosophes ont crayonné en quelques

1. Les *Mémoires* de Saint-Simon, qui font un tableau si saisissant de l'Espagne au temps de son ambassade, n'ont été publiés qu'en 1788. Ils couraient bien sous le manteau, mais on ne peut les mettre au nombre des livres ayant eu alors quelque action sur l'opinion publique.

2. Les perruques elles-mêmes furent, vers 1700, *à l'espagnole*.

traits une Espagne et des Espagnols qui, aujourd'hui encore, nous obsèdent et dont nous avons de la peine à nous défaire. Au nom d'Espagnol, impossible à un Français, quel qu'il soit, de ne pas voir tout d'abord un homme armé d'une guitare, se chauffant au soleil ou fredonnant sous la grille d'une fenêtre. On ne nous ôtera pas facilement cet Espagnol-là de la tête. C'est la faute de Montesquieu et de Voltaire[1]. »

Si nous quittons le terrain de l'histoire pour le domaine de la fantaisie et de la fiction, tout confirme ces premières constatations du goût espagnol en France. Pendant la période de transition entre le XVIIe et le XVIIIe siècle, que de traductions, d'adaptations, d'imitations par Mlle de Scudéry, Douville, de la Geneste, Saint-Réal, de Préchac, qui a beaucoup contribué à l'acclimatation en France des romans espagnols, la Roche-Guilhen, Vanel, etc.[2]! C'est à ce moment que Lesage se mit à apprendre, pour la mettre à contribution, la littérature castillane : il ne pouvait tomber plus à propos. Et il ne faut pas croire que ces productions hispano-françaises fussent seule-

1. MOREL-FATIO, *Étud. sur l'Espagne*, 1re série, p. 65-66. Il cite, à ce propos, deux passages curieux et caractéristiques, la 78e *Lettre persane* et *Essai sur les mœurs*, ch. CLXXVII.

2. On peut citer au hasard : Lesage naît en 1668, un an après la traduction par de la Geneste des *Sept Visions* de Quevedo; en 1670, *Zayde*; en 1673, *Don Carlos*, nouvelle historique que Mme de Villedieu fit signer à Saint-Réal; 1679, *Don Sébastien, roy de Portugal*, nouvelle historique; en 1680, trad. des *Nouvelles* de dona Maria de Zayas; de Préchac, *Voyage de la reine d'Espagne*; du même, 1683, *le Bâtard de Navarre*; même année, la Roche-Guilhen, *Histoire des guerres civiles de Grenade*; Vanel traduit de Montalban *les Mariages mal assortis*, 1684; Mme d'Aulnoy, *Nouvelles espagnoles*, 1692; *Histoire de Henri IV de Castille l'Impuissant*, 1695, anonyme; en 1696 : *Inès de Cordoue*, par Mlle Bernard; *Don Antoine, roi de Portugal*, par Mme de Xaintonge; *Guzman d'Alfarache*, par Bremond, etc.

ment l'écho lointain d'un engouement déjà fini, la queue pour ainsi dire d'une évolution littéraire perpétrée. Non, Lesage se mettait à écrire à un moment où cette faveur était complète et franche.

On n'a pas assez marqué ce rôle prépondérant de l'Espagne en littérature à cette époque, en dehors de Lesage, qui s'est en somme contenté de prendre la file et de suivre le courant. Laharpe lui-même s'y est trompé quand il a dit : « Lesage qui eut un goût particulier pour la littérature espagnole dans un temps où tout le monde l'abandonnait. » C'est le contre-pied de la vérité. Il y a là, au contraire. toute une période d'*hispanisme*, si je puis dire, qui renoue la chaîne entre le début du XVII[e] siècle et la fin du XVIII[e]. Les gens de cette époque donnent la main à Corneille et à Scarron d'un côté, de l'autre à Florian et à Beaumarchais.

Quand Lesage publiait son *Théâtre espagnol* (1700), puis *le Point d'honneur* (1702), *Don César Ursin* et le *Diable boiteux* (1707), puis la première partie de *Gil Blas* en 1715, il n'étonnait pas un public habitué à lire les nouvelles de Baudot de Juilly, comme sa *Germaine de Foix. reine d'Espagne* (1701), ou la traduction des *Nouvelles* de Cervantès par Pierre Hussein (1713), ou encore les récentes traductions des livres cultistes de Balthazar Gracian. Entre les deux premières parties de *Gil Blas*, de 1715 à 1724, chaque année voit naître un ou plusieurs livres dans le goût espagnol [1]. Les *hispanisants*, si l'on

1. Par exemple : en 1719, l'*Histoire de la conquête de Grenade* de Mme de Gomez et des *novelas* à foison : *Don Juan et Isabelle*, nouvelle portugaise, *Don Pèdre d'Aguilard*, nouvelle espagnole; en 1720, *Vie de Pedrille*

peut ainsi dire, sont légion. Ils sont quelques-uns surtout, Lesage, Mme de Villedieu, Milon de Lavalle, de la Geneste, et par-dessus tous Le Gendre de Richebourg, qui écrivent pour ainsi parler les yeux braqués au delà des Pyrénées [1]. Ce dernier fournit à cette époque un répertoire complet de romans à l'espagnole : en 1733, *les Aventures de Clamades et de Clarmonde*; en 1735, deux nouveaux volumes, *les Aventures de Flore et de Blanchefleur*; en 1737, d'autres aventures encore, celles de *Don Ramire de Roxas et de dona Leonor de Mendoce*; en 1738, *Persile et Sigismonde*, nouvelle imitée de Cervantès, et ainsi de suite. Il n'y avait qu'un écrivain qui eût autant hispanisé dans le même temps, par une sorte de concurrence assez piquante : et c'était Lesage, qui semblait riposter à chacun des volumes de Richebourg par un roman de sa façon : en 1734, *Estebanille Gonzales*; en 1735, dernière partie de *Gil Blas*, et en 1736 *le Bachelier de Salamanque*. C'est Richebourg qui eut le dernier mot puisqu'il continua après que Lesage se fût tu : faible avantage dont il ne lui reste même pas l'ombre

del Campo dans le goût espagnol, par Thibault; en 1722, *Relation historique et galante de l'invasion d'Espagne par les Maures, tirée des plus célèbres auteurs de l'histoire d'Espagne*, en même temps qu'une *Suite nouvelle et véritable de l'histoire et des aventures de don Quichotte de la Manche, traduites d'un manuscrit espagnol de Cid Hamet Benengely, son véritable historien*; en 1723, l'*Inès de Castro* de Bermudès, rajeunie par Lamotte, qui donne à Legrand l'occasion de sa parodie, *Agnès de Chaillot*; en 1724, l'*Histoire de don Juan de Portugal*, etc.

1. Mme de Villedieu, *les Galanteries grenadines*; Milon de Lavalle, *les Frères jumeaux*, nouv. espagn., 1730; M. de Castera, *Relation de la découverte du tombeau de l'enchanteresse Orcavelle avec l'histoire tragique de ses amours* (1730), traduite de Inignez de Medrane; de la Geneste, *le Coureur de nuit ou les neuf aventures du chevalier don Diego de Quevedo*, traduction, 1731; en 1732, l'année de *Guzman d'Alfarache*, un gros roman espagnol, *Hyacinthe*.

aujourd'hui : Lesage les écrase tous, et, mieux encore, il a seul survécu.

Le théâtre ne dément pas le roman. Les auteurs dramatiques de Paris continuent de faire émigrer sur notre scène, pièce par pièce, le répertoire espagnol. Il ne se passe pas une saison qui ne voie éclore deux ou trois adaptations. Lope de Vega, Calderon, Tirso de Molina, Mendoza, Rojas, Guilhen de Castro, Canizarès sont les grands fournisseurs d'idées. Quinault, Boisrobert, Dorimon, Montfleury fils, Rosimont, Lambert, Devilliers, Brécourt, sont leurs débiteurs. Sans parler de Molière ni de Thomas Corneille, celui qui contribue peut-être le plus à cette intrusion de l'Espagnol chez nous, c'est Scarron, « le grand translateur », comme l'appelle Sarrazin. Avant *le Point d'honneur* de Lesage, il avait mis au théâtre *Jodelet duelliste* (1653), et *l'Ecolier de Salamanque* (1654) a précédé *le Bachelier*. Le père de Gil Blas donne la main à celui de Ragotin, mais de haut. Ce n'est pas seulement par son théâtre que Scarron mérite une mention spéciale dans la liste des espagnolisants.

Mais Scarron est l'initiateur en France de la *nouvelle*, genre propre à l'Espagne, dont Lesage usera largement, et qui depuis s'est si bien acclimaté chez nous que nous en avons oublié l'origine. C'est dans le *Roman comique* (1651) que Scarron a écrit cette page intéressante pour l'histoire du roman, où le conseiller souhaite « qu'on revienne à la vérité dans les ouvrages, et qu'on renonce à tant d'absurdes fictions héroïques dont le récit n'en finit pas. »

Roquebrune est d'un autre avis, mais Roquebrune est un personnage grotesque, et Scarron pense comme le conseiller. Il l'a prouvé par de fréquentes traductions de *novelas*. Ainsi que fera plus tard Lesage, il insère, au cours du roman, dans des intervalles qu'il ménage, des épisodes et des récits, et ce sont des translations de nouvelles espagnoles : *la Dame invisible*; *A trompeur, trompeur et demi*; *Juge dans sa propre cause*, etc. La mode s'en répandra par les romans de Lesage, de Marivaux, de J.-J. Rousseau, et d'Alembert s'en plaindra : « Quand je rencontre un de ces épisodes, je suis tenté de déchirer le feuillet. Eh! mon Dieu, dis-je tout bas à l'auteur, si vous avez de quoi faire deux romans, faites-en deux et ne les mêlez pas pour les gâter l'un et l'autre [1]. » C'est ce que faisait quelquefois Scarron. Les épisodes qu'il n'a pu enchâsser dans son roman, il les publie à part : comme *le Châtiment de l'Avarice*, *la Précaution inutile*, *Plus d'effets que de paroles*, que Quinault et Boisrobert ont mis l'un et l'autre au théâtre. Voilà pourquoi, malgré la différence considérable qui les sépare l'un de l'autre, il faut mentionner Scarron parmi les prédécesseurs directs de Lesage.

Ces adaptations avaient la faveur du public. Il suffit de parcourir le répertoire des pièces qui firent courir Paris de 1660 à 1700 [2] pour comprendre l'engoûment dont le

1. Fréron, *Ann. littéraire*, 1756, I, 114 : « Tout épisode est vicieux quand il n'est point amené par le sujet ou qu'il n'y amène pas lui-même quelque chose. La raison en est simple; c'est que l'on ne doit jamais quitter ce qu'on a à dire pour parler de choses dont on n'a point à parler. »

2. Voici quelques titres, sans remonter au *Festin de Pierre* de Devilliers (1658), que suivirent ceux de Dorimon (1661) et de Rosimont (1667).

théâtre espagnol était l'objet : on n'avait jamais tant espagnolisé.

De même qu'au théâtre, Lesage débuta dans le roman, dès 1704, par une traduction : *les Nouvelles Aventures de don Quichotte de la Manche*, cette suite qu'Avellaneda fit au *Don Quichotte* de Cervantès, son ennemi. Cervantès, l'auteur continué, malmena son continuateur à la castillane; il l'appelait « l'Aragonais », il raillait la rudesse de son style. Sans entrer dans une étude des deux romans espagnols, qui touchent accessoirement à Lesage, constatons seulement que des deux un seul a vécu, et ce n'est précisément pas celui que Lesage a choisi. L'autre, il est vrai, avait eu déjà des traducteurs. Lesage prit le moins rebattu, et l'accommoda en exercice d'adaptation française. Il n'avait aucun effort d'invention à faire; quant à la forme, c'est déjà ce style aisé, simple et clair. « Les lecteurs français ne s'apercevront point de la rudesse d'Avellaneda dans la traduction qu'on donne aujourd'hui au public; le style en est aisé et sans embarras. On est obligé à l'auteur du soin qu'il a pris de donner à sa traduction un tour et des manières de parler si françaises qu'on n'y reconnaît plus les défauts que Cervantès trouvait dans l'original. Mais il est à craindre qu'on ne dise qu'il est tombé dans un autre défaut : c'est de répéter trop souvent

ni au *Fantôme amoureux* de Quinault (1659), d'après Calderon : 1666, *les Intrigues amoureuses* de Gilbert, imitées de Lope de Vega, *Amar sin saber a quien*; 1668, naissance de Lesage; 1672, Montfleury fils, *la Fille Capitaine* (Dama Capitan); *la Femme Juge et Partie* (Dama Corregidor); 1678, *la Dame Médecin* (El Amor medico, de Tirso de Molina); *la Dupe de soi-même* (El Duelo contra si mismo, de Canizarès); Hauteroche imite Calderon et Mendoza; Dancourt, Rojas ou Guilhen de Castro (*Sancho Pança gouverneur*), etc.

certaines manières de parler populaires, comme *Par la gerny*, *Mardy*, *oh! dame!* et plusieurs autres. Il est vrai que c'est dans la bouche de Sancho qu'il les met; mais ne pourrait-on point dire qu'elles y sont trop fréquentes et qu'on en est fatigué? » Ainsi s'exprime le *Journal des Sçavants* (1704, p. 207), où les débuts de Lesage trouvaient un écho flatteur. Notons ce fait. Il a donc eu entre les mains et feuilleté ce numéro du lundi 31 mars qui l'intéressait et l'honorait. Ce fascicule a dû rester quelque temps sur sa table, et il a pu lire à l'aise un long article qu'il semble s'être rappelé plus tard, un compte rendu du *Traité sur les deux devoirs du médecin où l'on voit comment il doit se comporter en particulier à l'égard des malades chez qui il va et en public dans les témoignages qu'il est obligé de rendre*, par Jean Bohne. C'est une satire amusante de la médecine, où semblent défiler déjà Sangrado et ses confrères, « ceux qui négligent tel remède parce qu'il a été employé par un concurrent » et « les vieux qui veulent l'emporter sur les jeunes, les jeunes sur les vieux ». Voici déjà Andros et Oquetos qui s'arracheront les cheveux au chevet de don Vincent [1] : ce sont ces deux docteurs qui se battirent plutôt que de s'accorder sur la manière dont une pomme serait cuite pour un malade. Ils convenaient tous deux qu'elle serait cuite sous la cendre, mais l'un voulait l'envelopper de papier gris, et l'autre d'une feuille de vigne.

La traduction de Lesage fut assez goûtée pour faire trois éditions en trois ans, la seconde en 1705, édition

1. *Gil Blas*, IV, III.

de Hollande avec l'indication de Londres; l'autre en 1707 à Bruxelles, l'année où il donnait plusieurs œuvres nouvelles et plus personnelles, *Crispin*, *les Étrennes* et *le Diable boiteux*.

Mme de Sévigné raconte quelque part : « Je souhaitais un cabinet tout tapissé de dessous de cartes au lieu de tableaux; cette folie nous mena bien loin et nous divertit fort. Nous trouvions plaisant d'imaginer que, de la plupart des choses que nous croyons voir on nous détrompait. Vous pensez donc que cela est ainsi dans une telle maison; vous pensez que l'on s'adore en cet endroit-là; tenez, voyez : on s'y hait jusqu'à la fureur, et ainsi de tout le reste. Vous pensez que la cause d'un événement, c'est une telle chose : c'est le contraire. En un mot, le petit démon qui nous tirerait les rideaux nous divertirait extrêmement. » Le petit démon, Lesage le rencontra en route dans ses incursions sur le territoire espagnol, et il le ramena avec lui. C'était un petit diable de deux pieds et demi, appuyé sur deux béquilles; il avait des jambes de bouc, menton pointu, nez écrasé; la bouche surmontée de deux crocs de moustache rousse et bordée de deux lippes sans pareilles, la tête enveloppée d'un turban de crépon rouge, une robe courte de satin blanc, une ceinture de parchemin vierge et un manteau très historié. Tel était Asmodée quand Lesage l'enleva à très illustre auteur Louis Velez de Guevara, son premier père, et quand il sortit des tessons de sa fiole émiettée dans le cabinet du magicien. Ce fut le génie bienfaisant de Lesage.

Le succès du *Diable Boiteux* fut aussi franc qu'immé-

diat. Deux jeunes seigneurs mirent l'épée à la main chez Barbin, sur les degrés de la Sainte-Chapelle, pour se disputer le dernier exemplaire de la seconde édition. Les éditions se succédèrent. Dès le mois de décembre 1707, le journal de Verdun annonce déjà la troisième. Les jeunes gentilshommes se l'arrachent, les gens du commun le dévorent, le petit laquais de Boileau se cachait derrière son plumeau et ses chaises mal époussetées pour le lire à la dérobée, et Boileau lui tirait les oreilles. Depuis Jean-Baptiste Rousseau, qui était présent ce jour-là, et qui l'a raconté, on a philosophé sur ce fait; on a tenté d'expliquer, littérairement et logiquement, cette prohibition de Despréaux : la raison la plus claire est peut-être qu'en somme Boileau ne payait pas son domestique pour lire des romans et muser à l'ouvrage. Le succès se répandait donc du haut en bas de la société. Les chaises et les carrosses s'arrêtaient chez Barbin, et on emportait le roman en feuilles, s'il n'était pas encore broché. Ce pauvre Asmodée, comme on disait alors, « on ne lui donnait même pas le temps de s'habiller ». Ce qui ne contribua pas peu à la vogue du livre, ce fut la réclame que Dancourt lui fit au théâtre [1]. Au mois d'octobre 1707, il donna sur le Théâtre-Français deux comédies : l'une en un acte, *le Diable boiteux* (5 octobre 1707); l'autre en deux actes, *Second chapitre du Diable boiteux* (20 octobre 1707). Le diable accompagne et promène une jeune fille, Sanchette, et sa mère, Thérèse, la femme du magicien qui avait mis Asmodée en fiole. Il

1. Sur Dancourt, voir l'étude de J. Lemaitre.

leur fait les honneurs de Paris, leur donne le spectacle de « ce qui se passe à l'heure qu'il est vers la place Maubert, chez un procureur ». Et c'est une comédie en un acte, où une jeune Angélique maudit l'ouvrage de Lesage. « Ah! le mauvais livre que *le Diable boiteux*. Ma chère Marton,... il enlève le toit des maisons,... on n'est plus en sûreté dans le réduit le plus obscur et l'on n'oserait pas se hasarder de penser même avec ce vilain démon-là. » Quant à la comédie, elle est quelconque, avec un idée comique cependant. L'amant surpris par l'arrivée de sa future belle-mère se cache dans une armoire. Mais le père vient de mourir, et le notaire accompagne la belle-mère, il vient poser les scellés. L'amant cacheté dans son armoire s'en tire néanmoins. La pièce finit par une bouffonnerie. Mlle Lucas prend pour la voix de son mari défunt, la voix de l'armoire. Le Diable boiteux s'en mêle, les amants se marient.

Quinze jours après, les spectateurs retrouvaient encore sur la scène de la Comédie-Française, Asmodée et ses deux voyageurs. Ils se sont augmentés d'un compagnon, M. Simon, un financier, qu'Asmodée a ravi à Pillardoc, et qui désirerait voir « un peu ce que fait sa femme » en ce moment. Le Diable boiteux le lui montre pendant deux actes qui sont la comédie du *Second chapitre du Diable boiteux*, et M. Simon n'a pas à s'en féliciter.

On pense quel appoint ce fut pour le succès du roman que cette réclame théâtrale qui inaugure la série des romans mis sur la scène. Mais combien le procédé de Dancourt était plus ingénieux, plus fructueux que les

adaptations modernes des romans en vogue portés aux directeurs de nos théâtres. Dancourt avait trouvé le moyen [1] de recommander le livre, en lui laissant la fraîcheur de sa nouveauté, l'intégrité de son intérêt. Le petit *Dictionnaire portatif des théâtres* se rappelle encore en 1754 que le roman de Lesage « fit paraître des *Diables boiteux* de toute espèce [2] ». Aujourd'hui le succès d'une pièce ou d'un roman se traduit par l'hommage des confiseurs ou des modistes qui baptisent leurs produits du nom en vogue. En 1707, on se repassait ce nom de confrère à confrère, il ne sortait pas de la famille.

La presse encouragea d'un sourire bienveillant les gambades d'Asmodée. Le journal de Verdun constate son succès. Dans le *Pour et Contre* de Prévost, il eut un long compte rendu. En un mot, de 1707 datait l'avènement littéraire de Lesage.

Pourquoi cet enthousiasme? Ce succès est du même aloi que celui des *Caractères* de La Bruyère. On n'était pas encore blasé sur la peinture vraie des mœurs de tous les jours, peinture jusqu'alors entrevue seulement au théâtre, dans les comédies de Molière, de Regnard, de Dufresny, de Dancourt. Il s'y mêlait un grain de cet attrait qu'auront toujours les livres à clés, le scandale récent mal voilé, la mésaventure d'hier très reconnaissable, le fait-divers à peine gazé : et il y avait dans *le Diable boiteux* de quoi flatter la malignité humaine. Quant au style qui racontait tant de si jolies histoires, c'était un enchantement,

1. Il n'était pas tout à fait inconnu auparavant. On avait tiré de l'*Astrée* des pièces pour le théâtre.
2. P. 108.

quelque chose de clair, d'aisé, de spirituel sans afféterie.

Voilà plus qu'il n'en faut pour expliquer le succès. L'étonnant eût été que le succès ne vînt pas.

Pour nous, et à distance, le livre garde toute sa fraîcheur. *Le Diable boiteux* est le premier roman de Lesage, on peut dire que c'est son unique roman. Il le refera, il le recommencera sous d'autres formes : mais les caractères qui distingueront ses romans futurs, ils sont déjà tous ici. *Le Diable boiteux* est à la fois le début et le résumé de sa carrière de romancier. Imitation libre de l'espagnol, allusions contemporaines, style limpide, esprit naturel, composition factice, c'est ce qui distingue *le Diable boiteux*, et c'est aussi ce qu'il faudra remarquer dans *Gil Blas* ou dans *le Bachelier de Salamanque*.

Le Diable boiteux est emprunté, pour le titre et la donnée première, au livre de Guevara, *el Diablo cojuelo* paru en 1641, et « pour quelques vers et quelques images » aux *Dia y Noche de Madrid*, par Francisco Santos, par exemple au chapitre x. Lesage ne s'en cache pas, on peut même trouver qu'il fait à Guevara la part bien large; sa reconnaissance dépasse de beaucoup les bornes du nécessaire, et c'était un scrupule excessif d'honnêteté. Au fond, qu'y a-t-il de si espagnol dans *le Diable boiteux*? le cadre, et non la toile, qui importe assez dans un tableau. *El Diablo cojuelo* est divisé en dix *trancos* ou enjambées. Lesage a fait sa première enjambée avec Guevara, mais il l'a tout aussitôt quitté, et, dès le troisième chapitre, comme il est aisé de se sentir à Paris et

non plus à Madrid ! Ce n'est pas à dire que tout le reste sera pur de tout emprunt. Bien des traits, des historiettes, des nouvelles entières, viendront d'Espagne grossir le volume : l'histoire du beau Fabricio, qui a maintenant une épaisse barbe rousse, la pitoyable histoire d'Ambroise Piquillo, et la Force de l'amitié, et le tant joli recit des amoûrs du comte de Belflor et de Léonor de Cespedes. Lesage le reprenait après l'avoir déjà imité, dans *le Point d'honneur*, de Francisco de Roxas : *No ay Amigo para Amigo*; il avait déjà servi antérieurement à Scarron (*les Ennemis généreux*), à Boisrobert (*les Généreux Ennemis*), à Thomas Corneille (*les Illustres Ennemis*) et il devait inspirer plus tard à Beaumarchais sa triste *Eugénie*. Bien que la couleur locale espagnole se trouve surtout dans ces *novelas* traduites, cependant dans le reste aussi on voit des gens qui sont commandeurs de l'ordre militaire de Calatrave (IV) ou qui se dirigent vers la *casa de los Locos* (VIII), ou qui reçoivent la *paraguante* (XIX). Mais c'est surtout au cours des nouvelles plus étendues et traduites de l'espagnol que l'on voit des filles qui courent à la *fiesta del Sotillo* (*Histoire de Domingo*); des gens qui amassent *quatre cens patagons* (XV, *la Force de l'amitié*), des duègnes que l'on fait enfermer *en el monasterio de las Arrapentidas* (V, *Comte de Belflor*). Il était donc bien impossible de contester là dedans l'imitation espagnole. Aussi l'Espagne triomphe-t-elle. Entendez le seigneur don Fernandez de Navarette : « Un triomphe aussi complet et aussi populaire est dû plutôt au mérite de Guevara qu'à celui de son traducteur. Les critiques sensés confessent que ce dernier est resté fort inférieur à l'ori-

ginal : défaut inséparable des traductions des œuvres classiques, dont la principale beauté consiste dans la fidélité et dans la précision avec lesquelles sont retracés les coutumes et le caractère du peuple dans l'idiome duquel elles ont été écrites primitivement. Coutumes et caractères qui étant entrés dans leur idiome ne peuvent rencontrer dans un autre, complètement différent, des phrases et des expressions qui les retracent avec beauté, vérité et ornement. »

Hélas! voyez un peu la malchance! Ce qui plaît dans *le Diable boiteux*, c'est précisément tout autre chose que les parties traduites; c'est la forme, toute personnelle, et ce sont les petites historiettes où nous reconnaissons notre Paris de 1707. Même en 1707, comme aujourd'hui, on lisait avec autant d'intérêt l'histoire de l'avocate veuve (xvi), de la procureuse aux diamants (ix) ou du vieux garçon qui épousa sa blanchisseuse (x), tous ces échos de café, de coulisse ou de boutique, ces faits-divers dont l'actualité faisait tout l'attrait. Quand Lesage refit son livre en 1726, il ajouta des anecdotes nouvelles, supprima les anciennes qui avaient perdu tout leur sel, qui étaient éventées; il mit son roman au courant [1]. Quant aux *novelas* espagnoles, peut-être y trouva-t-on du charme; aujourd'hui c'est certainement la partie du volume la moins lue.

Il n'est pas très glorieux pour Guevara que la fortune du *Diable boiteux* commence seulement avec Lesage.

1. M. A. France a donné en note dans son édition du *Diable boiteux* (1878) ces anecdotes disparues en 1726. Consulter aussi la bonne édition du P. Jannet, 1867.

Depuis, il a souvent été question d'Asmodée. Dancourt, nous l'avons vu, l'a mis au théâtre. Lesage l'a conduit au Théâtre de la Foire, d'abord dans une pièce, perdue depuis, où Arlequin délivrait Asmodée de la même façon que Cléophas. Asmodée reconnaissant lui rendait plusieurs services, et Arlequin lui demandait à la fin de le conduire en Chine (*Petite Bibliothèque des théâtres : Lesage*). Nous sommes effectivement en Chine dans un autre opéra-comique, *Arlequin invisible*, à qui Asmodée a donné une plume pour être invisible et un cornet pour l'appeler au secours (*Théâtre de la Foire*, 1713[1]). Cazotte en a quelque ressouvenir en 1764 dans son *Diable amoureux*. Favart fils lui rend ses béquilles pour le faire monter sur la scène de la Comédie-Italienne le 27 septembre 1782, dans un opéra-comique en prose, *le Diable boiteux ou la Chose impossible*. Depuis, Asmodée prête son nom à quantité de folliculaires et journalistes plus ou moins dignes de leur parrain, plutôt moins que plus : *le Diable boiteux ou Anecdotes secrètes de Paris et des provinces, par une société de patriotes* (1790), qui vécut quatre numéros ; *le Diable boiteux, journal critique et littéraire*, in-8 (1810), qui alla jusqu'à vingt-six ; *le Diable boiteux, recueil politique et littéraire* (1818) ; le Diable boiteux fait le feuilleton littéraire dans le *Journal des spectacles, des mœurs, des arts et des modes* (1823-1825). En 1848, il devient *journal politique, véridique, charivarique* sous les auspices de La Bedollière, en même temps que Ch. Ton-

1. En 1749, d'Artigny fait évoquer Asmodée par Lesage lui-même, pour conduire l'abbé de Villars à Delphes (*Relation du Parnasse*, dans les *Nouv. Mémoires*, 1756, VII, 454, sq.).

deur mène *le Diable boiteux à l'Assemblée nationale*. Granville songe à Lesage dans son *Diable à Paris*. Le Diable boiteux, Asmodée, Cléophas, Zambullo, font encore dans nos feuilles publiques de la critique et de la chronique, ils sont devenus des *gendelettres*, *salonniers*, *reporters soireux*, ou *coulissiers* [1].

Lesage s'essayait, dans un genre qui sera désormais le sien. Quel cas étrange d'un écrivain qui débute par des traductions, et qui se vouera à l'adaptation perpétuelle, comprise de façon à ne pas entamer son originalité. Son capitaine Beauchêne n'aimait pas s'éloigner au large avec ses flibustiers, il préférait croiser en vue des côtes. Lesage aussi a peur du large, et aime bien sentir l'espagnol à portée. Non qu'il abuse de ses services, mais il aime avoir quelqu'un à qui demander une idée ou un sujet dans les moments de détresse. Lesage n'est pas l'homme des excursions au long cours : il fait souvent escale.

En dépit d'imitations nombreuses et avouées, *le Diable boiteux* reste un roman, je ne dis pas seulement français, mais parisien. Que de fois Lesage oublie-t-il qu'il a perché Asmodée sur la tour de San Salvador, et non sur les tours de Notre-Dame! Nous sommes si peu en Espagne qu'à la seconde édition Lesage s'aperçoit qu'il s'est oublié et corrige, page 18, ligne 22, *ministre* en *contador*, pour réparer une inadvertance qui rappelle les *Lettres persanes*, quand Usbek dit : notre bon roi Henri IV (CIII).

1. On peut ajouter, pour Asmodée, le *Chrysal* anglais; le *Pamphlet du Diable, chapitre omis dans le Diable boiteux de Lesage, traduit de l'espagnol par Jacob le Muscophile*, Lyon, de Boursy fils, 1839: auparavant, en l'an VII, *le Nouveau Diable boiteux, tableau philosophique et moral de Paris*, par Dicaculus (Chaussard) de Louvain, 2 vol., chez Buisson.

Que de procureurs, de commissaires, de greffiers, de trésoriers qui n'ont rien de commun avec les corrégidors et les contadors d'Espagne! Il est fréquemment question de Paris : tantôt c'est Pillardoc qui dispute à Asmodée un enfant de Paris dont il voudrait faire un commis (III); tantôt c'est un chevalier d'industrie de Paris qui se plaint de ne pas trouver une femme tributaire quand le chevalier de Tiremailles est déjà fourni (VI, 1707). Tous ces types, transportés à Madrid, y ont l'air dépaysé, et Cléophas demande : l'époux ne serait-il pas Français? Il s'agit d'un mari qui exploite l'amant de sa femme (IV). Quelquefois, bien qu'habitant Madrid, on nous prévient qu'ils ne sont pas Espagnols. Ainsi ces deux auteurs en chemise qui se battent, ce sont des Français : « le premier, pour quelque désagrément qu'il a essuyé en France, est venu en Espagne, et le dernier, peu content de sa condition à Paris, a fait le même voyage ». Mais comme ils ont emporté l'air du pays natal dans les trous de leurs chausses! La question qui est la cause des coups de poing, l'avènement du drame larmoyant, eût laissé Guevara lui-même assez froid : elle était brûlante alors à Paris. Quant à ces beaux esprits de cabarets, qui pérorent depuis cinq heures en attendant les gourmades, fin ordinaire de ces disputes, où les prendre ailleurs qu'au *Procope* ou à la *Pomme de pin*? Enfin, combien dont il n'est pas besoin de demander le pays, par la raison qu'on leur met aussitôt le nom sur le visage et qu'on les reconnaît pour les avoir vus à l'Opéra ou à la promenade, au Pont-Neuf ou au Marais! Voyez passer ce vieux garçon : il a épousé sa blanchisseuse parce qu'il était

sans le sou. Vous le connaissez? C'est celui dont l'abbé Voisenon racontait dernièrement l'histoire : « Dufresny le poète, ne pouvant payer sa blanchisseuse, l'épousa : ce qui le mit en linge blanc. » Cette comtesse (xiv) qui ne peut souffrir la comédie et qui « sort ordinairement de sa loge après la grande pièce (tragédie) pour emporter toute sa douleur », qu'elle ressemble donc à celle chez qui servit Gil Blas, chez qui « les pièces comiques étaient méprisées », chez qui on regardait la comédie « comme une faible production qui ne méritait aucune louange! » (iv, 8.) Et celle-ci, c'est Mme la marquise de Lambert. Quant à cet histrion que les dieux s'apprêtent à recevoir en leur giron et qui est changé en figure de décoration, c'est le même qui trône et qui prône chez Arsénie (*G. B.*, III, ii) et nul n'a besoin d'y regarder longtemps pour reconnaître Michel Baron. Quel est donc le lieutenant général de police à qui Lesage aurait tenu à faire plaisir en 1726, lors de la seconde édition de son *Diable boiteux*? Cette charge est alors occupée par Marc-Pierre Voyer d'Argenson. Lesage est lié avec lui. Quand il s'agit de la rédaction des aventures de Marie Petit, c'est chez lui qu'il va chercher les ordres et réponses du chancelier [1]. Faut-il s'étonner qu'il ait fait admirer à Zambullo ce modèle des corrégidors, qui n'a jamais fait mettre un innocent en prison, qui s'étudie à adoucir le régime de la réclusion, et devant qui tout le monde par considération se range pour lui faire place. On peut tenir pour assuré que si on adressait ce compliment de

1. « J'irai, monseigneur, chez M. d'Argenson, chercher votre réponse. » (*Lettre autographe de Lesage.*)

Lesage à quelque corrégidor de Madrid, on se tromperait d'adresse. Qu'a donc à faire ici Guevara, comme aussi bien dans cette autre malice à l'adresse des théâtres de collège : Cléofas a remarqué deux vers au fronton d'un marché :

Quam bene Mercurius nunc merces vendit opimas
Momus ubi fatuos vendidit ante sales.

Il ne comprend pas *fatuos sales*, et Asmodée le lui explique. Ce marché était autrefois un collège : « Les Régens de ce collège y faisaient représenter par leurs écoliers des drames, des pièces de théâtre fades, et entremêlées de ballets si extravagants, qu'on y voyait danser jusques aux Prétérits et aux Supins. » N'attribuez pas ceci à l'imagination du satirique. C'est pure vérité [1]. Et que de traits encore! Cette femme de trésorier morte de dépit pour avoir dans une rue étroite dû reculer son carrosse devant celui d'une duchesse, Cléophas n'est pas le seul à l'avoir vue, et son histoire a couru tout Paris.

Que voilà bien Lesage tout entier déjà dans son premier roman, avec ses emprunts discrets, relevés d'une indépendance rare d'imagination et d'invention pour le détail, sa satire pleine d'imprévu, de mordant, d'actualité encore chaude, sorte de roman-chronique, de reportage parfaitement littéraire et légitime, qui le garantit contre les imputations de plagiat en les rendant impossibles. Quand nous aurons ajouté que c'est bien déjà son style,

1. Voy. notre étude sur le *Théâtre de Collège* (Revue bleue, juillet 1888).

son esprit naturel, sa méthode de composition, nous aurons montré dans *le Diable boiteux* un raccourci du roman de Lesage.

Il nous faudra d'ailleurs l'étudier et le caractériser plus à fond dans son type le plus parfait, *Gil Blas de Santillane*. On n'en peut rien dire en passant et par occasion : il faudra y insister, et nous verrons les raisons qui nous feront lui accorder les honneurs d'une étude spéciale. Restent alors, dans le catalogue des romans de Lesage, trois livres dont le caractère les range naturellement dans cette nomenclature des œuvres importées d'Espagne chez nous. L'*Histoire de Guzman d'Alfarache*, les *Aventures d'Estebanille Gonzales* et *le Bachelier de Salamanque* affectent de telles apparences de traductions, et l'originalité de Lesage s'y efface tant derrière la fidélité du copiste, qu'il les faut sans réserve abandonner ou restituer à leur pays natal : non sans constater pourtant les modifications, l'adaptation spéciale que Lesage leur a fait subir avant de nous les présenter, leur grossièreté qu'il a un peu palliée, l'espèce de toilette qu'il leur a faite avant le voyage.

L'*Histoire de Guzman d'Alfarache* est une traduction agréable d'un roman espagnol, écrit par Mateo Aleman de Séville, *Contador de resultas*, sous Philippe II. Il fit *Guzman* en 1599; son œuvre eut un grand succès et est restée l'un des bons romans picaresques. Les contemporains surnommèrent son auteur *le divin Espagnol*, et nous avons de lui des panégyriques énormes, à la castillane, d'Alphonse de Barros et de Louis de Valdès. D'Aleman à Lesage, celui-ci ne compte pas moins de vingt-six édi-

tions de *Guzman*. On le traduisit dans toutes les langues, en italien, allemand, français.

En France, Lesage avait eu, en effet, plusieurs prédécesseurs : Chappuys, en 1600 ; Chapelain, en 1619 [1]; Bremond, en 1696. Après Lesage (1732), Alletz en fera (1772) une adaptation abrégée qui aura le plus vif succès et trois éditions en dix ans [2].

Outre les traductions, Thomas Corneille, Boisrobert, Scarron, avaient emprunté au *Guzman* des sujets de comédies ou de nouvelles. Par exemple, si Bremont ni Lesage ne racontent l'histoire de don Louis de Castro et de don Rodrigue de Montalve, c'est que Scarron l'a traduite d'Aleman une fois pour toutes, et qu'ils n'ont pas osé risquer la comparaison.

La traduction de Lesage n'est pas littérale. Son prédécesseur Bremond avait, comme il dit, « passé le rabot sur plusieurs choses et ajouté de petites façons, qui, sans vanité, n'ont pas gâté l'ouvrage ». Lesage en a fait autant. La lecture de *Guzman d'Alfarache* n'ajoute rien à l'idée qu'on peut se faire de son talent par ses autres œuvres. Il n'a nulle part à l'invention des épisodes, et il n'en veut avoir aucune. Un des gros griefs qu'il reproche à Bremond est d'avoir dénaturé par places le récit espagnol : Bremond ajoute de son cru, il allonge les déclama-

1. Voy. Boileau, *Chapelain décoëffé*, et dans la *Métamorphose de la perruque* :

> Qui de tous ses travaux la compagne fidèle
> A vu naître *Guzman* et mourir *la Pucelle*.

2. Le marquis de Granges de Surgères a fait la bibliographie des *Traductions françaises de Guzman d'Alfarache*, Paris, Techener, 1886. — Est-ce une réédition de la traduction Bremond que le *Mercure galant* annonce en février 1699 : *la Vie de l'admirable chevalier d'industrie don Guzman d'Alfarache*, avec gravures en taille-douce?

tions d'Aleman contre les gens de justice, sous prétexte qu'il écrit sa traduction dans les prisons de Hollande; il s'écarte de son texte, le modifie à son gré, « coupe en plein drap ». Il refait à neuf par exemple la fourberie dont Fabia gratifie Guzman, messager d'amour de l'Ambassadeur d'Espagne; il embellit et augmente l'épisode d'Ozmin et de la belle Daraxa (I, IX). Lesage proteste contre de pareilles licences, et garantit l'exactitude de sa traduction. « J'ai été plus scrupuleux que lui. » Si par hasard une des inventions de Bremond lui paraît digne d'être conservée et ajoutée au texte espagnol, il le fait avec discrétion et réserve : « pour me servir de ses propres termes, j'ai passé à mon tour le rabot sur ses additions ». Pour l'histoire de Dorido et de Clorinia, les mains coupées (IV, II), Bremond l'avait chargée « de tant d'événements de son invention que ce n'est plus l'ouvrage de l'auteur espagnol, c'est le sien ». Mais lui, il l'a « traduite presque à la lettre ».

La seule licence qu'il ait prise est, pour ainsi dire, négative. Il n'a rien ajouté, mais il s'est permis de retrancher les trop longues « déclamations contre les mœurs », et toute « la morale superflue ». Ces longueurs ne faisant pas corps avec le récit, il n'y a rien à regretter, et les lacunes ne font pas trou.

Sa traduction est élégante, facile, amusante : encore ne faut-il pas lui en savoir tout le gré, et Bremond y est pour quelque chose. La version de ce dernier était « fort égayée et remplie d'expressions heureuses ». Lesage n'a pas voulu « affecter de les éviter toutes », et de « parler autrement que lui ».

Voilà, ce semble, qui explique pourquoi *Guzman* ne saurait tenir une bien large place dans une étude sur le roman de Lesage : il n'y est point assez.

Pourquoi a-t-il entrepris ce travail de seconde main? C'était un roman en vogue; une version rajeunie et plus exacte avait chance de bien se vendre; on la lui avait même conseillée : « J'ai été excité à ce travail par plusieurs personnes d'esprit. » L'œuvre d'Aleman valait-elle tant d'honneur? Aujourd'hui que sa réputation a pâli, il nous semble que nous eussions gagné si Lesage, au lieu de traduire, eût composé quelque œuvre nouvelle. *Guzman* ressemble à tant d'autres romans picaresques, et n'a plus guère qu'un intérêt de curiosité. C'est brutal, trivial, grossier comme *Lazarille*. Encore Guzman prend-il, dans la traduction involontairement polie et francisée de Lesage, je ne sais quelle fausse apparence de gredinerie tempérée et amendée.

Guzman ne vaut pas la corde pour le pendre. Il se juge lui-même à sa valeur : « J'ai laissé en chemin la honte, comme une charge trop pesante pour un homme à pied » (II, II); ou encore : « Je n'étais plus capable d'avoir honte de commettre une mauvaise action; je ne me sentais honteux que d'être pris sur le fait ». Le nombre de ses larcins ne se chiffre plus; les patrons, les passants, savetiers, cuisiniers ou cardinaux, quand il s'agit de voler, il ne fait de mérite aucune différence, et sa propre famille n'est pas sa moindre victime (V, V). Par représailles, sa seconde femme le dévalise avant de s'enfuir avec un amant. Quant à lui, il finit sur les galères, ou plutôt il en sort, mais au prix d'une dernière

infamie, en livrant au capitaine le secret d'une conjuration. Quel monde il nous fait traverser, pour qui semble fait le règlement (III, III) du troisième livre : les « Loix de la Gueuserie ». Ce ne sont que bouffonneries grossières, rossades à coups de latte, pots de confitures défoncés, pots de chambre, œufs écrasés dans des poches, miel recelé dans des hauts-de-chausse où il fond et d'où il coule le long des jambes, poix, résine et mastic pour enduire la chemise de Nicolas (III, VII); cabaretière et valet réveillés la nuit en sursaut par une bataille de chats, et se rencontrant tous deux « nus et sans chemise » au pied d'une échelle; gens affamés toujours en quête de bâfreries, et faisant la paillardise entre leurs repas [1]. Tantôt on les trouve à cheval sur un cochon emporté :

« Cet animal irrité enfila la venelle de mon côté et, me passant entre les jambes, m'enleva de terre et m'emporta sur son dos en grognant d'une manière épouvantable. J'embrassai le cou de la bête, et me tenant à ses soies le mieux qu'il m'était possible, de peur de me casser un bras ou une jambe contre le mur, ou bien de tomber dans la boue, j'espérais me tirer d'affaire assez heureusement; mais mon coursier trompa mon attente. Se sentant serrer le cou, il secoua si rudement la tête pour se délivrer de ce qui l'incommodait, qu'il me jeta justement dans l'endroit de la ruelle le plus bourbeux. » (III, XII.)

Tantôt des galants embrassent des ânes. Guzman était

1. C'est ce que Lesage appelle avec indulgence « les tours ingénieux de Guzman d'Alfarache », dans *la Valise trouvée* (IX).

couché, attendant une jolie servante d'auberge. Il entend qu'on entre.

« Venez, lui dis-je tout bas, approchez, mon aimable, je vous attends avec impatience. On ne me répondit point. Je m'imaginai que la friponne en usait ainsi pour mieux irriter mes désirs. Dans cette confiance, la moitié du corps hors du lit, j'étendis mes bras pour la saisir. Je sentis sous ma main quelque chose de douillet, mais d'un douillet qui révolta mon imagination ; comme, en effet, c'était l'oreille d'un âne, lequel étant sorti de l'écurie avait été attiré dans ma chambre par l'odeur de l'orge qui y était. L'animal, qui dans le tems que je le touchai, avait la tête baissée, la releva tout à coup pour mes péchés, et m'en donna sous le menton un coup qui m'ébranla les mâchoires et mit ma bouche tout en sang. » (II, VIII.)

Le réalisme y est celui des romans picaresques, cru et sale. Voici, en général, le ton. Guzman arrive à l'auberge, où une vieille veut l'embrasser : « Heureusement que je n'avais que du vent dans l'estomac, sans cela je lui aurais rendu des poires pour des prunes. » La vieille cependant lui sert à manger. « Elle me fit asseoir sur une escabelle boiteuse, devant une table de pierre qu'elle couvrit d'une nappe qui avait tout l'air d'un écouvillon de four ; ensuite elle me présenta quelques grains de sel dans le cul d'un pot de terre cassé, et de l'eau dans un vaisseau de la même matière, où ses poules buvaient ordinairement, avec un morceau de gâteau aussi noir que la nappe. Après m'avoir fait attendre un bon quart d'heure, elle me servit sur une assiette plus noire que

de l'encre, une omelette, ou, pour mieux dire, un cataplasme d'œufs.... Il fallait entendre le bruit que mes boyaux faisaient dans mon ventre creux; on eût dit qu'ils s'entre-mangeaient. » (I, v.) Faut-il dès lors s'étonner qu'il se soit jeté sur l'omelette « comme un cochon sur le gland ».

Ces peintures ne sont pas seulement malpropres, elles sont souvent d'une gaucherie pénible. On cherche le sel et le sens de plaisanteries de ce genre : quand la vieille embrasse Guzman, « la vieille me fit sentir son haleine, et il me sembla qu'elle venait de me communiquer sa vieillesse et ses infirmités ». Et cet autre croquis bizarre, Guzman avalant de la mie de pain :

« Il fallait y aller lentement, ou bien j'aurais joué à m'étrangler, surtout lorsqu'après avoir mangé la croûte, je voulus en venir à la mie, qui était encore tout en pâte; j'en sortis pourtant à mon honneur, mais ce fut à l'aide du vin. »

Si nous avons insisté sur ce caractère bas et ordurier du *Guzman*, c'est qu'il nous permet de délimiter la part d'obligation de Lesage envers l'Espagne. Oui, en général, le roman de Lesage par sa donnée, son plan, la succession des aventures, procède du roman picaresque. Gil Blas rencontre même au cours de son existence des péripéties analogues à celles de Guzman. C'est, comme lui, un pauvre diable parti de bas, traversant les phases les plus diverses et les plus imprévues, tantôt valet, tantôt confident d'un haut personnage, amant tantôt d'une femme de chambre, tantôt d'une belle dame, prenant un domestique tout dévoué qui lui fait passer le temps en lui

racontant sa vie, se mariant, perdant sa femme, se remariant, et finissant par une retraite paisible qui lui permet d'écrire ses Mémoires.

Mais si le plan des deux livres est presque le même, l'analogie ne va pas plus loin : et, pour ce que vaut ce plan, il faut convenir que la dette de Lesage envers la littérature picaresque est mince. Ce n'est plus le même monde, ce ne sont plus ces gueux pouilleux, cette vermine repoussante, ces va-nu-pieds sans feu ni loi, ces ventres creux et affamés, ces aigrefins sans vergogne ni conscience. Si Gil Blas se souvient de son origine picaresque, le picaro du moins a été sérieusement décrassé.

Les peintres ont un privilège. Ils peuvent recommencer dix fois le même tableau, et dix fois ils intéressent sans lasser. Téniers peut tant qu'il lui plaît asseoir ses pittoresques « magots » autour d'une table chargée de pots; Rubens, peindre des vierges et des christs; Jordaens, faire ruisseler la santé sur des trognes rosées de silènes avinés; Boucher, creuser des fossettes sur la chair douillette de ses Amours; Watteau, vêtir de satin ses longues et minces bergères; David, draper savamment la toge romaine : à tous, de quelque ordre et de quelque valeur qu'ils soient, nous leur permettons d'être des recommenceurs. Il n'est pas de saint Sébastien, de Job, de Madeleine repentante, de Judith ou de Salomé à qui fasse tort la série des mêmes personnages déjà portraiturés à foison : on regardera et on admirera les nouveaux, s'ils sont dignes d'être regardés et admirés.

Ah! quoi qu'en dise Horace, comme il n'en va pas de même en littérature et en peinture! A ceux qui en dou-

teraient, nous conseillerons de lire *Estebanille Gonzalès* après *Guzman d'Alfarache*, et *le Bachelier de Salamanque* après *Estebanille Gonzalès*.

L'histoire d'Estebanille Gonzalès, surnommé le Garçon de bonne humeur, en vaut assurément une autre. Elle est même supérieure en distinction, en délicatesse, en observation, à celle de Guzman d'Alfarache. Lesage y a davantage mis du sien. Bien qu'il travaille sur les prétendus mémoires d'un bouffon de ce nom, attaché à la personne du duc d'Amalfi, général des armées de Sa Majesté Catholique dans les Pays-Bas[1], il ne suit plus aussi servilement que dans le *Guzman* son original.

Avait-il éprouvé par son précédent essai qu'il était « bien des choses dont le génie français ne s'accommoderait pas »? Il est possible. Il a tenu dans son nouveau roman à sauvegarder sa liberté. Il ne traduit plus un texte, il s'en inspire, il ajoute, il supprime, il tire « de son propre fonds », il utilise « les retailles de son imagination » [2], ou va emprunter à d'autres « auteurs castillans », entre autres à Espinel. Le *Marcos de Obregon* lui fournit plusieurs épisodes, par exemple tout le joli chapitre du nécromancien démasqué. C'est après ce travail d'adaptation, de remaniement, de fusion, qu'il se trouve en état de présenter son « nouvel aventurier espagnol aux Français ». Hélas! pourquoi est-ce toujours le même!

1. Nicolas Antonio, dans la *Bibliothèque espagnole*, affirme l'existence d'Estebanille Gonzalès, bouffon du comte Octave Piccolomini d'Aragon, généralissime des armées espagnoles en Flandre. Il fit imprimer son histoire à Bruxelles en 1619, et Madrid, 1620. Une nouvelle édition parut à Anvers, 1646.

2. Notice de 1783.

Estebanille est un picaro vulgaire, mais débarbouillé, nettoyé, et peigné par les mains soigneuses de Lesage. Son père et sa mère faisaient deux métiers fort différents. « Ma mère ne s'occupait qu'à mettre les hommes au monde, et mon père qu'à les en ôter », ce qui veut dire, en moins joli style, que sa mère était sage-femme, et son père, médecin. A quatorze ans, son oncle Damien Carnicero, — un nom qui a des allures de tortionnaire, — fameux chirurgien-barbant de Murcie, le prend chez lui comme apprenti pour balayer la boutique et laver le linge à barbe. Bientôt il s'exerce à raser, écorche et balafre son premier client, quitte le rasoir pour les ciseaux, oublie que son patient a des oreilles sous ses cheveux, et lui en emporte la moitié d'une d'un coup. Il lâche les ciseaux pour le fer à friser, entreprend un spadassin à qui il brûle lèvre et vigote, et qui rugit : « Fils de cent boucs! me prends-tu pour un saint Laurent? » Il abandonne le fer pour la lancette à saigner, et à sa première opération il estropie un soldat. « Ayant ouï dire qu'Hippocrate dans son Traité de la Phlébotomie recommande aux chirurgiens de faire une large ouverture, j'en fis une qui paraissait plutôt un coup de lance que de lancette. »

De guerre lasse il renonce au métier, et se propose d'achever ses études. Le voilà donc aspirant bachelier à Salamanque, chez un maître de pension qui nourrit ses élèves « d'une soupe pareille à celle qu'on a coutume de donner aux chiens de chasse pour leur conserver le nez ». Bientôt il lie au collège connaissance avec un mauvais garnement qui le mène voir les jolies dames.

Son goût pour l'étude se ralentit, et faisant réflexion que l'Université n'enrichit guère ses fidèles, il se met laquais chez don Christoval. Une fois lancé dans le tourbillon des professions de rencontre, son récit n'est plus que la série des livrées qui se succèdent sur son dos, la souquenille d'un chapelain éhonté (VII), le surtout écarlate de don Enrique, qui tient une liste de ses amis pour les biffer à la première infidélité : aussi sa liste est-elle tout effacée; ensuite, le pourpoint brodé des pages du duc d'Ossone, vice-roi de Sicile, le tablier blanc et les humides insignes du garçon apothicaire (XVII), le brevet de marchand de pommade pour rajeunir, la veste brune des prisonniers.

Il accompagne et console le duc d'Ossone dans sa disgrâce, retrouve sa sœur dans une hôtellerie dont il prend la direction, et se met, pour se distraire, à écrire ses Mémoires.

Voilà tout le plan, dans son incohérence ingénue.

Jetez-y des portraits amusants, cet original de don Enrique, ou bien l'apothicaire André Potoschi, un chimiste pour dames (XVII), ou encore Thomas, ce fin matois, valet de chambre du duc d'Ossone, qui a su s'insinuer dans ses secrets et devenir son conseiller nécessaire; ou, côté des dames, ces couples qui semblent des associations en commandite, la senora Dalfa et la coquette Bernardina, ou bien, un peu plus huppées, la baronne de Conça et dona Blanche Sorba. Joignez-y la satire très plaisante et très persistante des médecins, l'amusant *quiproquo* par lequel un apothicaire sauve la vie à deux malades en leur distribuant à rebours les deux drogues ordonnées par la Faculté ; des scènes fort réus-

sies et bien joliment contées : un intérieur de pensionnat minable chez le docteur Canizarez; l'apprentissage désopilant d'Estebanille chez son oncle Damien, le chirurgien-barbant; les délicieuses escroqueries de Guzman chez le licencié Salablanca qu'il aide pieusement à s'appauvrir; la scène chez le nécromancien de San Miniato, où Estebanille évente tous les *trucs*; l'histoire de son entreprise commerciale pour la propagation de sa pommade de Jouvence! Ajoutez l'esquisse d'un grand tableau historique, assez poussé pour que Lesage ait besoin de se reprendre : « Je commence à m'apercevoir que je tranche ici de l'historien » (XIII), et au centre duquel rayonne la sympathique figure du duc d'Ossone, au devant des groupes plus vaguement estompés de Philippe III, des ducs de Lerme et de Lemos: le tout présenté dans ce style limpide et coulant des narrations de Lesage : et l'on comprendra que si Estebanille n'a pas fait grand'chose pour la gloire de son auteur, du moins il ne lui a pas nui.

Remarquons encore, avant de dire adieu au *Garçon de bonne humeur*, que Gil Blas n'est pas quitte envers lui de toute dette.

Estebanille Gonzalès a paru en 1734. Lesage était donc concurremment occupé par sa traduction et par le dernier volume de *Gil Blas* qu'il allait faire paraître en 1735, l'année suivante. Cette concomitance d'occupations est parfaitement sensible dans la fin de *Gil Blas* : l'ami du duc d'Ossone a déteint sur le secrétaire du duc d'Olivarès. L'époque est la même, c'est le moment où meurt Philippe III (*G. B.*, IX, I; *E. G.*, XXXV); c'est, des deux côtés, la catastrophe qui fit trébucher le duc de Lerme,

l'arrivée au pouvoir du duc d'Olivarès, l'explication de ses plans et projets politiques, la chute du premier commis don Rodrigue Calderone, dont Gil Blas conte la disgrâce, et Estebanille, le supplice (*G. B.*, XI, IV; *E. G.*, XI, IV). Gonzalès accompagnant la nuit chez « ces dames » le duc d'Ossone, qui, « malgré son air grave, n'était pas ennemi de l'amour », montre le chemin à Gil Blas escortant le prince d'Espagne dans ses rendez-vous nocturnes avec la belle Catalina (VIII, XI) : l'affaire des pots-de-vin compromet Gonzalès (XVI) et, au contraire, enrichit Gil Blas (VIII, IX) : mais tous deux font trafic de leur crédit. Gonzalès tenant compagnie au duc d'Ossone disgracié et tâchant à l'égayer (L), prêche d'exemple à Gil Blas suivant Olivarès dans sa retraite (XII, X). Les titres de chapitres se reproduisent presque. Estebanille nous apprend « comment le duc tomba dans une mélancolie que rien ne put dissiper », et « le malheureux événement qui la suivit de près ». Dans *Gil Blas*, « le comte-duc devient tout à coup triste et rêveur », et on nous dit « la suite fâcheuse » qu'eut sa tristesse. Quant à la mère de Scipion qui se fait devineresse, nous savons bien où elle a appris ses tours (*G. B.*, X, X), et c'est précisément chez le nécromancien de San Miniato (*E. G.*, XX). C'est ainsi que nous surprenons Lesage à l'œuvre, paresseux d'invention, plein de réminiscences, et trop pratique pour ne les pas mettre à profit.

C'est un fait que la lecture du *Bachelier* confirme singulièrement. *Le Bachelier de Salamanque* est-il une seconde édition, après *Gil Blas*, d'un manuscrit perdu d'Antonio de Solis? C'est, nous le verrons, ce que Llo-

rente n'a pas démontré. Mais ce qui est évident à la première lecture, c'est que Lesage a puisé sans vergogne dans son premier roman pour faire le second, et Llorente aurait eu beau jeu à montrer que notre auteur poussait la manie du plagiat jusqu'à se plagier soi-même. Les personnages ont beau se débaptiser, ils sont encore reconnaissables, d'autant plus qu'ils reparaissent dans des situations identiques. Don Chérubin durant ses études ne brille pas moins que Gil Blas, « surtout en philosophie », où il montrait « un talent extraordinaire pour la dispute ». Ses amours ancillaires avec la soubrette Nise chez Porcia, l'épouse du contador, ont bien de l'analogie avec les amours de Gil Blas et de Porcie chez la marquise de Chaves : elles finissent de la même façon, par l'intervention ici d'un valet de chambre, là d'un petit secrétaire, qui intiment au nouvel occupant l'ordre de s'éloigner, au nom de leurs droits antérieurs.

Quant à dona Francisca, on la prendrait pour Lucinde, tant leurs existences et leur caractère se confondent. Leurs mariages successifs, plus ou moins lucratifs, et plus ou moins légitimes, leur retraite dans leur château, leurs façons de jouer à la bourgeoise et à la prude dans un pays où on ignore leur origine, leur établissement, l'une à Madrid, l'autre à Valence, leurs succès au théâtre, tout leur va de même. Ce que la sœur de Chérubin ne doit point à Lucinde, elle l'emprunte de Laure, qui passa, elle aussi, avec moins de raison, pour la sœur de Gil Blas. L'extrême considération qu'on eut pour don Chérubin quand on sut qu'il était le frère, n'est qu'un écho des civilités dont le frère de Laure avait été accablé.

Don Chérubin, devenu secrétaire du duc d'Uzède, comptant ses 2000 pistoles et se faisant faire deux riches habits sous lesquels, alternativement, il va se montrer à la Cour et au Prado, rappelle Gil Blas après son entrée chez le duc de Lerme, quittant l'auberge de Monteser pour « le plus fameux traiteur du quartier de la Cour », ayant peur, à l'hôtel, de demander quelque chose « qui sentît l'épargne », et sortant « en faisant des écarts de poitrine comme un jeune homme fort content de sa personne ». Quand l'un attend vainement ses appointements chez le marquis de Buendia, il fait songer à l'autre « comblé de joie, d'honneur et de misère » chez le duc de Lerme. Quand Toston, valet de Chérubin, retrouve et reprend sa femme Blandine, comment ne pas se rappeler Scipion retrouvant sa femme aux noces de Gil Blas, et se réconciliant, lui aussi? Comment ne pas comparer à Fabrice le licencié Carambola, qui n'a pas fait son chemin, ainsi que don Chérubin, mais qui reparaît de temps en temps comme pour accuser la distance parcourue par son ami, et donner, par sa persistance, quelque unité au récit? Les rapprochements de ce genre pourraient se multiplier, et l'on retrouverait à travers les deux fables des communautés multiples de vocabulaire, de noms propres et géographiques, d'itinéraires, d'aventures. Le duc de Lerme, Olivarès, apparaissent çà et là, et nous les saluons comme des visages familiers, étonnés que nous sommes de ne plus voir Gil Blas auprès d'eux.

Des figures nouvelles et inconnues portent des noms que nous avions accoutumé d'appliquer à d'autres, Séphora, Pompeio, Porcie, Narcissa, don Manuel, tous gens que

nous n'avions pas encore vu fréquenter les Cope, les Toston, les Carambola, les Salzedo.

Le Bachelier, que Laharpe juge avec trop de sévérité « le plus médiocre » des ouvrages de Lesage, le serait peut-être s'il n'était qu'une copie affaiblie de *Gil Blas*. Mais il a sa part de nouveauté. Il complète le tableau de la société, en y ajoutant ce que Gil Blas n'avait pas eu le temps de voir; en outre, il contient ce que nous n'avions pas vu encore [1], des voyages en Amérique.

Faut-il l'avouer? le pays que parcourt Chérubin, accompagné de son valet Toston, ne vaut pas le dérangement, et quand nous quittons le Mexique, nous nous demandons ce que nous y avons été faire, tant il est peu mexicain : à peine est-il espagnol. Don Chérubin nous emmène à Mexico; le licencié Carambola nous entraîne aux Indes occidentales : mais n'était l'en-tête des chapitres, à peine nous douterions-nous que nous avons quitté Paris.

Faisons cependant la part au souci qu'a eu Lesage de parsemer sur son récit un peu de couleur locale, quelques paillettes sur le costume et les harnais, des poignards aux ceintures, de jolies Indiennes au teint basané courant auprès des carrosses. Promenons-nous sur *la Alomeda*, cette belle avenue de Mexico, fréquentée par le plus beau monde; admirons la foule des gentilshommes qu'accompagnent des esclaves maures, couverts de riches livrées, en bas de soie, portant des roses de pierreries à leurs souliers; les femmes couvertes de perles et de dia-

1. Sauf dans *Beauchêne*, voy. p. 70.

mants, qu'on ne peut regarder sans qu'un amant jaloux fonde sur l'insolent le poignard à la main. Notons encore que les églises jouissent du droit d'asile; que tout un côté de la place de Mexico est bâti en arcades; que cette hôtellerie, rue de l'Aigle, a pour enseigne : *Al Basilico, buena cama*, Au Basilic, bon gîte. Ne manquons pas d'en considérer l'hôtesse, dont le portrait ressemble à une aquarelle de Fromentin :

« Elle portait une jupe de toile de la Chine, chamarrée d'argent, avec un ruban couleur de feu, dont les bouts, ornés d'une frange d'or, descendaient jusqu'en bas devant et derrière. Elle avait par-dessus une chemisette de la même toile à manches larges, brodée de soie rouge mêlée d'argent, et lacée avec des lacets d'or. Ajoutez à cela une ceinture de soie bleue et enrichie de pierres précieuses, un collier et des perles, avec des boucles d'oreilles de diamants fins. »

Donnons comme pendant à cette jolie figure exotique un religieux de l'ordre de Saint-François-de-Xalapa.

« Il était monté sur un bon cheval et accompagné de deux esclaves maures qui marchaient à ses étriers. Il portait une robe de laine brune retroussée et attachée à sa ceinture de soie blanche cordonnée, laissant voir des caleçons de toile de Hollande brodés par le haut, des bas de soie bleue avec des souliers de maroquin à talons rouges. Il avait sur son froc un chapeau de castor du Canada, dont la coiffe était de satin incarnat. »

Voilà sans doute d'exquis panneaux, deux figures bien pittoresques. Pourquoi sont-elles si rares?

Suivons Carambola aux Indes occidentales, peut-être

notre album de touriste s'enrichira-t-il de quelques types, sinon de quelques paysages.

Si Carambola n'a point eu le loisir de voir à Guatémala autre chose que des maisons couvertes de chaume ou de tuiles, en revanche il connaît assez bien les Indiennes de Petapa.

« Elles portent, au lieu de chemise, une espèce de surplis qu'elles appellent guiapil, qui leur descend du haut des épaules jusqu'au-dessous de la ceinture, avec des manches fort larges et si courtes qu'elles ne leur couvrent que la moitié du bras. Ce guiapil est orné sur l'estomac de quelque ouvrage de plumes ou de coton qui sert plus à parer le sein qu'à le cacher. Elles ont avec cela des bracelets et des pendants d'oreilles, point de coiffe sur la tête; leurs cheveux sont retroussés seulement avec des bandelettes de soie. Elles vont les jambes nues et portent des souliers noués avec un large ruban. »

Elles habitent des cabanes dont le toit est percé d'un trou pour la fumée; elles sont superstitieuses. Pour se faire aimer, elles font boire à leur amant de la poudre de colibri séché au soleil, puis pulvérisé. Quoi encore? Elles nourrissent chez elles un crapaud ou quelque autre animal à la vie duquel elles croient la leur attachée. Cette peuplade adore en secret un gros dragon de bois peint posé sur un autel de pierre. On nous dit encore, en note, ce que c'est que la danse *sarao*, sorte de *cotillon* d'outre-mer.

Tout cela est bien américain, si l'on veut. Mais que ces quelques traits colorés sont maigres, et insuffisants pour donner au tableau des teintes et du relief! Que de traits laissés en noir, en gris, ou même en blanc!

De Cadix à Vera-Cruz! Veut-on parcourir le journal de bord de don Chérubin? Il est assez bref : « Pour épargner au lecteur un journal ennuyeux de mon passage aux Indes, je me contenterai de dire qu'après avoir couru quelque péril sur la mer, j'arrivai heureusement à Saint-Jean de Ulhua, autrement appelé la Vera-Cruz. » Toston se renseigne auprès du guide sur Mexico, ce qui marque bien de la part de Lesage le dessein d'en faire une peinture. « Qu'y trouvez-vous donc de plus beau à voir? — Cinq choses, répondit Tobie : les femmes, les habits, les chevaux, les rues et les carrosses. » Les rues sont larges et propres ; les carrosses sont décorés avec l'or, l'argent, les pierres précieuses et les soies de la Chine ; les chevaux ont des brides enrichies de perles et des fers d'argent; les femmes sont coquettes, et voilà Mexico. Voulez-vous voir maintenant le palais du vice-roi? C'est « une grande maison.... Il y a des hôtels aussi beaux dans toutes les grandes villes de l'Espagne. » Voici l'entrée du père Cyrille à Petapa : « Ils vinrent une lieue au-devant de moi avec des chanteurs, des trompettes et des joueurs de hautbois. Outre cela, je trouvai en entrant dans la bourgade des arcs de triomphe dressés avec des branches d'arbres, et les rues jonchées de fleurs. » Le décor est au moins aussi provençal, anglais ou danois qu'américain. Nous sortons de Mexico, et nous visitons les environs. Au bout de trois lieues nous arrivons à « un séjour solitaire qui mérite bien une description ». Hélas! il n'aura pas ce qu'il mérite. Nous voyons bien des rochers, un couvent, des carmes déchaussés, des fontaines « qui rendent avec l'ombrage des palmiers cette

solitude toute charmante », des chapelles ornées de fresques et d'ex-voto, des ermites qui se déchirent à coups de verges de fer : et pourtant, en dépit de la profusion d'or, d'argent et de *soies de la Chine*, le tableau n'est pas fait; ce n'est ni coloré, ni localisé, ni composé; l'esquisse attend sur la toile grise et terne, et ce Mexique de convention tient plus du quai de l'Horloge que de Mexico. Il y a dans toutes ces indications je ne sais quoi de livresque. La géographie y est sue; quant à l'histoire, nul n'est mieux informé que Tobie sur la vice-royauté de Mexique ou don Chérubin sur le soulèvement de Mexico. Mais à cette exactitude il se mêle des anachronismes, des invraisemblances cherchées qui déconcertent le lecteur et lui font se demander à quelle sorte de roman il a affaire, un récit pseudo-historique ou une pure fantaisie dans le genre de *Zadig* ou de *Micromégas*. Les gens de Xalapa ou de Petapa ont une académie où ils vont boire avant de rentrer chez eux. On y parle le style des bureaux d'esprit de Paris, qui s'appelle, pour la circonstance, le *proconchi*, et dont il y a une grammaire et un dictionnaire. Ils ont un théâtre, et quelle est notre surprise d'y trouver, devant ce public d'Indiens vêtus de plumes, le répertoire de la nouvelle école à Paris, la comédie larmoyante! « L'auteur n'était pas de ceux qui prennent pour modèles les Plaute et les Térence : au contraire, ennemi juré des ris et du plaisant, il n'admettait que les soupirs et les pleurs. »

Mais surtout, le récit languit un peu, et nous ne nous intéressons pas suffisamment à ces religieux qui prê-

chent, à ces vice-rois qui perdent leur souveraineté, à ces époux qui courent après leur femme. Il nuit beaucoup au *Bachelier* d'être venu après *Gil Blas*. Nous connaissions déjà ces aventures, et elles avaient dans le premier roman, outre l'avantage d'être neuves, celui d'être plus alertes, mieux enlevées. Lesage les étire et les allonge en les reprenant : c'est la marque de la lassitude. L'imagination se tarit; il ne sait plus qu'inventer.

Collé écrivait en 1767 dans son *Journal* :

« Je me suis promis, et je me promets encore de n'être pas assez peu sensé pour tenter, passé soixante ans, de travailler à des ouvrages d'imagination, et je me tiendrai parole. J'ai toujours devant les yeux l'exemple de feu M. Lesage. Après s'être moqué des homélies de la vieillesse de l'archevêque de Grenade, M. Lesage en a fait lui-même à la fin de sa vie; j'espère, moi, que cela ne sera pas ma manière de radoter, j'en aime mieux une autre. »

En vain se récrierait-on, il y a du vrai dans cette constatation sur Lesage, et *le Bachelier* en est la preuve. On y sent la fatigue. La composition n'y est pas meilleure que dans les précédents romans, loin de là. Si au dernier chapitre don Chérubin se retire avec son beau-père à Alcaraz et arrête là son histoire, c'est qu'il lui fait plaisir ainsi, mais rien dans la contexture de l'œuvre ne s'opposerait à ce qu'il s'embarquât à présent pour les îles Philippines. Quant aux procédés du récit, ils sont les mêmes ici qu'ailleurs, plus fatigants peut-être parce qu'ils sont encore plus dépouillés d'artifice : reconnaissances, récits intercalaires, songes même en font les frais. Et

quelles reconnaissances! Ah! les plus inopinées! Don Chérubin entre au palais du vice-roi du Mexique, et qui retrouve-t-il? son ami don Juan de Salzedo, l'ancien premier secrétaire du duc d'Uzède. Il ne pouvait se trouver là plus à propos. Don Chérubin va entendre un sermon à la cathédrale de Mexico, et qui était le prédicateur? « Oui, ma foi, c'est le licencié Carambola », son vieux camarade. Il semble qu'il ne puisse faire un pas sans marcher sur une connaissance. Il a beau s'éloigner de Mexico, en plein désert, où il est allé visiter un monastère. Voyez-vous ce moine pâle et défiguré? Ciel! c'est don Gabriel de Monchique, celui qui, en Espagne, a enlevé dona Paula, épouse légitime de don Chérubin. Et celui se précipite : « Eh! qu'as-tu fait de mon épouse? »

Sa propre histoire est interrompue fréquemment par l'histoire des autres ; dona Francisca, — et la sienne ne remplit pas moins de neuf chapitres ; — Carambola, qui à chaque rencontre nouvelle reprend son histoire là où il l'a laissée la dernière fois ; don Carlos, un camarade de don Manuel ; don André d'Alvarade, Blandine et d'autres encore : ce sont autant de pauses durant lesquelles le héros écoute, au lieu d'agir, et qui ne contribuent pas à animer le récit.

Quant aux inventions elles-mêmes, au milieu de jolies pages et d'épisodes agréables, qu'il y en a donc de pauvres et de piètres! On sent le travail pénible qui pressure une imagination déjà tout exprimée. Nous avons vu que Lesage puise dans *Gil Blas*; il rouvre aussi le manuscrit du *Diable boiteux*, et en détache quelques feuillets qui

n'avaient pas ou presque pas servi. Zador, un bon bourgeois de Vera-Cruz, rêve qu'il rencontre sur la route un petit homme mal fait, bossu et ayant trois jambes, dont une béquille : « Je suis, dit-il, *le Diable boiteux*, mon nom est *Asmodée.* » Mais que cette rencontre est terne et languissante auprès du début de l'histoire de don Cleofas! Quant à l'aventure qui suit, il faudrait, pour la résumer, toucher une si étrange matière, que *le Médecin malgré lui*, lui-même, hésiterait peut-être. Jamais Lesage n'a mieux montré son aversion pour la préciosité.

Les quelques historiettes que conte ainsi Tobie, Lesage les puise dans son vieux fonds d'anecdotes courtes et mobiles, qui avaient déjà défrayé Asmodée, et dont le solde constituera son dernier volume, les *Mélanges.* C'est qu'il faut faire flèche de tout bois. Son fils était chanoine de Boulogne; il devait le canonicat à l'évêque Henriau, le tuteur de l'abbé de Lyonne, et lui payait sa protection en le soutenant dans ses querelles avec le chapitre[1]. Henriau, peu scrupuleux, pesait énergiquement sur les élections. Lesage était tenu au courant de ces misères, des dissensions entre l'épiscopat et le chapitre, par les lettres et les récits de son fils : il ne faut pas chercher d'autre origine aux élections et aux factions que dirigea l'évêque de Guatémala, soutenu par le père Cyrille, autrement dit Carambola le licencié.

Outre qu'il est pénible de sentir ainsi l'industrieuse recherche d'une imagination aux abois, les figures elles-mêmes sont peu expressives, et les caractères peu mar-

1. Voy. p. 48, 57, 99.

qués. Don Chérubin présente le type à la fois larmoyant et comique d'un pauvre mari, tantôt veuf, tantôt en puissance d'épouse, tantôt privé de sa moitié qu'un amant indiscret lui a ravie. Quant aux moines et autres membres du clergé, le surplis ou la cagoule les recouvre tous d'une enveloppe uniforme et confuse. Les amis de Chérubin lui ressemblent. Un seul se distingue peut-être, et il n'a pas grande vanité à en tirer, c'est Salzedo, le pédant secrétaire. Il dit à Chérubin partant pour Naples : « Allez, mon cher Chérubin, *et Lavina videbis littora* »; et il emporte sa manie jusqu'à Mexico, où il salue encore son ami en lui disant : « *Macte animo*, on est très content de vous, *perge!* », ou encore : « Que venez-vous faire à Mexico? Je crois le deviner : *auri sacra fames*, n'est-ce pas? » Encore ce type n'est-il qu'une réédition de l'oncle de Diego dans *Gil Blas*[1] : « Eh! te voilà, Diego, mon cher neveu! O jour trois et quatre fois heureux, *albo dies notanda lapillo!*... ton oncle Pedro est devenu la victime de Pluton. Cet avare, pendant sa vie, craignait de manquer des choses les plus nécessaires : *Argenti pallebat amore*... Mon frère Nicolas vient de marier sa fille : *connubio junxit stabili propriamque dicavit*[2]. »

Tels sont, en y ajoutant *Gil Blas* auquel nous arrivons, les romans que Lesage introduisit d'Espagne chez nous. Reconnaissons dès à présent qu'à ce commerce prolongé avec les nouvellistes espagnols, il a du moins gagné le sens de la réalité qu'il y trouvait si brutalement étalée, toute crue, toute pantelante. Le Français n'avait qu'à

1. II, IX.
2. Sur l'*Université de Salamanque*, voy. C. Graux. Dupret, 1887.

écouter l'instinct de sa race pour mitiger ces horreurs, pour ménager l'esprit délicat et chatouilleux d'une société devant laquelle il fallut amender Shakespeare. Sachons gré à nos voisins d'avoir communiqué à notre romancier l'horreur du convenu et du faux : il leur doit en partie d'être le peintre le plus expressif et le plus vrai de son temps.

Reconnaissons encore, puisqu'aussi bien c'en est ici le lieu, les habitudes de travail et de composition que Lesage a rapportées de son commerce avec la littérature espagnole : le goût des épisodes parasites, des récits intercalaires, des dissertations morales ou philosophiques qu'il aura d'ailleurs le tact de rogner et d'abréger.

Il faudrait (c'est notre devoir de le reconnaître), pour marquer exactement et complètement la part qui revient dans le talent de Lesage à l'influence espagnole, il faudrait, dis-je, une compétence, une pratique assidue des *novellistes*, que nous n'avons la prétention ni d'invoquer ni de simuler. Nous pensons toutefois, dans la mesure de nos moyens, avoir suffisamment indiqué par des traits généraux de quelle nature est cette influence en somme bien extérieure. Il nous reste à nous expliquer plus nettement sur un point plus précis, la question de *Gil Blas*.

II

Gil Blas est-il un roman français ? La probité littéraire ne nous contraint-elle pas d'en faire honneur à l'Espagne, à qui Lesage l'a peut-être dérobé ? Tel est le problème connu sous le nom de *Question de Gil Blas*.

Pour nous autres, lecteurs français, à qui on n'a jamais présenté *Gil Blas* comme l'équivalent de la traduction du *Don Quichotte* d'Avellaneda par le même Lesage, nous qui sommes habitués, de père en fils, à ranger les aventures de Santillane, dans notre bibliothèque, sur le rayon des romans français avec *Francion* et le *Roman bourgeois* d'une part, *Manon Lescaut* et *Marianne* de l'autre, nous ne comprenons pas bien, tout d'abord, que la question puisse se poser, et notre premier mouvement se traduit par un sourire sceptique.

Aujourd'hui, cependant, elle s'impose. Le procès a trop longtemps duré et a fait grincer trop de plumes, pour qu'il soit désormais permis à un historien de Lesage de le passer sous silence.

Bien que ce soit un Français, Voltaire, qui ait le premier ouvert le débat, reconnaissons tout de suite que la plupart des champions, dans ce tournoi littéraire, appartiennent à des nations que l'affaire ne regardait pas; quant à nous, les premiers intéressés, à part deux ou trois volontaires qui se sont d'eux-mêmes détachés pour courir au feu, nous avons assisté placidement à la lutte que nos voisins soutenaient pour ou contre notre honneur : première preuve que celui-ci ne courait pas grand risque.

Si l'on excepte le comte François de Neufchâteau, Audiffret et, si l'on veut, M. Baret, qui sont les combattants? D'abord, comme de juste, des Espagnols avides de s'enrichir de nos dépouilles, Isla, Adolfo de Castro, Perez de Guzman, mais surtout des gens bien étrangers à la chose : des Anglais comme Borrow; des Écossais comme W. Scott; des Allemands, Ludvig Tieck, Fran-

cesor, Veckenstedt; quand ce ne sont pas des Américains comme Everett ou Ticknor.

Si l'on n'avait attendu que nous, le feu n'aurait jamais été assez nourri. Aujourd'hui encore, la grande majorité des lecteurs de *Gil Blas* tournent paisiblement les feuillets du roman, sans que l'appréhension les prenne de voir l'œuvre de Lesage s'enfuir de notre catalogue des chefs-d'œuvre, pour passer en transfuge à la littérature espagnole. Le dernier historien de cette querelle, M. Brunetière, a révélé à bon nombre l'existence d'une *Question de Gil Blas*. Précisons le problème par l'exposé des différentes solutions qu'il comporte. Il y en a trois :

Ou *Gil Blas* est purement et simplement un roman espagnol volé par Lesage et traduit clandestinement ; ou Lesage ne doit absolument rien à l'Espagne ; enfin, la troisième solution est une solution moyenne, qui laisse à chacune des deux premières une certaine part de vérité, en corrigeant ce qu'elles ont de trop arrêté et de trop absolu.

C'est un long débat, qui commence en 1775 et qui n'est pas encore clos, après plus de cent ans.

Il se divise assez logiquement en deux périodes, dont la seconde est de beaucoup la plus sérieuse et la plus intéressante. La première s'étend de 1775 à 1827 ; l'autre de 1827 à nos jours. Elles correspondent à deux systèmes de critique bien différents. Ce sont d'abord des hypothèses hasardées, des affirmations sans preuves, une polémique à l'aveuglette, où les arguments n'ont qu'un vice : il n'y a vraiment pas assez d'honneur à les réfuter. Depuis, la critique s'est assagie.

La dernière partie du *Gil Blas* avait paru en 1735. Pendant vingt-deux ans on songea peu à inquiéter Lesage, ni à savoir ce qu'il avait demandé à l'imitation espagnole.

Le *Journal littéraire de la Haye* annonce bien en 1715 « une traduction de M. Lesage dans le goût du *Diable boiteux*, intitulée *Gil Blas de Santillane* », mais sans s'inquiéter autrement de nous dire quel est l'original de cette traduction.

Desfontaines avait su gré à Lesage de n'y avoir pas mis « un amas de réflexions subtiles qui suffoquent le lecteur et de tristes analyses de sentiments ».

Le *Mercure* louait sans réserve, regrettant que Lesage n'eût pas « un peu plus de tendresse pour ses confrères » (juin 1724).

Cartaud de la Vilate, dans son *Essai du goût*, se contente de trouver le dernier volume de *Gil Blas* inférieur aux précédents.

Cependant de vagues soupçons planaient déjà. Quand paraît l'édition de 1726 du *Diable boiteux*, Lesage confesse ses emprunts avec une insistance que n'avait pas sa première préface. Ce souci fait soupçonner que, dans l'intervalle de 1707 à 1726, des questions de plagiat ont été soulevées ; Lesage a l'air d'un homme qui cherche à parer les accusations possibles, en prévenant par sa franchise les accusateurs et les malveillants. C'est ce qui pourrait expliquer à Ch. Nodier pourquoi Lesage « a rendu la loyauté niaise par l'excès des concessions inutiles[1] ».

1. Notice, 1835.

Vers 1749, les frères Parfaict reconnaissaient dans leur *Histoire du théâtre français* (1734-1739, t. XV) que Lesage avait beaucoup d'esprit et de goût, mais peu d'invention. Ce défaut, assez considérable pour un auteur, « était en quelque façon compensé par l'art qu'il avait d'arranger au mieux les idées des autres et de se les rendre propres ». Ils citaient à l'appui, au même titre que *le Diable boiteux*, *Gil Blas de Santillane*, mais sans rien approfondir. C'est l'opinion aussi du célèbre géographe Bruzen de la Martinière. Ayant constaté que Lesage doit *le Diable boiteux* à l'Espagne, il ajoute : « C'est sa manière d'embellir extrêmement tout ce qu'il emprunte aux Espagnols. C'est ainsi qu'il en a usé envers *Gil Blas*, dont il a fait un chef-d'œuvre inimitable. » (*Le Nouveau Portefeuille historique, poétique et littéraire de Bruzen*, éd. 1757, dans les *Passe-temps politiques, historiques et critiques*, t. II, in-12, p. 339.) C'est aussi ce que pense, en 1771, Chaudon dans son *Dictionnaire historique*, lorsqu'il écrit : « Lesage apprit ensuite l'espagnol et goûta beaucoup les auteurs de cette langue, dont il a donné des traductions ou plutôt des imitations qui ont eu beaucoup de succès ». Mais tous ces griefs n'ont rien d'agressif ni de précis. La première accusation grave n'allait pas tarder à se produire.

En 1775, Voltaire, dans l'édition de ses œuvres connue sous le nom d'édition encadrée, modifiait légèrement un paragraphe de son *Siècle de Louis XIV*. Il avait, dans les éditions précédentes, simplement dit, au catalogue des écrivains : « Sage (Le), né en 1667, mort en 1747. Son roman de *Gil Blas* est demeuré, parce qu'il y a du naturel. » Il ajoute cette petite phrase perfide : « Il

est entièrement pris du roman espagnol intitulé *la Vidad de lo Escudiero dom Marcos de Obregon.* » C'était, d'un trait, biffer toute l'originalité de l'œuvre : mais ce n'était qu'un trait de mauvaise humeur et Lesage n'a pas eu à en souffrir. D'où vient cette mauvaise humeur? Ce n'est pas ici le lieu de le chercher. Voltaire en a-t-il voulu à Lesage d'avoir fait faire à Thiriot, dans le *Temple de Mémoire,* un mauvais calembour : je prends mon vol terre à terre (plaisanterie qui a sans doute disparu à l'impression, car elle n'est pas dans la pièce en question (éd. Paris, 1728); ou s'est-il reconnu à tort ou à raison dans Gabriel Triaquero? peu importe. Le fait est que ces deux hommes, Lesage et Voltaire, ne s'aimaient pas[1].

L'édition de 1783 (*Lesage,* Œuv. choisies) signale une sorte de préface historique au *Bachelier de Salamanque* où il est dit : « M. de Voltaire affectait peu d'estime pour Lesage. » On s'en douterait au ton dédaigneux qu'il prend pour parler de lui : « Le Turcaret de notre Lesage n'approche pas de Trimalcion. Ce sont l'un et l'autre deux financiers ridicules, mais l'un est un impertinent de la capitale du monde, et l'autre n'est qu'un impertinent de Paris[2]. »

Lesage maltraitait *la Henriade* sur les tréteaux de la Foire. Voltaire a voulu de parti pris maltraiter Lesage à son tour. Je dis : de parti pris, car il est bien évident qu'il affirme à la légère et sans y être allé voir. Voltaire

1. Lesage lui réserve encore un autre genre de raillerie à la fin de la seconde séance des *Parques.*

2. Voltaire, lettre aux éditeurs de la *Bibliothèque universelle des romans,* 15 août 1775.

a bien pu connaître l'*Obregon*; sans qu'il soit utile d'aller chercher, comme le fait O. Collmann (*Archiv. für das Studium der neuérèn Sprachen*, XXV, 46, S. 223), si Voltaire savait ou non l'espagnol, on conçoit qu'il l'ait pu lire dans la traduction de Vital Audiguier, faite sous Louis XIII. Mais il a lu bien vite, et écrit plus vite encore. F. de Neufchâteau nous conte que Voltaire lui avait dit tenir cette opinion de Bruzen de la Martinière. Ou Neufchâteau se trompe, ou on l'a trompé. La Martinière n'a pas formulé, nous venons de le voir, un reproche aussi précis. Il ne dit mot d'Espinel; il fait, au contraire, un précieux éloge de Lesage.

Il n'y a qu'un moyen de répondre à Voltaire. C'est d'ouvrir le roman d'Espinel : *Relations de la vie de l'écuyer don Marc d'Obregon dédiées à l'illustrissime seigneur cardinal-archevêque de Tolède, don Bernard de Sandoval et Roxas frère du duc de Lerme, le modèle de la vertu et le père des pauvres, par maître Vincent Espinel, chapelain du roi notre seigneur à l'hôpital royal de la ville de Ronda. A Madrid avec privilège, 1618*. Que Lesage ait connu et bien connu l'*Obregon*, c'est ce dont on ne saurait douter. Il en parle dans l'avant-propos d'*Estebanille Gonzalès*, où il apparaît que, quand il l'imite, il ne craint pas de le dire : « J'ai pris par exemple, du livre intitulé *Relacion de la vida de Obregon*, plusieurs aventures que j'ai jugées propres à faire honneur au héros dont je donne ici l'histoire. » Il emprunte encore plusieurs traits dans *le Bachelier de Salamanque*, où don Chérubin de la Ronda porte le nom de la patrie d'Espinel, et dans *Gil Blas* même. Mais de reconnaître qu'il a pris quelques épisodes

de l'*Obregon*, à prétendre qu'il l'a intégralement traduit, il y a quelque distance. Oui, le prologue; oui, l'astuce et les fourberies de Camille et de Rafaël; oui, toute l'histoire de Rafaël; la caverne des voleurs, l'histoire du garçon barbier et quelques traits isolés comme l'aumône forcée au mendiant à l'escopette ou le dîner au flatteur, ressemblent bien à des épisodes similaires de l'*Obregon*. Mais y a-t-il là de quoi remplir les quatre volumes de Lesage? C'est là tout, ou à peu près. Nulle part Gil Blas n'est précipité dans le puits d'où Obregon met le feu à la maison pour se faire retirer dans un seau; Gil Blas ne s'endort pas comme Obregon sous un arbre auquel est attaché un pendu qui laisse dégoutter des vers et de la pourriture (*Rel.*, I, x). Gil Blas ne gagne nulle part la gale pour se faire soigner par le docteur Medina : la gale joue un rôle prépondérant dans l'*Obregon* (*R.*, I, xi). Gil Blas n'a nulle part à lutter contre un serpent qui effraye sa mule (*R.*, I, xv). Nulle part il ne s'échappe de prison en jetant au nez d'un geôlier une poudre soporifique et dorée. Nulle part il n'est abandonné sur la côte déserte d'où Obregon s'échappe en s'embarquant dans un tonneau qui le conduit à un bâtiment marseillais (*R.*, III, x). Personne dans *Gil Blas* ne part pour le détroit de Magellan comme le docteur Sangrado (*R.*, III, xix), qui aborde dans une île de géants, où il renouvelle en partie l'épisode d'Ulysse et de Polyphème : il fait sauter l'idole des géants, qui sont écrasés par sa chute (XXI). Nulle part ne souffle cet ouragan à la suite duquel le Mançanarès fut quasi vidé, et depuis lequel il n'est plus qu'un ruisseau à sec.

Et que d'épisodes encore laissés intacts par Lesage : la dissertation sur les duels (*R.*, I, 1) ; les anecdotes qu'Espinel a reprises de la vie d'Ésope par Planude (*R.*, I, 16, 19) ; la générosité de l'amazone (24), le combat du chat et de la couleuvre (*R.*, II, 4), les extravagances du prisonnier à grandes moustaches (*R.*, III, 12), etc. (Cf. *Rel.*, I, 5, 12, 16, 22 ; *R.*, III, 6, 7.)

Il serait bien superflu d'étendre davantage cette réfutation trop facile. L'argument de Voltaire était mauvais ; on aurait pu s'en douter à l'abandon où l'ont laissé tomber les partisans ultérieurs d'un *Gil Blas* espagnol. La *Bibliothèque universelle des romans* assigne comme modèle à *Gil Blas* le roman de *Guzman d'Alfarache* [1], sans rien préciser autrement, et en écartant toute accusation malveillante : « Ceux qui ont beaucoup lu de romans retrouvent dans ces histoires beaucoup de situations qu'ils ont déjà vues ailleurs, mais Lesage en a tiré un si bon parti qu'on n'oserait ni ne pourrait sans injustice reprocher le plagiat. » Laharpe le pense aussi. Il confesse que Lesage doit quelque chose à l'Espagne ; mais il ajoute : « S'il se servit en homme d'esprit de cette littérature étrangère, il eut assez de talent pour que chez lui l'écrivain original l'emportât de beaucoup sur l'imitateur ingénieux » ; et plus loin : « *Gil Blas* lui appartient en propre. »

Le *Dictionnaire Moreri* le désigne comme « un autheur qui s'est fait beaucoup de réputation par plusieurs romans ingénieux qu'il a tirés et imités des meilleurs

1. Juillet 1776, II, 87 et encore p. 94. « Combien *Gil Blas* est supérieur à *Guzman d'Alfarache*, son modèle. »

autheurs espagnols. » Comment tiré? comment imité? Il passe outre.

En 1783, l'auteur de la Notice qui précède les *Œuvres choisies* de Lesage s'inquiète des emprunts faits par Lesage aux Espagnols dans ses divers romans : il ne soulève, ni n'aborde, ni ne soupçonne la question quand il parle de *Gil Blas*.

Mais nous voici en 1787. Laissons la parole à don Joachim-Frédéric Issalps, de son vrai nom le P. Isla, l'auteur de la traduction des *Aventures de Gil Blas de Santillane, volées à l'Espagne, appropriées à la France par M. Lesage et restituées à leur langue et à leur patrie naturelles par un Espagnol jaloux, qui ne souffre pas que l'on se moque de sa nation*. A vrai dire, on hésite encore si le P. Isla, que Audiffret et Patin affirment avoir été un homme de goût, est bien l'auteur de ce titre étrange, comme aussi de la préface non moins étonnante qui suit.

Cette préface a paru six ans après la mort de son auteur, survenue en 1781 [1]. Il serait piquant si, au total, la fameuse *Question de Gil Blas* était simplement le fait de l'imagination d'un libraire aux abois.

Voyons les principaux arguments, quel qu'en soit l'auteur, de la *Conversation préliminaire ou Prologue dédié à ceux qui voudraient me lire*. Quant à ceux qui ne le liront pas, il « n'en donne pas un zeste »; il prend vis-à-vis d'eux l'attitude « du mâtin qui, quand certains roquets jappent après lui, lève la patte, les compisse, et

1. Ad. de Castro indique, il est vrai, la date de 1783 pour la publication du livre.

poursuit son chemin ». En ce cas, que Dieu nous garde de ne pas le lire!

Enjambons le fatras qui encombre l'entrée de son prologue, les dissertations sur la nécessité, pour un livre, d'être lu, sur la certitude plus ou moins « métaphysique » avec laquelle on peut attribuer *Gil Blas* à Lesage, et arrivons au fait.

« Non, dit le père Isla, *Gil Blas* n'est pas de Lesage », et il donne de son assertion jusqu'à quatre preuves : « 1° Des Français eux-mêmes, une collectivité de savants français, dans le *Dictionnaire historique et portatif*, l'ont admis » ; et il cite à l'appui, en le dénaturant pour les besoins de sa cause, un article dudit *Dictionnaire*, où il est dit que « cet auteur avait peu d'invention, mais il avait de l'esprit, du goût, l'art d'embellir les idées des autres et de se les rendre propres ». Voilà-t-il pas qui prouve à l'évidence que Lesage est une « corneille française », parée des plumes d'autrui et qu'il faut bien vite « rendre Gil Blas en son poil et plume originaires » ? — A quoi nous répondons comme on a déjà fait : Le *Dictionnaire historique et portatif* n'est pas l'œuvre d'une collectivité d'écrivains français, mais bien d'un personnage unique, de Chaudon, qui a pu se tromper, et écrivait sous l'influence du jugement de Voltaire ; de plus et surtout, Chaudon ne dit pas que *Gil Blas* soit copié, ni d'où il le serait.

« 2° Lesage a été en Espagne. C'est de ce voyage qu'il a rapporté le *Gil Blas* espagnol. » — Erreur. Lesage n'a jamais été en Espagne, et avant de le dire, il eût fallu le prouver. Les critiques espagnols ultérieurs sont d'accord sur ce point, que Lesage n'a jamais passé les Pyrénées.

« 3° C'est donc en Espagne, continue Isla, que Lesage se lia avec un certain Abogado Constantini (dont on ne sait trop si Abogado est le prénom, ou désigne simplement sa profession d'*avocat*). Abogado lui confia la copie de deux manuscrits subversifs, dirigés contre le gouvernement de Philippe III et de Philippe IV, *le Songe politique* et une nouvelle, *Gil Blas*, contre les ministères de Lerme et d'Olivarès. Comme il y avait quelque danger à les publier en Espagne, Abogado pria Lesage de les publier à Paris. » — Ceci est fort bien, mais au lieu de nous l'assurer, même sous serment, et au lieu d'aller traduire le *Gil Blas* de Lesage [1], combien il eût été plus simple de publier le manuscrit d'Abogado, s'il est effectivement déposé à la bibliothèque de l'Escurial. Or depuis il n'a plus été question d'Abogado et de son manuscrit ; on ne l'a donc pas trouvé, car il est bien improbable qu'on ne l'ait pas cherché, tandis que la querelle s'exaspérait, loin de s'éteindre.

« 4° Il est bien évident, poursuit le révérend jésuite, que *Gil Blas* a été écrit sous les règnes de Philippe III et de Philippe IV ; les événements même les plus secrets de la Cour sont connus avec une exactitude qui ne permet aucun doute à cet égard. » — Mais non, ce n'est pas évident : si ces événements secrets, on a pu les connaître sous les règnes des rois et des ministres intéressés, cette connaissance a été autrement facile, lorsque le danger de les divulguer eut disparu avec les personnages eux-mêmes.

1. Il n'est pas prouvé que la traduction du père Isla soit faite sur la traduction italienne de *Gil Blas* par Monti. La première est en effet beaucoup plus complète que la seconde.

Le P. Isla prétend que Lesage les a appris en Espagne dans une nouvelle qui courait manuscrite depuis le début du XVII[e] siècle : pourquoi veut-il que Lesage les ait appris là et non ailleurs, quand nous savons qu'ils se trouvent ailleurs? Ainsi, pour le ministère d'Olivarès, Lesage n'avait qu'à consulter, et il a effectivement consulté[1] la *Relation de ce qui s'est passé en Espagne à la disgrâce du comte-duc d'Olivarès* (Amsterdam, 1660).

Lesage a su son histoire, voilà tout.

Enfin, pour terminer et se donner des airs d'impartialité, le P. Isla s'arrête à une difficulté : « Jamais un Espagnol, pour faire passer son héros de Madrid à Ségovie, n'eût commis l'erreur topographique de le mener d'abord à Alcala de Hénarès, comme fait Lesage pour Gil Blas. »

Le père Isla ayant posé la question, se devait à lui-même d'y répondre, et il répond : « C'est une erreur volontaire de Lesage, pour détourner les soupçons : tel Cacus volant les bœufs d'Hercule. »

A merveille : mais les erreurs de ce genre, et les erreurs chronologiques, et les erreurs d'orthographe, et bien d'autres fourmillent dans le *Gil Blas*; quelle apparence y a-t-il que l'auteur se soit livré au fastidieux travail d'écorcher volontairement les noms et de brouiller sciemment ses itinéraires, quand ces fautes s'expliquent naturellement par l'ignorance ou l'insouciance? Les Espagnols eux-mêmes, avec Llorente, conviennent que toutes ces fautes sont involontaires.

Que reste-t-il donc de l'argumentation du P. Isla?

1. Voy. p. 251.

Rien. C'était bien la peine de partir en guerre avec des allures de don Quichotte pour ne souffrir pas que l'on se moquât de sa nation et pour injurier « ce Français qui vient *avec ses mains lavées ou à laver* » voler les Espagnols chez eux.

Je ne note plus qu'un dernier trait. Le fameux *Prologue* dédicatoire se termine par un éloge d'autant plus enthousiaste que le P. Isla en fait rejaillir toute la gloire sur l'Espagne : le comique est qu'elle rejaillit sur nous. Quand Isla, croyant exalter son pays, nous présente *Gil Blas* comme « un ouvrage plein de peintures très vives, de réflexions non moins pleines de jugement, très judicieux et très instructif, avec des narrations coulantes, nettes, faciles, enjouées, jamais bouffonnes, des mœurs peintes avec une vivacité et une justesse qui donnent lieu à des réflexions solides, conformes à l'honnêteté naturelle et à la morale évangélique » ; en un mot, quand il déclare que le livre « mérite les éloges des critiques de bon nez », il fait sans le savoir le panégyrique de Lesage, et nous l'en remercions pour lui.

L'année suivante, en 1788, le bruit n'est pas apaisé : Lesage fait encore parler de lui. Llorente cite pour cette année-là un *écrit* publié à Madrid, dont il ne donne ni le nom ni l'auteur, qu'Audiffret cite depuis Llorente, que Veckenstedt cite d'après Audiffret (p. 12), que Brunetière cite d'après Veckenstedt et que nous citons nous-même, sans que personne autre que Llorente l'ait vu, ni lu, mais qui présente ce très curieux jugement : « *Gil Blas* est composé de fragments, de nouvelles, de contes espagnols et de comédies castillanes

mises en récits. » Nous prenons acte de cette déclaration ; nous y reviendrons. Nous voilà loin de l'affirmation catégorique de Voltaire : nous la retrouvons en 1793 avec don Jacinto Jose de Cabrera y Rivas, un fanatique admirateur d'Espinel, qui jette à la face de Lesage ses emprunts à l'*Obregon*, durant une correspondance de vingt-six années avec don Jose Lopez de la Torre Ayllon y Gallo : travail de collation qui est repris en 1804 dans la nouvelle édition du *Marcos de Obregon*, où l'on notait les passages imités dans *Gil Blas*, tandis que Desessart, en 1801, ignorant de tous ces travaux espagnols, louait consciencieusement et sans aucune arrière-pensée l'originalité neuve de notre romancier : ce dernier eût été mal défendu s'il n'eût eu que cet article des *Siècles littéraires* ; il allait bientôt trouver mieux. Le père de *Ruy Blas* allait défendre le père de *Gil Blas*.

Nous sommes en 1819, en plein romantisme. L'Espagne est à la mode, les brunes filles andalouses, en mantilles de dentelles, les chevaux alezans, les sérénades sous le balcon, Pénafiel, le mont Falou, Gastibelza et dona Sabina, tambourins et guitares, tout le bric-à-brac castillan étale ses voyantes couleurs. Puisqu'on s'intéresse à l'Espagne, on s'intéresse à *Gil Blas*, on en parle souvent, et quelquefois très longuement.

De 1819 à 1837, il n'y a pas en France moins de huit travaux, d'étendue inégale, sur la question, auxquels on peut en ajouter sept dans les autres pays, en Espagne, en Angleterre, en Allemagne, ce qui donne un total de quinze campagnes en dix-huit années. Nous n'avons que

faire de les passer toutes en revue, et nous n'en retiendrons que les plus intéressantes, qui ont apporté une réfutation nouvelle, ou un argument nouveau : ainsi les travaux du comte François de Neufchâteau, d'Audiffret, de Llorente, de Tieck, qui nous fait passer à la seconde phase de la querelle.

Du travail du comte François de Neuchâteau, lu en 1818 à l'Académie [1], publié en 1819, repris en 1822, lu à l'Académie le 8 janvier et imprimé le 12 dans la 40e livraison de l'*Album* [2], ce qu'il y a peut-être de plus intéressant à dire, c'est qu'il n'est pas du comte de Neufchâteau : il est de V. Hugo. Cette opinion a été mise en doute; il faut pourtant bien se rendre à l'évidence et à la pluralité des témoignages, quelque peu de gloire qu'y doive gagner la mémoire de notre poète. Sans doute le travail n'a pas une grande valeur; le style ne fait nullement pressentir *les Orientales*; ce n'est pas un riche cadeau qu'on fait à Hugo; mais il ne s'agit pas de cadeau à faire, si l'on réfléchit que le Hugo de 1819, qui écrivait les feuilletons dramatiques au *Conservateur* [3], le poète des *Odes et Ballades*, était encore très classique.

Qu'il ait écrit (p. v) : « la source de ces fictions sort du puits de la vérité par une route détournée », on peut contester le bonheur de l'image, mais il faut la lui restituer. Mon parent, Jules Claretie, tient de Victor Hugo lui-même

1. *Examen de savoir si Lesage est auteur de Gil Blas ou s'il l'a pris de l'espagnol.*

2. *Examen d'un nouveau système sur l'auteur de Gil Blas.*

3. Cf. Souriau, *Victor Hugo au Conservateur* (Annales de la Faculté de Caen, 1888).

que le comte de Neufchâteau ne savait pas l'espagnol et n'est pas l'auteur de ce mémoire [1].

Le travail est très méthodique.

Il reprend peut-être les choses d'un peu haut, quand on nous fait d'abord une dissertation sur les romans en général (v-ix).

Nous étudions alors *Gil Blas* et les allusions qu'il renferme. L'auteur apprécie le jugement de Voltaire; il le réfute par l'examen de l'*Obregon*. Il examine ensuite le système du P. Isla, et le mémoire se termine par l'indication de quelques traductions ou imitations du *Gil Blas* de Lesage.

C'est une étude un peu rapide et superficielle. On se contente de nous mettre les textes sous les yeux; on nous laisse le soin de comparer avec *Gil Blas*, et d'apprécier la nature des emprunts.

Et cependant il y a d'excellentes choses; d'abord ces textes reproduits : *le Portefeuille historique* de Bruzen de la Martinière; une analyse qu'on eût voulu moins sommaire des trois relations de l'écuyer Marc d'Obregon; la reproduction du fameux prologue dédicatoire du P. Isla.

Ce sont là des citations qui, si elles ne font pas le plus grand honneur aux qualités critiques de l'auteur, rendent au moins de grands services à qui étudie la question.

Enfin un avantage plus particulier et non moins précieux, c'est le soin qu'a pris le comte de Neufchâteau,

1. M. Paul Meurice l'a fait détacher d'un volume de *Gil Blas*, et relier avec les œuvres complètes du Maître. — Cf. *V. Hugo raconté par un témoin de sa vie* et *V. Hugo avant 1830*, par Biré, qui nie le fait.

non pas tant dans la préface qu'au cours de l'édition, de rappeler ses souvenirs, et d'essayer de reconstituer les clés de *Gil Blas*. Il courait des clés manuscrites au XVIIIe siècle. M. de Tressan, à Boulogne, avait entendu Lesage s'expliquer franchement sur les originaux réels des portraits dont *Gil Blas* est une riche galerie : mais il avait négligé de mettre par écrit ces révélations.

Le comte de Neufchâteau, et c'est la partie la plus neuve et la plus intéressante de son travail, a essayé de reconstituer aussi complète que possible la liste de ces clés [1].

C'est ce qui fait le mérite incontestable de son édition. Son travail est resté jusqu'à présent unique. Il le présentait sous la forme d'un argument qui a sa force :

Lesage ne peut avoir emprunté à un auteur espagnol du XVIIe siècle le tableau de la société française au XVIIIe siècle. Nous examinerons plus bas cette intéressante question.

Nous ne nous arrêterons pas aux visions fantasques qu'eut au même moment, en 1819, l'auteur de *Tareas de un Solitario*, lorsque s'étant endormi dans la Bibliothèque de l'Escurial, il vit défiler les auteurs français qui avaient acquis leur gloire en pillant les auteurs espagnols : en tête de la colonne marche Lesage, qui fait un gracieux discours à Vincent Espinel. En même temps il revêt un costume espagnol, dont il a dérobé toutes les pièces.

1. M. Drujeon, dans ses *Livres à clés*, exprime le vœu de voir reparaître l'exemplaire de *Gil Blas* sur lequel le comte de Neufchâteau avait noté les clés au crayon. Vœu bien superflu. Le comte de Neufchâteau les a publiées toutes lui-même dans son édition de *Gil Blas*, Paris, Lefèvre, 1820 (cf. p. LXI, note).

Laissons dormir l'auteur, de peur qu'il ne nous endorme. Glissons d'un pas discret et sans y entrer devant la grande *Biographie Michaud*, où M. Bocous a pris la parole vers 1820 pour venger le P. Isla des attaques du comte de Neufchâteau, et nous affirmer une fois de plus que le mystérieux manuscrit, dont Lesage a traduit une copie, existe bien à la Bibliothèque de l'Escurial. Que ne l'éditiez-vous!

Réfugions-nous auprès du plus érudit biographe de Lesage, M. Audiffret. Dans sa notice sur Lesage [1], Audiffret a traité à son tour la *question de Gil Blas* (p. 47-72). Dans une revision historique des systèmes antérieurs, il les brise à mesure qu'ils tombent sous sa plume, réservant surtout ses soins et ses foudres pour Llorente, qu'il démolit pièce à pièce.

Cette dernière discussion, article par article, constitue tout le fond du chapitre qu'il a consacré au problème. C'est une dissertation négative, mais d'une grande utilité [2].

Cette fois, Lesage était décidément à la mode. Il ne lui manquait plus que la consécration d'un concours académique : il l'eut sans plus tarder. L'*Éloge de Lesage* était proposé aux concurrents en 1822, et le sujet choisi nous valait plusieurs excellents mémoires, de M. Patin, le lauréat, de Malitourne, de Saint-Marc Girardin.

L'Espagne n'entendit pas sans frémir faire tant de bruit

1. *Œuvr. de Lesage*, Renouard. 1821.

2. Vers le même temps, Héreau, dans la *Revue encyclopédique*, juillet 1825, simplifie le problème : « La question ne peut être résolue que par des littérateurs étrangers à la France et à l'Espagne. » Aussi n'y touche-t-il pas. Il ajoute : « Il ne s'agissait cependant que d'un manuscrit à représenter! » Eh, oui!

à côté d'elle sur une question qui intéressait sa gloire littéraire. La même année, Llorente tailla sa meilleure plume de Tolède, et partit en guerre. Je commencerai par rendre cette justice à Llorente, qu'il connaît admirablement le livre dont il parle; il l'a ingénieusement démonté, disséqué, scruté en tout sens, il n'y a pas une ligne qui n'ait passé et séjourné sous sa loupe. Avec le petit travail de M. Hönncher sur la satire littéraire de Lesage, je ne connais pas d'ouvrage qui témoigne d'une connaissance plus approfondie et plus patiente de *Gil Blas* : tous les mots sont pesés, analysés, traités pour ainsi dire chimiquement; ce n'est peut-être pas toujours bien littéraire : c'est très consciencieux.

Où je mesurerais plus chichement l'éloge à l'ancien secrétaire de l'Inquisition, c'est quand il rassemble ses notes, pour former un système d'argumentation. Il sait compiler, mais il ne sait pas raisonner. Il faut pourtant nous résigner à entamer brièvement l'examen de ces pauvretés, ne fût-ce que pour montrer que ce sont des pauvretés. Son système est tout entier compris dans les douze premières pages de son trop long et trop embrouillé mémoire [1].

D'après lui, il n'est pas vrai, comme l'a cru Voltaire, que *Gil Blas* soit copié de l'*Obregon*; il n'est pas vrai non plus, comme l'a cru Isla, que le roman soit copié d'une nouvelle manuscrite de *Gil Blas*.

L'œuvre de Lesage est la traduction d'un manuscrit datant de 1655, intitulé *le Bachelier de Salamanque, His-*

1. Nous suivons l'édition Moreau (Paris, 1822). Elle diffère de celle qui servit à Audiffret.

toria de las Aventuras del Bacheller de Salamanca, Don Kérubin de la Ronda.

Quel en est l'auteur? la question est posée et résolue au chapitre XII. Llorente procède par voie d'élimination, et passant en revue les écrivains vivânt alors, il les écarte tous, sauf le dernier, l'auteur cherché, Antonio de Solis [1]. Or, écoutez l'histoire de ce manuscrit.

Comme Philippe III, Philippe IV et leurs ministres y étaient attaqués, Solis n'osa le faire paraître

En 1656, Hugues de Lyonne était ambassadeur à Madrid. Avant de rentrer en France, il acheta beaucoup de livres. Le manuscrit de Solis se trouva dans le tas. Il passa des mains d'Hugues de Lyonne à son fils l'abbé de Lyonne, protecteur de Lesage. L'abbé le donna à Lesage qui en tira d'abord, sans avouer son larcin, son roman de *Gil Blas*; puis, dans une seconde version, où cette fois il reconnaissait et dénonçait l'emprunt, il donna sa traduction du *Bachelier de Salamanque*. Donc *Gil Blas* et *le Bachelier de Salamanque* sont deux aspects d'une même œuvre, deux copies d'un même modèle, le manuscrit de Solis.

Tout cela est plus net que vraisemblable.

D'abord, où est-il ce manuscrit de Solis? Llorente répond : nulle part. Nous voilà édifiés. Solis a-t-il réellement pu écrire un ouvrage satirique de ce genre? Il était le protégé et le commis de Louis de Haro, neveu du duc d'Olivarès : était-ce une raison pour maltraiter Olivarès? On ne le voit pas; et, en tout cas, c'eût été

1. Lesage devait connaître les œuvres de Solis. Il en connaissait le nom. L'anachorète de Cuença s'appelle don Juan de Solis (V, I).

bien imprudent, c'était risquer de perdre sa place et soi-même. L'eût-il écrit, ce pamphlet, peut-on croire qu'il l'ait vendu, à qui? à l'ambassadeur, à Hugues de Lyonne, qui n'aurait assurément rien eu de plus pressé que de montrer la chose à Louis de Haro.

Et pourquoi le lui eût-il vendu? pour le publier? Commission étrange à donner à un ambassadeur. En tout cas, Hugues de Lyonne a totalement oublié sa promesse, car il n'a rien publié du tout.

Mais il en a peut-être chargé son fils, qui en a chargé Lesage. Dans ce cas, quel intérêt Lesage aurait-il eu à ne pas nous dire que c'était un manuscrit de Solis confié au père de son protecteur? Philippe III, Philippe IV, le duc de Lerme, le duc d'Olivarès, tous étaient morts; Lesage aurait eu bien tort de se gêner pour parler. C'est qu'il voulait s'approprier les œuvres d'autrui? Est-ce donc son habitude, et ne dit-il pas toujours où il a pris ce qu'il imite? Écoutez-le, en 1726, quand il donne une nouvelle édition du *Diable boiteux* : « J'ai déclaré, dit-il, à très illustre auteur Luiz Velez de Guevara, j'ai déclaré et je déclare encore publiquement que votre *Diablo cojuelo* m'en a fourni le titre et l'idée. Ainsi je vous cède l'honneur de l'invention. » Et cependant Lesage n'a imité que le premier des dix *trancos* de son roman! Et s'il a emprunté « des vers et quelques images » à Francisco Santos, quel scrupule! « Quoique le larcin ne soit pas de grande importance, je déclare que je l'ai fait, afin que quelque mauvais plaisant ne vienne pas me comparer aux voleurs qui pour vendre impunément une vaisselle qu'ils ont volée, en ôtent les armoiries. »

Voilà ce que vaut l'hypothèse de Llorente : elle ne tient pas. Llorente en a-t-il eu conscience? Toujours est-il qu'il l'a flanquée de nombreux étais pour la soutenir; je désigne ainsi les quantités de preuves intrinsèques à l'appui de sa thèse, preuves dont l'examen est quelquefois récréatif. C'est d'abord les analogies [1] qu'il constate entre le *Gil Blas* de Lesage et son *Bachelier de Salamanque* : marque d'origine commune. Mais il y a mieux : *Gil Blas* contient beaucoup de mots espagnols, *Juan* au lieu de *Jean*, *Senora Léonarde* au lieu de *Madame Léonarde*, *una senorita* au lieu de *une demoiselle*; *la senora* pour *madame*, *Marcos de Obregon* pour *Marc d'Obrégon* : l'un a tout l'air d'un *senor cavallero*, au lieu d'avoir l'air d'un *chevalier*; l'autre achète le carrosse d'un *escribano*, ou greffier. Cet autre chante des vers espagnols qui ne peuvent avoir été composés que par un Espagnol, à preuve l'emploi poétique et rare de *Felice* dans *Ay de mi! lusanno felice*, au lieu de la forme ordinaire *feliz*; et enfin, qui donc, sinon un Espagnol, aurait connu l'église *de los Reyes* à Tolède et aurait su que, sous Philippe IV, les théâtres s'appelaient : *la posada de los representantes*, la demeure des comédiens, parce que les acteurs y logeaient, usage depuis disparu?

Sans compter qu'il ne faut pas être grand clerc en espagnol pour dire *senora*, *senorita*, *Marcos de Obregon*, etc., que voilà de piètres arguments! Si Lesage a employé les autres mots, cité des vers, n'avait-il pas lu assez d'auteurs espagnols pour les y avoir trouvés?

1. Voy. p. 188.

Saupoudrer son récit de termes de la langue espagnole, n'était-il pas un moyen tout simple et tout indiqué d'*hispaniser* son œuvre, si j'ose dire? Llorente, s'interrogeant sur la provenance de tous ces mots, se répond : « Il me paraît impossible d'en trouver une autre que la présence d'un manuscrit espagnol. » En vérité, c'est bien la dernière explication que l'on trouverait.

S'il y a des termes de pur espagnol, qui montrent que Lesage copiait un manuscrit, il y a par contre des termes français qui sentent à plein nez l'Espagne, des hispanismes qui trahissent bien autrement encore l'origine du roman de Lesage : *Dieu soit loué! A Dieu ne plaise! Grâce au ciel!* un *garçon de famille* pour *un jeune homme*; *quelle manie! maudit juif! petit maître*, un *religieux de l'ordre de Saint-Dominique*, *sa révérence*, pour le *moine*; un bénéfice *simple*, un *directeur*, un *disciple* pour un *élève*, *je vous rends de très humbles grâces* pour *je vous remercie infiniment*, *fameux* pris en bonne part, au lieu de *célèbre*, et des proverbes bien espagnols comme : *Qui n'a pas vu Séville n'a rien vu.* Voilà des arguments qui présentent l'avantage de n'exiger pas une longue réfutation. Llorente a prouvé qu'il se connaissait mieux en espagnol qu'en français, et c'est aimer beaucoup l'hispanisme que d'en mettre partout.

Une preuve plus convaincante peut-être, c'est l'emploi savant et ingénieux de noms propres allégoriques pour désigner le caractère des personnages. Et quel autre qu'un Espagnol aurait trouvé *Sangrado*[1], participe de

1. Lesage a pris ce nom de l'*Obregon*, et non de Solis.

sangrar, saigner, pour le médecin de Valladolid? Et *Cuchillo*, qui veut dire couteau, pour un autre médecin ; et *Cordel*, qui veut dire corde, et *Torbellino*, qui veut dire tourbillon, et *Triaquero*, marchand de thériaque? Il aurait pu ajouter *Muscada*, qui est épicier, et Vincent de Buena Garra (V. *de Bonnegriffe*), qui est un filou (V, I). Oui, mais il faudrait d'abord ne pas abuser de l'allégorie, en voir partout quand il n'y en a peut-être pas, comme c'est le cas pour l'aubergiste de Pénafiel. Il « se nomme *Corçuelo* (il faudrait à vrai dire *Corzuelo*), diminutif de *corzo*, chevreuil, parce qu'aussitôt qu'il entendit que Gil Blas avait l'intention de vendre sa mule, il courut *comme un chevreuil* chercher un autre fripon. »

Et puis faut-il donc tant de science et avoir un manuscrit de Solis sous les yeux, pour faire ce que tant d'autres ont fait sans le secours de A. de Solis ?

Voltaire savait un peu l'espagnol puisque dans son commentaire de Corneille il traduisit à la suite d'*Héraclius* : *En esta vida todo es verdad y todo es mentira*, pour prouver que Corneille avait imité cette pièce. Et voilà qui suffit amplement à ses besoins pour forger des noms allégoriques comme la *Boca Vermeja*, la *senora Las Nalgas* ou *don Iñigo Medroso*, dans *Jenny ou l'Athée*.

Il y avait mieux à dire encore pour Llorente. Lesage a nommé un marquis brutal, qui bat les femmes, *Brutandorf*. Pourquoi ne pas conclure de cette forme germanique que *Gil Blas* est traduit d'un roman allemand[1]?

1. L'Italie pourrait aussi réclamer sa part pour Mascarini ou Colifichini (V, I).

C'est grand dommage que Llorente n'y ait pas songé. Un argument plus faible encore, s'il est possible, est celui que Llorente tire de la couleur locale espagnole répandue sur tout le récit de *Gil Blas*, et qu'un Espagnol seul a pu y mettre.

Et à quoi se réduit-elle cette couleur locale, si l'on excepte les quelques termes espagnols clairsemés dans la prose française? A bien peu de chose. Quand Llorente a noté avec soin tous les passages où il est dit qu'on voyage *sur des mules*, que les moines ont un rosaire à *gros grains*, qu'on transporte le vin dans des *outres*, que les barbiers ont une guitare en sautoir sur le dos, et que leur métier est déconsidéré en Espagne, tandis qu'il *est en honneur en France* [1], quand il a observé que les hôtelleries de Gil Blas ont deux escaliers, dont l'un est plus petit, pour le service ; que les portes de la rue ont une petite grille — ce que nous appelons un judas; — que les courtisanes habitent au rez-de-chaussée avec une vieille — nous avions déjà la Macette de Régnier ; — que les cavaliers « portent le manteau avec une grâce particulière » ; et enfin « l'usage qu'ont de dîner à midi les employés du secrétariat du ministère » (*sic*, éd. 1822, p. 134) : on a épuisé les détails des mœurs et usages dont Llorente affirme : « Lesage ne pouvait savoir rien de tout cela que par un manuscrit espagnol. »

Il est inutile, je crois, de s'attacher à cet argument. non plus qu'à ceux où l'histoire et la géographie interviennent. Ici le raisonnement est des plus captieux.

1. Llorente pensait peut-être au fameux Champagne dont Tallemant des Réaux nous a dit les succès.

L'indication historique ou topographique est-elle exacte? Lesage la doit au manuscrit qu'il copiait.

Est-elle fausse? C'est la preuve qu'il a mal lu, ou que le manuscrit portait une erreur de copie.

Rien n'est moins évident. Si l'indication est exacte, elle peut venir de toute autre source que le manuscrit de Solis; si elle fausse, c'est la preuve que Lesage ne donnait pas plus d'attention qu'il ne fallait à ces détails en somme secondaires dans l'ensemble du roman. Ah! s'il s'était douté qu'en l'an de grâce 1822, M. Llorente donnerait jour par jour le tableau chronologique de la vie de Gil Blas, son itinéraire sur la carte d'Espagne, et qu'il y noterait des incohérences ou des inexactitudes! mais on ne s'avise jamais de tout.

Llorente s'est donné un mal infini, et, après tout, son travail est amusant, pour reconstruire l'itinéraire de Gil Blas en Espagne et pour donner la chronologie complète de sa vie. Ce genre de recherches n'est pas dénué d'intérêt, et Llorente aurait eu raison de s'y livrer, s'il n'avait constamment forcé les faits, les noms et les dates à entrer bon gré mal gré dans son système. On comprend ce qui le tracasse. Comme il faut que le roman de *Gil Blas* soit tout entier dû à un Espagnol, il faut que la géographie de l'Espagne y soit bien sue, et que les dates de l'histoire soient exactes. La raison est-elle bien forte? Llorente ne se berce-t-il pas d'une douce illusion, s'il croit les gens si savants sur l'histoire et la géographie de leur pays? Le malheur est que Gil Blas brouille avec une insouciance ingénue les pays et surtout les dates, d'où il résulte que s'il faut avec Llorente attribuer

quelque valeur à la preuve géographique et historique, elle va précisément contre lui, et Llorente en conscience devait dire : jamais un Espagnol n'eût traité avec une pareille désinvolture les chiffres et les noms.

En quoi d'ailleurs il se serait trompé, puisqu'il a donné lui-même le plus ridicule exemple du contraire en ce qui concerne la géographie de l'Espagne.

Llorente eût assurément mieux fait pour sa mémoire de négliger totalement ce point. Lui qui suppose si gratuitement chez les Espagnols une connaissance suffisante de leur géographie nationale, il a fait preuve dans son chapitre d'une ignorance scandaleuse. Aucune des erreurs qu'il relève chez Lesage n'est une erreur, et il eût eu bien besoin de prendre précisément dans *Gil Blas* quelques leçons de topographie. On est stupéfait de l'aplomb avec lequel, doctoralement, il fait honte à Lesage de fautes prétendues qui le confondent lui-même. S'il faut l'en croire, *Rodillas* n'existe pas aux environs de Burgos (III, xi), non plus que *Ponte de Mula*. « Le père Isla a traduit *Puente Mula*; le fait est que ni l'un ni l'autre n'existent en Espagne. » *Valpuesta* est très éloigné de Valladolid, et se trouve sur l'Èbre. « L'original espagnol disait sans doute *Valdestillas* et le copiste y a substitué *Valpuesta*. Lesage n'a pas reconnu l'erreur, parce qu'il ignorait notre topographie et qu'il suivait servilement ce qu'il avait sous les yeux. » Quant à *Luceno*, — et qu'on veuille bien remarquer que dans Llorente toutes ces remarques se suivent, nous n'en passons pas une, — « le fait est qu'il n'y a eu en Espagne aucun village du nom de *Luceno* ». Il n'y a pas non plus en Espagne d'endroit

appelé *Almerin*. Le P. Isla a traduit *Almeria* : « il faut avoir aussi peu de connaissance qu'en avait le P. Isla de la géographie espagnole pour commettre cette erreur grossière ». Ah ! pourquoi Llorente se connaissait-il si mal lui-même? Et encore : « *Castilblazo*, il n'y avait point de pays de ce nom en Espagne », et ainsi du reste. Il est inutile d'étendre la liste de ces assertions; contentons-nous des premières qui commencent ce chapitre : elles nous édifient sur les autres, qui sont à l'avenant.

Quand on apporte dans la démonstration cette morgue dédaigneuse, il n'est pas inutile de la justifier par des faits et des vérités. Or, pas un des reproches élevés par Llorente n'est fondé. C'est le cynisme dans l'inexactitude.

Nous avons sous les yeux une collection de cartes qui furent éditées en 1706 et en 1708 dans le quartier même de Lesage, chez Jaillot, près des Grands Augustins, *Aux Deux Globes* et *A la Sphère Royale*, sur le quay de l'Horloge, où Lesage habite. Il a dû voir en sortant de chez lui, étalées à la vitrine ou aux piliers, et peut-être acheter ces belles cartes d'Espagne et des provinces espagnoles dressées par Sanson et par N. de Fer, géographes du roi. Ce qui nous fait supposer qu'il les a connues, c'est que l'orthographe de ses noms propres est souvent celle de ces cartes[1].

Llorente aurait dû les consulter, celles-là ou d'autres, avant de s'arroger le droit de faire, sans qualité, le géo-

1. *Castilblazo*, que Llorente veut écrire *Castilblanco*; *Almodavar*, que Llorente écrit Almodovar; *Villardesaz*, dont Llorente veut faire Villar-del-Saz, etc.

graphe rodomont et cuistre. Il aurait vu, pour reprendre ses allégations citées plus haut, que *Rodilla* (carte de Fer) ou *Rodillas* (carte de Sanson) est bien au nord de Burgos ; qu'il y a bien *Ponte de Mula*, au sud de Grajal, entre Astorga et Burgos ; qu'il y a bien encore *Valpuesta*, et non Valdestillas, non sur l'Èbre, mais tout près de Moyados, où l'a mis Lesage ; que *Luceno* existe, près de Vierzo et de Léon ; que, s'il n'y a pas Almerin, il y a *Almorin* près de Merida, au nord de Medellin[1], et que l'erreur de copie ne justifie pas le ridicule dont Llorente se couvre : « Lesage a mal lu et a copié *Almerin*, ce qu'il n'a pas reconnu, parce qu'il ignorait ce que je sais à ce sujet. » Or ce qu'il sait, c'est qu'il faut *Almoharin* : par malheur, don Rafaël allant de Tolède à Merida, il faudrait que l'étape d'Almoharin précédât Merida ; mais on passe par Merida pour arriver à Almoharin, tandis qu'Almorin se trouve bien sur la route d'une ville à l'autre. Quant à *Castilblazo* qui n'existe pas en Espagne, Sanson et de Fer l'ont placé en toutes lettres sur le Guadiana, en aval de Ciudad-Real. Il est bien inutile d'insister. Voilà ce que vaut l'érudition de Llorente.

Et voyez l'aveuglement ! Au lieu de tirer de la véracité même de Lesage des preuves contre son originalité, il les tire de ses erreurs, qui n'en sont pas ! L'itinéraire de Gil Blas est nettement tracé sur la carte[2]. Mais de ce

1. Carte de la Nouvelle-Castille, par N. de Fer.

2. Voici, dans ses grandes lignes, l'itinéraire de Gil Blas sur la carte d'Espagne : Santillane — Oviedo — Peñaflor — Cacabelos — Léon — Luceno — Astorga — Ponte de Mula — Burgos — Dueñas — Valladolid — Ponte de Duero — Moyados — Valpuesta — Olmedo — Segovie —

que les reproches de Llorente tombent à faux, il n'en faut pas conclure que la géographie de *Gil Blas* soit exempte de tout reproche. C'est un mystère encore de savoir comment il rencontra Leyva en allant de Bunol à Valence, quand Leyva est situé en Vieille-Castille, dans la province de Rioja. Il faut n'avoir jamais été à Madrid pour faire passer Gil Blas par Alcala de Hénarès quand il se rend de Madrid à Ségovie. C'est comme si venant de Paris pour gagner Évreux, on couchait la première nuit à Melun. Llorente a bien rectifié cette erreur de route : « l'original espagnol disait sans doute Galapagar, dont les voyelles sont toutes des A comme celles d'Alcala ». Mais ce qui est évident pour Llorente peut laisser des doutes dans les esprits les mieux intentionnés. Ce qu'il faut lui accorder, c'est que, comme copiste, Lesage est un bien médiocre copiste. Il fait fourmiller les coquilles : tantôt, c'est Obisa qu'il met pour Cobisa ; et même, s'il faut en croire l'érudit espagnol, Torralba pour Cuença, ou mieux encore *Porte du Soleil* pour *Porte de Guadalajara*. Ne peut-on trouver que Llorente a la coquille un peu facile? Mais qu'importe, si ce lui est une occasion de triompher et de prouver que Lesage a mal lu et mal copié Antonio de Solis : comme s'il était si

Madrid — Avila — Villaflor — Salamanque — Madrid — Tolède — Requena — Campillo — Xelva — Segorbe — Bunol — Leyva — Valence — Almansa — Grenade — Ubeda — Tolede — Madrid — Colmenar — Segovie — Madrid — Alcala de Hénarès — Segovie — Penafiel — Duero — Valladolid — Oviedo — Palencia — Segorbe — Leyva — Valence — Madrid — Tolède — Loeche — Lirias. — Pas un de ces noms, sauf Leyva (encore est-ce le nom d'un château particulier), ne manque sur la carte, ou ne dérange l'itinéraire. Barbié du Bocage en a donné un croquis bien insuffisant dans l'édition Neufchâteau, Paris, Lefèvre, 1825.

malaisé de supposer qu'il a plutôt mal copié les ouvrages quelconques qu'il a pu lire, la carte d'Espagne qu'il a dépliée, le dictionnaire géographique qu'il a feuilleté ! Et comment concilier, dans l'hypothèse d'un manuscrit recopié, de pareilles erreurs et une pareille ignorance avec l'exactitude de certains détails et de certaines descriptions, les vingt-deux lieues de Burgos à Valladolid, ou le petit escalier et la fenêtre de la tour de Ségovie : comme si les relations et les voyages avaient manqué à Lesage pour le renseigner? Des lecteurs peuvent être aussi bien informés que des excursionnistes. D'Anville, Buffon, Barthélemy n'étaient pas voyageurs[1].

Llorente a dressé le tableau chronologique de la vie de Gil Blas. Son travail est intéressant, il serait même utile, s'il était demeuré étranger au domaine de la fantaisie. Il est bien évident, à la première lecture, que les aventures de Gil Blas tiendraient mal et seraient à l'étroit dans les bornes d'une existence humaine. Llorente les a forcées à y entrer. Que Gil Blas, bien que Lesage n'en dise rien, ait commencé la grammaire latine à dix ans et au mois d'octobre; qu'il soit entré en rhétorique à treize ans, et qu'il ait abordé la logique au 18 octobre, jour de Saint-Luc : c'était l'usage, et l'invention est ici vraisemblable. Mais où Llorente prend-il que Gil Blas est né en 1588, s'est enfui de la caverne des voleurs en septembre 1606, qu'il est venu à Burgos en novembre, qu'il est entré chez Arsénie en août 1607 et qu'il en est sorti

1. N'est-ce pas Théophile Gautier qui publia un *Voyage en Turquie*, pour pouvoir aller visiter la Turquie avec le produit de son livre? Jules Verne est le plus sédentaire des conteurs de voyages.

en septembre; qu'il est arrivé à la mi-octobre à Salamanque, et qu'il a passé trois mois, de janvier à mars 1608, chez la marquise de Chaves, et ainsi du reste? Voilà une exactitude bien inexacte.

En réalité, on ne peut guère constituer à Gil Blas qu'un état civil approximatif. Les dates, qui prennent une certaine précision dans la dernière partie du récit, parce qu'il côtoie alors ou traverse des événements politiques, demeurent dans le vague pour ce qui est des premiers ans de notre héros.

Recueillons d'abord nos renseignements. A quel moment Gil Blas a-t-il écrit ses *Mémoires*? Nous le savons à coup sûr. La dernière page de son manuscrit est datée. Il l'écrit après son retour à Lirias, après son second mariage, et il est retiré depuis trois ans : « Il y a de cela trois ans, ami lecteur. » Or, ce retour à Lirias a suivi de vingt-deux ans la mort de sa première femme Antonia (*outre que vingt-deux ans qui s'étaient écoulés depuis sa mort*, XII, XIII). Celle-ci est morte la même année que Philippe III (XI, I), c'est-à-dire en 1621. Par un simple calcul d'arithmétique, nous savons donc que Gil Blas s'est retiré en 1643, qui est effectivement l'année de la chute d'Olivarès, et qu'il a écrit ses *Mémoires* trois ans après, en 1646 [1].

Quant à la date de sa naissance, bien fin qui pourrait la fixer. Le continuateur anonyme de *Gil Blas* le fait naître en 1594 : est-ce par hasard sur l'indication de Lesage lui-même? *Chi lo sa?* Llorente donne la date de 1588, parce que

1. Llorente, malgré toute sa précision, est donc en retard de trois ans quand il fixe à 1646 la date du mariage, et à 1649 celle des Mémoires.

c'est celle qui lui a plu. Ce qui paraît seul probable, c'est qu'il est né dans ces environs-là, de façon à être à peu près sexagénaire en 1643. En effet, à cette date, il est déjà mûr, plus rassis, plus propre à la retraite. « Vous êtes dans un âge plus propre à vous laisser toucher des beautés de la nature », lui dit Scipion (XII, XII). Cependant, ce n'est pas encore un vieillard décrépit; il peut songer à de nouvelles amours, se marier, avoir des enfants dont il croit pieusement être le père; il nous assure en même temps qu'il ne paraissait pas avoir son âge et qu'il pouvait se donner dix bonnes années de moins (XII, XIV). Dix années de moins, à la bonne heure! il ne se marchande pas l'eau de Jouvence. Et pourtant il y a longtemps qu'il a dépassé la fleur de l'âge. Il était déjà « au milieu de sa carrière » (IX, IX) en sortant de la tour de Ségovie [1], où l'avaient conduit ses complaisances pour le comte de Lemos, un peu avant que Paul V ait nommé le duc de Lerme au cardinalat (X, I) : cet événement date de 1618 [2].

Il est possible encore de marquer la date de son arrivée à Madrid avant son entrée dans les bureaux du ministère. Un poète lit à la cour un sonnet sur la naissance d'une infante (VII, XIII). Llorente affirme, et mon Dieu! pourquoi n'y pas croire? qu'il s'agit de l'infante Margarita, née le 24 mai 1610. Et puis, que savons-nous encore, j'entends ce que Gil Blas nous apprend lui-même? Nous savons que, lorsqu'il quitte Oviedo et son oncle, en comptant mélan-

1. « Vous êtes jeune », lui dit le gouverneur de la tour (IX, IV).

2. « En 1618, le duc de Lerme crut se mettre à l'abri de la disgrâce en obtenant la pourpre romaine. Le Pape lui envoya le chapeau et l'anneau. » (*Anecdotes espagnoles et portugaises depuis l'orig. de la nation jusqu'à nos jours* (Paris, 1773, II, 174).

coliquement ses ducats au fond de son chapeau, balancé sur sa mule, il a dix-sept ans (I, I). Nous savons qu'il s'écoule deux ans avant qu'il rencontre Fabrice (I, XVII). Il a donc dix-neuf ans. Nous savons encore qu'il a passé trois mois chez le licencié Sedillo (II, II) et vingt-deux ans dans les ministères, de 1621 à 1643. Et puis? et puis c'est à peu près tout. Dans tout le reste, il ne manque pas de dates et d'événements historiques, mais ou bien ils ne nous apprennent rien de plus, ou bien ils déroutent la chronologie : mais Lesage s'en soucie bien! C'est pure duperie que s'ingénier à vouloir coordonner les temps, là où l'auteur lui-même déclare n'avoir pas pris cette peine. Lesage écrivait en 1724, devant le chapitre VII qui commence son troisième tome : « On a marqué dans ce troisième tome une époque qui ne s'accorde pas avec l'histoire de Pompeyo de Castro qu'on lit dans le premier volume. Il paraît là que Philippe II n'a pas encore fait la conquête du Portugal et l'on voit ici tout d'un coup ce royaume sous la domination de Philippe III sans que Gil Blas en soit beaucoup plus vieux. C'est une faute de chronologie dont l'auteur s'est aperçu trop tard, mais qu'il promet de corriger dans la suite avec quantité d'autres. » L'erreur était en effet singulière, et elle nous édifie pleinement sur les préoccupations chronologiques de l'auteur. La conquête du Portugal date de 1580; Philippe III commence à régner en 1598, et meurt en 1621. Mais il faut à cette date que Gil Blas ait environ quarante ans : il lui était difficile d'avoir fût-ce vingt ans avant 1580. Lesage s'en tira sans trop de peine, remplaça le Portugal par la Pologne, le duc d'Al-

meida par le duc de Radzivil, et Lisbonne par Varsovie. Il n'aurait sans doute pas fait de difficultés pour corriger les autres erreurs, s'il y avait attaché quelque importance. La dame du souterrain, qu'il arrache aux voleurs, a perdu son mari, mort dans l'armée portugaise au royaume de Fez. Mais cette expédition portugaise remonte pour le moins au roi don Sébastien, et à l'année 1580. Comment Gil Blas aurait-il déjà une vingtaine d'années sept ans après (I, xi)? Comment encore, bien après l'épisode des voleurs, don Bernard de Castil Blazo serait-il un espion du roi de Portugal, quand il n'y a plus de roi de Portugal depuis 1580, et quand il n'y en aura plus avant Jean IV de Bragance en 1640? Les erreurs de ce genre abondent. Llorente les a numérotées jusqu'à vingt-deux, et elles y sont bel et bien. Le comte de Neufchâteau a vainement tenté de diminuer ce nombre en protestant contre l'erreur commise par Laure quand elle fait passer Gil Blas pour son frère aux yeux de son amant partugais. Elle invente une histoire où son mari est tué en Morée dans la guerre des Vénitiens contre les Turcs, ce qui n'est pas possible. « Mais, objecte Neufchâteau, c'est une histoire inventée sur-le-champ, et Laure n'a pas le temps de vérifier les dates. » L'objection vaudrait si par malheur la guerre en question n'était de 1645, et Neufchâteau a ignoré ou oublié que *Gil Blas* finit en 1643. Llorente lui-même est trop complaisant quand Scipion raconte que « le cardinal-duc de Lerme a perdu son poste » (XI, i). Lesage, explique-t-il, a passé en recopiant le manuscrit espagnol, les mots : « le duc de Uceda, fils du cardinal », puisqu'il faut, pour la vérité historique, intercaler le minis-

tère Uceda entre Lerme et Olivarès [1]. Mais non! Lesage a volontairement omis ce ministère dont il ne parle nulle part. Il l'aurait même ignoré, que la chose ne nous surprendrait pas [2]. L'hypothèse des mots passés à la copie est étrange, gratuite, et, en tout cas, est subordonnée à l'existence plus que douteuse du manuscrit de Solis.

Jamais Llorente n'a mieux pensé, sinon mieux écrit, que lorsqu'il s'emporte contre le comte de Neufchâteau : « Non, monsieur le comte, Lesage ignorait la chronologie et la topographie. Non, monsieur le comte, vous vous trompez! » Nous l'accordons. Mais où notre étonnement commence, c'est quand cette ignorance a paru à Llorente la meilleure preuve de l'inauthenticité, si j'ose dire, de Lesage. — Le livre est plein d'erreurs, donc il est copié sur un espagnol! — En vérité, la logique de ce raisonnement nous échappe, là où nous serions au contraire tout portés à reconnaître dans ces erreurs mêmes que jamais Espagnol n'y entra pour rien [3].

Franceson, examinant la démonstration de Llorente, demandait pardon au lecteur de l'entretenir de « pareilles niaiseries ». Nous n'aurons pas cette urbanité toute germanique.

En rendant hommage au travail consciencieux et scrupuleux de Llorente, force est bien de le reconnaître,

1. Cf. E. Rott, *Philippe III et le duc de Lerme*, dans la *Revue d'Histoire diplomatique*, 1887.
2. Il le rétablit dans *le Bachelier*, où il a pu l'apprendre.
3. Llorente est amené lui-même à réduire la part prétendue de Solis dans l'œuvre de Lesage. Les dates des nouvelles et des épisodes ne concordent pas avec l'époque où a vécu Gil Blas. Elles sont donc prises ailleurs. Llorente l'a dit dans son jargon : « Il y a une autre origine; telle a été l'intercalation des pièces hétérogénées dans le roman. »

son système présente les mêmes inconvénients que les précédents : il repose sur une hypothèse nullement prouvée. Mais en même temps il contient cette idée nouvelle, que le *Gil Blas* est un tissu à mailles assez larges au travers desquelles Lesage insérait des emprunts de toutes mains. Il greffait sur le fonds commun, c'est-à-dire *le Bachelier* de Solis.

Cette idée, nous l'avions déjà vue, mais bien obscure, perdue dans un écrit inconnu, le périodique de Madrid de 1788. Llorente commence à voir que *Gil Blas* ne peut être pris dans son ensemble comme la copie d'un modèle unique, mais bien comme un assemblage de parties de provenances diverses et nombreuses.

Et voilà toute trouvée la transition vers la seconde phase de la querelle. La question pivote sur elle-même.

Ce n'est plus le même problème. Il ne s'agit plus de savoir qui, mais quels il a imités. Dès lors, et avant même d'écouter les parties, il semble bien que le procès est préjugé. Si tout d'abord on veut bien admettre que Gil Blas présente suffisamment l'apparence d'une œuvre française, qu'il n'est pas besoin d'être né en Espagne pour le lire, le comprendre et le goûter pleinement, ce qui n'est jamais le cas pour des traductions, pour un *Don Quichotte* ou un drame de Shakespeare; si l'on veut bien reconnaître que ce style n'est pas bourré d'hispanismes, et que c'est parler français, en dépit de Llorente, que de dire *Dieu merci*, *grâce au ciel*, ou *sa révérence*; que les mœurs n'en sont pas hispanisées au point de nous dérouter, de nous transporter dans une société tout à fait étrangère à celle de France; que nous y saluons

même au passage plus d'une silhouette bien française, et que leurs *sombreros* ressemblent à s'y méprendre à nos feutres à plumes, alors nous ferons à l'Espagne toutes les concessions qui pourront lui plaire, nous accorderons que Lesage a mis au pillage les nouvellistes et les comiques d'outre-Pyrénées; qu'il les connaissait à merveille pour les avoir traduits ou pratiqués, qu'il se laisse souvent faire par eux l'aumône d'un motif, d'un sujet, d'un épisode amusant : et puis, qu'aura-t-on prouvé? que Lesage n'est pas digne du nom d'écrivain français? Mais alors, à quoi se réduirait notre pauvre littérature nationale, si chaque peuple tirait ainsi à soi ceux des nôtres qui ont bien voulu lui faire quelque emprunt, et quel motif aurait l'Espagne de ne pas attirer à elle Pierre Corneille, son frère Thomas, Molière, Scarron, et Hardy, et Rotrou, et Quinault, et Boisrobert, et Montfleury, et Dancourt, et Florian, et Beaumarchais, et Victor Hugo, et tout le monde?

Quelle erreur de faire consister l'invention artistique ou littéraire dans le talent de trouver des idées neuves, des situations non déjà vues! une pareille tâche serait aussi illusoire qu'inutile [1].

On n'invente plus guère. L'humanité vit sur un fonds qu'on ne renouvelle plus.

A combien se monte le nombre des sentiments que met en jeu la littérature sous toutes ses formes? Com-

1. « Quiconque met dans son vrai jour, soit par l'expression, soit par l'à-propos, une pensée qui n'est pas à lui, mais qui sans lui serait perdue, se la rend propre en lui donnant un nouvel être, car l'oubli ressemble au néant. » (MARMONTEL, *Élém. de litt.*, art. PLAGIAT.)

bien de passions peuvent agiter notre âme? Douze tout au plus, répond Descartes : les plus généreux vont jusqu'à vingt-quatre. Eh! oui, nous venons trop tard, et tout est dit : mais on peut le redire. L'humanité est, comme disait Mme de Sévigné, une recommenceuse.

Cette idée que le *Gil Blas* n'est qu'une compilation, un ravaudage de pièces disparates, est souvent émise; de nombreux et patients critiques ont entrepris de reporter à leur origine, chacun des emprunts qu'ils ont reconnus ou cru reconnaître; de découdre ce manteau d'Arlequin, et de rendre chacun de ses carrés à la pièce où on les a découpés.

C'est un Allemand qui a le premier ouvert la voie. Ludwig Tieck, en 1827, faisait précéder sa traduction du *Marcos de Obregon*, d'un relevé assez complet des passages empruntés par Lesage. Il eût été encore plus complet, si l'auteur n'eût, comme il nous le confie, perdu ses notes en déménageant.

Signalons seulement en passant, la même année, un retardataire : l'Américain Everett, dans la *North American Review* (1827), en est resté au système de Llorente qu'il défend avec beaucoup de conviction, mais sans assez connaître la question.

C'est le même reproche qu'il faut faire à un illustre Ecossais. Walter Scott, dans ses *Biographical memoirs of eminent novelists*, soutient, cette même année 1827, que Lesage est « un romancier complètement original », mais sans se donner assez la peine de nous dire pourquoi et comment, ni de réfuter les contradicteurs.

Il n'y a pas grand profit non plus à tirer de la *Foreign*

Quarterly Review, et quand, en 1828 (vol. II), elle déclare réserver son jugement dans la *question de Gil Blas* (we shall say nothing), et quand, en 1831 (t. VII), elle reprend les visions de l'auteur de *Tareas de un solitario*.

C'est encore des visions, et des visions bien étranges, que don Antonio Puigblanch fait paraître en 1832 dans les *Opusculos grammatico-satiricos* (I, 160; II, 371-373). D'après lui, *Gil Blas* est l'imitation d'un ouvrage satirique en prose et en vers composé en 1640, édité deux fois en France, jamais en Espagne. Le héros traverse les différentes classes de la société, et le duc d'Olivarès y est attaqué. Ce livre est le même que le manuscrit dont parle le P. Isla; seulement le P. Isla ne savait pas que ce manuscrit avait eu déjà deux éditions, bien qu'il s'en fût servi, pour son fameux roman *Fray Gerundio*. Lesage y a puisé l'idée de son Gil Blas.

Cette opinion n'aurait de valeur que si on nous donnait le titre de ce mystérieux ouvrage, si on nous produisait une analyse et un aperçu des passages copiés : ce que Puigblanch n'a pas fait.

Il suffit de signaler l'ouvrage de Borrow, *The Zincali an account of the Gipsies of Spain*[1], où il est dit que *Gil Blas* n'est qu'une compilation.

En 1843, dans son *Histoire comparée des littératures espagnole et française*, de Puibusque, constatant qu'en Espagne « la culpabilité de Lesage est notoire », demande à dire quelques mots en faveur du condamné, mais il ne nous semble pas toujours bien au fait : ainsi quand il

1. 2 vol., London, 1841. Sur Borrow, cf. Montégut (*Revue des Deux Mondes*, sept. 1857).

parle, à propos d'Espinel, de l'antériorité d'impression du roman français, comme si *Gil Blas* eût été imprimé avant l'*Obregon*.

Il a davantage raison contre le P. Isla : « Pourquoi traduire un livre entièrement pillé? l'argument le plus simple était la production de l'original. »

Enfin nous approuvons ses conclusions, qui malheureusement ne sont étayées que sur une conviction intime et non sur des arguments :

« Il y a loin de Vincente Espinel à Cervantès; de G. de Castro à Calderon; de Gabriel Tellez à Lope de Vega, et pourtant un ouvrage de chacun de ces écrivains est monté au rang des chefs-d'œuvre : à qui le doit-il? à son imitateur.

« Que la littérature castillane, au lieu d'ériger en fraude les emprunts qu'il lui a faits, veuille donc régler sans prévention ses comptes avec lui, et elle verra qu'elle a reçu de l'auteur de *Gil Blas* tout autant que des auteurs du *Cid* et de *Don Juan*. »

Le romantisme pâlit : l'Espagne, avec ses mandolines et ses seguedilles, n'est plus à la mode : *Gil Blas* s'enfonce dans la pénombre du second plan.

Il ne fera plus guère parler de lui en France jusqu'en 1864. Ce qu'en disent Nodier en 1835, puis Nisard en 1861, n'intéresse pas de près la *question de Gil Blas*. Ils puisent leurs plus forts arguments dans leur indignation, ce qui ne suffit pas. Nodier est très convaincu : « Greffez sur un sauvageon difforme et amer quelque fruit délicieux ; vous serez cent fois, mille fois plus plagiaire que Lesage qui vous a donné *Gil Blas* et qui n'a

peut-être pas même connu le sauvageon. » Au dehors, on travaille à dresser des listes d'emprunt, chacun veut l'allonger.

Ad. de Castro, avec une rare abondance d'informations, y revient à trois reprises, d'abord dans les *Poesias de D. Pedro Calderon de la Barca con anotaciones y un discurso por apendice sobre los plagios que de antiguas comedias y novelas españolas cometio Lesage, al escribir su Gil Blas de Santillane*. Cadix, 1845. C'est ensuite *El conde duque de Olivares y el rey Felipe IV*. Enfin, en 1852, il annote une réédition de la traduction de *Gil Blas* par le P. Isla.

Cependant, en 1846, le même travail était en partie repris dans une traduction espagnole du *Bachelier de Salamanque*.

Trois ans après, en 1849, dans les notes très denses et très érudites de sa grande *Histoire de la littérature espagnole*, Ticknor ajoutait encore des noms à la liste, qu'allongeaient ensuite, dans la grande Collection des auteurs espagnols, en 1851, les éditions du P. Isla et de Vincent Espinel, en 1854, l'auteur d'un *Essai sur le roman espagnol*, don Eugenio Fernandez de Navarrete. Il semblait qu'on prît à tâche de répondre au vœu formulé par Sainte-Beuve en 1850 : « que l'on fît sur cette question un livre impartial et complet [1]. »

1. Ce n'est pas un chapitre dans un volume, mais bien un volume entier qu'il faudrait écrire pour énumérer, classer et apprécier de près tous les emprunts jusqu'ici reconnus ou crus tels. A vrai dire, ce n'est même pas dans un volume qu'il le faudrait faire : il tournerait aussitôt à la nomenclature. La seule forme qui nous paraisse devoir donner satisfaction au désir de tous ceux qui s'intéressent à la question, serait

Nous ne savons ce que c'est, en 1857, qu'un *Essai sur l'originalité de Gil Blas*, publié à Stettin par Robolsky, dont Veckenstedt assure qu'il fit beaucoup de bruit en Allemagne : mais la même année paraît un des plus intéressants mémoires sur la question : *Essai sur la question de l'originalité de Gil Blas ou Nouvelles Observations critiques sur ce roman*, par Ch. Fréd. Franceson, professeur à l'université de Berlin, auteur d'un *Essai sur Homère*, Leipzig, 1857. Franceson admet l'existence de nombreux emprunts dans *Gil Blas*; mais il conclut à la parfaite originalité du roman français. « Le roman de *Gil Blas* est une composition toute française » (p. 54); et il poursuit : « Cette imitation d'auteurs espagnols s'est bornée à des emprunts : une traduction ou une imitation du roman dans son entier, faite soit d'un livre imprimé, soit d'un manuscrit, est presque impossible. » C'est la sagesse même. Franceson nous plaît par sa largeur d'esprit et son indépendance. Il sait faire aux Espagnols les concessions qu'il faut. Oui, le roman picaresque est un genre purement espagnol, illustré par les Espagnols avec *Lazarille*, *Guzman d'Alfarache*, *Marcos de Obregon*, la *Picara Montanesa*, le *Gran Tacàno*, le *Soldado Pindaro*, etc. Mais il est incontestable que le roman picaresque de Lesage n'est plus celui d'Espagne. Il l'a « annobli », comme dit Franceson, il l'a « rendu classique ». Ses héros sont moins débraillés, moins

une édition de *Gil Blas* où l'on rapporterait au bas de la page le passage à rapprocher. On ne manquerait pas de renseignements déjà acquis pour une telle enquête. La revue que nous sommes en train de faire indique les sources. Ce travail n'entamerait ni ne compromettrait aucunement la réputation de Lesage.

dépourvus de scrupules, moins mal élevés, moins vagabonds [1] : sans compter cette autre différence assez notable, bien marquée par le professeur de Berlin, que le roman espagnol a gardé le préjugé aristocratique de son pays, respecte les grands, et ne bafoue que les gens du bas peuple : en passant en France, il s'émancipe, se défait de ses déférences, et garde l'attitude méprisante ou railleuse devant les plus grands ministres.

Le travail de M. Franceson serait excellent, s'il était complet : mais la liste des emprunts telle qu'il l'a dressée est insuffisante, laisse à sa brochure l'aspect d'un travail interrompu et inachevé. La méthode était consciencieuse; il traduit quelques-uns des passages imités; le lecteur peut juger la nature et l'importance de l'emprunt par la comparaison des textes. On saisit sur le fait l'imitation directe de l'histoire du muletier dans l'*Obregon*, la ressemblance assez curieuse dans la caverne du capitaine Roland, avec celle que décrit Firenzuola : mais le travail étant entrepris de cette sorte, il eût fallu multiplier davantage les rapprochements : la brochure aurait dû s'enfler jusqu'aux proportions d'un volume.

Saint-Beuve parut satisfait de la réponse que l'on donnait ainsi à ses *desiderata*. Il adopte l'avis de Franceson en écrivant en 1864 : « Il n'est pas d'auteur qui ait eu moins de scrupule à cet égard et qui en ait agi avec moins de cérémonie que Lesage. Il justifie tout à fait la spirituelle définition que donnait un jour M. de Mau-

1. Cf. p. 180.

repas : « Un auteur est un homme qui prend dans les livres tout ce qui lui passe par la tête ». Cela n'ôte rien à ses mérites ; mais il faut être vrai avant tout et sortir une bonne fois à son sujet du lieu commun national et patriotique. »

Un professeur de littérature étrangère, M. Eugène Baret, ne crut pas l'enquête fermée, et voulut, cette même année 1864, apporter son contingent d'idées et de recherches. Il fit un mémoire réimprimé plus tard dans son *Histoire de la littérature espagnole*.

Les conclusions sont raisonnables : ce sont celles de Saint-Beuve. Lesage est bien l'auteur de son roman et non l'éditeur d'un *Gil Blas* espagnol, mais il a fait à la littérature espagnole beaucoup d'emprunts. M. Baret a de plus le mérite d'avoir allongé encore la liste des imitations de Lesage.

On doit seulement regretter que son argumentation ne soit ni plus logique ni plus solide, ni plus personnelle. Son mémoire ne nous arrêtera pas longtemps. Il faut s'associer aux judicieuses observations que M. Brunetière adresse « à ce malencontreux chapitre » et au vœu qu'il formule de le voir repris et refondu par son auteur. Les preuves reproduisent ou des arguments de Llorente et de Franceson, et nous n'avons plus à y revenir, ou si elles sont de M. Baret, elles sont peu concluantes. Il commet des bévues : ainsi quand il reproche à Lesage d'avoir connu des noms de bourgades « tellement insignifiants qu'ils ne sont pas même indiqués sur les cartes les plus détaillées de l'Espagne », pour en conclure à la copie d'un original. Parmi ces noms, il

cite, après Llorente, Vierzo. M. Brunetière faisait justement observer à Llorente que Vierzo existe et même est une bourgade assez connue pour figurer dans le *Dictionnaire* de Beaudrand (1705) et dans celui de Th. Corneille (1708). Mais Lesage ne parle nulle part de Vierzo. Le texte de l'édition de 1747 porte Verco. Ce n'est pas Vierzo, c'est Verco qui est inconnu, et M. Baret se rend coupable du double reproche d'ignorer sa géographie d'Espagne pour n'avoir pas connu Vierzo, et d'ignorer le texte de *Gil Blas* pour avoir lu Vierzo là où il n'est pas. Bien avant M. Baret, Llorente avait dressé une liste, autrement complète, des erreurs de topographie, des anachronismes, des noms propres de bourgades infimes que Lesage a dû emprunter à des auteurs espagnols; il avait déjà noté les descriptions de la forteresse d'Astorga, du château de Ségovie, trop exactes pour être du cru de l'auteur français; la chanson de don Gaston de Cogollos, évidemment copiée.

Est-il vraiment si surprenant que Lesage ait su que les brigands espagnols se réfugient dans des souterrains? que les femmes suspectes de Madrid vivent avec une vieille femme? et faut-il invoquer à ce propos « des documents espagnols ou manuscrits? »

Lesage a cité plus de soixante noms de familles ayant réellement existé sous Philippe III? D'abord il en a cité autant de parfaitement inconnus, et quant aux noms de Zapata, Vélasquez, Ortez, Moralès, etc., mais il n'avait qu'à les puiser dans ses souvenirs ou dans ses lectures, sans qu'il lui fût utile d'avoir en main de prétendus mémoires *diplomatiques* de l'abbé de Lyonne.

On ne saurait mieux dire que M. Baret lui-même quand il se réfute : « On pourrait expliquer le fait par une lecture assidue des écrivains espagnols. » Eh! sans doute!

Et précisément il venait de paraître un ou deux livres qui firent quelque bruit et dont je m'étonnerais qu'ils ne fussent pas dans la bibliothèque de l'abbé de Lyonne : l'ouvrage de Jacques-Guillaume Imhof, *Recherches historiques et généalogiques des grands d'Espagne*, paru en français, à Amsterdam, en 1707, et réédité en latin à Leipzig en 1721 : en outre, le récent livre de Vayrac, *État présent de l'Espagne*, lui offrait, avec sa généalogie des grandes familles, les mêmes facilités qu'à V. Hugo, qui y puise à pleines mains pour les noms de ses personnages. Bon nombre des noms de Lesage sont même plus simplement copiés sur la carte d'Espagne, et sont des dénominations de pays : Cogollos (près de Burgos), Tordesillas (près de Valladolid), Moyados (près de Penafiel), etc. Plusieurs noms comme Mogicon, Pacheco, etc., lui étaient fournis par les comédies espagnoles qu'il avait traduites. Lesage n'a pas le premier connu Zapata, et Scarron le lui aurait pu fournir :

Hola! ho! Foucaral
Don Roc Zurducaci, don Zapata Pascal,
Ou Pascal Zapata, car il n'importe guère
Que Pascal soit devant, ou Pascal soit derrière!

Mais Lesage a connu l'histoire des galanteries intimes de Philippe III et Philippe IV : il n'a pu les apprendre que dans les mémoires secrets rapportés de Madrid par le ministre Hugues de Lyonne, et par lui confiés à son

fils Jules de Lyonne. — Et d'abord vous les connaissez aussi, et ce n'est pas au moyen des mémoires secrets de Lyonne : pourquoi Lesage n'aurait-il pas su ce que vous savez [1]? De plus, ces mémoires où sont-ils? « On sait, dites-vous, que de Lyonne acquit une grande quantité de manuscrits? » Qui on? Llorente le dit, mais ne l'a pas prouvé. Ce n'est qu'une hypothèse. Mais M. Baret va « corroborer » son hypothèse. Oh! qu'il eût bien mieux fait de ne pas corroborer. Il demande « pourquoi le manuscrit de *Gil Blas* a-t-il disparu? » et ce lui est la preuve qu'il contenait des emprunts, que Lesage a voulu dissimuler en les supprimant. — Le bon billet qu'a La Châtre! Mais tous les papiers de Lesage ont disparu, *Gil Blas* et *Turcaret*, *le Diable boiteux* et *la Tontine*; nous ne savons d'eux rien de plus que des papiers de Molière. Et eût-on ce manuscrit, n'y a-t-il pas apparence que les emprunts y sont recopiés de la même main avec le reste, et partant méconnaissables? Pense-t-on que Lesage ait livré à l'imprimerie des feuillets de manuscrits espagnols intercalés à sa copie?

Les travaux ultérieurs sur la *question* sont surtout historiques.

Veckenstedt, dans son intéressante brochure, *Die Geschichte der Gil Blas Frage* (1879), fait une nomenclature complète des travaux qui ont paru, et termine par quelques idées personnelles. Il nomme comme type original du roman de *Gil Blas* le *Francion* de Sorel. Il eût été plus exact de dire tout simplement que les deux romans

1. Il pouvait lire l'*Histoire du ministère du comte-duc d'Olivarès*, paru depuis 1673 à Cologne.

appartiennent au même genre, le roman de mœurs, avec cette différence que le *Francion* est souvent une caricature bouffonne et obscène, tandis que *Gil Blas* est un tableau vrai.

En 1881, la Bibliotheca « Arte y Lettras » a donné une nouvelle édition de la *Vida del escudero Marcos de Obregon*, por el maestro Vicente Espinel, avec une étude sur *Vicente Espinel y su obra*, por Juan Perez de Guzman. Celui-ci est naturellement amené à parler de cette « polémique d'un caractère national à laquelle ont donné occasion les rapts vérifiés dans ses œuvres par le nouvelliste français, M. Alain-René Lesage, et la publication du *Gil Blas* de Santillane ». Il fait à son tour le procès à cet auteur « peu scrupuleux qui a usurpé à la gloire espagnole une de ces réputations que, dans la sphère intellectuelle, des frivoles écrivains de France doivent si souvent aux rapts qu'ils pratiquent sur les littératures étrangères ». Nous voilà, dès le début, bien accommodés. Mais il eût fallu soutenir ces allégations par des preuves nourries et fortes. Ainsi ne fait point le cavalier Perez de Guzman. Après avoir constaté que les Français, *solicitos guardadores del honor*, eussent bien voulu tenir cachée l'accusation de Voltaire, — on demande qui et quand? — il se contente d'énumérer quatre ou cinq des critiques qui ont depuis abordé la question. Isla traduit en espagnol les œuvres de Lesage « qui avaient déjà parcouru le monde en faisant partout des admirateurs et des imitateurs », ce que Guzman ne peut malheureusement pas répéter de l'*Obregon* lui-même! — puis voici F. de Neufchâteau qui *salio a la palestra* (saute dans la piste):

puis Llorente, puis l'Espagne s'est tue : *España no ha vuelto a decir una palabra.* Quant au seigneur Guzman, il ne doute nullement que *Gil Blas* soit espagnol, mais il le prouvera plus tard, quand il aura le temps et la place. *Travajos de esta indole para ser completos demandan el auxilio de largos textos, un tomo de mayores proporciones.* Il parlera à son tour, nous assure-t-il, *en coyuntura mejor.* Nous l'attendons. Nous craignons seulement qu'il n'ajoute pas grand'chose aux résultats acquis par sa *Préface*, et que sa conclusion ressemble à celle qu'il admire chez Tieck : *todo es raptos de la litteratura española, a escepcion del estilo ligero, ironico y gracioso del escritor frances.* Quand il n'y aurait dans *Gil Blas* que ce mérite, il ne serait déjà pas si mince : et il y en a d'autres. El senor Guzman se réjouit pour Espinel que *las ediciones del Gil Blas de Santillane no podrian facilmente enumerarse.* Si ce succès peut réjouir Espinel, nous n'avons garde de le lui envier; mais quelle façon étrange de faire valoir son auteur, par le nombre des éditions d'un roman qui n'est pas de lui!

Le dernier historien du problème, M. Ferdinand Brunetière, a résumé en quelques pages sobres, fortes et très personnelles [1], une question que l'on oubliait en France. Avec la netteté de vue, la précision d'idées qui lui sont familières, l'éminent critique parcourt et nous fait connaître toute cette « petite littérature » que les étrangers ont formée presque à notre insu autour de *Gil Blas.* Ce

1. *Histoire et Littérature*, p. 235-269.

sont, en France, les meilleures pages que l'on puisse lire pour être sûrement informé.

Enfin, en 1888, dans ses très curieuses *Études sur l'Espagne*, M. Morel-Fatio, sans aborder la question, ce qu'il n'avait pas à faire, propose, lui aussi, sa solution, qui nous paraît fort sage : « Quand même l'invention chez Lesage se réduirait à rien, qu'importe? Il faudra toujours lui reconnaître le mérite de l'agencement de ces membres épars, la qualité du style, le tour si aisé de la langue, appréciables surtout lorsqu'on rapproche *Gil Blas* de ses sources. Lesage a dépouillé de ses scories le roman picaresque, il lui a enlevé ses loques sordides pour le revêtir d'un galant habit à la française [1]. » C'est vrai, mais il faut ajouter que l'invention ne se réduit pas tout à fait à rien.

Les emprunts de Lesage sont aussi incontestables que peuvent l'être ceux de Scarron ou de Thomas Corneille. Mais l'originalité de Lesage en sort intacte, et pour les raisons que nous avons dites au cours de nos réfutations. Nous en voulons donner pour finir une preuve plus directe. Nous n'avons guère fait que l'historique raisonné de la question; mais cette étude préliminaire amène en elle sa conclusion.

Oui, Lesage a puisé à pleines mains autour de lui; il s'est livré à un pillage innocent, mais éhonté. Que parlez-vous de l'Espagne? Il a dépouillé bien d'autres pays encore, à commencer par l'Italie. On n'a pas jusqu'ici, à notre connaissance, traîné à la pleine lumière les

1. *Études sur l'Espagne*, 1re série, p. 60.

« scandaleux larcins » perpétrés par notre auteur sur la *Relation de ce qui s'est passé en Espagne à la disgrâce du comte d'Olivarès.* C'est l'œuvre d'un ministre d'un prince d'Italie, parue à Amsterdam, chez Ant. Michiels, 1660. Nous prenons ici Lesage sur le fait et pour ainsi dire la main dans le sac. Il y a puisé la matière et quelquefois les expressions ou les phrases de ses chapitres VII, VIII et IX du livre XII. D'ailleurs voici les textes.

Relation.	*Gil Blas*, XII, VII.
La faveur du comte, qui continuait depuis vingt-deux ans, *avait jeté de si profondes racines* dans le cœur du roi que tout le monde la croyait aussi afferni (*sic*) que ces *vieux chênes* qui résistent à *tous les orages.*	Je m'en retournai au logis, persuadé que l'autorité de mon maître était inébranlable, le regardant comme un de *ces vieux chênes, qui ont pris racine* dans une forêt et que les *orages* ne sauraient abattre.

C'est la même image, les mêmes expressions : si l'on songe que cet emprunt n'est pas le seul, il paraît évident qu'il y a là autre chose qu'une coïncidence fortuite. Lesage n'a pas utilisé l'épisode pourtant si romanesque qui suit : la nourrice du roi, Anne de Guevarra, attendant le prince à trois heures du matin, au moment où il va de sa chambre à celle de la reine, et lui peignant la misère de l'Espagne, la haine du peuple contre le ministre. Il y avait là une scène pathétique et pittoresque, que Lesage a négligée peut-être comme trop étrangère à son héros et à son sujet. Mais il n'a pas refermé le livre, et nous continuons.

Relation.	*Gil Blas*, XII, VIII.
(Olivarès quitte Madrid) « menant Sa Majesté au *délicieux séjour d'Aranjuez,* lui faisant goûter *toutes sortes de divertissements à Cuença*, l'entretenant *à Molina d'Aragon dans les plaisirs de la chasse*, et enfin le conduisant *dans la prison* de deux misérables logements à *Saragosse* sans qu'il vît une seule fois son armée... parce que le comte *l'épouvantait en lui faisant croire qu'il était en péril d'être pris par les Français qui s'étaient déjà rendus* maîtres de Monçon et de *toute la plaine d'Aragon* de ce côté-là.	Il (le roi) passa par Aranjuez dont il trouva le *séjour si délicieux* qu'il s'y arrêta près de trois semaines. D'Aranjuez, le ministre le fit aller *à Cuença,* où il l'amusa encore plus longtemps par les divertissements qu'il lui donna. Ensuite les *plaisirs de la chasse* occupèrent ce prince à *Molina d'Aragon*; après quoi il fut conduit *à Saragosse.* Son armée n'était pas loin de là, et il se préparait à s'y rendre; mais le comte-duc *lui en ôta l'envie en lui faisant accroire qu'il se mettait en danger d'être pris par les Français qui étaient maîtres de la plaine de Monçon*; le roi..... demeura enfermé chez lui *comme dans une prison.*

Il serait bien superflu de poursuivre cette lecture en partie double, la preuve est faite. Il est impossible de dissimuler l'emprunt. Lesage en souffre-t-il? Nous ne le croyons pas. Nous souhaiterions seulement, si nous avions quelque vœu à former pour nos confrères d'Espagne, qu'ils pussent produire un chapitre entier où l'emprunt fût aussi soutenu et aussi manifeste. Nous n'affirmons rien; une connaissance très approfondie des novellistes et des comiques pourrait seule donner quelque autorité à ce genre d'étude. Nous savons et nous disons seulement que de tous les savants ou amateurs qui ont remué le problème, beaucoup ont indiqué des sources, chiffré des renvois, marqué trois ou quatre originaux pour un seul passage français, ce qui est trop de deux

ou trois, signalé l'imitation en gros d'un épisode ou d'un sujet repris à neuf; aucun n'a encore donné une édition de *Gil Blas* interlinéaire, où l'espagnol s'enchevêtrerait au français. La raison est peut-être que le travail n'a pas lieu d'être fait. Voulons-nous nous en assurer? Prenons le taureau par les cornes, ainsi qu'on parle au pays de Frascuelo, je veux dire prenons Lesage au moment où il est le plus évidemment convaincu de copier l'Espagne. Ce ne sera pas dans l'épisode du mendiant à l'escopette, qui est bien court, et pour lequel on hésite entre deux ou trois originaux. Ce ne sera pas dans la caverne des brigands, où nous croisons à la fois Espinel, Firenzuola et Apulée.

L'histoire du garçon barbier est l'un des fragments que Lesage a imités avec le plus d'exactitude : on verra que l'imitation ne laisse pas d'y être encore assez libre.

C'est Obregon qui nous raconte son entrée comme *escudero* chez le mari de la senora dona Mergelina de Aïbar. Nous visitons l'écurie, où Lesage ne nous conduit pas, et dans laquelle était une mule, si à l'étroit que « si elle avait eu des ailes elle n'aurait pas trouvé place ».

On nous présente la dame de céans.

Espinel.	*Gil Blas*, II, VII.
Voici ma femme, dit le docteur, et c'est elle que vous servirez. Il est sûr, dis-je alors, qu'une dame aussi gentille méritait bien d'avoir un époux d'aussi bonne mine. Elle répondit à ce compliment en femme belle mais sotte, ou plutôt elle demanda : De quoi vous mêlez-vous, s'il vous plaît? Sénora,	« Voyez, Marcos, voyez ma maîtresse; c'est cette dame que vous devez accompagner partout. » J'admirai dona Mergelina; je la trouvai merveilleusement belle, faite à peindre, et je fus singulièrement charmé de l'air agréable qu'elle a dans son port. Seigneur, répondis-je au médecin, je suis

lui répondis-je, je vous prie d'observer que si je vous ai appelée gentille, je n'ai pas voulu dire que vous n'étiez pas chrétienne, mais que vous êtes très gentille de corps et de figure. Je vous ai bien compris dit-elle, mais c'est que je ne veux pas qu'il y ait quelqu'un qui soit assez hardi pour oser me dire de ces douceurs-là. C'est l'honneur et la vertu mêmes, dit alors le docteur; servez-la avec soin et selon son humeur et vous serez content de moi.

trop heureux d'avoir à servir une dame si charmante. Ma réponse déplut à Mergelina, qui me dit d'un ton brusque : « Voyez donc celui-là; il s'émancipe vraiment. Oh! je n'aime point qu'on me dise des douceurs! » Ces paroles sorties d'une si belle bouche, me surprirent étrangement, je ne pouvais concilier ces façons de parler rustiques et grossières avec l'agrément que je voyais répandu dans toute la personne de ma maîtresse. Pour son mari, il y était accoutumé ; et, s'applaudissant même d'avoir une épouse d'un si rare caractère : « Marcos, me dit-il, ma femme est un prodige de vertu. »

Le passage est presque reproduit par Lesage : il a bien fait pourtant de laisser tomber le jeu de mot sur *gentil* qui est d'assez mauvais goût. Obregon visite alors l'appartement : Lesage ne nous y mène pas. Obregon admire les fleurets, les épées du docteur à côté de ses Galiens et de ses Avicennes; le docteur lui vante sa force aux armes, ce qui fait dire à Obregon : « Votre Seigneurie a donc plus appris à tuer qu'à guérir », et ce qui prépare assez habilement les frayeurs du garçon barbier quand il sera surpris de nuit chez ce docteur spadassin. Lesage a négligé ce trait. Il poursuit :

Espinel.

La senora donna Mergelina mit sa mante, et je sortis avec elle et l'accompagnai au monastère de Saint-André. Dans notre chemin beaucoup de ceux que

Gil Blas.

« Ensuite comme il s'aperçut qu'elle se couvrait de sa mante et se disposait à entendre la messe, il me dit de la mener à l'église. Nous ne fûmes pas plutôt

nous rencontrions lui disaient (comme cela arrive) quelque chose de flatteur sur sa beauté et sa bonne grâce, mais elle y répondait avec tant d'aigreur que tous la quittaient aussi étonnés que fâchés de ses réponses. Je vous prie d'observer, senora, lui disais-je, que si vous ne voulez pas faire à tout le monde des réponses agréables, vous devriez du moins garder le silence, comme il convient à une dame de votre rang. Je ne suis pas femme, répondit-elle, à souffrir qu'on me manque de respect.

dans la rue que nous rencontrâmes, ce qui n'est pas extraordinaire, des hommes qui, frappés du bon air de dona Mergelina, lui dirent, en passant, des choses fort flatteuses. Elle leur répondait, mais vous ne sauriez vous imaginer jusqu'à quel point ses réponses étaient sottes et ridicules. Ils en demeuraient tout étonnés, et ne pouvaient concevoir qu'il y eût au monde une femme qui trouvât mauvais qu'on la louât. Eh! madame, lui dis-je d'abord, ne faites point d'attention aux discours qui vous sont adressés, il vaut mieux garder le silence que de parler avec aigreur. Non, non, repartit-elle ; je veux apprendre à ces insolents que je ne suis point femme à souffrir qu'on me manque de respect. »

Lesage laisse de côté les propos de ces galants promeneurs. Obregon, lui, nous les rapporte : « Un jeune homme d'assez bonne mine voulant faire le galant lui jeta ces mots en passant : « Puissè-je voir de telles puces « prendre leurs ébats dans mon lit! — Ce cochon doit « dormir dans quelque étable », répondit-elle. Le copiste savait expurger à propos. Il faut lui savoir gré aussi de nous avoir épargné les interminables sermons de l'escudero, et d'avoir condensé les deux grandes pages d'Espinel dans ces quelques lignes : « Je lui représentai, avec le plus de ménagement toutefois qu'il me fut possible, qu'elle faisait tort à la nature, et gâtait mille bonnes qualités par son humeur sauvage; qu'une femme douce et polie pouvait se faire aimer sans le secours de

la beauté, au lieu qu'une belle personne, sans la douceur et la politesse, devenait un objet de mépris. » C'est ici que le garçon barbier fait son entrée. Dans *Gil Blas* nous le connaissons depuis longtemps. C'est lui-même qui fait le récit. Il est à peu près le même des deux côtés, seulement le barbier d'Espinel jouit d'une particularité que n'a pas celui de Lesage; il joue de la guitare[1], « moins pour montrer qu'il sait en jouer que pour se gratter par le frottement des poignets, qui étaient tout couverts de gale de chien ». Digne objet des amours de Mergelina! Lesage a bien fait de le guérir de la gale.

D'ailleurs nous approchons de l'instant où il va résolument fermer le livre d'Espinel et ne plus lui devoir rien pour la fin de l'aventure. Je ne transcris ici la peinture de la passion naissante de Mergelina que pour montrer quelle gradation plus savante et plus délicate, quelles nuances Lesage a su observer en traitant le même motif.

« Comme le jeune barbier était assidu dans ses visites du soir, s'il arrivait qu'il y manquât, ma maîtresse s'apercevait de son absence et demandait de ses nouvelles en témoignant qu'elle prenait plaisir à son chant. Enfin il cessa entièrement de venir cinq ou six jours de suite : il prenait je ne sais quel remède pour se guérir; et comme les choses les plus connues et les plus ordinaires, quand

1. « Tous les Espagnols pincent de la guitare, c'est l'instrument le plus délicieux à entendre pendant la nuit. La nuit est partout et surtout la base continue, la base naturelle de tous les instruments; c'est à la nuit que la guitare doit ses véritables beautés, ses effets, sa magie. » (*Voyage de Figaro en Espagne*, éd. 1788.) Espinel a fait un *Traité de la guitare*. On voit que les héros de ses romans n'ont pas perdu leurs leçons.

elles viennent à nous manquer tout d'un coup, font sentir plus vivement leur privation, elle me demandait chaque soir pourquoi il ne venait plus.

— Senora, lui dis-je, ce jeune homme est un garçon barbier; et comme il est au service d'un autre, il ne peut pas toujours disposer de son temps comme bon lui semble. De plus, dans ce moment même, il est retenu chez lui parce qu'il prend des remèdes pour se guérir d'un peu de gale dont il est malade.

— Quelle est votre intention, dit-elle, en le rabaissant et en le calomniant ainsi? Que parlez-vous de garçon barbier, de gale? Eh bien soit, avec tous les défauts que vous lui prêtez, il y a telle femme qui l'aimerait encore.

— C'est bien possible, lui répondis-je, car le pauvre garçon est d'un caractère très doux, fort traitable et fort complaisant, et il est certain que bien des fois je lui garde un morceau de ma pitance pour qu'il le mange, car il n'a pas toujours soupé quand il vient.

— En vérité, dit-elle alors, il faut que je vous assiste dans cette bonne œuvre.

« En effet depuis ce jour elle réservait toujours quelque bon morceau pour lui les soirs où il venait à la maison. »

Il serait bien long de transcrire tout le passage correspondant du *Gil Blas* (II, VII). Il diffère par le ton, la forme et les sentiments. Ce n'est plus la duègne sur le retour, acariâtre et revêche, dont les yeux plissés pétillent de désir sous la coiffe noire; c'est la jeune femme avide d'amour qui porte ailleurs un trésor de tendresse laissé intact par son mari. « Ah! Marcos, interrompit Mergelina, je ne ressemble donc point aux autres per-

sonnes de mon sexe, ou bien, malgré votre longue expérience, vous ne les connaissez guère si vous croyez que le mérite les détermine à faire un choix. Si j'en juge par moi-même, elles s'engagent sans délibération.... Cessez donc de me représenter que Diego n'est pas digne de ma tendresse; il suffit que je l'aime pour trouver en lui mille belles qualités qui ne frappent point votre vue et qu'il ne possède peut-être pas. » Cette passion irréfléchie et subite a des délicatesses qui laissent bien loin à l'écart la grosse Mergelina d'Espinel et son barbier galeux. Pourtant Lesage n'a pas encore quitté des yeux le texte espagnol. Il y puise quelques épisodes qui sentent un peu trop leur terroir, par exemple la coiffure qui tomba un soir d'une fenêtre sur les épaules de Diego, et qui avait « je ne sais quoi d'offensant pour l'odorat ». Mais c'est bientôt tout, et il termine l'histoire à sa guise. Un soir, le galant barbier miaulait sous les fenêtres de sa belle pour lui faire comprendre qu'il était là, un voisin crut que c'était un chat, et l'assomma plus d'à moitié d'un coup de pierre : ce qui dégoûta l'inflammable jeune homme des rendez-vous et de la galanierie. Pour arriver à ce dénouement, Lesage a dû laisser de côté son modèle, les dissertations morales sur l'amour, les interminables réflexions de l'*escudero*. Voici d'ailleurs le dénouement espagnol.

Le docteur Sangrado est appelé un soir à Caravanchel. Quand le jeune barbier arrive pour prendre sa leçon de guitare, Mergeline le fait entrer, et ils soupent. Tout à coup le chien du docteur entre, caresse sa maîtresse du nez et de la queue. C'est le docteur qui revient plus vite

qu'on ne l'attendait. Obregon fait cacher le barbier derrière une planche. Mergeline persuade à son mari qu'elle a fait servir à souper pour son retour. Pendant qu'ils sont à table, le chien flaire le barbier derrière la planche; il se met à aboyer. Obregon, pour sauver le jeune homme, sort sous prétexte d'aller chercher des olives et, quand il est en bas, il se met à crier au voleur. Le docteur se précipite. Les voleurs se sont enfuis dans la rue, assure l'écuyer. Le docteur les y poursuit, et le barbier descend quatre à quatre l'escalier, mais déjà le docteur est de retour, et le barbier n'a pas le temps de sortir. Obregon persuade à son maître que ce jeune homme est une victime de ces mêmes voleurs et qu'il vient de se réfugier dans sa maison.

Le docteur, vraiment bien ganache, lui offre le souper et le gîte. La nuit, Mergeline, qui voudrait éloigner son mari pour causer quelques instants avec le jeune barbier, se lève sans bruit et va détacher la mule dans l'écurie, espérant que le docteur devra se lever pour courir après elle, et aller la rattacher. Mais le mari a entendu du bruit dans l'écurie, il descend; sa femme n'a pas le temps de remonter. Elle se cache sous la mule. Le mari, pour châtier la bête, lui administre une volée de bois vert, dont chaque coup meurtrit sa femme. Enfin, après toute une série de chassés-croisés, d'inventions grossières et burlesques, la femme explique les bouffissures de son visage et de son corps en disant que dans son sommeil elle a roulé dans la ruelle et est tombée « sur un tas de choses inutiles qui s'y trouvent »: le chien retourne la planche et trouve un morceau de viande que l'escudero a sub-

stitué au garçon barbier. Le docteur, trompé et content, vante le flair de son chien, la fidélité de son écuyer, l'amour de sa femme, il n'y a plus rien là de commun avec *Gil Blas*.

Que l'on compare encore dans les deux romans l'épisode du parasite. Celui de Lesage est un modèle de finesse, de bon comique, de malice. Celui d'Espinel est bien terne et bien froid : « Seigneur soldat, vous croyez peut-être qu'on ne vous a pas reconnu? Eh bien, sachez que *depuis plusieurs jours* votre réputation est parvenue jusqu'ici. — Vous me connaissez donc? — De nom et de réputation. » Et la leçon finale, quand le parasite propose à sa victime de le mener « à un gentilhomme qui donnerait avec plaisir 200 ducats pour vous voir ». C'est un aveugle, et il lui explique lourdement comment il a bien dit la vérité, et que cet aveugle en effet payerait cher pour *voir*, etc. Lesage a bien fait de laisser là ces pauvretés. Comme son parasite est autrement alerte et futé, qui boit à la santé de Gil Blas, à la santé de son père et de sa mère, et s'écrie quand l'hôte hésite à servir sa truite : « Qu'appelez-vous trop friand? apprenez que vous n'avez rien de trop bon pour le seigneur Gil Blas de Santillane, qui mérite d'être traité comme un prince! » Surtout si c'est le prince qui paye.

Voilà à quoi se réduisent les emprunts les plus soutenus. Certes, si tout le roman de Lesage suivait d'aussi près un texte espagnol, il y aurait lieu d'accuser l'auteur d'avoir simplement démarqué et adapté le bien d'autrui à ses besoins. Mais des passages de cette nature sont rares, et représentent une bien faible étendue

dans l'ensemble de l'œuvre. Tout le reste au contraire constate et affirme la pleine originalité de l'auteur français. « Je vois que vous avez été tant soit peu *picaro* », dit le duc de Lerme à Gil Blas. C'est vrai si l'on veut, et pourtant que de différences séparent le véritable picaro du fils de l'écuyer de Santillane. Ce n'est plus cette vermine qui démange les Gueux d'Espagne [1]; Gil Blas ne traîne pas la longue rapière que l'hidalgo fier et râpé relève sous son manteau troué; loin de se poser en champion du point d'honneur, voyez-le boucler sa valise et s'esquiver lestement dès qu'un duel point à l'horizon. Si, aux différences bien nettes que nous indiquions plus haut avec Franceson, on veut bien ajouter que ni les mœurs, ni l'esprit, ni la façon de conter n'autorisent un parallèle avec le comte Lucanor, D. Pablos de Ségovie ou l'aventurier Buscon: que la forme et le style ne sauraient ainsi passer d'une langue à l'autre, et que le style de Lesage fait de son livre un des chefs-d'œuvre de la langue française; tout en connaissant et en reconnaissant les dettes de Lesage, on cessera de l'appeler traducteur.

Fréron conte que « Madame de Lafayette, en parlant d'ouvrages d'agrément ou d'imagination, comparait un traducteur à un valet grossier, qu'une maîtresse aimable et spirituelle aurait chargé d'un compliment bien tourné et qui le rendrait tout de travers et de mauvaise grâce. »

Est-ce là le signalement de l'auteur de *Gil Blas*? Ce serait pure déraison d'y consentir.

1. Voy. Arvède Barine, *les Gueux d'Espagne* (Revue des Deux Mondes, 15 avril 1888.) — Cf. encore Ém. Montégut, *Types littéraires et fantaisies esthétiques.*

DEUXIÈME PARTIE

ORIGINALITÉ DU ROMAN DE LESAGE

CHAPITRE I

LA FORME

Nous avons délimité la part des emprunts dans l'œuvre de Lesage. Il nous reste à en faire ressortir la puissante originalité, et dans la forme qui est bien personnelle, et dans l'invention des personnages ou des aventures, que nous trouverons médiocrement espagnole.

I

Gil Blas, qui est, après Lesage, l'auteur de ses mémoires, est fort satisfait de son style. Il lui doit son avancement dans les bureaux du ministère. Lorsqu'il y débute, le duc de Lerme lui dit : « Tu n'écris pas seulement avec toute la netteté et la précision que je désirais, je trouve encore ton style léger et enjoué » ; et plus tard, le roi lui-même, « à qui le duc avait parlé fort avan-

tageusement de mon style, fut curieux d'en voir un échantillon ». Le comte d'Olivarès ne pense pas autrement : « Sais-tu bien que tu viens de faire un morceau digne d'un secrétaire d'État? Je ne m'étonne plus si le duc de Lerme exerçait ta plume. Ton style est concis et même élégant ; mais je le trouve un peu trop naturel. » Voilà bien de l'honneur ; hâtons-nous d'ajouter qu'il fut rarement plus mérité, et qu'on le lui rend encore aujourd'hui. Je ne sais pas de dithyrambe plus passionné du style de *Gil Blas* que les pages de Nodier dans sa *Notice* de 1835. On y sent l'enthousiasme du grammairien qui a écrit l'année précédente les *Notions élémentaires de linguistique*. Il défie les contradicteurs « l'épée ou la plume au poing ».

Chez Lesage, en effet, nulle recherche, aucune excentricité de langage, aucune acrobatie de plume. Il parle la langue commune, je veux dire celle de tout le monde. Quand Gil Blas nous raconte que pour plaire à Dorothée, il passa trois heures à s'*adoniser*, c'est peut-être la seule fois que Lesage emploie un mot qui sente son précieux, et qui serve couramment en *proconchi*, comme il dirait. Gil Blas doit être bien surpris de croiser ici les petits poètes des ruelles :

> Je suis adonisé, dites-vous, belle Iris.
> Pourquoi s'en étonner? La raison en est claire.
> Pour voir une Vénus, Iris, et pour lui plaire
> Faut-il pas être un Adonis?

Pourtant le valet de don Antonio apprend encore à Gil Blas le moyen de devenir un *illustre*, c'est-à-dire un

élégant[1]. Les autres innovations ou hardiesses de Lesage se réduisent à rien, et sont bien timides. Il écrit en italiques le mot *prosateur*[2] et il a soin de le mettre dans la bouche de Fabrice, un décadent; c'est que le mot inventé par Ménage, « a vieilli sans faire aucun progrès à la cour », dit le *Dictionnaire de Trévoux*, qui ajoute pourtant : « Nos meilleurs écrivains l'employent. » Il appelle la grange à paille le *pailler*, au lieu de *paillier*, qui est devenu *palier* : mais cette orthographe n'avait rien de subversif, et est autorisée par les dictionnaires du temps.

J'ignore pourquoi l'éditeur de *Gil Blas* chez Garnier attribue à Lesage le premier emploi du mot *trait* avec le sens de *trait d'esprit* (III, IV). Boileau avait dit :

L'un sait d'un *trait* plaisant aiguiser l'épigramme,

et Saint-Evremond : « L'amour qui s'explique sans art touche plus que les *traits* ingénieux d'une élégie. » Ce n'était pas non plus une anomalie d'écrire : « Je résolus de prendre la voie du muletier d'où je me rendrais à Salamanque par la même voiture. » Le mot avait alors ce sens, et l'on disait : « La voiture par litière est la plus commode, celle par eau est de moindre coût. » (*Trévoux*.) Quand Majuelo admire Gil Blas : « Comment diable! vous avez déjà des marquises sous contribution! » il ne dit rien que d'ordinaire et l'on parlait ainsi. « Cette forteresse a mis vingt lieues de plat pays sous contribution. » La *contribution* était une « convention qui se

1. *G. B.*, III, v.
2. Aussi dans *la Valise*, I.

faisait avec les ennemis et les gouverneurs des places frontières pour se mettre à couvert de leurs insultes et pillages ». (*Trévoux.*) Si don Mathias, après une scène avec son intendant, « a l'air nébuleux », c'est qu' « on dit figurément un visage, un esprit nébuleux ». (*Trévoux.*) La greffière de Dancourt s'inquiète parce qu'elle a éternué trois fois à jeun, qu'elle a le teint brouillé et l'œil nébuleux. (*Bourg. de qualité.*)

Une tournure qui lui est familière est l'emploi de la proposition *de* avec le verbe *compter* dans le sens d'espérer. Gil Blas, avant de paraître devant Aurore, se rappelle des endroits de pièces de théâtre : « Je comptais de les bien appliquer. » Quand il va trouver l'archevêque de Grenade : « Je comptais bien de lui parler avec adresse. » En sortant de chez Laure [1], « je gagnai mon auberge, où je comptais d'aller tous les jours. »

On sait, et nous verrons son antipathie pour les néologismes et innovations des précieux. Dans *la Valise* encore, il s'égaye des termes à la mode dont quelques-uns ont pourtant fait fortune : *inculpation*, *inconsolablement*, *déprévenu*.

Il est rare que Lesage ne rencontre pas le mot dont il a besoin. Quand il a dit d'une jeune fille que c'est une divinité, s'il ne trouve pas « un terme encore plus fort » (X, XII) pour mieux rendre l'impression que sa vue fit sur Scipion, c'est apparemment qu'il n'y en a pas. D'ordinaire il ne s'embarrasse guère.

Aussi est-on surpris de lire des phrases enchevêtrées

1. *G. B.*, VII, VIII.

et entortillées comme : « Il se mit promptement en défense et se battit en homme *qui* savait mieux faire des armes *que* moi, *qui* n'avais reçu *que* quelques leçons d'escrime à Cordoue » ; ou : « J'avais sujet d'être content de ma place, qui, me donnant sans cesse occasion d'être avec le comte-duc, me mettait à portée de voir le fond de son âme, que, tout dissimulé qu'il était naturellement, il cessa de me cacher lorsqu'il ne douta plus de la sincérité de mon attachement pour lui » ; ou : « Quoiqu'ils n'aient point d'autres armes qu'une petite lance, ils ont la hardiesse d'affronter un taureau sauvage en furie ou de joindre dans les rivières des crocodiles qu'ils ne quittent point qu'ils ne les aient tués ». La phrase de Lesage est au contraire leste, alerte, généralement courte ; c'est déjà le style du XVIIIe siècle, la phrase de Voltaire.

Non que Lesage appartienne déjà tout entier au siècle de Voltaire. C'est, dans toute la force du terme, un écrivain de transition. Il tend une main à Molière et l'autre à Beaumarchais. Par certains côtés, il appartient encore au siècle de Louis XIV, dont il a beaucoup lu et pratiqué les chefs-d'œuvre [1]. Il y paraît à nombre de réminiscences classiques : Don Alfonse apportant à la belle Séraphine son épée et sa tête, agit et parle comme a déjà fait son compatriote Rodrigue ; quand Gil Blas pardonne à un capitaine très mutilé « de vanter la moitié qui lui restait

1. « Du XVIIe siècle il a conservé la belle langue ample, facile et abondante, le goût des conversations, l'amour du naturel et du vrai, mais en se dispensant de l'étiquette de la pompe et de la solennité. » Cf. Lenient, *la Comédie au* XVIIIe *siècle*, I, p. 125. — « Lesage est le dernier, sinon de nos classiques, au moins de ceux en qui subsistent encore les idées et les traditions du siècle précédent. » (F. Brunetière, *Cours de littérature*, École normale supérieure, 1886.)

de lui-même pour se dédommager de la perte de l'autre », il semble qu'il vienne de relire le *Cid* :

La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau.

Estebanille Gonzalès « sent d'étranges combats »; la belle Aurore a les jalousies et le style de Roxane : « il souhaitera peut-être de la voir, et c'est où je l'attends ». Rafaël, chargé par le grand-duc de Toscane de porter ses messages d'amour à la jolie Lucrèce, « oubliant qu'il ne devait faire que le personnage d'ambassadeur », et parlant pour son compte, se trouve jouer le rôle d'Atalide.

C'est surtout à Molière qu'on songe en lisant Lesage. On rapprochait déjà leurs noms au siècle dernier.

Palissot disait de *Gil Blas* : « Molière lui-même, s'il eût fait un roman, n'en eût pas fait un plus vrai [1]. »

Il en procède, il en a l'observation pénétrante, le don comique; son souvenir le hante, et chacune de ces réminiscences est comme un hommage à son maître. Vadius et Trissotin recommencent à se battre et à se prendre aux cheveux, tantôt, en chemise, dans la mansarde dont le Diable boiteux a enlevé le toit, tantôt dans les cabarets bruyants où fréquente Gil Blas; le chevalier de *Turcaret* a le ton radouci, la face minaudière, comme le franc scélérat de Molière; Turcaret lui-même entrant furieux chez la Baronne pour lui faire une scène de jalousie, puis passant, au gré de sa belle, par les phases successives de l'apaisement, des supplications et des excuses, joue un rôle dans lequel nous avions vu exceller Alceste aux pieds de Célimène; quant à l'huissier Furet,

1. *Mémoires*, V, 27.

celui qui apporte à la Baronne l'exploit d'Éloi-Jerôme Poussif, marchand de chevaux, cet honnête huissier à verge qui « exerce son petit ministère d'une façon si obligeante que toutes les personnes de qualité se font un plaisir de recevoir un exploit de sa main », il lui serait bien impossible de renier sa parenté avec M. Loyal, de *Tartufe*. Quand Laure, dans *Gil Blas*, se met à regarder son futur époux avec des yeux plus favorables depuis qu'elle le sait riche (VII, VII), ne dirait-on pas qu'elle a lu la traduction des vers de Lucrèce par Molière : « Mon Biscayen devint peu à peu un autre homme à mes yeux, son grand corps sec prit la forme d'une taille fine; son teint pâle me parut d'un beau blanc ; je donnai un nom favorable jusqu'à son air hypocrite. » Ces valets, Mogicon, Gil Blas et consorts, qui font leurs conquêtes sous les habits et le nom de leurs maîtres [1], ne sont-ils pas bien proches cousins de Mascarille et de Jodelet?

Ce « maître à danser » qui « fait faire un faux pas » à une de ses écolières [2], a dû prendre des leçons chez le Maître à danser du *Bourgeois gentilhomme* : il parle son langage.

Comme pour remercier Molière de ce qu'il lui devait, Lesage lui rendit cet éclatant hommage dans une des lettres de *la Valise* :

« O malheureux auteurs comiques! vous qui, nourris de la lecture des Plaute et des Térence, vous flattez de faire revivre ces grands maîtres en les imitant, vous êtes dans l'erreur. C'est vainement que *Molière*, leur disciple

1. *G. B.*, III, v.
2. *Diab. boit.*, VII.

et leur rival, vous offre ses leçons : vous ne réussirez point. »

Si Lesage a les yeux fixés sur Molière, il ne tourne cependant pas le dos au siècle qu'il inaugure : il l'annonce, au contraire. Une parenté, une filiation aussi étroite que la première le rattache à Beaumarchais, par exemple [1]. Figaro avait un de ses ancêtres auprès de Gil Blas, le petit barbier d'Olmedo, qui va chantant à tue-tète, la guitare en sautoir : « je rasais toute la journée et, le soir, pour donner quelque récréation à mon esprit, j'apprenais à jouer de la guitare ». Est-ce Figaro qui parle, ou le barbier de *Gil Blas*? « C'est le barbier de Lesage, et je trouve encore à ses côtés un personnage qui me rappelle, sans lui ressembler cependant, don Basile : « J'avais pour maître de cet instrument un vieux « *senor escudero* à qui je faisais la barbe. Il me montrait « aussi la musique qu'il savait parfaitement. » En vérité, nous sommes en pays de connaissances et m'est avis que le barbier d'Olmedo a appris, comme il dirait, à *racler le bozan* au barbier de Séville. Invinciblement, lorsque je le rencontre en lisant *Gil Blas*, je songe à Figaro. Ils sont l'un et l'autre des Espagnols si Français! On dirait que ces batteurs de grands chemins portent l'un et l'autre sur leur feuille de route la même destination : *De la Castille à la Bastille* [2]. »

Et ce n'est pas tout.

« Mais la langue, la langue même de Beaumarchais, cette langue alerte, mordante, acérée, vive comme un

1. Voy. Lintilhac, sur Beaumarchais.
2. Jules Claretie, *Étude inédite sur Beaumarchais.*

propos improvisé et formulée comme une série d'axiomes décisifs, je la trouve déjà, à l'état d'ébauche, si je puis dire, dans les pages de *Gil Blas*[1]. » Il suffit de lire au hasard. C'est Zapata qui parle : « Admirez la fatalité de mon étoile! J'épouse une aimable actrice dans l'espérance qu'elle ne me laissera pas mourir de faim, et pour mon malheur elle a une sagesse incorruptible! » C'est du pur Figaro. Quand le barbier de Séville « laisse la honte au milieu du chemin comme trop lourde pour un piéton », il ne fait que répéter l'action et les paroles de Guzman d'Alfarache. Ouvrons ailleurs, et écoutons le prisonnier du petit Goave dans *Beauchêne* : « Il semble que je sois né pour faire connaître au monde toute la bizarrerie du sort. Après avoir été depuis mon enfance jusqu'à présent comme enseveli dans l'étude des belles-lettres, me voilà réduit aujourd'hui à courir les mers non en curieux naturaliste, mais en qualité de flibustier. Quelle étrange métamorphose! » Ce sont deux styles de même famille.

Une facture que Lesage affectionne, et qui donne au développement de l'idée un balancement assez gracieux, c'est la répartition de la phrase en deux portions qui se répondent, et sur lesquelles elle pose comme sur deux piliers : « Il ne lui échappa aucun trait de fanfaron quoique je lui eusse volontiers pardonné de *vanter la moitié qui lui restait de lui-même, — pour se dédommager de la perte de l'autre.* » (VII, xii, *G. B.*) Et ailleurs encore : « Comme tout se vendait alors, je me conformai

1. Jules Claretie, *Étude inédite sur Beaumarchais.*

à l'usage; et comme aujourd'hui tout se donne, j'ai repris mon intégrité. » (*Gil Blas*, XI, XIII.)

Une de ses négligences les plus familières, et qui marque de la rapidité de plume, consiste dans des répétitions qu'on s'étonne qu'il ait laissées après une seconde lecture, comme : « mais on vous observera que ce sont des formalités qui s'observent », ou : « divertir publiquement le public »; ou : « je regardais ces infortunés avec une compassion que je me gardais de laisser paraître », ou : « elle finit enfin sa narration ». Cette dernière négligence, où il serait un peu subtil de chercher un effet voulu, avait un précédent, sinon une excuse, dans le vers de Boileau :

Et pour finir enfin par un trait de satire.

Il n'est ni scrupuleux ni gêné quand il s'agit du choix des mots. Il faut que la pensée s'exprime, à tout prix et par tous moyens. « Qui a dans l'esprit une vifve imagination et claire, disait Montaigne, il la produira, soit en bergamasque, soit par mines, s'il est muet. » Lesage n'a pas recours au bergamasque, mais il ne dédaigne pas les expressions toutes faites, proverbiales ou même populaires, qui disent ce qu'il a à dire sans qu'il ait à les inventer. Il y a toujours un peu de paresse d'esprit dans le fait des gens qui acceptent de la sagesse des nations, des proverbes, ou des locutions populaires, l'expression toute faite de leurs idées. C'est reculer devant le travail de chercher les mots. Le peuple, les gens de la campagne, abusent des proverbes et des dictons : c'est une fatigue pour eux de prendre dans leur vocabulaire

souvent très pauvre. Ils économisent leurs mots en allant puiser au grand vocabulaire banal, tout comme ils vont à la fontaine publique pour ne pas vider leur citerne. Que Molière le savait bien! Écoutez parler ses valets, soubrettes ou paysans :

> Hélas! l'an dit bien vrai :
> Qui veut noyer son chien, l'accuse de la rage [1].

Dans les romans de Lesage, la petite bohémienne de la route de Cuença a, comme on dit, « plusieurs cordes à son arc », tout ainsi que Navarro, qui, lui, « avait trois cordes à son arc ». Gil Blas se voyant à la Cour en passe de faire fortune, « enfin, dit-il, me voici sous la gouttière, une pluie d'or va tomber sur moi ». Il n'y a plus rien à envier au neveu de Melchior qui, chez don Balthazar de Zuniga, « faisait ses orges à merveille ». Chez Arsénie, il a la douce espérance « d'y avoir bientôt bouche à cour ». Une première visite chez le comte d'Olivarès n'a pas été fructueuse : « Ne vous désespérez pas, tenez ici pied à boule », dit à Gil Blas Navarro dans une métaphore qui sent son habitué des jeux de quilles : le joueur marque avec son pied l'endroit où sa boule s'est arrêtée [2]. Après le jeu de quilles, le jeu d'échecs. Quand sur le théâtre de l'archevêque de Séville, les Maures vinrent pour se précipiter sur le roi de Léon, lequel venait de s'enfuir avec ses habits royaux, ils ne trouvèrent « ni roi ni roc ». Le Roc est la pièce que nous

1. *Femmes sçav.*, II, v.
2. *Dict. Trévoux.* — Cf. du Cerceau, *Incommod. de la grandeur*, I, 3 :

> Je tenais pied à boule et le gardais à vue.

appelons la Tour. Quand le duc de Lerme raille Gil Blas, il lui fait « des complimens à mi-sucre ».

La familiarité de ces locutions gagne parfois le reste de la phrase, et parfois aussi entraîne Lesage jusqu'à la trivialité. Gil Blas demanda à une vieille entremetteuse de le mettre en rapport avec certaine dame : « Faufilez-nous ensemble, ma bonne », lui dit-il. Mais c'est un valet qui parle, et les circonstances autorisent quelque bassesse. Qu'il dise donc encore : « Nous verrons si un jeune seigneur tel que moi peut *rater* une conquête. » D'ailleurs Lesage affectionne ce mot qu'il emploie souvent.

Mais quand Scipion répond au jeune Vélasquez qui le presse de questions : « vous me serrez furieusement le bouton »; quand il ajoute : « quelques coups de pied au cul ne gâteront rien »; quand il est reçu à la cuisine de l'archevêque de Séville « parmi les fouille-au-pot »; quand le faux ermite Rafaël s'écrie : « la mèche est découverte »; quand des convives « bien conditionnés » s'occupent à « s'empiffrer », à « fesser les vins de monsieur le Comte » et à « dire des gueulées »; quand Tobie « crève » de rire en racontant un songe « puant », où un bon bourgeois fait dans son lit ce qu'il croyait faire dans un pré; quand les Parques s'amusent à faire mourir « un gros cochon d'homme gourmand »; ou quand Gil Blas, après un clystère, « l'opération à peine achevée, rend à l'opérant ce qu'il lui avait donné [1] », sans être puriste, il est permis de constater que Lesage manque de distinction.

1. Voy. p. 179.

Par quel bizarre contraste cet argot s'encadre-t-il par endroits du style le plus pur, et du plus savant, même? Quand ils ne parlent pas comme des portefaix, qu'ils sont presque tous, ils parlent comme des héros d'Homère ou des académiciens. Lesage s'exprime indifféremment en faubourien de Saint-Jacques du Haut-Pas ou en bachelier tout frais émoulu de l'Université. Quand Gil Blas paraît pour la première fois devant l'archevèque de Grenade, celui-ci voulant tàter son esprit l'interroge d'abord sur les humanités. Nous sommes à l'avance rassurés sur le succès de cet examen, nous savons Gil Blas capable de le subir brillamment, et il était à peine besoin qu'il ajoutàt : « il vit que je connaissais assez les auteurs grecs et latins ». Il y paraît dans tout le cours de ses récits, où abondent les citations, les souvenirs de l'antiquité, les allusions à la mythologie ou à l'histoire. Le docteur Godinez, « qui passait pour le plus habile pédant d'Oviedo » et chez qui Gil Blas avait étudié, n'usurpait pas sa réputation, à en juger par l'élève sorti de ses mains.

Mythologie, religions anciennes, légendes de la Grèce primitive, histoire grecque, histoire romaine, histoire du moyen âge même, il sait tout, et il le montre. De ses entretiens, on pourrait à la rigueur extraire une histoire universelle depuis la haute antiquité. La Cour a *la vertu du fleuve Léthé* pour nous faire oublier nos parents et nos amis quand ils sont dans une mauvaise situation. Si Aurore ignorait quel était le dieu du Silence, elle

aura eu peine à comprendre Gil Blas lui assurant qu'il serait l' « *Harpocrate* des valets confidents ». Investi chez don Mathias des triples fonctions de laquais, de valet de chambre et de secrétaire, le voilà, comme la *triple Hécate*, chargé de faire trois personnages.

Son érudition ne laisse pas d'être quelquefois embarrassante et peu commune. C'est nous supposer bien informés sur la déesse des débauches antiques, que nous faire connaître Laure la comédienne en la comparant à la déesse Cotys.

Mais Gil Blas connaît sa mythologie et il nous fait beaucoup d'honneur en égalant notre savoir au sien. Il ne connaît pas moins Homère. Quelque commerce avec les héros de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* n'est pas superflu avant de l'écouter; sinon on ne comprend pas pourquoi Laure, qui donne ses amants pour des cousins, « a une famille plus nombreuse que celle du roi Priam »; pourquoi chez la marquise de Chaves, Gil Blas se bat pour une soubrette, Porcie, qui devient une « belle Hélène »; pourquoi le vieux don Gonzalès Pacheco ressemble à « Nestor à qui toutes les choses présentes donnaient occasion de louer les choses passées »; pourquoi la distribution des prix chez Thomas de la Fuente « pensa finir aussi mal que le festin des Lapithes »; pourquoi Sangrado aidé de Gil Blas font autant de veuves et d'orphelins que le siège de Troie; et, si nous passons de l'*Iliade* à l'*Odyssée*, pourquoi Antonia, la femme de Scipion, est une autre Pénélope, ou don Roger de Rada, un Télémaque, qui va rejoindre son Ulysse et sa Pénélope, et dont Gil Blas écoute les aventures « avec cette

avide attention que prêta le prince d'Ithaque au récit de celles du roi son père ». Au tour de l'*Énéide* : c'est le jeune bourgeois d'Astorga qui se sauve « comme un autre Énée sans s'embarrasser de sa femme ». Les Labdacides, maintenant : c'est don Valerio, amoureux de sa mère, qui se punit à temps « comme un autre Œdipe, avec cette différence que le Thébain s'aveugla de regret d'avoir consommé le crime, et qu'au contraire le Castillan se perça de douleur de ne pouvoir le commettre. »

Quittons la légende, entrons dans l'histoire. Nous voici à Pythagore, qui nous donne le conseil « de rappeler le soir ce que nous avons fait dans la journée. »

De là nous passons à Isocrate qui « a raison d'appeler l'intempérance et la folie les compagnes inséparables des riches. »

Le duc d'Olivarès, banni de la Cour, s'amusait quelquefois à cultiver son jardin. Gil Blas va chercher à Corinthe sa plus gracieuse comparaison : « Monseigneur, je m'imagine voir Denys de Syracuse maître d'école à Corinthe. » S'il scrute le visage de son maître don Bernard de Castil Blazo, que ses allures suspectes font soupçonner d'être un espion du roi de Portugal, il l'envisage « comme Alexandre regarda son médecin ». S'il interpelle la fortune, il lui cite Épictète : « Le stoïcien Épictète n'a pas tort de te comparer à une fille de condition qui s'abandonne à des valets. »

Les Romains ne sont pas moins que les Grecs mis à contribution. Gil Blas, et sous ce nom il faut lire Lesage, a beaucoup lu les auteurs latins. Dans le château de

Lirias que lui a donné le comte de Leyva, la bibliothèque l'attire surtout, non pas tant pour les romans de chevalerie, qu'il avoue, à sa honte, ne pas haïr, mais surtout pour les livres de morale enjouée, comme Horace. Il connaît à merveille son Horace. Les médecins sont de « grands serviteurs de la déesse Libitine ; comme l'automne dans les « Satires », *Libitinae quaestus acerbae.* »

Fabrice « fait des vers dignes du roi Numa » comme celui qui dans les « Épîtres » *Saliare Numae carmen laudat* » : et Lesage ajoute en note, pour ceux qui ne connaîtraient pas les *axamenta* des prêtres saliens : « Les vers obscurs que chantaient les prêtres saliens dans leurs processions avaient été composés par Numa. » Pourquoi cette notice ici, à propos d'un fait suffisamment connu, et pas ailleurs, à propos de Cotys, de Albunea, Libitine ou des Lapithes? Le texte de Lesage est par places si érudit qu'il pouvait porter tout un appareil de notes explicatives.

Voici venir le ventre de Nomentanus, celui que Nasidienus, l'amphitryon du repas ridicule, plaçait à cause de ses connaissances culinaires au haut bout de la table, pour faire remarquer au passage les bons plats, si on n'y prenait pas garde, *qui, si quid forte lateret, indice monstraret digito.* Le cuisinier que Scipion dénicha pour Gil Blas était « comparable peut-être à celui de Nomentanus, de friande mémoire. »

Voici encore Novius, « ce banquier romain dont la voix s'élevait au-dessus du bruit des charretiers ». De sa race sont ces habitués qui discutent métaphysique au café du Prado.

Est-il besoin de dire que le château de Lirias où Gil

Blas se retire, c'est « la petite maison qu'Horace avait dans le pays des Sabins près de Tibur, qui lui fut donnée par Mécenas », et qu'était en train de retrouver, juché sur son cheval, le brave abbé Capmartin de Chaupy? Quant aux empereurs, ils ont leur tour, et les impératrices aussi. Quand on a lu l'histoire de Cupidon, le singe du comte Galiano, comment refuser « d'ajouter foi au rapport de Suétone lorsqu'il dit que Caligula aimait tant son cheval »? La fille de don Vincent « n'est point une de ces Messalines ». Gil Blas ne tente point de consoler dona Mencia devenue veuve « par des discours dans le goût de Sénèque ». Quand le duc d'Olivarès voulut enrichir l'État, « il eut recours à l'invention de l'empereur Galba », et il nous amène ainsi jusqu'aux Antonins.

Scipion aussi est fort savant. Il en a le droit. Un jour qu'il s'entretenait avec Gil Blas de la frugalité, il lui cita tout un passage d'Hésiode. « Ce qu'on a dans sa maison, dit Hésiode, ne nuit pas, au lieu que ce qu'on n'y a point peut nuire. Il vaut mieux, ajoute-t-il, posséder chez soi les choses nécessaires que de souhaiter de les avoir. »

Gil Blas lui fait la question que nous allions lui faire : « Comment diable, monsieur Scipion, interrompis-je à mon tour, vous connaissez les poètes grecs! Eh! où avez-vous fait connaissance avec Hésiode? — Chez un savant, me répondit-il. J'ai servi quelque temps à Salamanque un pédant qui était un grand commentateur. Il vous faisait en moins de rien un gros volume. Il le composait de passages hébreux, grecs et latins, qu'il tirait des livres de sa bibliothèque et traduisait en castillan.

Comme j'étais son copiste, j'ai retenu je ne sais combien de sentences aussi remarquables que celle que je viens de citer. »

Voilà qui lui donne le droit de citation, et il en use. S'arrête-t-il au bord d'une fontaine, elle est aussi pure que « la fontaine sacrée dont le bruit faisait retentir la vaste forêt d'Albunea ». Il sait ses auteurs, lui aussi, et il se rappelle la *domus Albuneae resonantis* d'Horace (Od., I, VII, 12).

Ailleurs, il se réconforte par une pensée de Cicéron : « Jamais un homme d'esprit ne doit se laisser abattre jusqu'à ne plus se souvenir qu'il est homme. »

Et Fabrice! C'est un condisciple de Gil Blas, ils ont étudié ensemble sous le docteur Godinez, il sait ses classiques, il recommande sans crainte Gil Blas au comte Galiano, « plus hardi que Platon qui n'osait répondre d'un de ses amis qu'il envoyait à Denis le Tyran ». Il a lu Horace. Il est quelquefois « un petit Aristippe » : *nunc in Aristippi furtim praecepta relabor*. Quant à lui, il parle comme Alexandre : « Si je n'étais Fabrice, je voudrais être Gil Blas! » et il fait « comme Plaute »; son génie s'élevant peu à peu au-dessus de la servitude, il compose des comédies. Son maître Gongora n'est pas comme Lucilius, « un fleuve bourbeux qui entraîne avec lui beaucoup de limon; c'est le Tage, qui roule des eaux pures sur un sable d'or ». Il n'admet pas que ses vers méritent le reproche d'avoir l'obscurité de ceux que les prêtres saliens chantaient dans leurs processions, et que personne n'entendait.

Que Gil Blas, que Fabrice connaissent leurs auteurs,

ils sont bacheliers; que Scipion cite Hésiode, il nous explique d'où lui est venue son érudition; que l'oncle Thomas décore de centons grecs et latins, les phrases de son discours et les décors de son théâtre, nous savons qu'il a traduit les poètes latins et les auteurs grecs, que c'est un érudit, et que « sans lui, nous ne saurions pas que, dans la ville d'Athènes, les enfants pleuraient quand on leur donnait le fouet. »

Que Sangrado tienne « mille et mille fois plus estimables et plus innocents que les cabarets de nos jours, ces thermopoles des siècles passés, où l'on n'allait pas honteusement prostituer son bien et sa vie en se gorgeant de vin, mais où l'on s'assemblait pour s'amuser, honnêtement et sans risque, à boire de l'eau chaude », c'est un docteur, il lit dans les vieux livres, rien d'étonnant.

Mais ce qu'il n'eût pas été inutile de nous dire, c'est où le valet de don Fernand a si bien appris à jurer dans l'office « par le Styx »; c'est où Laure, une ancienne soubrette devenue comédienne, « abandonnée par un ingrat », a connu l'histoire d'Ariane à qui elle se compare; c'est quand Rafaël, un aventurier de grands chemins, a pris le temps de lire Homère quand il raconte : « nous ressemblions, comme aurait dit Homère, à deux milans qui cherchent des yeux, dans la campagne, des oiseaux dont ils puissent faire leur proie »; c'est encore où il a pu faire connaissance avec les règles dramatiques d'Aristote qu'il ne retrouvait pas au théâtre du bacha Soliman; c'est quand Moralès, le digne compagnon de Rafaël, un autre aigrefin, a lu la « Vie des grands hommes » de Plutarque.

Ils ont tous l'air d'avoir passé par l'Université. Don Gaston de Cogollos, apprenant l'intérêt qu'il inspire à Félicia, ne doute pas qu'il ne soit « le Pâris de son Hélène », tout comme Pompejo de Castro, sûr de l'amour de dona Hortensia, se réjouit d'être enfin devenu l'Adonis de cette nouvelle Vénus, en attendant qu'il récite à ses amis assemblés, à propos des applaudissements du public, la fable de Phèdre : *le Paysan et le Cochon*[1].

Tant d'érudition ne nous étonne qu'à demi. Au fond, Lesage, qui ridiculise l'oncle Thomas dans *Gil Blas* et Salzedo dans *le Bachelier*, châtie le pédantisme, mais ne le déteste pas. Nous avons deux lettres de lui, l'une à Pontchartrain, l'autre à Fuzelier : à Fuzelier, il demande que leur amitié ne ressemble pas « à celle des enfants de la Thébaïde »; dans la lettre à Pontchartrain, Marie Petit « se donne pour une Cariclée »; cette « Cléopâtre du Bourbonnais est plus heureuse que celle de la Grèce », bien que Cléopâtre ne soit pas Grecque, tout comme. dans *Gil Blas*, Samuel Simon est Juif comme Pilate, bien que Pilate ne soit pas un Juif. Dans cette même lettre, Marie Petit est une « nouvelle fiancée du roi de Garbe », et la même expression lui sert pour désigner dans *Beauchêne* (II) la maîtresse du Rochelois Tout-en-Muscles. La préface de *Guzman d'Alfarache*, *la Journée des Parques*, les *Mélanges* nous le montrent connaissant, lisant, citant par cœur Perse, Horace, et tout le commentaire de

1. Le reportage contemporain nous apporte (février 1889) l'écho d'un fameux dîner en Espagne où l'on servit le potage *à l'Iliade*; poulet rôti *Énéide*; *glace Henriade*; le reste à l'avenant. Les mânes de don Ignatio, de l'oncle Thomas et de don Juan de Salzedo ont dû tressaillir d'aise.

Dacier. Quoi de surprenant si les fils d'un tel père sont savants!

Au vocabulaire de Lesage se mêlent un assez grand nombre de mots espagnols qui lui servent à localiser son récit, à l'*hispaniser*, ou tout au moins à dépayser ses histoires plus souvent parisiennes que madrilènes.

Tantôt il laisse leur forme à ces mots exotiques, et se contente de les transcrire en italiques[1]. Cet habitué du salon d'Arsénie a tout l'air d'un *senor cavallero* ; l'orfèvre de Salero était un bon bourgeois « qui était, comme nous disons, poli, *hasta porfiar* », c'est-à-dire jusqu'à fatiguer. Dans la tour de Ségovie on apporte à Gil Blas une *olla podrida* et un dindonneau sur une marmelade de *berengena*, qui est une petite citrouille. L'enseigne du théâtre de Valence est : *La posada de los representantes.* Çà et là, des *hidalgos*, des *picaros*, des *sombreros* ou même des couplets espagnols fort poétiques nous avertissent que nous ne sommes pas en deçà des Pyrénées.

Plus rarement, Lesage francise les mots espagnols, et les mêle à sa prose comme sans y songer. Quand le bourgeois du licencié Carambola lui porte des brindes chez les nymphes où ils se rencontrent[2]; quand les invités portent des brindes à Scipion et à sa femme, il est bon de savoir que porter des brindes, c'est boire à la santé de quelqu'un. Quand Calderone « tire des paraguantes » d'une affaire, il n'est pas inutile d'être informé que les *paraguantes*, pour les gants, s'appellent ailleurs le pot-de-vin ou le pourboire. Quant à Aurore, si ses chappins la

1. Il y en a beaucoup dans *Estebanille.*
2. *Bach. de Sal.*, XIV.

grandissent, c'est que les chappins sont une chaussure espagnole, ainsi que l'avait appris Mme d'Aulnoy à ses lecteurs : « Si les dames avaient paru devant la Reine sans chappins, elle le trouverait fort mauvais. »

E. Pelletan définit le roman : « Il est à la fois drame et récit, dialogue et description, poésie et réalité, caractère et paysage. » Les romans de Lesage répondent assez bien à ce signalement, et, à la poésie près, on y peut retrouver ces divers éléments. De poésie, de sentiment, il n'y en a guère. A part quelques passages où Gil Blas s'émeut, Lesage conserve d'ordinaire le sourire fin, mais un peu méprisant ou indifférent de l'observateur qui aperçoit les travers des hommes ou assiste à leurs infortunes, sans trop se soucier de les en corriger ou de les en consoler. D'idéal, il n'en a guère, ou, s'il en a un, il est placé si bas qu'il pose sur la réalité. D'enthousiasme, jamais de trace chez cet homme de sang froid. Quant à la veine poétique, il eût été incapable de rimer des vaudevilles de Foire : c'est Dorneval qui les tournait[1]. Il prend sa revanche en prose. Quel délicieux conteur! Comme ses récits sont pleins de naturel, de mouvement, d'intérêt, sous leur forme alerte et facile! On n'était pas habitué encore à cette prose faite pour la narration, ce style essentiellement narratif dans lequel tant de personnages content leurs aventures. Les romans antérieurs ne se déroulent pas avec cette fluidité et cette légèreté de forme. Lesage est le modèle des *narrateurs*.

1. *Bibl. univ. des romans*, juillet 1776.

Il eût également réussi au théâtre. Il ne lui aurait manqué que de savoir nouer une intrigue et disposer logiquement les scènes, pour être un fort habile homme. Ce manque est de conséquence, il est vrai : mais Lesage n'aurait pas eu à apprendre le style dramatique; il le possède. Ces phrases vives, courtes, claires, sont faites pour la scène, pour passer la rampe et courir lestement du parterre aux loges. Le style du théâtre n'est pas celui du roman : le style du roman chez Lesage est celui du théâtre. Il a une tendance à dramatiser toute chose. Les délibérations se font par monologues, et le reste par dialogues, ce qui est bien la façon la plus vive et la plus intéressante : La Bruyère dut à ce procédé une bonne part de son succès.

C'est un modèle que la délibération de Gil Blas hésitant à prévenir l'archevêque de Grenade, et pris comme dans un étau entre deux alternatives également funestes à ses intérêts. L'archevêque baissait. Son dernier discours était une rhétorique de régent usé, une capucinade. Tout le monde le disait : voilà un sermon qui sent l'apoplexie.

« Allons, monsieur l'arbitre des homélies, me dis-je alors à moi-même, préparez-vous à faire votre office. Vous voyez que monseigneur tombe; vous devez l'en avertir, non seulement comme dépositaire de ses pensées, mais encore de peur que quelqu'un de ses amis ne soit assez franc pour vous prévenir. En ce cas-là, vous savez qu'il y aura sans doute pour vous un meilleur legs que la bibliothèque du licencié Sedillo.

« Après ces réflexions j'en faisais d'autres toutes con-

traires : l'avertissement dont il s'agissait me paraissait délicat à donner. Je jugeais qu'un auteur entêté de ses ouvrages pourrait le recevoir mal; mais, rejetant cette pensée, je me représentais qu'il était impossible qu'il le prît en mauvaise part, après l'avoir exigé de moi d'une manière si pressante. Ajoutons à cela que je comptais bien de lui parler avec adresse, et de lui faire avaler la pilule tout doucement. Enfin, trouvant que je risquais davantage à garder le silence qu'à le rompre, je me déterminai à parler. »

Au style indirect près, n'est-ce pas un monologue tout prêt pour le théâtre? Écoutez-le dans le jardin d'Aurore où il est arrivé au rendez-vous deux heures trop tôt. Il fait la causette avec lui-même pour passer le temps. Dix heures sonnent en ville à toutes les horloges.

« Fort bien, dis-je alors en moi-même; je n'ai plus que deux heures entières à garder le mulet. On ne se plaindra pas du moins de mon peu d'exactitude. Que vais-je devenir jusqu'à minuit? Promenons-nous dans ce jardin, et songeons au rôle que je dois jouer : il est assez nouveau pour moi. Je ne suis point encore fait aux fantaisies des femmes de qualité. Je sais de quelle manière on en use avec les grisettes et les comédiennes. Vous les abordez d'un air familier, et vous brusquez sans façon l'aventure; mais il faut une autre manœuvre avec une personne de condition. Il faut, ce me semble, que le galant soit poli, complaisant, tendre et respectueux, sans pourtant être timide. Au lieu de vouloir hâter son bonheur par ses emportements, il doit l'attendre d'un moment de faiblesse. »

Il aime à se féliciter verbalement quand il a trouvé quelque bon poste. Quand il entre chez Galiano, le comte qui a un singe :

« Hé bien, me dis-je, Gil Blas, te voilà donc auprès d'un comte sicilien dont tu ne connais pas le caractère! A juger sur les apparences, tu seras dans sa maison comme le poisson dans l'eau. Mais il ne faut jurer de rien, et tu dois te défier de ton étoile dont tu n'as que trop souvent éprouvé la malignité. Outre cela, tu ignores à quoi il te destine. Il a des secrétaires et un intendant; quels services veut-il donc que tu lui rendes? Apparemment qu'il a dessein de te faire porter le caducée. A la bonne heure : on ne saurait être sur un meilleur pied chez un seigneur, pour faire son chemin en poste. En rendant de plus honnêtes services, on ne marche que pas à pas, et encore n'arrive-t-on pas toujours à son but. »

De même quand Castil Blazo l'arrête à son service :

« En bonne foi, Gil Blas, me dis-je alors à moi-même, tu ne pouvais trouver un meilleur maître! Quoi! tu rencontres un homme qui, pour épousseter ses habits et faire sa chambre le matin, te donne six réaux par jour, avec la liberté de te promener et de te divertir comme un écolier pendant les vacances! Vive Dieu! il n'est point de situation plus heureuse. »

Quant aux dialogues, ce sont des scènes toutes faites, et il n'y aurait qu'à les transcrire, si le sujet de Gil Blas pouvait fournir une comédie. En voici une au hasard :

C'est au temps des amours de Gil Blas avec la duègne Lorença Sephora. Il a vu un homme entrer chez elle; il

guette et attend son rival, un petit chirurgien. Dès qu'il paraît, il se démasque et dégaine.

« Mon action le surprit[1].

— Qu'y a-t-il donc! seigneur Gil Blas? s'écria-t-il. Pourquoi ces démonstrations de chevalier errant? Vous voulez rire apparemment.

— Non, monsieur le barbier, lui répondis-je : rien n'est plus sérieux. Je veux savoir si vous êtes aussi brave que galant. N'espérez pas que je vous laisse posséder tranquillement les bonnes grâces de la dame que vous venez de voir en secret au château.

— Par saint Côme, reprit le chirurgien en faisant un éclat de rire, voici une plaisante aventure! Vive Dieu! les apparences sont bien trompeuses.

« A ces mots, m'imaginant qu'il n'avait pas plus d'envie que moi de se battre, j'en devins plus insolent.

— A d'autres, interrompis-je, mon ami, à d'autres! Ne pensez pas que je me paye d'une simple négative.

— Je vois bien, répliqua-t-il, que je serai obligé de parler pour prévenir le malheur qui arriverait à vous ou à moi. Je vais donc vous révéler un secret, quoique les hommes de notre profession ne puissent pas être trop discrets. Si la dame Lorença me fait entrer à la sourdine dans son appartement, c'est pour cacher aux domestiques la connaissance de son mal. Elle a au dos un cancer invétéré que je vais panser tous les soirs. Voilà le sujet de ces visites qui vous alarment. Ayez donc désormais l'esprit en repos là-dessus. Mais, poursuivit-il, si vous

1. Les répliques sont séparées pour rendre plus sensible le caractère dramatique de la scène.

n'êtes pas satisfait de cet éclaircissement, et que vous vouliez que nous en venions absolument aux mains, vous n'avez qu'à parler : je ne suis pas un homme à refuser le collet.

« En disant ces paroles, il tira sa longue rapière qui me fit frémir et se mit en garde d'un air qui ne me promettait rien de bon.

— C'est assez, lui dis-je en rengainant mon épée ; je ne suis pas un brutal à n'écouter aucune raison ; après ce que vous venez de m'apprendre, vous n'êtes plus mon ennemi. Embrassons-nous.

« A ce discours, qui lui fit connaître que je n'étais pas si méchant que j'avais paru d'abord, il remit en riant sa flamberge, me tendit les bras, et ensuite nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde. »

Ces scènes exubises abondent, et il faudrait tout transcrire : les dialogues de Gil Blas avec l'archevêque de Grenade qui sont un chef-d'œuvre de finesse, d'observation et de conduite ; ou encore ce bout de conversation quand Gil Blas, remis de sa maladie, redemande à sa garde-malade sa valise et ses hardes. La valise est vide.

« Je lui représentai cela ; mais la vieille, d'un air ingénu, commença d'attester tous les saints qu'il n'y avait dans la bourse que quatre-vingts pistoles lorsque le maître d'hôtel du comte lui avait confié ma valise.

— Que dites-vous, ma bonne? interrompis-je avec précipitation. C'est le maître d'hôtel qui vous a remis mes hardes entre les mains?

— Sans doute, répondit-elle, c'est lui ; à telles enseignes qu'en me les donnant, il me dit : Tenez, bonne

mère, quand le seigneur Gil Blas sera frit à l'huile, ne manquez pas de le régaler d'un bel enterrement : il y a dans cette valise de quoi en faire les frais. »

C'est d'un naturel, d'une véracité dont bien des comédies n'approchent pas : « A telles enseignes qu'en me les donnant, il me dit : Tenez, bonne mère. » C'est ainsi que doit parler une vieille commère, et c'est bien ce qu'elle a dû dire.

Lesage ne nous donne pas seulement le texte du dialogue : le geste y est aussi, et toujours si bien approprié, que l'acteur le plus habile ne trouverait pas mieux. Ici c'est un jeune médecin élégant qui dicte son ordonnance « en se regardant dans un miroir et en rajustant ses cheveux ». Et cet autre : « Ah, bourreau, dit tout bas un comédien à mon mari en lui donnant un petit coup sur l'épaule, où as-tu été pêcher une pareille femme? Que de pluies de pistoles il va tomber dans ton ménage[1] ! »

Ces exclamations lui sont un moyen fréquent et heureux d'amener le naturel dans les discours de ses héros. Ils y gagnent bien de l'entrain et de la vérité. « Comment diable ! s'écria-t-il, voilà bien de l'argent ! » Quand Gil Blas sort de maladie : « Miséricorde ! que de volaille achetée pendant que j'étais sans connaissance ! » Quand il a détroussé un religieux et rapporte un sac de petites médailles : « Vive Dieu ! s'écria le lieutenant, nous avons bien de l'obligation à Gil Blas ! » Fabrice au bureau de placement : « Vive Dieu ! vous nous enseignez là de

1. *Bach. de Salam.*, XXI.

bonnes conditions! » et un peu après : « Halte-là! seigneur Arias de Londona! »

C'est ce ton naturel, joint à la précision sobre dans le détail, les actes, les gestes des personnages, qui donne à ses scènes cet air de vérité. Mais que sert une froide analyse? Il vaut mieux lire. Qu'y a-t-il de plus piquant que la première entrevue de Gil Blas déguisé en marquis et de Laure habillée en princesse, tous deux dupés et dupant, jusqu'au moment où ils se reconnaissent et rient de leur aventure. Le début de l'histoire est un curieux tableau :

« Comme je traversais une rue détournée, je vis sortir d'une petite maison, et monter dans un carrosse de louage qui était à la porte, une dame richement habillée et parfaitement bien faite. Je m'arrêtai tout court pour la considérer, et je saluai d'un air à lui faire comprendre qu'elle ne déplaisait pas. De son côté, pour me faire voir qu'elle méritait encore plus que je ne pensais mon attention, elle leva pour un moment son voile, et offrit à ma vue un visage des plus agréables.

« Cependant le carrosse partit, et je demeurai dans la rue un peu étourdi des traits que je venais de voir. La jolie figure! disais-je en moi-même : peste! il faudrait cela pour m'achever. Si les deux dames qui aiment Mogicon sont aussi belles que celle-ci, voilà un faquin bien heureux. Je serais charmé de mon sort, si j'avais une pareille maîtresse. En faisant cette réflexion, je jetai les yeux par hasard sur la maison d'où j'avais vu sortir cette aimable personne, et j'aperçus à la fenêtre d'une salle basse une vieille femme qui me fit signe d'entrer.

« Je volai aussitôt dans la maison, et je trouvai dans une salle assez propre cette vénérable et discrète vieille qui, me prenant pour un marquis tout au moins, me salua respectueusement. »

Veut-on un dernier échantillon ? Gil Blas et Fabrice se sont déguisés en alguazils pour reprendre à Camille une bague qu'elle a volée. La bague restituée, comme il manque encore 1000 ducats, ils menacent de traîner Camille et sa gouvernante chez M. le corrégidor. C'est une scène exquise.

« Les deux femmes à ces mots mirent tout en usage pour nous attendrir. Elles remplirent la chambre de cris, de plaintes et de lamentations. Tandis que la vieille, à genoux, tantôt devant l'alguazil, et tantôt devant les archers, tâchait d'exciter leur compassion, Camille me priait, de la manière du monde la plus touchante, de la sauver des mains de la justice. C'était une chose à voir que ce spectacle. Je feignis de me laisser fléchir.

— Monsieur l'officier, dis-je au fils de Nunez, puisque j'ai mon diamant, je me console du reste. Je ne souhaite pas qu'on fasse de la peine à cette pauvre femme ; je ne veux point la mort du pécheur.

— Fi donc ! répondit-il, vous avez de l'humanité ! Vous ne seriez pas bon à être exempt. Il faut, poursuivit-il, que je m'acquitte de ma commission. Il m'est expressément ordonné d'arrêter ces infantes ; monsieur le corrégidor en veut faire un exemple.

— Eh ! de grâce, repris-je, ayez quelque égard à ma prière, et relâchez-vous un peu de votre devoir en faveur du présent que ces dames vont vous offrir.

— Oh! c'est une autre affaire, repartit-il ; voilà ce qui s'appelle une figure de rhétorique bien placée. Çà, voyons. qu'ont-elles à me donner?

— J'ai un collier de perles, lui dit Camille, et des pendants d'oreilles d'un prix considérable.

— Oui ; mais, interrompit-il brusquement, si cela vient des îles Philippines, je n'en veux point.

— Vous pouvez les prendre en assurance, reprit-elle; je vous les garantis fins.

« En même temps elle se fit apporter par la vieille une petite boîte, d'où elle tira le collier et les pendants, qu'elle mit entre les mains de monsieur l'alguazil. Bien qu'il ne se connût guère mieux que moi en pierreries, il ne douta pas que celles qui composaient les pendants ne fussent fines, aussi bien que les perles.

— Ces bijoux, dit-il, après les avoir considérés attentivement, me paraissent de bon aloi; et si l'on ajoute à cela le flambeau d'argent que tient le seigneur Gil Blas, je ne réponds plus de ma fidélité.

— Je ne crois pas, dis-je à Camille, que vous vouliez, pour une bagatelle, rompre un accommodement si avantageux pour vous.

« En prononçant ces dernières paroles, j'ôtai la bougie que je remis à la vieille, et livrai le flambeau à Fabrice, qui, s'en tenant là, peut-être parce qu'il n'apercevait plus rien dans la chambre qui se pût aisément emporter, dit aux femmes :

— Adieu, mesdames, demeurez tranquilles. Je vais parler à monsieur le corrégidor, et vous rendre plus blanches que neige. Nous savons lui tourner les choses

comme il nous plaît, et nous ne lui faisons des rapports fidèles que quand rien ne nous oblige à lui en faire de faux. »

Doudan écrivait en 1838 (20 août) à M. A. de Broglie, à propos du *Wallenstein* de Schiller : « On dit que cela n'est pas vivant, et on croit prononcer par là un arrêt de mort contre une tragédie ancienne, et la tragédie ancienne est fort belle. Croyez-vous que si vous invitiez Antigone à dîner elle fût capable d'aller sur ses pieds du salon à la salle à manger, quand même M. Boissonade et M. Schlegel lui donneraient le bras pour la soutenir!... L'art vole, et ne mange pas, ne marche pas : où est le mal? C'est cette fausse théorie des êtres vivants qui nous a valu toutes les abominations de nos jours. J'aime incomparablement mieux que vous soyez de ce marbre blanc, immobile, éthéré, qu'on appelle l'Apollon, que si vous étiez capable de manger six livres de pain et un dindon rôti et de sauter un fossé de quinze pieds. Il y a du dindon rôti au fond des principes nouveaux de l'esthétique de nos jours. »

La boutade est amusante, plus amusante que vraie. Le réalisme, s'il est de bon goût, contribue singulièrement à animer les œuvres d'imagination. Qu'est-ce à dire? Le vrai réalisme n'a jamais été mieux délimité que par un réaliste de profession, M. Guy de Maupassant, dans son étude-préface sur *le Roman* en tête de *Pierre et Jean* (1888) : « Le réaliste, s'il est un artiste, cherchera, non pas à nous montrer la photographie banale de la vie,

mais à nous donner la vision plus complète, plus saisissante, plus probante que la réalité même. Raconter tout serait impossible, car il faudrait alors un volume au moins par journée, pour énumérer les multitudes d'incidents insignifiants qui emplissent notre existence. Un choix s'impose donc, ce qui est une première atteinte à la théorie de toute la vérité. »

Lesage, un de nos descriptifs les premiers en date, n'eût certes pas souscrit à l'humoristique protestation de Doudan. Non seulement il voit, mais il regarde, et il cherche le détail pittoresque, vrai. Il n'idéalise pas la peinture, il la veut vivante, toute chaude de réalité. Il voit, et il fait voir. Inscrivons pourtant une réserve avant d'aller plus avant. Les tableaux, nous le verrons, sont réalistes; mais à côté d'un soin minutieux dans la description des costumes et des figures, l'absence est presque complète du décor de fond. Les paysages sont rares dans *Gil Blas*: rare aussi le décor des habitations, les descriptions d'intérieurs, l'ameublement. Si l'on excepte la grotte de Rafaël, quand on nous a dit que le palais est luxueux ou immense, ou que la maison est « d'apparence modeste », nous devons nous contenter de cette indication vague. Lesage est très descriptif pour son temps; depuis on l'est devenu plus encore. Plus que La Bruyère, qui avait déjà vu dans les descriptions minutieuses une innovation sûre et facile à exploiter[1], Lesage

1. M. Taine a fort ingénieusement marqué ce qu'il y avait de neuf et d'habile dans ce procédé de La Bruyère, qui est l'*art d'attirer l'attention*. « Nommer les choses par leur nom, parler de peintres, de vitriers, de contrats, des objets les plus bas et les plus populaires, c'est là un prodige dans un siècle où les convenances étaient si impérieuses.... Les

s'applique à observer et à détailler. Mais son observation s'arrête aux personnages et néglige les fonds.

L'art des descriptions s'est développé dans notre littérature par une gradation nettement marquée, depuis le XVIIe siècle. Les grands écrivains du grand siècle méprisent les descriptions extérieures, le décor, le paysage, le vêtement, la physionomie, l'allure des gens. Ils nous font connaître leur caractère moral, la succession de leurs sentiments intimes, ils les étudient par le dedans. Corneille et Racine se passent de décorateurs, de costumiers, et puisent rarement dans le magasin d'accessoires. Il faut, pour jouer *Nicomède*, un palais à volonté et une bague ; il faut un palais et une chaise pour jouer *Phèdre* [1].

Il y avait bien des gens qui décrivaient : ils décrivaient si mal, que rien d'eux n'est resté. Au fond, le XVIIe siècle a déjà connu le réalisme. Boileau s'est moqué des gens qui en abusaient ; il en use lui-même, et je ne sache rien de plus réaliste que son repas ridicule, cette soupe au jus de citron avec des jaunes d'œufs mêlés dans du verjus, les lapins qui sentent encore le chou, ces verres mal rincés ou ces ris de veau aux champignons, si ce n'est les chats, les coqs, les serruriers, les chiens, les couvreurs les ruisseaux grossis qu'on passe sur deux pavés, et les autres embarras de Paris. Les poètes épiques ne détestaient pas cette note, ce que

traits généraux sont vagues, et pour maîtriser l'attention du lecteur, La Bruyère, comme Balzac, est obligé de le toucher au vif par des traits particuliers. » (*Nouv. Ess. de crit. et d'hist.*, p. 48-49.)

1. Voy. la curieuse publication d'un *Mémoire de plusieurs décorations*, par E. Despois, *Théâtre français sous Louis XIV*, p. 410 sq.

Boileau appelle les « basses circonstances ». Quand Saint-Amand envoie son *Moïse sauvé* à travers la mer Rouge,

> Les poissons esbahis le regardent passer;

et Perrault (*Parallèle*, III, p. 262-5), trouve, contre Boileau, le détail joli et pittoresque. Ailleurs, c'est le petit enfant qui va, revient, tourne et saute,

> D'un étrange caillou qu'à ses pieds il rencontre
> Fait au premier venu la précieuse montre,
> Ramasse une coquille et, d'aise transporté,
> La présente à sa mère avec naïveté.

Saint-Amand avait le sens de l'observation et du pittoresque, qui le servait quelquefois, sinon toujours.

Voici une ruine de lui :

> Le plancher du lieu le plus haut
> Est tombé jusque dans la cave
> Que la limace et le crapaud
> Souillent de venin et de bave [1].

Le réalisme dans *la Pucelle* est ridicule par l'expression et la place qu'on lui donne, mais il existe [2]. Quand Édouard, fils de Bedfort, veut empoisonner Charles, il prépare une pomme superbe.

> Qu'en langage fruitier *Calleville* on appelle.

Agnès Sorel la mange avec du sucre en poudre :

> Et de sucre en poussière un nuage y répand.

Agnès aime à se regarder dans la glace,

1. *Rec. des plus belles pièces des poètes français*, III, 289.
2. Voy. Guizot, *Corneille et son temps*, et Th. Gautier, *les Grotesques*.

A voir hors des deux bouts de ses deux courtes manches
Sortir à découvert deux mains longues et blanches
Dont les doigts inégaux, mais tout ronds et menus,
Imitent l'embonpoint des bras ronds et charnus.

Tandis que se dresse le bûcher de la Pucelle, Chapelain ne nous fait pas grâce d'une bûche dans sa description.

Mais tous ces réalistes étaient maladroits et prolixes. On ne s'en souvient plus.

C'est à l'époque de La Bruyère et de Lesage qu'on commence à se douter que la simple représentation des objets extérieurs, un costume, un coin de rue, une boutique, peut avoir son charme [1].

Mais on sent qu'à cet art encore jeune il manque quelque chose, et c'est le sentiment de la nature, comme le comprendront Jean-Jacques et Bernardin de Saint-Pierre. Le paysage fait défaut, et non seulement le paysage champêtre, mais dans les villes, ce que nous appelons les *vues* pittoresques. Montaigne regrettait que la chute de Schaffouse gênât la navigation. Ils n'ont pas fait grand progrès depuis. Que don Chérubin ou que des Grieux aillent en Amérique : bien léger d'impressions sera leur journal de bord.

1. Voy. dans les *Caractères* ces portraits si crûment burinés, Gnathon à qui, quand il mange, le jus et les sauces dégouttent du menton et de la barbe, et M***, qui a le teint verdâtre, qui est sujet à une colique néphrétique, et qui fait bâtir dans la rue *** une maison en pierres de taille. Et la page des paysans penchés sur la terre, qui est vigoureuse comme une toile de Millet! Et le pâturage, la nuit, en pleine campagne (*du Souverain*)! Et l'étonnante guerre des chats (*des Jugements*)! Et ce tableau bien pittoresque : « Déjà la nuit s'avance, les gardes sont relevées aux avenues du palais, les astres brillent au ciel et font leur course; toute la nature repose, privée du jour, ensevelie dans les ombres; nous reposons aussi, tandis que le Roi, retiré dans son balustre, veille sur nous. » (*Disc. à l'Acad.*) N'est-ce pas un bel effet de soir?

Nous sommes à une curieuse époque de transition. Les figures s'animent sur un fond encore gris. Voyez dans *Gil Blas*. Tous ces gens sont bien vivants, ils marchent, ils dorment, ils boivent, mangent, voyagent en mule, en carrosse ou à pied, s'habillent. Ils mangent « comme des affamés » et boivent « à proportion ». Le matin en robe de chambre, ils prennent le chocolat. Les repas arrêtent l'écrivain qui daigne les décrire et ce ne sont pas ses moindres pages. Est-il rien de réjouissant comme les bâfreries du goutteux Sédillo : « La dame Jacinte excellait en tout. On trouvait ses bisques exquises, tant elle savait bien choisir et mêler les sucs des viandes qu'elle y faisait entrer; et ses hachis étaient assaisonnés d'une manière qui les rendait très agréables au goût. Quand le dîner fut prêt, nous retournâmes à la chambre du chanoine, où, pendant que je dressais une table auprès de son fauteuil, la gouvernante passa sous le menton du vieillard une serviette, et la lui attacha aux épaules. Un moment après, je servis un potage qu'on aurait pu présenter au plus fameux directeur de Madrid, et deux entrées qui auraient eu de quoi piquer la sensualité du vice-roi, si la dame Jacinte n'y eût pas épargné les épices, de peur d'irriter la goutte du licencié. A la vue de ces bons plats, mon vieux maître, que je croyais perclus de tous ses membres, me montra qu'il n'avait pas encore entièrement perdu l'usage de ses bras, il s'en aida pour se débarrasser de son oreiller et de ses coussins, et se disposa gaiement à manger. Quoique la main lui tremblât, elle ne refusa pas le service : il la faisait aller et venir assez librement de façon

pourtant qu'il répandait sur la nappe et sur sa serviette la moitié de ce qu'il portait à sa bouche. J'ôtai la bisque, lorsqu'il n'en voulut plus, et j'apportai une perdrix flanquée de deux cailles rôties que la dame Jacinte lui dépeça. Elle avait aussi soin de lui faire boire de temps en temps de grands coups de vin un peu trempé, dans une coupe d'argent large et profonde qu'elle lui tenait comme à un enfant de quinze mois. Il s'acharna sur les entrées, et ne fit pas moins d'honneur aux petits pieds. Quand il se fut bien empiffré, la béate lui détacha sa serviette, lui remit son oreiller et ses coussins; puis, le laissant dans son fauteuil goûter tranquillement le repos qu'on prend d'ordinaire après le dîner, nous desservîmes, et nous allâmes manger à notre tour. » Les cuisiniers y ont la conscience de leur importance et le souci de leur dignité. « Vive Dieu! s'écrie celui d'Illescas, je défierais tous les cuisiniers de Madrid et de Tolède de faire une *olla podrida* comparable aux miennes! Je veux vous régaler ce soir d'un civet de lapereau de ma façon; vous verrez si j'ai tort de vanter mon savoir-faire. Là-dessus, me montrant une casserole où il y avait, à ce qu'il disait, un lapin déjà tout haché : Voilà, continua-t-il, ce que je prétends vous donner pour votre souper avec une épaule de mouton rôtie. Quand j'aurai mis là dedans du poivre, du sel, du vin, un paquet de fines herbes et quelques autres ingrédients que j'emploie dans mes sauces, j'espère que je vous servirai un ragoût digne d'un constador mayor. » Nous voyons les gâte-sauce à l'œuvre, nous entrons dans la cuisine; nous humons l'atmosphère chaude et affriolante des casseroles, et c'est au-dessus

des chaudrons de cuivre rouge une danse légère de petits nuages odoriférants, devant les baies embrasées des fourneaux, et la mine rougeaude et luisante des marmitons en veston de toile blanche. Nous les suivons de l'office à la salle à manger, où ils apportent, graves comme des pontifes, « un plat de quatre perdreaux rôtis, avec un civet de lapin d'un côté, et un chapon en ragoût de l'autre », et ensuite « pour entremets des oreilles de cochon, des poulets marinés et du chocolat à la crème », à moins que ce ne soit « du pain, deux tasses, deux bouteilles et trois grands plats, dans l'un desquels il y avait un civet de lièvre avec beaucoup d'oignons, d'huile et de safran ; dans l'autre, une *olla podrida* ; et dans le troisième un dindonneau sur une marmelade de *berengena*. »

La carte n'est pas toujours aussi fournie ; il y a des repas à tout prix, de bien modestes même, comme ceux de l'ermite de Cuença, quelques ciboules avec un morceau de pain et une cruche d'eau, et les jours d'excès un peu de fromage et deux poignées de noisettes. Désirez-vous quelque menu exotique? En voici un qui arrive en droite ligne de Petapa [1].« Mon nègre, dit Carambola, me servait tous les jours quelque nouveau plat qui rendait bon témoignage de son savoir-faire, et piquait ma sensualité. Tantôt il me faisait manger des boudins frais avec du maïs et de la chair, ou de volaille, ou de pourceau frais, assaisonnés de chilé ou de poivre long ; et tantôt il me régalait d'un hérisson à l'étuvée, ou bien d'un ragoût

1. *Bach. de Sal.*, LXI.

d'une sorte de lézard qu'on appelle iguana, qui a sur le dos des écailles vertes et noires, et qui ressemble à un scorpion. »

On dirait que Lesage étend à plaisir la part de la gastronomie dans son roman, pour y faire entrer la vie, la vie large et plantureuse de gens à l'estomac solide, au teint rose, dents bien plantées et bouche bien fendue, qui semblent nous dire : « Je mange, donc je suis. »

Lesage ne donne pas seulement la vie végétative à ses personnages, il leur donne à chacun sa physionomie, son attitude, son allure.

Voici un croquis en deux coups de crayon. Gil Blas, vêtu des habits de son maître, est en quête d'une bonne fortune. Il négocie une affaire avec une vieille logeuse qui le prend pour quelque seigneur. « Vous ne vous trompez pas, ma mie, interrompis-je en étendant la jambe droite et penchant le corps sur la hanche gauche, je suis, sans vanité, d'une des plus grandes maisons d'Espagne. » Voulez-vous une pochade de vieille mégère : dame Léonarde « était une personne de soixante et quelques années. Elle avait eu dans sa jeunesse les cheveux d'un blond très ardent. Car le temps ne les avait pas si bien blanchis qu'ils n'eussent encore quelques nuances de leur première couleur. Outre un teint olivâtre, elle avait un menton pointu et relevé, avec des lèvres fort enfoncées; un grand nez aquilin lui descendait sur la bouche, et ses yeux paraissaient d'un très beau rouge pourpré. » Ne voilà-t-il pas une tête bien étudiée, telle qu'eût pu la graver Vouet ou Miger? Plaçons en pendant de cette

vieille, un vieux beau qui se croit adoré. « Quand il se leva, je crus voir la résurrection du Lazare. Imaginez-vous un grand corps si sec qu'en le voyant à nu on aurait fort bien pu apprendre l'ostéologie. Il avait les jambes si menues qu'elles me parurent encore très fines après qu'il eut mis trois ou quatre paires de bas l'une sur l'autre. Outre cela, cette momie vivante était asthmatique et toussait à chaque parole qui lui sortait de bouche. » Apercevez-vous sur la route ce petit barbier qui va, chantant à plein gosier? On jurerait que c'est Figaro en personne : « Il avait sur le dos un sac de cuir, une guitare pendue au cou, et il portait une assez longue épée. » Et cet autre assis dans l'herbe, « un homme de vingt-sept à vingt-huit ans, qui trempait des croûtes de pain dans une fontaine. Il avait auprès de lui une longue rapière étendue sur l'herbe, avec un havre-sac dont il s'était déchargé les épaules. Il nous parut mal vêtu, mais bien fait et de bonne mine. »

Lesage ne se contente pas de les nourrir, de les habiller et de les camper : il les loge encore, avec plus ou moins de luxe à proportion de leurs moyens. Entrons par cette trappe dans cet intérieur de brigands : ici l'écurie qu'éclairent deux grosses lampes de fer pendues à la voûte. Il y avait une bonne provision de paille et plusieurs tonneaux remplis d'orge. Plus bas, la cave, « remplie de bouteilles et de pots de terre bien bouchés ». Nous traversons des chambres où il y a des pièces de toile, des étoffes de soie, des vaisselles, et nous arrivons au salon qu'éclairent trois lustres de cuivre. Voulez-vous mieux? Le château de Lirias est évidemment plus confor-

table. « Je fus frappé, entre autres choses, conte Gil Blas, de deux appartements. Dans l'un il y avait une tapisserie des Pays-Bas, avec un lit et des chaises de velours, le tout propre encore, quoique fait du temps que les Maures occupaient le royaume de Valence. Les meubles de l'autre appartement étaient dans le même goût; c'était une vieille tenture de damas de Gènes jaune, avec un lit et des fauteuils de la même étoffe, garnis de franges de soie bleue. » Quant au jardin, Scipion n'hésite pas à le comparer à l'Escurial. « Toutes les allées bien sablées et bordées d'orangers, un grand bassin de marbre blanc, au milieu duquel un lion de bronze vomissait de l'eau à gros bouillons, la beauté des fleurs, la diversité des fruits, ravirent Scipion. »

Si vous désirez quelque habitation plus originale, allons chez Fabrice.

« Nous traversâmes une cour, où il y avait d'un côté un grand escalier qui conduisait à des appartements superbes, et de l'autre, une petite montée aussi obscure qu'étroite par où nous montâmes au logement qui m'avait été vanté. Il consistait en une seule chambre, de laquelle mon ingénieux ami s'en était fait quatre séparées par des cloisons de sapin. La première servait d'antichambre à la seconde où il couchait; il faisait son cabinet de la troisième et sa cuisine de la dernière. La chambre et l'antichambre étaient tapissées de cartes géographiques, de thèses de philosophie, et les meubles répondaient à la tapisserie. C'était un grand lit de brocart tout usé, de vieilles chaises de serge jaune, garnies d'une frange de soie de grenade de la même couleur, une table à pieds

dorés, couverte d'un cuir qui paraissait avoir été rouge et bordée d'une crépine de faux or devenu noir par le laps de temps, avec une armoire d'ébène, ornée de figures grossièrement sculptées. Il avait pour bureau, dans son cabinet, une petite table, et sa bibliothèque était composée de quelques livres, avec plusieurs liasses de papiers qu'on voyait sur des ais disposés par étages le long du mur. Sa cuisine, qui ne déparait pas le reste, contenait de la poterie et d'autres ustensiles nécessaires. » Les tableaux se succèdent ainsi, plus ou moins étudiés, mais le plus souvent largement brossés, et un peu vite. Ainsi nous accompagnons Gil Blas et Nunez dans un modeste bureau de placement. Nous voici au fond d'un cul-de-sac « dans une petite maison, où nous trouvâmes un homme de cinquante et quelques années, qui écrivait sur une table ». Rien de plus. Quelle jolie page, quelle eau-forte n'eût pas manqué de buriner un romancier contemporain, devant cet obscur bureau encombré de cartons fumeux, mal éclairé, humide et navrant [1].

Passons aux champs. Voici une grotte et un ermite : « C'était une grande et profonde grotte que le temps avait percée dans la montagne, et la main des hommes y avait ajouté un avant-corps de logis bâti de rocailles et de coquillages, et tout couvert de gazon. Les environs étaient parsemés de mille sortes de fleurs qui parfumaient l'air ; et l'on voyait auprès de la grotte une petite ouverture dans la montagne, par où sortait avec bruit une source d'eau qui courait se répandre dans une prairie. Il y avait

1. Voy. par exemple, dans les *Contes* de Daudet : *le Teneur de livres.*

à l'entrée de cette maison solitaire un bon ermite qui paraissait accablé de vieillesse. Il s'appuyait d'une main sur un bâton et de l'autre il tenait un rosaire à gros grains, de vingt dizaines pour le moins. Il avait la tête enfoncée dans un bonnet de laine brune à longues oreilles, et sa barbe, plus blanche que la neige, lui descendait jusqu'à la ceinture. » Combien la figure est plus précise, d'un trait plus ferme et plus arrêté, que le paysage, bien vague et bien *flou* encore.

Lesage, et c'est encore un trait qui lui est commun avec La Bruyère, ne déteste pas les sentences, les maximes générales, sortes de formules qui résument les expériences passées, à la façon des formules de la science.

On ferait tout un traité de morale, tout un livre de pensées que l'on pourrait extraire des romans de Lesage : et il y en aurait de bien fines. Il n'oublie pas sa promesse du prologue : « Si tu me lis avec attention, tu y trouveras, suivant le précepte d'Horace, l'utile mêlé avec l'agréable. »

Comme ses pensées se mêlent au récit, elles affectent toutes les formes, dialogues, scènes, apostrophes : et c'est encore pour cette raison qu'on pourrait tirer de *Gil Blas*, par exemple, un pendant aux *Caractères*.

Voici qui enrichirait le chapitre *des Biens de la fortune* :

« Isocrate a raison d'appeler l'intempérance et la folie les compagnes inséparables des riches. » (VIII, IX.)

« Les biens ne sont propres qu'à corrompre les mœurs. » (IX, x.)

Aux chapitres *des Femmes* et *du Cœur* :

« Les hommes les plus fermes dans leurs résolutions sont sujets à changer, et vous voulez qu'une femme soit inébranlable dans les siennes! » (*G. B.*, V, i.)

« L'amour est un dérèglement d'esprit qui nous entraîne vers un objet et nous y attache malgré nous : c'est une maladie qui nous vient comme la rage aux animaux. » (*G. B.*, II, vii.)

Il n'y avait pas si longtemps que Bossuet avait dit du haut de la chaire : « Intérêt, dieu du monde et de la cour, le plus ancien, le plus décrié et le plus inévitable de tous les trompeurs! » (*S. sur la justice.*) La Bruyère l'avait dit à sa façon, et Lesage le répète après tant d'autres :

« Les hommes les plus sévères rabattent de leur sévérité quand leur plus cher intérêt s'y oppose. » (*G. B.*, VII, iii.)

Le moyen de parvenir? il n'est pas beau à dire, mais Lesage l'a dit :

« Pour plaire aux hommes, il n'y a qu'à se prêter à leurs inclinations. » (*Bach. de Salam.*, XI.)

Quant à la vanité, qu'elle reçoit ici de rudes leçons, quand Gil Blas enterre son père :

« Belle leçon pour les hommes du commun, lesquels après s'être enrichis hors de leur pays y veulent retourner pour y faire les gens d'importance! Plus ils y feront briller de richesses, plus ils seront haïs de leurs compatriotes. »

Et ceci, à l'usage des nobles récents et vaniteux :

« Vous avez des lettres de noblesse, cela suffit pour votre postérité ; lorsque le temps aura mis sur ces lettres le voile épais dont il couvre l'origine de toutes les maisons, après quatre ou cinq générations, la race des Santillane sera des plus illustres. » (XII, XIII.)

Cette autre pensée est à l'adresse des gens de justice : on croirait entendre Beaumarchais :

« Je ne me plains pas de la justice ; elle est très équitable ; je voudrais seulement que tous ses officiers fussent d'honnêtes gens. » (I, XIII.)

Voici encore quelques observations qu'on pourrait intituler *Nos domestiques* :

« Si nous disons ordinairement que nous n'avons pas de plus grands ennemis que nos domestiques, nous devons dire aussi que ce sont nos meilleurs amis, quand ils nous sont fidèles et bien affectionnés. » (IX, VIII.)

« Les valets sont fort sincères quand ils s'entretiennent des défauts de leurs maîtres. » (IV, II.)

« L'attachement de nos plus zélés domestiques n'est point à l'épreuve de l'amour [1]. »

Outre cette précision, il y a souvent beaucoup d'esprit dans la forme dont Lesage revêt sa pensée, si l'on entend par esprit cet imprévu qui fait sourire, et qui est au comique ce que le sourire est à la grosse gaieté.

L'esprit de Lesage est d'excellent aloi ; c'est un mélange exquis de bonhomie, de raillerie, de malice inoffensive qui affecte la naïveté. Tantôt c'est une façon neuve et

1. Ce pourrait être l'épigraphe de l'amusant vaudeville de Labiche, *le Misanthrope et l'Auvergnat*.

inattendue de dire les choses les plus ordinaires. Gil Blas, menacé des plus grands dangers, digère-t-il mal? « Ce que je mangeai ce soir-là, dit-il, ne fit pas, je crois, un excellent chyle dans mon estomac[1]. » Un père était volé par son fils de connivence avec Scipion. Il met ses fonds sous triple clé. « Par ce moyen, dit mélancoliquement Scipion, tout commerce fut rompu entre nous et les sacs. » L'histoire que conte Scipion ne pouvait produire sur ses auditeurs qu'un bon effet, soit en les divertissant, soit en les endormant. Lesage rend d'une façon plus neuve cette idée déjà amusante, et par un petit mot bien trouvé, il en fait un trait vif d'esprit : « soit en nous divertissant, soit en nous excitant au sommeil. » Gil Blas achète le carrosse d'un escrivano qui se l'était donné par ostentation et qui cherchait à s'en défaire, vous vous attendez à lire : par besoin? d'un trait Lesage rend le contraste plaisant : « à s'en défaire par le conseil de son boulanger ». On dit faire son chemin rapidement : Lesage mêlant d'une façon inattendue les deux idées d'avancement et de voyage, dit : « faire son chemin en poste ». Don Fabricio récemment et subitement annobli n'est pas la fleur, mais « le champignon de la noblesse asturienne » [2]. Le capitaine Chinchilla n'a que cent ducats de rente « pour entretenir sa moustache et payer son logement ». Rafaël prie Gil Blas et don Alfonse de l'attendre « sous ces saules ». Les saules appellent les ormes, les ormes appellent le proverbe, et, par une

1. *G. B.*, VII, XI.
2. Le mot a servi à M. Pailleron : « Un champignon d'École normale qui a poussé cet hiver. » (*Le Monde où l'on s'ennuie.*)

série instantanée d'idées associées, Gil Blas répond : « A d'autres! dites-nous plutôt de vous attendre sous l'orme! »

A l'imprévu s'ajoute souvent la disproportion entre le fait très simple dont il s'agit et la solennité de son expression. Don Mathias donne à Gil Blas un ducat pour aller se divertir, et voilà Gil Blas demeurant à rêver avec qui il pourrait dépenser son ducat « selon l'intention du fondateur ».

L'esprit jaillit de deux idées qui se heurtent et dont l'une n'appelle pas naturellement l'autre. Cet intendant est « plus pâle et plus jaune qu'une fille fatiguée du célibat ». Voilà une fille bien étonnée.

La philosophie explique le rire par le contraste : c'est aussi la loi de l'esprit en littérature. Lesage possédait au plus haut degré cet art de renouveler une expression banale en y changeant le mot qu'on s'attendait à trouver; ou bien il attire auprès d'une idée une seconde idée que la première n'éveillait pas; celle-ci nous surprend précisément parce que nous ne songions pas à elle. « Un mot spirituel, a dit Mme Guizot, n'a de mérite pour nous que lorsqu'il nous présente une idée que nous n'avions pas conçue. »

II

Don Chérubin de la Ronda, se trouvant à Mexico, va un jour, par curiosité, entendre prêcher un fameux père de l'ordre de Saint-Dominique, qui arrivait de Guatémala. La plaisante aventure! il retrouve dans le père Cyrille un vieux camarade, le licencié Carambola! On s'aborde,

on s'embrasse. Rencontre imprévue! — « Mon étonnement est pareil au vôtre! » On brûle de se raconter son histoire l'un à l'autre, et on ne se laisse pas brûler plus longtemps. Ou encore, un marquis et un chevalier, en chassant dans une forêt de Normandie, trouvent le cadavre d'un courrier assassiné, un ancêtre du courrier de Lyon, et auprès de lui sa valise pleine de lettres. « Sais-tu bien, dit le marquis, quel usage je suis d'avis que nous fassions de ces lettres? » Ils les emportent au château, ce sera pour divertir ces dames cette après-dînée. Et voilà tout trouvé le plan du livre, ce sera la lecture successive des cinquante lettres que contenait la valise.

Hélas! voilà tout le secret et tout l'artifice des développements et de la composition chez Lesage, aux endroits où Lesage a cherché une composition un peu plus savante : qu'on juge du reste! Qu'elle soit tout à fait absente du *Diable boiteux*, que les types y défilent comme sur l'écran d'un appareil à projections, sans se voir ni se toucher, ni se connaître les uns les autres, le reproche ici ne serait pas plus grave qu'il ne saurait l'être quand il s'agit des *Caractères* de La Bruyère. Anthyme juge le livre d'Hermodore sans savoir si Ménalque existe et sans connaître même de nom Nicandre ou Onuphre; juché en haut de son esprit, Arsène aperçoit dans l'éloignement le reste des hommes sans que La Bruyère l'ait fait se rencontrer avec Lise la prude ou le bellâtre Narcisse. Si j'ose reprendre un joli mot, les personnages de La Bruyère font une file, et non une foule[1]. Lesage écrit son *Diable*

1. « La Bruyère trébuche de réflexions en réflexions. » (Saint-Marc Girardin.)

boiteux sous le coup du succès des *Caractères*, et plein de leur souvenir. Ce sont des caractères qu'il dépeint, lui aussi, mais il les dépeint à sa manière, il les anime, les vivifie, en fait des portraits. La Bruyère fait de la peinture à facettes, de la peinture *cloisonnée*, comme on dit aujourd'hui. Il accumule et superpose les traits et les détails; c'est d'un joli travail, patient et riche : l'art trop consommé y éteint un peu la vie. Ses physionomies demeurent, le plus souvent, artificielles; elles représentent moins la réalité qu' « une somme d'additions patientes et ingénieuses », comme l'a justement observé Sainte-Beuve. Lesage a la touche plus franche et plus large, le coloris plus vif. Mais, au fond, le procédé est le même ici et dans les *Caractères*, comme aussi dans les *Lettres persanes*. Rica énumère souvent les types qu'il aperçoit dans un salon, à table, dans la rue, ainsi que fait Asmodée. C'est un défilé de personnages cousus l'un à l'autre par un fil ténu, si ténu que souvent on l'aperçoit à peine. L'art de composer et de disposer les parties d'un ensemble ne préoccupait pas les esprits, satisfaits à bon compte des énumérations et des nomenclatures qui sont le fond même de tant d'ouvrages parus alors.

Il est regrettable, et c'en est la faiblesse, que Lesage ait porté cette indigence de plan dans ses romans.

Estebanille Gonzalès ou don Chérubin, Guzman d'Alfarache ou Gil Blas vivent tous de la même vie livrée aux aventures et aux hasards. Un jeune homme entre dans la société par une porte plus ou moins basse, il la traverse en y recueillant de-çà de-là des leçons de l'expérience, en y faisant des écoles plus ou moins profitables, en y su-

bissant des épreuves, en y frôlant de bonnes fortunes ou de mauvaises actions; il trouve sur sa route des gens non moins aventureux qui lui content leur existence et à qui il conte la sienne : voilà le canevas, lâche, élastique, aux mailles complaisantes, entre lesquelles l'auteur insérera plus ou moins de matière, au gré de son caprice et de ses provisions. C'est le roman à tiroirs, et fait de fonds de tiroirs. Mais ces choses-là arrivent! C'est la vie elle-même! Agathocle était fils de potier, puis voleur, puis soldat avant de devenir pirate, puis roi de Syracuse! Mendez Pinto fut laquais, soldat aux Indes, pris et vendu seize fois, et pouvait, à son retour en Portugal (1558), écrire une *Relation* de sa vie bien plus étonnante que celle de Gil Blas [1].

Autour de lui, que d'aventuriers et de parvenus Lesage pouvait observer et copier! Les frères Pâris avaient commencé par verser des chopines aux voyageurs altérés par la descente des Alpes du Dauphiné. Bourvalais, le fameux Bourvalais, avait été successivement laquais, facteur et huissier. Sur La Noue on faisait des épigrammes pour constater combien « de nous la fortune se joue ». Chez son protecteur de Lyonne, Lesage pouvait voir chaque jour un personnage, Henriot, qui allait devenir évêque de Boulogne, favori de Pontchartrain! Que de paysans parvenus dans tout le monde! Et oui, c'est la vie, les aventuriers ne sont pas une race chimérique; mais la question serait de savoir s'il suffit de calquer la vie pour faire une œuvre d'art, si la vie est par elle-même si logique et si bien arrangée

1. Figuier l'a traduite en 1645.

que l'artiste puisse accepter sans réserve ni retouche le plan qu'elle lui offre. Loin de nous la pensée d'instaurer ici une discussion pour ou contre le réalisme; mais, au point de vue spécial qui nous occupe, la question nous paraît préjugée. Il faut compter en outre que les héros de Lesage mènent une existence chargée d'événements en nombre suffisant pour remplir honnêtement trois existences de chrétiens du commun. Le moyen de classifier tant de faits, et de sortir d'un tel encombrement! Il fallait abandonner la composition au petit bonheur. La conséquence est grave. On ne voit pas assez pour quelle raison le roman finit. Il pouvait s'arrêter cent pages plus haut, il pourrait se poursuivre cent pages de plus, le sujet se prêterait à l'une comme à l'autre de ces alternatives. C'est le caprice ou la fatigue qui met un terme au récit, ce n'est pas la conclusion logique d'événements combinés qui aboutissent.

Ce défaut est bien sensible pour *Gil Blas*; il finit deux fois, et deux fois à peu près de même. Quand les lecteurs parisiens achetèrent le troisième tome de *Gil Blas* qui venait de paraître en 1724, ils purent croire que c'était le dernier. Les aventures de Gil Blas pouvaient vraisemblablement prendre terme à la fin du livre IX; c'était un dénouement si plausible, que Lesage le reprendra à la fin de son quatrième volume. Gil Blas a brillé dans le monde politique sous le duc de Lerme, comme il fera sous le comte d'Olivarès; il en a goûté les déboires après les grandeurs, et a pu méditer dans la tour de Ségovie sur la fragilité des choses humaines : même facilité lui sera donnée, à la prison près, après la disgrâce du comte-duc :

il habite un château paisible à Lirias, il y retournera au livre XII; il est vrai qu'il ne s'est pas encore marié; en revanche, il se mariera deux fois dans le dernier volume. On voit assez l'analogie des deux dénouements. A coup sûr, nous nous plaindrions de n'avoir pas cette dernière partie qui est fort belle, n'en déplaise à Cartaud de la Vilate [1]. Mais, dans l'espèce, il est incontestable que la composition de l'œuvre pèche. Rien ne faisait prévoir un nouveau volume après que Gil Blas avait dit du fond de sa tranquille retraite :

Inveni portum. Spes et Fortuna valete.
Sat me lusistis. Ludite nunc alios.

Mais il reste des récits inachevés, des personnages dont nous ne connaissons pas le sort! Oui, mais précisément ils tiennent si peu à l'intrigue, la composition est si lâche, qu'elle commande notre indifférence, que nous n'éprouvons pas le besoin d'avoir de leurs nouvelles; nous croyons aisément que l'auteur les a dès longtemps abandonnés, comme il a fait pour bien d'autres.

Cette conséquence atteint l'œuvre entière. Le héros traverse des événements à l'enchaînement desquels le hasard seul préside. Une heureuse rencontre, une bonne chance suffisent pour amener un changement dans la condition des personnages; si les modifications se succèdent dans un ordre intelligent, suivant une gradation savante

1. « Le IVe volume de *Gil Blas*, moins travaillé que les premiers, a reçu du public le même accueil qu'une femme qui a été extrêmement jolie et à qui l'âge vient relâcher les traits. » (*Essai sur le goût.*) Voy. aussi Collé, *Journal*, septembre 1767.

et intéressante, le hasard, et le caprice de l'auteur ont tout fait.

Il fallait réunir ces épisodes, sous peine de les laisser incohérents, comme les assises d'un édifice qu'on n'aurait pas cimentées. Ces anecdotes, enfilées l'une derrière l'autre, doivent pourtant tenir l'une à l'autre ; le fil du récit était bien ténu pour les empêcher de s'éparpiller, de s'égrener.

Lesage eut recours, pour donner quelque consistance à son œuvre et l'empêcher de s'émietter, à quelques procédés dont le tort est d'être un peu faciles et un peu factices.

Étudions-les sur *Gil Blas*, qui est du plus pur Lesage, et du plus soigné. Nous allons surprendre ces procédés : annonce prématurée des événements postérieurs, reconnaissances des personnages disparus, simples allusions à des faits ou à des noms connus.

Un de ses moyens les plus fréquents, c'est d'abord d'annoncer ce qui va suivre comme pour donner au lecteur un avant-goût de ce qui l'attend, et l'engager à poursuivre sa lecture. Il aime, à la fin d'un chapitre, lancer un jalon sur le suivant, pour l'entamer, et le réunir à ce qui précède. Ses transitions sont des invitations à aller voir plus loin ce qui s'y passe. C'est déjà le talent de nos romanciers populaires, qui l'ont perfectionné par l'imprévu de *la suite au prochain numéro* : A qui était ce bras? Quelle était cette tête?

Le duc de Lerme s'enferme avec son neveu le comte de Lemos « pour s'entretenir d'une affaire de famille ». Ce détail nous semble indifférent. Mais un mot réveille notre

intérêt : « j'en parlerai dans la suite », et nous continuons à lire pour voir quelle affaire exigeait tant de discrétion.

Chez le comte Galiano, où le cuisinier, les marmitons, les maîtres d'hôtel et l'intendant font exécuter à l'anse du panier une sarabande furieuse, il déclare : « Je ne voyais que des bagatelles en comparaison de ce que je ne voyais pas » et que les gens curieux sauront par la suite. Gil Blas vit chez Laure, qui le donne pour son beau-frère à son protecteur, le marquis de Marialva. Gardez-vous cependant de l'abandonner à son heureux sort; ce bonheur fut de courte durée, ne craignez pas qu'il se prolonge et vous ennuie par sa monotonie. Gil Blas pressent déjà le contraire et vous en prévient : « Je me laissais aller à la tristesse sans savoir pourquoi. Je pressentais sans doute le malheur qui me menaçait. » Il arrive à Madrid. Lecteur, ne l'y abandonne pas, tu y perdrais, Lesage t'en avertit : « La fortune m'y conduisait pour me faire jouer des plus grands rôles que ceux qu'elle m'avait déjà fait faire. » L'annonce n'est-elle pas alléchante? Et qui poserait là le livre, avant de savoir quelle fut cette brillante destinée? Êtes-vous curieux de connaître comment finirent les amours de Gil Blas et de Laure? Vous ne l'apprendrez point dans ce chapitre-ci; mais sachez que Gil Blas ne reverra plus le riche Portugais qui fournissait Laure de pierreries, « ainsi qu'on le peut lire dans le chapitre suivant. »

Quand Gil Blas quitte le château de Leyva, suivez-le jusqu'à Grenade; on vous promet que vous n'y perdrez rien. La traîtresse de fortune « lui en préparait bien d'autres, comme on verra dans la suite. »

Ce procédé fait payer à Lesage par quelques mauvais offices les services qu'il lui rend. Le désir d'intéresser le lecteur par avance à la suite, lui fait trop souvent gâter ses dénouements. Il nous les apprend dès le début avec un empressement prématuré qui enlève toute surprise.

Quand don Rafaël avec Moralès se dirigent vers la maison de Juan Velez de la Membrilla, pour épouser sa fille sous un faux nom, nous nous demandions avec curiosité quelle va être l'issue de cette supercherie, et tout à coup nous voilà plus qu'à demi renseignés avant même que le récit soit amorcé. « Nous ne tenions pas encore la dot, et le dénouement de l'aventure ne répondit pas à notre confiance. » Don Rafaël est chargé par le grand-duc, comme Atalide par Roxane, de gagner à son maître le cœur de la sultane. Mais aurons-nous le moindre espoir de le voir réussir, quand on nous a prévenus, dès le début, que cette démarche sera superflue. « Un incident détruisit ses espérances, comme vous allez l'apprendre. »

Nous savons à quoi nous en tenir maintenant, nous n'avons plus qu'une chose à apprendre, c'est comment il sera perdu, mais il le sera, on nous l'a dit. Il fallait vous taire et nous laisser espérer jusqu'au bout. Maintenant il ne s'agit plus de savoir s'il sera mangé, mais à quelle sauce.

Pour grossir le volume et bourrer le récit, Lesage intercale une foule de récits secondaires. Chaque personnage nouveau se présente avec sa biographie sous le bras.

Le plus grave inconvénient de ces histoires parasites est que leurs héros ne tiennent pas d'assez près au

roman pour mettre notre curiosité sur leur compte au niveau de leur bavardage. A part quelques-uns, qui suivent le héros principal et gravitent autour de lui en satellites assidus, les autres passent sous nos yeux dans une vision trop fugitive.

Aussi, à les entendre nous conter leurs aventures, ressemblent-ils trop à des parleurs complaisants ; ils nous honorent de nombreux renseignements personnels que nous ne leur demandons pas. Mais supprimer ces hors-d'œuvre, c'eût été diminuer d'un gros tiers le volume ; ni Lesage ni son libraire n'eussent trouvé leur compte à cette amputation.

Point n'est besoin de les prier longtemps pour qu'ils nous mettent au fait de leur existence passée. Ils partent souvent d'eux-mêmes, et n'attendent pas l'invitation.

Les brigands qui ont offert à Gil Blas dans leur caverne une hospitalité peu écossaise, ont fini de dîner et causent bruyamment. Le capitaine Rolando leur impose silence. « Il me vient une idée ! » C'est que chacun contera sa vie. N'est-ce pas merveille que cette idée lui pousse juste au moment où Gil Blas se trouve là pour recueillir ces autobiographies dans sa mémoire fidèle : l'histoire du capitaine Rolando, l'histoire du lieutenant, l'histoire du jeune voleur, et celle des huit autres brigands, qu'heureusement on nous épargne. Gil Blas délivre des mains de Rolando une jeune dame que les brigands avaient capturée. A la première hôtellerie, en attendant la perdrix et le lapereau qui rôtissent, ils s'entretiennent. Gil Blas conte son histoire que nous connaissons et dona Mencia, pour n'être pas en reste de confiance,

lui conte aussitôt la sienne, qui remplit le chapitre suivant.

Sur la route de Valladolid à Madrid, il rencontre un garçon barbier. Ils se sont déjà vus auparavant, on se reconnaît, on dîne ensemble, on repart, et, pour charmer les loisirs de la route, Gil Blas le gratifie de son histoire, pour engager le barbier à lui conter la sienne. Il n'y faut pas plus de façons. Que chantez-vous là? fait Gil Blas dans la prison de Ségovie à son voisin qui joue de la guitare. Ce sont des vers pour une dame cruelle. « Il faut que je vous fasse le récit de cette histoire : vous apprendrez en même temps celle de mes malheurs. » Et nous voilà partis dans une digression de vingt pages. Don Mathias, chez qui Gil Blas a pris du service, a quelques amis à dîner, entre autres un certain don Pompeyo de Castro, un Espagnol au service du roi de Pologne. On cause du théâtre, des actrices, puis de la Pologne. Don Pompeyo a la faveur du roi, et s'en félicite. Il ajoute incidemment : « Croiriez-vous cependant que j'ai été sur le point de sortir pour jamais de ses États? — Contez-nous cela, je vous prie. » Il n'y fait pas faute et nous avons aussitôt l'histoire de don Pompeyo de Castro.

Mais quel est ce tableau, sur un des panneaux du salon, dans le château où Gil Blas est recueilli avec sa maîtresse Aurore, dont le carrosse a versé sur la grande route? « Un cavalier mort dont le carrosse couché à la renverse et noyé dans son sang, y était peint; et tout mort qu'il paraissait, il avait un air menaçant. On voyait auprès de lui une jeune dame dans une autre attitude,

quoiqu'elle fût aussi étendue par terre. Elle avait une épée plongée dans son sein, et rendait les derniers soupirs, en attachant ses regards mourants sur un jeune homme qui semblait avoir une douleur mortelle de la perdre. Le peintre avait encore chargé son tableau d'une figure qui n'échappa point à mon attention. C'était un vieillard de bonne mine qui, vivement touché des objets qui frappaient sa vue, ne s'y montrait pas moins sensible que le jeune homme. » La maîtresse de céans est trop complaisante pour ne pas satisfaire la curiosité d'Aurore. « Ma maîtresse voulut nous renvoyer : mais Elvire, qui s'aperçut bien que nous mourions d'envie d'entendre l'explication du tableau, eut la bonté de nous retenir, en disant que l'histoire qu'elle allait raconter n'était pas de celles qui demandent du secret. » Et puis ne faut-il pas bien que Gil Blas soit là, pour nous raconter à son tour dans le chapitre suivant le récit d'Elvire, le Mariage de Vengeance?

Le hasard, car c'est toujours lui le grand faiseur de rencontres, a placé Gil Blas sur la même grand'route que don Alfonse. Ils lient conversation et s'arrêtent chez un ermite à longue barbe. Là, « le jeune homme tomba dans une profonde rêverie. L'ermite s'en aperçut. — Mon fils, lui dit-il, vous avez l'esprit embarrassé. Ne puis-je savoir ce qui vous occupe? » Et voilà comment nous apprenons l'histoire de don Alfonse et de la belle Séraphine.

Mais cet ermite lui-même, comme il appert par la suite, est un faux ermite, c'est don Rafaël que nous retrouvons sous le froc de bure, avec son compagnon

Lamela. Ils sont obligés de fuir tous ensemble devant les alguazils et se reposent bientôt dans un bois, sur un gazon entouré de gros chênes. Don Rafaël n'oublie pas qu'il a a contracté une dette envers don Alfonse dont il a appris l'histoire. « Sur la fin du repas, don Rafaël dit à don Alfonse : Seigneur cavalier, après la confidence que vous m'avez faite, il est juste que je vous raconte aussi l'histoire de ma vie avec la même sincérité. — Vous me ferez plaisir, répondit le jeune homme. — Et à moi particulièrement, m'écriai-je, j'ai une extrême curiosité d'entendre vos aventures : je ne doute pas qu'elles ne soient dignes d'être écoutées. » Lamela est enchanté de cette aubaine. Raphaël lui dit : « Mon ami Ambroise, tu peux présentement goûter la douceur du sommeil. — Non, non, répondit Lamela, je n'ai pas envie de dormir ; et bien que je sache tous les événements de votre vie, ils sont si instructifs pour les personnes de notre profession, que je serai bien aise de les entendre encore raconter. » Ils sont tous si ravis de la perspective, qu'il y aurait peut-être mauvaise grâce de notre part à ne pas faire comme eux, et pourtant le besoin se faisait-il vraiment sentir de l'histoire de don Raphaël? Gil Blas lui-même la trouve longue. Il lui eût été facile d'obtenir de Lesage de l'avoir plus courte! Elle est curieuse, il est vrai, et aussi prolixe, complexe même. A Alger il rencontre sa mère dont le premier devoir est, comme bien on pense, d'intercaler dans l'histoire de don Rafaël sa propre histoire de Lucinde. Pendant que s'écoule cette cascade de biographies emboîtées l'une dans l'autre, Gil Blas, couché au pied d'un arbre, écoute les yeux à demi clos. Durant un long chapitre, son

roman se repose avec lui, et fait halte devant le feu de bivouac, au milieu de la clairière.

A Grenade, il retrouve son amie Laure. Ils n'ont garde, naturellement, d'oublier d'égayer le dessert par l'échange intégral du récit de leurs aventures. Pour la troisième fois Gil Blas raconte sa vie, et il est récompensé par l'histoire de Laure.

Mais qui est ce seigneur que Gil Blas, devenu confident d'un ministre, reçoit avec une politesse mêlée de fierté? Il vient acheter ses bons offices et son crédit, et lui verse le pot de vin jusqu'à la lie. « Seigneur cavalier, lui dit Gil Blas, avant que je m'engage à vous servir, je veux savoir l'affaire d'honneur qui vous amène à la cour. — Très volontiers », répond-il, et il commence aussitôt son histoire, l'histoire de don Roger de Rada. Gil Blas a à son service un garçon extraordinaire, dévoué, intelligent, rusé comme une perdrix, gai comme un pinson, c'est l'excellent Scipion, dont son maître dit avec un légitime attendrissement : « Si dans son enfance Scipion a été un vrai picaro, il s'est depuis si bien corrigé, qu'il est devenu le modèle d'un parfait domestique. Bien loin d'avoir quelques reproches à lui faire sur la conduite qu'il a tenue avec moi, je dois plutôt avouer que je lui ai de grandes obligations. La nuit qu'on m'enleva pour me conduire à la tour de Ségovie, il sauva du pillage et mit en sûreté une partie de mes effets, qu'il pouvait impunément s'approprier; il ne se contenta pas même de songer à conserver mon bien : il vint par pure amitié s'enfermer avec moi dans ma prison, préférant aux charmes de la liberté le triste plaisir de partager mes peines. » Eh

quoi! Scipion, ne saurons-nous pas votre histoire? que faisiez-vous au temps où vous n'aviez pas encore rencontré votre maître? Mais écoutons; le récit est déjà commencé. Gil Blas et Scipion avec leurs femmes respectives sont venus après le dîner faire la sieste dans le bois de Lirias : Scipion est en verve, et les étourdit par son verbiage. Le moment est venu de lui demander son histoire qu'il est tout prêt à conter, et qui ne pourra, observe judicieusement Gil Blas, faire sur nous qu'un bon effet, soit en nous divertissant, soit en nous excitant au sommeil.

Voilà, n'est-il pas vrai, bien des aventures mêlées à celles du héros principal : et encore faut-il que nous rendions grâce à Lesage de nous avoir épargné nombre de récits qu'il esquive. Quand Gil Blas retrouve sa bague chez Camille et que celle-ci s'écrie : « Je suis plus malheureuse que coupable, vous en serez convaincu si vous voulez entendre mon histoire », à quoi tient-il que nous n'entendions l'histoire de Camille? L'incrédulité de Gil Blas, qui la croit trop habile à forger des romans, nous l'épargne. Lesage a de temps à autre de ces accès de sobriété, surtout en matière de descriptions, dont il use peu. « Si j'imitais les faiseurs de romans, je ferais une pompeuse description du palais épiscopal de Grenade; je m'étendrais sur la structure du bâtiment; je vanterais la richesse des meubles; je parlerais des statues et des tableaux qui y étaient, je ne ferais pas grâce au lecteur de la moindre des histoires qu'ils représenteraient; mais je me contenterai de dire qu'il égalait en magnificence le palais de nos rois »; ou encore : « J'au-

rais, dans cet endroit de mon récit, une occasion de vous faire une belle description de tempête, de peindre l'air tout en feu, de faire gronder la foudre, siffler les vents, soulever les flots, *et cetera*; mais, laissant à part toutes ces fleurs de rhétorique, je vous dirai que l'orage fut violent, et nous obligea de relâcher à la pointe de l'île de Cabrera. »

Tous ces hors-d'œuvre sont indépendants, ils ne font pas corps avec le roman : ce sont des pièces mobiles, plaquées sur le récit de Gil Blas, mais non soudées. Ces histoires, y compris celle de Gil Blas, partent de points différents, convergent vers un même centre, et se croisent, sans avoir eu auparavant aucun point de contact. Avant la rencontre, chacun était occupé de son côté, sans connaître ni apercevoir les autres; pendant que Gil Blas passait de la caverne des brigands chez le licencié Sédillo, de là chez Sangrado, puis chez don Mathias, chez la marquise de Chaves, etc., les autres avaient chacun leurs aventures aux quatre coins de l'Espagne ou de l'Afrique. Rafaël et Lamela abusaient de la confiance du seigneur de Moyadas à qui ils eussent volé, sans les alguazils, sa fille et ses écus; Scipion volait l'ermite qui l'avait nourri, se laissait voler par son hôtesse, et se sauvait de Séville, emportant sur son dos son costume de comédie, les hardes du roi de Léon; pendant ce temps-là, don Gaston de Cogollos de son côté soupirait auprès d'Hélène de Galisteo et se battait en duel pour elle, tandis que don Roger de Rada perçait de trois coups d'épée don Huberto, pour venger sa mère, tandis que don Rafaël allait en Alger séduire la belle Far-

rukhnaz et se convertir devant un marabout à la religion musulmane. Chacun d'eux avait, à peu près à la même époque, ses aventures à lui. Ils rencontrent à un moment donné Gil Blas : celui-ci, pour le dévaliser; celui-là, pour devenir son domestique; celui-là, en qualité de voisin de cellule à la prison de Ségovie; celui-là, comme quémandeur, au moment où Gil Blas vendait ses bons offices à deniers comptants. Ils se croisent, s'arrêtent un moment en face l'un de l'autre, se quittent; les uns, on les reverra; les autres partent pour toujours; on se salue, on échange le récit de ses aventures, puis ils repartent, disparaissent de l'autre côté de la route, et souvent nous ne les rencontrerons plus. De là vient qu'ils ne forcent ni notre intérêt ni notre attention. Pendant ce défilé nous trouvons même qu'ils posent bien longtemps devant nous, au premier plan, nous masquant la figure de notre principal héros. Il nous arrive à nous aussi d'être de l'avis de Gil Blas après l'histoire de Rafaël : « Le récit me parut un peu long. »

Quelques-uns de ces compagnons, pourtant, ne s'éloignent pas sans retour. Nous les retrouvons au détour de la route, au coin d'un carrefour, dans la rue. Lesage use amplement des reconnaissances.

Les personnages reparaissent, et avec eux les faits antérieurs surgissent à nouveau dans notre mémoire; nous voilà reportés plusieurs années en arrière; le présent se relie subitement au passé. Le récit est ainsi traversé par une quantité de liens; ils enlacent et resserrent l'ouvrage pour qu'il ne se morcelle pas.

Au détour d'une rue, dans l'antichambre d'un grand

seigneur, à la porte d'un couvent, nous nous retrouvons face à face avec une figure connue. Dans ce long défilé, il faut que tous ne disparaissent pas de la scène après une première et unique apparition; ce serait faire une consommation exagérée de personnages nouveaux, dont aucun ne nous intéresserait après sa sortie. Le défaut de ces reconnaissances, c'est que le hasard seul les amène. Les acteurs rentrent en scène sans dire pourquoi ils reviennent, et pour le simple besoin de se montrer encore. Sans doute ils nous font plaisir en revenant nous voir. Ce sont d'anciens amis, et nous partageons la joie de Gil Blas. Plus nous les voyons, plus ils nous plaisent; Fabrice, Scipion, qui ne nous quittent guère, sont de vieilles connaissances et sont toujours les bienvenus. Mais il en est d'autres, moins souvent aperçus, dont l'arrivée nous étonne sans nous ravir. Nous disons quelle surprise! sans qu'elle soit agréable; nous demeurons indifférents. Leur réapparition sent le procédé. En sortant de Valladolid, un homme marche derrière Gil Blas en chantant. Il se retourne; c'est justement un des deux garçons barbiers avec qui il avait été en prison : « nous nous reconnûmes d'abord l'un et l'autre. »

Une allée d'arbres assez touffus conduit Gil Blas au pied d'une montagne où il découvre un ermitage habité par deux solitaires. C'étaient de faux ermites sur le point d'être découverts; ils quittent leur fausse barbe et leur longue robe.

« Mais représentez-vous ma surprise, lorsque je reconnus dans le vieil anachorète le seigneur don Rafaël, et

dans le frère Antoine mon très cher et très fidèle valet, Ambroise de Lamela. »

Les voilà tous partis ensemble. Ils font halte dans une forêt. Ils entendent causer et voient « autour d'une chandelle qui brûlait dans une motte de terre, quatre hommes assis, qui achevaient de manger un pâté et de vider une assez grosse outre qu'ils baisaient à la ronde. Il aperçut encore à quelques pas d'eux une femme et un cavalier attachés à des arbres et un peu plus loin une chaise roulante, avec deux mules richement caparaçonnées. » Ils les délivrent et voyez le hasard : « nous ne fûmes pas peu étonnés quand nous apprîmes que c'étaient le comte de Polan et sa fille Séraphine. »

Gil Blas et don Alphonse arrivent devant un château en fête. Les paysans dansent. Ils s'approchent pour voir « et don Alfonse ne s'attendait à rien moins qu'à une surprise dont il fut tout à coup saisi. Il aperçut le baron de Steinbach, qui, de son côté, l'ayant reconnu, vint à lui les bras ouverts, et lui dit avec transport : — Ah! don Alphonse, c'est vous! l'agréable rencontre! Pendant qu'on vous cherche partout, le hasard vous présente à mes yeux »; et du même coup Alphonse retrouve son père, qui le croyait perdu sans retour depuis son enfance.

Gil Blas, chassé par la grincheuse Séphora du château de don Alfonse, erre par les rues de Grenade, et qui rencontre-t-il presque aussitôt? le beau-frère de don Alfonse. « Comment donc, Gil Blas, s'écria-t-il, vous dans cette ville! qui vous amène ici? » Quand ce ne serait que le besoin du récit! Mais nous voici au théâtre de Grenade. Il possède une actrice qu'on applaudit fort : « il n'y a

point de termes qui puissent exprimer quelle fut ma surprise, quand je reconnus en elle Laure, ma chère Laure, que je croyais encore à Madrid auprès d'Arsénie. » Après tout, Gil Blas peut bien retrouver de la sorte Laure, puisque Laure avait retrouvé de la même façon son amie, cette grosse réjouie de Phénice. Le théâtre de Grenade nous ménage d'autres surprises. Qui est cet acteur qu'on appelle Melchior? « Ce nom me frappa. Je considérai avec attention le personnage qui le portait, et il me sembla que je l'avais vu quelque part. Je me le remis enfin, et le reconnus pour ce Melchior Zapata, ce pauvre comédien de campagne, qui, comme je l'ai dit dans le premier volume de mon histoire, trempait des croûtes de pain dans une fontaine. » On ne peut se tourner, ni faire un pas, sans tomber nez à nez sur un visage connu.

Nous voici avec Gil Blas à flâner dans les rues de Valence. Il vient à passer un chartreux, les yeux baissés, l'air dévot, et qui reconnaissons-nous? ce n'est autre que Rafaël, et le portier de la Chartreuse, c'est Ambroise de Lamela, l'ancien valet de Gil Blas. « Vous vous imaginez bien, ajoute le romancier, que ce ne fut pas sans un extrême étonnement. » Nous le comprenons d'autant mieux que nous le partageons.

Et nous retrouvons aussi, selon les besoins de la cause, Fabrice dans un lit d'hôpital; Combados, le mari de dona Héléna, dans un guet-apens dont le sauve juste à point don Gaston de Cogollos; Rafaël avec son fidèle Ambroise, dans un défilé lugubre des victimes de l'Inquisition; Laure, au théâtre de Tolède, et bien d'autres encore.

Quelquefois, à défaut du personnage lui-même, c'est son nom seulement qui reparaît, et qui mêle au discours le souvenir d'autrefois. C'est assez pour nous avertir que c'est bien toujours la même histoire qui continue; les gens que nous entendons sont bien ceux qui figuraient là-bas. Le nom qu'un des personnages laisse tomber en causant, ou bien une allusion rapide à telle histoire, à telle mésaventure de Gil Blas, c'est comme une lueur qui passe et éclaire furtivement le passé. Gil Blas ne peut revoir Séraphine sans se rappeler sa dame de compagnie, Lorença Séphora, la dame au cancer dans le dos, et « l'aventure du soufflet dont elle gratifia Gil Blas pour avoir méprisé ses feux ». Nous n'avons pas quitté pour toujours l'archevêque de Grenade après que Gil Blas a passé chez le trésorier pour toucher ses 100 ducats d'adieu et de consolation. Il sera encore question de lui. Gil Blas enfermé à Ségovie compose une requête au duc de Lerme « et Tordesillas la met au-dessus des homélies même de l'archevêque de Grenade ». Quand Fabrice lit à Gil Blas sa prose décadente, celui-ci ne la goûte pas, et c'est en lui récitant les paroles mêmes de l'archevêque de Grenade qu'il lui fait honte de son peu de goût. « Et toi, me répondit-il, tu n'es qu'une bête avec ton style naturel. Allez, poursuivit-il en m'appliquant ces paroles de l'archevêque de Grenade, allez trouver mon trésorier; qu'il vous compte cent ducats, et que le ciel vous conduise avec cette somme. Adieu, monsieur Gil Blas; je vous souhaite un peu plus de goût. » Quant à l'archevêque lui-même, quand on nous l'a présenté « fait à peu près comme mon oncle le chanoine Gil Perez, c'est-à-dire gros et court »,

il a servi par sa ressemblance à nous rappeler une des plus expressives physionomies du début de *Gil Blas*.

On sait par quelle merveilleuse ruse don Rafaël et sa prétendue cousine Camille avaient soutiré au candide Gil Blas ses écus et troqué sa belle bague contre une bague en faux rubis des îles Philippines. Ah! la bonne histoire! On en reparlera bien souvent. Nous les retrouverons, Camille, Rafaël : Camille lorsque nous irons, avec Fabrice déguisé en alguazil, réclamer la bague volée et voler deux chandeliers; Rafaël, dans la grotte d'un pieux ermite que la police viendra malencontreusement déranger. Et plus tard, quand le duc de Lerme aura été mis au fait des aventures de son secrétaire, il s'égayera plus d'une fois avec son neveu de l'histoire du rubis. « Santillane va vous porter cet argent; ou bien, si vous voulez, il achètera lui-même les pierreries : car il s'y connaît parfaitement, et surtout en rubis. » Quand Rafaël contant à Gil Blas sa vie depuis qu'ils se sont perdus de vue, lui dit : « Gil Blas, vous savez de quelle manière nous vous dévalisâmes dans un hôtel garni de Valladolid », il n'est pas utile d'insister, Gil Blas avait été payé pour s'en souvenir longtemps. Beaucoup d'histoires ont ainsi leur écho répété et lointain; chaque fait se prolonge sous le récit, puis émerge à la surface de temps à autre. Le procédé est parfois sans gêne, et on est tout étonné, au détour d'un paragraphe où il n'est nullement question du duc de Lemos, de tomber à l'improviste sur lui par une transition dépouillée d'artifice. « Il y a longtemps que je n'ai parlé du comte de Lemos; venons présentement à ce seigneur. » Il a du moins son utilité. C'est un lien de plus qui sert à consolider l'œuvre; elle s'émietterait.

CHAPITRE II

LE FOND

I

En 1692, dans la septième édition des *Caractères*, La Bruyère ajoutait au chapitre *de l'Homme* cette réflexion qu'on n'a pas assez souvent relevée : « La raison tient de la vérité, elle est une; l'on n'y arrive que par un chemin, et l'on s'en écarte par mille. L'étude de la sagesse a moins d'étendue que celle que l'on ferait des sots et des impertinents. Celui qui n'a vu que des hommes polis et raisonnables, ou ne connaît pas l'homme, ou ne le connaît qu'à demi; quelque diversité qui se trouve dans les complexions ou dans les mœurs, le commerce du monde et la politesse donnent les mêmes apparences, font qu'on se ressemble les uns aux autres par des dehors qui plaisent réciproquement, qui semblent communs à tous, et qui font croire qu'il n'y a rien ailleurs qui ne s'y rapporte. Celui au contraire qui se jette dans le peuple ou dans la province y fait bientôt, s'il a des yeux, d'étranges découvertes, y voit des choses qui lui sont nouvelles, dont il ne se doutait pas, dont il ne pouvait avoir le moindre soupçon; il avance par des expériences continuelles dans la

connaissance de l'humanité; il calcule presque en combien de manières différentes l'homme peut être insupportable. »

On dirait que Lesage s'est rappelé cette page, quand il conçut son *Gil Blas*. Chercher la variété ailleurs que dans la peinture des « hommes polis » et dans le « commerce du monde » ; au contraire, « se jeter dans le peuple », étudier de près les petites gens, leurs conditions, leurs habitudes; nous présenter plus de fripons que d'honnêtes gens, plus de sots que de gens sensés : c'est ce qu'on ne s'était pas encore beaucoup avisé de faire, c'est ce que La Bruyère découvrait et conseillait, c'est ce qu'on commençait de comprendre à la fin du XVII[e] siècle. Cette pensée du moraliste est devenue depuis le principe fondamental et vital du roman moderne, qui en est arrivé, dans une certaine école, à fouiller de parti pris le laid, l'horrible, les taudis, la fange crapuleuse, les exploits de cour d'assise et la vermine de la misère : les réalistes n'ont fait que porter à ses dernières conséquences le précepte de La Bruyère.

Lesage en a usé plus discrètement. Tous ses héros ne sont pas des forbans. Il les prend dans la classe moyenne, ou au-dessous, mais leur caractère n'a pas toujours la bassesse de leur condition. Le personnage de Gil Blas est, à ce point de vue, le meilleur type des créations de Lesage.

Qu'est-il, Gil Blas? un héros? Personne ne pourrait le soutenir et nous négligerons cette hypothèse. Un gredin, un plat laquais? ou simplement un honnête homme comme vous ou moi?

Les deux avis ont été défendus et par des plumes très autorisées. On a dit de lui pis que pendre; on l'a aussi contemplé avec des yeux humides de sympathie et de bienveillance. Les uns l'injurient : « Gredin! masque déprimé de valet comique! ruffian! » — « Honnête Gil Blas, bonne nature, candide garçon! » modulent les autres.

Cette divergence est déjà un indice. Qu'est-ce qu'un homme dont on peut dire et tant de bien et tant de mal? N'est-ce pas celui dont il y a également du mal et du bien à dire?

On lui a trop largement mesuré l'indulgence, on lui a aussi trop durement jeté les vérités et les sévérités. Au fond, il ne méritait ni cet excès d'honneur ni cette indignité.

Paul de Saint-Victor et Sainte-Beuve représentent ces deux opinions opposées.

Écoutez Paul de Saint-Victor; à l'entendre, il n'est pire effronté, ni plus digne de la corde : « On a dit de Panurge qu'il semble né des amours d'un jambon et d'une bouteille, tant il est dénué de tendresse humaine; Gil Blas n'est guère plus sensible. Il a l'allure oblique, les instincts pillards, il sent l'office et la valetaille : quand ses vices se sont décrassés, il apprend à doubler la rhétorique de l'escroquerie et de l'impudence, il sait la pratique et la théorie du pillage; voyez-le : voilà qu'il est rompu aux courbettes, « désossé de tous principes », ce n'est qu'un intrigant médiocre, à la fois actif et borné, malléable aux vices, un fils dénaturé, un sans-cœur qui échaude en riant ses malades, un fripon qui prête son

écriture pour confectionner des billets galants, ou son crédit en échange de honteux pots-de-vin. »

Voilà un homme bien étrillé, fustigé de main de maître [1].

Qui pourrait croire que de cette même canaille Sainte-Beuve ait pu écrire : « Gil Blas est au fond candide et assez honnête;... c'est un esprit sain et fin;... il n'est pas monté au ton d'un stoïcien ou d'un héros, il est plus dans le ton habituel de tous.... Gil Blas, tout à l'opposé de René, c'est vous, c'est moi, c'est tout le monde [2]. »

En définitive, qui doit être le plus flatté, tout le monde ou Gil Blas?

Quand on a dressé le bilan de ses qualités morales, on trouve qu'au total, le mal qu'on en peut dire est à peu près racheté par le bien qu'on en doit penser.

Assurément il a de mauvais moments, et par instants il a bien l'air d'avoir toute l'étoffe d'un gredin. Voyez-le sur le grand chemin, entouré des brigands qui l'ont capturé, détrousser gaiement un brave moine qui ne lui faisait rien, et qui se joue d'ailleurs de sa naïveté en le payant en monnaie de sacristie.

Un carrosse débouche au détour de la route : Gil Blas fait le coup de feu comme tout le monde sur l'escorte de dona Mencia. Il n'est pas fort honnête, pour obtenir une place dans un testament, de verser au chevet du goutteux Sédillo des larmes de pleureur à gages. Elles ne lui vaudront du reste qu'un piètre legs, *le Cuisinier parfait* et les pièces manuscrites d'un vieux procès. Il n'est pas très

1. M. Larroumet pense comme Saint-Victor, *Marivaux*, p. 356.
2. *Caus. du lundi*, II, 361 sq.

humain non plus de rire et de s'enivrer tout en échaudant et saignant à blanc des malades inoffensifs. C'est fort mal fait, quand il quitte Oviedo après que ses père et mère l'ont accablé de remontrances, et l'ont exhorté à ne pas prendre le bien d'autrui, de laisser à sa mule la bride sur le cou, pour compter combien de réaux il a volés à son très honoré oncle; de détrousser en son propre domicile un richard juif, sous de fausses soutanes de l'Inquisition; de trafiquer de son crédit à la Cour, de renier ses parents indigents, de renier ses anciens et bons amis.

Les commissions étranges dont il consent à se charger auprès de la rusée Catalina, pour le compte du prince d'Espagne, ne sont pas faites pour rehausser l'éclat terni de sa dignité.

Il ne rougit pas de récidiver auprès de la belle Lucrèce pour le compte du roi, de prendre une seconde fois le caducée de Mercure et le rôle peu recommandable de pourvoyeur d'amour; il lui a pourtant bien mal réussi à son premier essai; et force est bien de reconnaître qu'à sa seconde campagne, ses scrupules lui viennent moins de sa conscience que de sa mémoire. C'est le souvenir de la prison de Ségovie, bien plus que la considération du bien en soi, qui le fait réfléchir; « depuis ma prison, je m'étais accoutumé à regarder les choses dans un point de vue moral. »

Ce n'est pas un martyr du devoir, et bien souvent, dans ses actions honnêtes, l'intérêt entre pour sa petite part.

Il est au service d'un vieux beau dont une certaine Eufrasie « couche en joue la succession ». Eufrasie tâche de gagner le nouveau valet à ses intérêts, et Gil Blas

hésite entre le maître et la maîtresse, entre le devoir et la trahison. « Je feignis de m'engager volontiers à faire tout ce qu'on attendait de moi ; et pour ne rien dissimuler, je doutai, en m'en retournant au logis, si je contribuerais à tromper mon maître, ou si j'entreprendrais de le détacher de sa maîtresse. Ce dernier parti me paraissait plus honnête que l'autre, et je me sentais plus de penchant à remplir mon devoir qu'à le trahir. D'ailleurs, Eufrasie ne m'avait rien promis de positif, et cela peut-être était cause qu'elle n'avait pas corrompu ma fidélité. »

Ce dernier trait n'est-il pas d'une candeur exquise ! et si l'on fouillait au fond de bien des actions humaines, n'y trouverait-on pas souvent ce petit germe rongeur du devoir? Sans doute, il n'est pas insensible aux charmes d'une bonne réputation d'honnêteté ; il en sait et il en goûte la saveur. J'aimais l'honneur, et je pensais avec plaisir que je passerais pour le coryphée des domestiques. Mais, dans ce moment d'exaltation chevaleresque, remuez le fond de sa pensée et il en sort encore, comme des bouffées légères, de vagues espoirs de récompense. Les parents seront enchantés d'une rupture qui sert leurs intérêts. « Je me flattais qu'ils m'en tiendraient compte. »

Oh ! il y a bien à dire, et sa vie n'est pas celle des saints. Oui, ces reproches sont justes et mérités. Où l'injustice commence, c'est quand on s'obstine à ne regarder dans Gil Blas que ses défauts et ses vices, c'est quand on ne voit, de parti pris, que verrues, loupes et bosses ; c'est quand on refuse aux fautes les circonstances atténuantes, et aux qualités la moindre attention.

Et il y a des circonstances atténuantes, et il y a aussi de réelles qualités dans son cas.

Vous le foudroyez d'un regard d'indignation quand il part d'Oviedo au trot de sa mule : « pas un regret à son père, pas une larme pour sa mère! » Eh! je crois bien! Quelle reconnaissance aurait-il pour un père et une mère dont il a à peine eu connaissance? Le père est écuyer, la mère est femme de chambre; ils se sont débarrassés au plus vite de leur fils, et l'ont mis, dès son enfance, chez son oncle Gil Perez le chanoine. Sont-ils eux-mêmes plus tendres quand leur fils au départ vient leur faire ses adieux?

« Avant mon départ, j'allai embrasser mon père et ma mère, qui ne m'épargnèrent pas les remontrances. Après qu'ils m'eurent très longtemps harangué, ils me firent présent de leur bénédiction, qui était le seul bien que j'attendais d'eux. » Quel touchant tableau de famille! et n'est-ce pas bien plutôt contre des parents si indifférents et si maussades qu'il faudrait s'indigner? Au reste, le reproche fût-il fondé, ne serait-il pas en partie racheté par la douleur profonde et sincère que Gil Blas ressenti lorsqu'il perdit son père, sa mère, son oncle. Il leur fit de somptueuses funérailles et il allait jusqu'à s'accuser de « parricide » pour avoir pu prolonger loin d'eux l'exil auquel eux-mêmes l'avaient condamné.

Gil Blas détrousse un moine? est-ce donc pour son bon plaisir et de gaieté de cœur? L'eût-il fait, ailleurs que sous le canon de l'escopette de son capitaine? Là comme à l'attaque du carrosse de dona Mencia, il fallut bien faire de nécessité gredinerie, hurler avec les loups, sous peine

d'avoir la cervelle fracassée. Et, en réalité, le mal fut-il si grand? le moine eut quelques médailles de moins et se sauva en riant sous cape; quant au coup de fusil à l'attaque du carrosse, la façon dont il fut tiré, derrière le dos, les yeux fermés, nous rassure sur les dégâts qu'il a dù commettre. Il n'est pas un bien grand coupable : et pouvait-il ne pas l'être, vu les circonstances? Car il faut bien le noter, dans la plupart des cas, si Gil Blas n'agissait pas comme il agit, il ne serait pas seulement un honnête homme, il serait un héros sublime. S'il eût refusé d'aller détrousser le moine aux médailles et qu'il fût tombé sous la balle de Rolando, une pareille vertu eût été de l'héroïsme. En conscience, pour le mal commis, c'eût été de l'héroïsme follement placé. Il courbe l'échine devant Calderone? Mais il est le premier à rougir de ses « manières rampantes », et il se retire « plein de confusion ». Sans doute encore, il n'est pas fort louable d'accepter les gages et l'hospitalité d'un prétendu beau-frère chez une comédienne : il demeure vrai pourtant que les libéralités de Laure furent les présents honnêtes de l'amitié, et non le gain honteux de l'amour (cf. XII, 2) : et il est vrai encore que Gil Blas ne se sent pas du tout la conscience nette, et qu'il se dit tout bas avec contrition : « Si je n'étais pas un fripon, il ne s'en fallait guère. »

Quand il va restituer à Samuel Simon 3000 ducats que lui a donnés don Alfonse, et qu'il résiste à la tentation de se les approprier, certes, nous n'allons pas faire honneur à Gil Blas de sa probité. Il serait un pendard s'il eût agi autrement : mais, enfin, il n'a pas agi

autrement. De mauvaises pensées lui ont traversé le cerveau? elles en eussent hanté d'autres. Chamfort disait : « Arrête un passant dans la rue et dis-lui : « Je « vois un crime dans ta vie »; il se retourne, réfléchit, et il en voit deux. »

Il y a mieux à dire pour la défense de Gil Blas. Il ne possède pas seulement des qualités négatives. On n'oblige pas un ingrat en lui rendant service. N'est-elle pas bien délicate et bien discrète la façon dont il se sacrifie au repos de don Alfonse et de sa femme, en cédant la place à l'irritable Lorença, la duègne qui avait, avec un cancer au dos, une passion malheureuse pour Gil Blas? Est-ce le fait d'une nature grossière ou vicieuse? Chez Arsénie, où l'on voit « de be es choses », son « heureux naturel » ne l'emporte-t-il pas, et ne sait-il pas résister à ces séductions « où un gredin eût continué à se complaire »? Il n'a rien d'un don Juan ou d'un Lovelace. Quand il songe à épouser la fille de son fermier, Antonia, Scipion s'imagine d'abord qu'il en veut seulement faire sa maîtresse; il propose déjà d'arranger les rendez-vous secrets, de tromper la vigilance du père, d'assurer à son maître les plaisirs de l'amour coupable au milieu du désœuvrement de la retraite. Gil Blas n'est-il pas bien digne quand il proteste contre une telle morale et refroidit ce zèle malsain?

Vaniteux, il ne l'est guère. Quand le duc le fait anoblir, il déplie sans orgueil le parchemin royal. Ces lettres de noblesse sont lettres mortes pour sa modestie. Gil Blas rengainant ses titres demeure Breton par son père Lesage, s'il faut en croire ce portrait de la race bre-

tonne : « Indépendance de caractère, fierté du roturier, dédain des parchemins, surtout des titres de noblesse achetés [1], tout cela compose ce qu'on peut appeler le fond du citadin des villes bretonnes [2]. »

Si nous voulons conclure, lorsque Gil Blas est sur le point d'épouser la fille du seigneur orfèvre Gabriel de Salero, son valet Scipion s'entretient de son maître avec le futur beau père.

« Seigneur Scipion, ajouta-t-il, je vous conjure de me parler sincèrement. Nous avons tous notre faible comme vous savez. Apprenez-moi celui du seigneur de Santillane. Est-il joueur? est-il galant? Quelle est son inclinaison vicieuse? Ne me le cachez pas, je vous en prie. — Vous m'offensez, seigneur Gabriel, en me faisant cette question, repartit l'entremetteur. Je suis plus dans vos intérêts que dans ceux de mon maître. S'il avait quelque mauvaise habitude qui fût capable de rendre votre fille malheureuse, est-ce que je vous l'aurais proposé pour gendre? Non parbleu! je suis trop votre serviteur. Mais, entre nous, je ne lui trouve point d'autre défaut que celui de n'en avoir aucun. Il est trop sage pour un jeune homme. »

C'est peut-être beaucoup dire, et ici Scipion parle en orfèvre à un orfèvre. Gil Blas n'est pas un séraphin, et c'est heureux pour nous. Le plus juste témoignage sur le caractère de Gil Blas est donné par Gil Blas lui-même, quand le comte-duc Olivarès le charge du rôle délicat d'entremetteur pour Sa Majesté. Le voilà investi d'une

1. L'exemple du grand-père de Lesage confirme mal cette vérité, voy. p. 3.
2. L. Étienne, *les Financiers au théâtre*.

mission de confiance, honorifique et honteuse. Sa fortune en dépend, mais sa conscience se rebelle. Et c'est alors qu'il nous fait cette confidence qui le dépeint tout entier : « Si je n'étais point assez vicieux pour m'en acquitter sans remords, je n'avais pas non plus assez de vertu pour refuser de la remplir. »

Voilà le vrai Gil Blas, caractère faible, oscillant entre l'honnêteté et l'intérêt pour leur céder tour à tour. Sa conscience morale éclaire toujours ses délibérations. Toujours il voit, il sait où est le bien, il l'approuve; mais il lui tourne quelquefois le dos, en gémissant de sa faiblesse. Il n'est ni foncièrement bon, ni foncièrement mauvais. Il est d'une vérité saisissante. Ce n'est ni un héros de tragédie, ni un gredin de mélodrame, c'est un homme. Il a comme nous tous ses moments de vertu, d'abnégation, des poussées d'héroïsme, des bouffées d'honnêteté âpre et austère, et aussi ses petitesses, ses calculs intéressés, ses faiblesses. Et qui ne serait pas prêt à lui dire avec le duc de Lerme : « Va, mon enfant, tu en es quitte à bon marché, je m'étonne que le mauvais exemple ne t'ait pas entièrement perdu? Combien y a-t-il d'honnêtes gens qui deviendraient de grands fripons si la fortune les mettait aux mêmes épreuves! » Le duc a raison, et Lesage en lui prêtant ce langage nous montre son dessein bien arrêté de ne pas ranger Gil Blas parmi les « fripons », puisqu'il nomme à son propos les « honnêtes gens ». Et que faisait donc Gil Blas qui eût de quoi étonner son époque? Était-il si rare de partir du fond de son obscur village et d'arriver au cabinet d'une Excellence? L'époque du *Paysan parvenu* autorisait les romans de ce genre par des exemples fré-

quents [1]. Pour Louis XIV, prendre ses acolytes, ses conseils et ses ministres dans le peuple était un principe dont Colbert, dont Tellier, furent les brillants exemples. Le peuple mis en éveil et en goût continua sous la Régence à parvenir, et parvint d'autant mieux qu'il était moins délicat sur la nature des procédés à employer ou des occupations à accepter. La France eut, comme autrefois Rome, son règne des affranchis. La fortune, l'influence, le pouvoir, les hautes charges, la considération même étaient le prix qu'ils mettaient aux malpropretés auxquelles ils avaient consenti pour se tirer de l'ornière. Quand on lit les *Mémoires* de Gourville; quand on voit la fortune que firent les Dubois, les Alberoni, les frères Pâris, des garçons d'auberge, l'histoire la plus invraisemblable est loin d'être celle de Gil Blas. Lesage voyait chez son protecteur de Lyonne, et plus tard à Boulogne chez son fils, un évêque influent et redouté, puissant et fort de ses hautes relations, ami des d'Argenson, des Pontchartrain : toute la vie de Santillane est plus pure et moins pernicieuse qu'une seule des journées de l'évêque Henriau [2], parti des plus noirs bas-fonds pour s'éveiller un matin mitré, crossé et encensé.

L'humanité ne serait pas flattée et protesterait sans doute si on lui présentait *Gil Blas* comme son image. La question est de savoir si l'humanité peut être fière d'elle-même, et si elle offre à l'observateur une telle majorité de belles âmes, qu'elle soit en droit de se méconnaître dans un type de vertu moyenne et d'honnêteté trébu-

1. Cf. p. 313.
2. Voy. son histoire, p. 31, 57, 99, 197.

chante. La question est surtout de savoir si la société parisienne eût eu ce droit de 1715 à 1735 : les Mémoires du temps ne laissent aucun doute sur la réponse à faire. On peut tenir pour assuré qu'à cette époque de scandales publics et privés, de pots-de-vin et d'orgies, où la fidélité conjugale est considérée comme un ridicule bourgeois, où l'état d'ivresse est très bien et très haut porté, où les pouvoirs publics tombent aux mains de faquins comme Dubois, ou de filles publiques comme les maîtresses du Régent, puis de Louis XV, où la littérature mondaine est celle que font Crébillon fils, Fromaget, voire Diderot; où toute la société embarque avec Watteau pour Cythère, où (Lesage lui-même le constate) « il n'y a plus que quelques bourgeoises qui se révoltent contre la débauche », à une pareille époque [1], *Gil Blas*, même sans le trouver, comme le P. Isla, « d'une morale évangélique », fait encore honneur à ses tristes contemporains.

Un tel caractère avait de quoi plaire à une société qui pensait que le ciel est bien haut, et dont le chevalier de Jaucourt se faisait l'interprète en souhaitant des romans « où l'on ne démontrât pas tout d'un coup la vertu dans le ciel hors de la portée des hommes ».

La lecture de *Gil Blas* n'est pas immorale. Le *Mercure de France* le loue de ses « préceptes très utiles et d'une saine morale » (juin 1724), et le *Mercure* a raison. Il n'est pas jusqu'au permis d'imprimer qui ne constate le fait : « J'ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier

1. Voy. Barbier, Buvat, Lemontey, etc., et aussi Michelet, *Hist. de France*, XIV, p. 101; J. Janin, *Paris et Versailles il y a cent ans*, passim; de Goncourt, *la Femme au* XVIII[e] *siècle*, etc.

l'*Histoire de Gil Blas de Santillane*. J'ai trouvé dans cet ouvrage des peintures agréables qui peuvent égayer l'esprit et *des traits propres à corriger les mœurs*.

« DANCHET. »

Et ce n'est pas ici l'indulgente complaisance de l'amitié : c'est la vérité.

Lesage lui-même nous est garant qu'il évite de parti pris l'immoralité dans ses tableaux et ses récits. Le souci, au contraire, de faire œuvre utile et morale se fait jour partout où Lesage s'explique à nous, dans l'Avant-Propos de *Guzman d'Alfarache*, dans celui d'*Estebanille Gonzalès* : « Ce n'est point un tissu de fictions en pure perte pour les mœurs, on y trouve des caractères et des leçons de morale. » Quant au fameux prologue de *Gil Blas*, les deux écoliers devant le tombeau du licencié Pierre Garcias, il est assez explicite, quand même Lesage n'eût pas ajouté : « Si tu lis mes aventures sans prendre garde aux instructions morales qu'elles renferment, tu ne tireras aucun fruit de cet ouvrage. »

Mais que cette morale est amusante, et comme il a pris soin de lui ôter son air revêche, sa mine austère et ses sermons!

C'est que, s'il est moral, il n'est pas moralisateur. Il conte, il ne prêche pas, et bien lui en prend. Il ne souscrirait pas à certaines prétentions du roman moderne; il ne croyait pas qu'un romancier fût un expérimentateur, à la façon de nos physiologistes. Il est des pages de ses confrères d'aujourd'hui qui l'eussent bien surpris, comme celle-ci :

« Notre but est le leur; nous voulons, nous aussi, être les maîtres des phénomènes des éléments intellectuels et personnels, pour pouvoir les diriger. Nous sommes, en un mot, des moralistes expérimentateurs montrant, par l'expérience, de quelle façon se comporte une passion dans un milieu social. Le jour viendra où nous tiendrons le mécanisme de cette passion, on pourra la traiter et la réduire, ou tout au moins la rendre la plus inoffensive possible [1]. »

Lesage eût songé à tout, excepté à ce rôle de bienfaiteur de l'humanité par la méthode expérimentale. Comme Philinte, il remarque cent choses tous les jours,

> Qui pourraient mieux aller prenant un autre cours.

Mais on ne le voit ni s'indigner, ni tonner contre les vices, ni pester contre la société, ni s'ériger en austère redresseur des travers de cette pauvre humanité. Avec une philosophie aimable et exquise, il se contente de s'en amuser et de nous en amuser à nos dépens.

Aussi, docile au conseil de La Bruyère que nous citons plus haut, va-t-il chercher ses types là où ils seront plus pittoresques que « polis », plus malhonnêtes que « raisonnables », plus intéressants et plus variés par leur nouveauté même. Il a compris et cherché l'attrait qu'offre « le peuple », pour parler comme La Bruyère ; il a sondé les moyens et les bas fonds de la société; il a étudié et dépeint les humbles, les petits, les déclassés; il a sondé

1. Zola, *Roman expérimental.*

toute cette écume des villes d'où sont sortis pour une grande part les romans de notre siècle.

L'ami de Gil Blas? C'est Fabrice, homme de lettres, orateur de café, plumitif d'occasion, littérateur décadent, poète d'hôpital, qui vit dans le débraillement superbe de la bohême, un type à la Murger, un précurseur des habitués de la maison Arnoux dans l'*Éducation sentimentale*, mais bien plus vivant; tantôt broyant des couleurs chez un peintre, tantôt faisant les écritures chez un administrateur d'hôpital, tantôt griffonnant des phébus à la mode sur un coin de table à l'estaminet, jusqu'au jour où il entre dans ses meubles, habite une chambre dont il fait avec deux cloisons un appartement de quatre pièces; se fait siffler au théâtre, et va finir sur un grabat à l'hospice : véritable enfant sans souci, dédaigneux de la fortune qui lui rend ses dédains, il passe en emportant sur son front le vague rayon du poète méconnu, et sur les lèvres le sourire bienveillant de l'ami dévoué et désintéressé. Gil Blas et Fabrice se font pendant. Ils représentent celui qui est parvenu et celui qui ne l'est pas.

A côté de ce couple, il y en a un autre, Scipion et Rafaël, le coquin converti et assagi à côté du gredin sans rémission qui meurt dans l'impénitence finale; encore des déclassés, des types choisis au bas et presque en dessous de la société : Rafaël, un aventurier d'esprit et d'audace, un Crispin (il en recommence tous les exploits), un gibier de galères; et c'est sur les galères qu'il arrive en Alger, où il trompe aussitôt le bacha en se faisant porter chaque jour chez la favorite dans un gros rouleau

de tapis. Tour à tour musulman, ermite, moine, détrousseur de gens naïfs, il s'acoquine avec une aventurière, Camille, qui trafique de ses appas pour entretenir le bien-être du ménage. Il rencontre Ambroise, un habile escroc ; et Ambroise devient aussitôt le Bertrand de ce Robert Macaire. Ce ne fut pas leur plus médiocre tour, celui au bout duquel Gil Blas laissa son rubis et sa valise aux mains de la nièce du gouverneur des îles Philippines. Leur existence est une école d'escroquerie. Quel malheur pour eux que leur fin soit la morale de leur vie, et que Gil Blas les rencontre un jour à Tolède défilant dans un lugubre cortège, ayant sur la tête les terribles *carochas* de l'Inquisition!

Que ne faisaient-ils comme Scipion qui sut, lui, faire à temps une fin! mais quels débuts avaient précédé la conversion de ce révolté qui avait dit, bien avant Figaro : « Je serais le fils d'un grand de première classe si cela eût dépendu de moi; mais on ne choisit pas son père. » Il y paraît à l'éducation qu'il reçut chez ses parents. La mère était sorcière et faisait voir le diable, qui était le père, Torribio, déguisé. Mais un jour un mauvais plaisant passa son épée au travers du diable, et Torribio en mourut. Scipion vagabonda, souvent battu, toujours aux aguets pour découvrir quelque chose à voler, humant l'odeur des rôts aux soupiraux des cuisines, embrigadé dans les marmitons de l'archevêque de Tolède, admis à l'honneur de jouer le roi Léon devant Son Excellence, et s'esquivant avant la fin de la pièce en emportant les dépouilles royales de son rôle, qu'il vend à un fripier. Lesage le place alors chez un marchand de drap, où il

oublie qu'il a déjà placé Fabrice : mais il développe, en 1735, l'histoire qu'il avait indiquée seulement en 1715. Scipion aide le fils Velasquez à duper son père, jusqu'au jour où le jeune homme, l'esprit un peu troublé, médita d'empoisonner l'auteur de ses jours. Dans la vallée sauvage où le père découvre sa poitrine devant son fils en lui disant : « Frappe! » Scipion trouva pour ainsi dire son chemin de Damas. Il commence à se ranger; il se marie. Mais un soir il trouve sa femme causant avec un homme. Il tue plus d'à moitié le galant, et abandonne Béatrix. Il eut tort, car il s'était trompé. Béatrix n'était que messagère entre Fernand de Leyva et Julie. Florian reprendra plus tard ce petit drame, et en fera son *Bon Ménage*. Enfin après avoir enfilé quelque temps en guirlandes de fil de fer les pensées des auteurs hébreux et grecs pour le compte d'un vieux savant [1], il entre au service de Gil Blas, dont il devint l'ami, le second, le conseil et le consolateur. Ce fut une régénération : il en avait grand besoin.

Ainsi sont-ils tous, les héros de ce roman; auprès d'eux Gil Blas est la crème des honnêtes gens. Nous avons vu Rafaël. Il y a mieux encore dans ce genre. Il faut reconnaître une nuance entre duper les gens par fourberie et les tuer à coups d'escopette. C'est tout juste la nuance qui distingue Rafaël de Rolando, le terrible Rolando [2] avec son nez de perroquet et sa longue rapière, hardi forban qui loge

1. Il fait songer, ce vieux savant, à Giraldo Giraldi dont Vigneul de Marville conte qu'il mettait ses notes dans ses chaussons et qu'il criait : « Dave, apporte-moi le chausson de la tempérance, le chausson de la justice et le chausson de Platon. »

2. Voy., p. 367, l'original de ce personnage à Sarzeau.

les siens comme des fauves dans une caverne au fond des bois, — repaire sinistre, grillé, lugubre, où les orgies se font à côté du cimetière souterrain qui attend l'un après l'autre les convives. Les embuscades et le pillage sont les parties sanglantes où excelle le capitaine, qui a parfois ses beaux moments, malgré leur horreur, à le voir si crâne, le feutre sur les yeux, le fourreau battant ses bottes évasées, la taille serrée dans la large ceinture en peau de buffle, garnie de pistolets, caracolant sur sa bête et menant ses hommes au feu. En guerre ouverte avec la société, il défie et dépiste la police. Elle ne l'eût peut-être jamais surpris, si le hasard n'eût fait découvrir sa retraite à un paysan qui, rééditant le stratagème récemment prêté par Perrault à son Petit Poucet, écorcha les arbres pour montrer la piste aux alguazils.

Reposons-nous de ce portrait hirsute et farouche par quelque jolie et piquante physionomie féminine : et précisément voici la délicieuse et perverse Laure. Ce n'est pas encore elle qui nous fera sortir du monde des escrocs et des irréguliers où nous maintient Lesage. Quand Gil Blas la vit pour la première fois, c'était à un coin de rue, devant une petite maison borgne tenue par une vieille qui se chargeait de prêter un local commode et discret aux femmes empêchées par des dehors de vertu. Laure, parée des robes d'Arsénie, sa maîtresse, séduisit Gil Blas, paré, lui aussi, des habits de son maître. Elle avait l'aplomb qu'il faut pour faire son chemin. Enfermée à l'hôpital par un corrégidor dont elle a dévoyé le fils, elle se fait enlever par l'économe, vieux mais riche. Au théâtre de Séville, où ses succès lui valent les plus

flatteuses avances, rarement femme sut mettre autant de discernement dans le choix de ses amants, dont elle sut toujours priser la fortune plus que la jeunesse. L'hospitalité qu'elle fit offrir chez elle par son protecteur du moment à son prétendu frère Gil Blas est bien l'une des plus divertissantes et des plus effrontées roueries que jamais fille d'Ève inventa. Par un contraste étrange, Lesage a placé auprès de cette perverse créature une jeune personne idéale, sa fille Lucrèce, qui embellit ses talents rares d'artiste par une honnêteté irréprochable. Elle réunit tous les charmes qui attirent les galants, et toute l'austère retenue qui les repousse. Sa mère, pour assurer son avenir, la jeta dans les bras d'un prince : Lucrèce désolée alla expier sa faute au couvent. Exemple rare, où l'on ne sait trop ce qu'il faut admirer, ou l'honnêteté de Lesage qui tient à rehausser la morale de son livre, ou sa malice à nous présenter un cas dont l'invraisemblance déshonorait les comédiens à l'égal du récit de leurs débauches. Quant à Laure, elle finit aussi au couvent, et ce fut une jolie recrue. Ses galanteries multiples et panachées, ses excursions en robes de marquise chez la vieille qui lui fournissait des galants en font une fieffée coquine. Mais elle est immorale avec tant d'aisance, de grâce et de gaieté qu'on a peine à lui en tenir rigueur. Sa figure chiffonnée et rieuse, son esprit alerte, vif, plein d'à-propos, ses inventions rapides, sa passion intermittente pour son ami Gil Blas, lui donnent une physionomie délicieusement perverse. Les immoralités les plus révoltantes perdent leur hideur sur ces jolies lèvres. Elle sait donner de la candeur au vice, et quand

elle dit à Gil Blas : « Tu seras mon mari ! mais il faut m'enrichir auparavant... Je veux avoir encore trois ou quatre galanteries pour te mettre à ton aise » ; elle parle avec tant de bonne foi et d'amour, qu'on est plus tenté de la plaindre que de la blâmer.

Quand on a tiré à part et groupé au premier plan les figures qui se détachent avec un relief plus net autour de Gil Blas, derrière elles s'étage la foule des personnages moins en vue, qui se perd dans le lointain jusqu'aux toiles de fond, où s'estompent dans un frottis vague les dernières silhouettes. Il y a de tout dans cette foule remuante et bigarrée ; tous les ordres de la société s'y sont fait représenter, rois, princes, ministres, seigneurs, clergé, grandes dames et soubrettes, gens d'argent et gens de lettres, artistes, toutes les professions libérales, bourgeois, militaires, sorciers, petites gens, valets, voleurs, aventuriers vulgaires, filles et viveurs : c'est un monde plein de vie, de mouvement, de variété et de vérité. Que nous voilà loin des parfaits modèles de Polexandre ou du Grand Cyre !

Messieurs, le Roi ! Il y a deux rois dans Gil Blas. Les deux premiers livres se passent sous le règne de Philippe III, qui mourut en 1621. Dans les livres XI et XII, nous sommes sous son successeur Philippe IV.

Le roi lui-même, on l'aperçoit rarement. Gil Blas nous dit bien qu'il a passé trois semaines à guetter dans l'antichambre un regard de Sa Majesté ; il est même entré dans son cabinet, il lui a parlé, mais cette vision est si rapide que cette image royale n'a fait aucune impression sur lui. Lesage n'a pas dû souvent voir

Louis XIV à Versailles. La haute société lui échappe. Marmontel regrettait[1] chez Lesage « une étude plus savante des mœurs et une connaissance plus familière et plus intime d'une certaine classe de la société que Gil Blas n'avait pas assez observée ou qu'il ne voyait que de loin. »

Voisenon le dit aussi : « *Le Diable boiteux* aurait été un ouvrage charmant si l'auteur y eût peint les aventures du grand monde[2]. » Voisenon peut-être y aurait trouvé son agrément, mais comme nous y aurions perdu si Lesage eût reculé devant cette nouveauté de nous peindre de préférence la petite bourgeoisie, le peuple, et si, suivant l'ornière frayée, il se fût contenté de nous recommencer les éternelles histoires de princes charmants et de princesses accomplies.

Au reste, voulez-vous des seigneurs? il y en a dans *Gil Blas*. Quelle brillante assemblée de ce côté! que de feutres à plumes, de rapières retroussant les tuniques doublées de satin, de pourpoints à larges broderies d'or, de souliers à boucles d'argent, de larges cols à dentelles de Madrid : c'est le côté des grands seigneurs. On les rencontre le jour dans les antichambres du roi, le soir dans les loges du théâtre du prince, la nuit chez les actrices. Admirez-les : voici don Mathias, qui fait fabriquer par ses secrétaires de faux poulets d'amour pour les exhiber devant le monde, manie fâcheuse qui lui coûta la vie. Un cavalier prit la défense d'une dame que ces faux billets diffamaient. Voici Gonzale Pacheco, un grand

1. *Essai sur les romans.*
2. *Anecdotes littéraires.*

corps si sec qu'en le voyant à nu on aurait pu apprendre l'ostéologie. C'était un vieux beau; il se faisait duper et plumer par cette fourbe d'Euphrasie. Que de petits-maîtres, qui font vivre les usuriers, et confient à leurs intendants le soin de dissiper ce que leur débauche leur a laissé de biens!

Vous apercevez ce grand seigneur? il s'est marié en secret contre le gré « d'un père dur », et il a exposé sur les marches d'un escalier l'enfant né de son union. Cet autre a placé toute son affection sur un singe, et sa maison est livrée au pillage d'intendants et de valets pendards.

Celui-ci est un cavalier mystérieux qui vit à l'écart, dont son valet même ne sait ni le nom ni les habitudes, et que la police vient déranger chez lui, pour lui demander compte de l'emploi de ses journées.

Et derrière ces brillants cavaliers, grouille tout un monde de valets qui prennent le soir, pour aller en bonnes fortunes, les habits et le nom de leurs maîtres.

Cet autre groupe, c'est le clergé, qui a des représentants de tous ordres. Vous apercevez dans un coin ce bon chanoine, l'oncle de Gil Blas, un petit homme haut de trois pieds et demi, la tête enfoncée dans les épaules, mangeant bien, buvant sec, étudiant l'alphabet pour l'apprendre à son neveu.

Voyez cet autre, ce vieux podagre enfoncé dans un fauteuil, un oreiller sous la tête, des coussins sous les bras et les jambes appuyées sur un gros carreau plein de duvet. La dame Jacinte, une personne déjà parvenue à l'âge de discrétion, mais fraîche encore de teint, ayant

à la ceinture un trousseau de clés et un chapelet à gros grains, lui tient une coupe d'argent large et profonde pour le faire boire, aidée d'une petite fille de dix ans qu'elle fait passer pour sa nièce en dépit de la médisance.

Au centre du groupe s'épanouit l'épaisse figure de l'archevêque appuyé sur deux écuyers, chauve, cagneux, apoplectique, fort suffisant et fort content de lui-même, tout prêt à refaire avec Gil Blas la scène de Maître Jacques puni de sa franchise par Harpagon.

Là-bas, tout au fond, c'est la foule du commun, les petites gens, les domestiques, aubergistes, alguazils, muletiers, fripiers, barbiers ambulants, et chacun a son attitude, sa physionomie à lui, depuis l'instituteur Godinez sous la férule duquel les disciples disputent en conscience sur les universaux et sur les degrés métaphysiques, ou le muletier intempérant qui s'attaque à la vertu de ses voyageuses, jusqu'au mendiant qui sollicite l'aumône entre son chapeau renversé sur son rosaire à gros grains et son escopette appuyée sur deux bâtons croisés. Écoutez le boniment de celui-ci, qui arrive suivi de deux garçons portant chacun un gros paquet de serge verte. C'est le modèle des fripiers, si celui-là est un fripier modèle qui sait amener un client à payer trois fois ce que vaut un habit. Il trouve pourtant ses égaux dans l'estimable corporation des aubergistes : ils ont le coup d'œil rapide et sûr, le sourire aux lèvres devant les bourses bien garnies, la mine féroce devant les mauvaises souquenilles où ne tintent pas les écus.

Ces petites gens, Gil Blas leur tient de près. Il sort de leurs rangs, il a souvent occasion de se rappeler son

humble origine, son père écuyer, sa mère femme de chambre. C'est un tableau navrant que celui de leur fin. Le grabat au chevet duquel Gil Blas assiste aux derniers moments de son père devient plus minable encore et plus sordide à l'arrivée de ce fils brillant, grand seigneur, agent ministériel; et quand passent par les rues les somptueuses funérailles du pauvre écuyer, nous entendons les trop justes quolibets de la foule : « Ce ministre fait à la hâte a de l'argent pour enterrer son père; il n'en avait pas pour le nourrir. » Quelle vérité profonde dans tout cet épisode, et quelle leçon pour « les hommes du commun, lesquels après s'être enrichis hors de leur pays y veulent retourner pour faire les gens d'importance. »

Il y a bien encore de-ci de-là quelques petits personnages dont l'esquisse est assez piquante : les cuisiniers, qui portent le matin à leurs nymphes les plus friands morceaux achetés pour le bourgeois crédule.

Garde à vous! Voici les alguazils! Malheureusement pour l'honorabilité de notre héros, il a, surtout dans les débuts, un peu trop souvent affaire à eux. Ajoutons à sa décharge que la justice s'égare la plupart du temps sur son compte, et que ses prisons en font un martyr plus qu'un criminel. Est-ce sa faute à lui, si les voleurs qui l'ont enrôlé lui ont mis sur les épaules la dépouille d'un gentilhomme récemment dévalisé, et si la police, trompée par les apparences, le prend pour le dévaliseur? Quand pareille aventure arrivait à don César de Bazan dans *Ruy Blas*, les soupçons étaient au moins justifiés. Ici, ce nous est une occasion de faire connaissance avec ces messieurs, et, de vrai, ils n'y gagnent pas. Anciens ban-

dits pour la plupart, ils ont peine à dépouiller le vieil homme. Il serait malaisé de décider qui est le plus à redouter d'un voleur, d'un corrégidor ou d'un alguazil : des mains des uns et des autres, le captif sort toujours allégé et les braies nettes.

Voilà esquissé le monde à travers lequel nous promène Gil Blas : ce n'est pas le beau monde, mais jamais Lesage n'outrepasse les vraisemblances, il est toujours vrai, vivant et, comme on dit, *nature*. Le mérite n'est pas mince, et il était alors tout neuf. Ce ne sont plus les extravagances, les dévergondages ou les sornettes des déguenillés de Scarron ou des imbéciles de Furetière. C'est l'aurore du roman d'étude sociale.

Ajoutons maintenant, pour terminer, que tous les personnages du *Gil Blas* ne sont pas nécessairement vils et méprisables. Il y a d'honnêtes gens. Par le défilé qui précède, on voit que Gil Blas lui-même est d'une moralité bien supérieure à celle de son entourage. A ceux qui l'ont appelé « ruffian » ou « masque déprimé de valet », nous demandons quelles épithètes ils réserveront pour les Rafaël ou les Rolando. Mais il y a, au demeurant, toute une famille qui a notre sympathie, celle des Leyva. Son histoire est très compliquée ; Lesage a laborieusement opéré la soudure avec celle de Gil Blas ; leur entrée en scène est pénible et fait souffrir la composition de l'œuvre : mais une fois la connaissance faite, il s'établit entre les protecteurs et le protégé un commerce de bons offices, d'amabilités réciproques d'une délicatesse, d'une bonhomie, d'une sincérité et d'une grâce exquises. Le roman et Gil Blas lui-même se purifient au contact de ces

braves cœurs. Ces grands seigneurs, libres des préjugés de la naissance, savent nuancer leurs bienfaits d'un tact et d'une réserve égale à leur générosité. Ils forcent la sympathie, et on se félicite de voir Gil Blas venir oublier chez eux la perversité des hommes.

Nous avons voulu présenter un tableau d'ensemble des personnages qui figurent ou agissent dans *Gil Blas*. Ils sont singulièrement vivants, expressifs, vrais. C'est déjà la façon de nos romanciers modernes : Lesage les annonce, et leur montre le chemin. Nos *observateurs* d'aujourd'hui peuvent et doivent se réclamer de lui.

Il a fait école, et en France, et à l'étranger.

Si nous n'étions retenu par les dimensions déjà excessives de cette étude, nous eussions aimé à convoquer ici devant Gil Blas toute sa postérité : ce serait faire l'histoire de tous les parvenus à travers les littératures [1].

L'Angleterre particulièrement accepta et imita cette façon de conduire son héros et de conter familièrement ses aventures. Le genre convenait aux habitudes d'un pays qui se moquait, au XVII[e] siècle, de nos romans métaphysiques en les parodiant, et qui avait applaudi à l'humour de Nash et de Head [2]. A quelques coups de poing près, à la différence des mœurs plus brutales de l'autre côté de la Manche, à part quelques yeux pochés et quelques nez écrasés, à part les descriptions plus minutieuses chez les Anglais, qui ne nous font grâce ni d'un éternuement ni

1. M. Larroumet fait une revue de ce genre dans son *Marivaux*, à propos du *Paysan parvenu*, 352-364.

2. Voy. TAINE, *Litt. angl.*, et JUSSERAND, *les Grandes Écoles des romanciers anglais au* XVIII[e] *siècle*, ouvrage excellent, plein de goût et de savoir.

d'un poil de barbe. c'est bien l'inspiration de *Gil Blas* qui se continue par son traducteur et imitateur Smolett, par Fielding, dont le Tom Jones, ou le Joseph Andrews, entre deux horions et deux rosbifs, ont les allures de notre caballero, traversant des épreuves terribles pour leur vertu, y succombant parfois, recevant comme Tom Jones, de lady Bellaston, les libéralités honteuses de l'amour, gardant au fond de leur ivrognerie une philosophie douce et une résignation facile, et sortant après tout à peu près indemnes des orages de leur existence. Il faut encore signaler l'imitation de *Gil Blas* de Thomas Holcroft; Thompson s'est contenté d'en imiter un chapitre qui est une nouvelle : *le Mariage de vengeance*, tandis que le *Gil Blas anglais* contait les amours de Hugues de Trévor, et que Hope faisait une façon de Gil Blas oriental dans son *Anastase.*

L'Allemagne aussi suivit la route ouverte, et eut son Gil Blas allemand, *Pierre Claus de Clausbach*, par le baron de Kniedgge. Ce Claus est un garçon parti de très bas; une grande dame se charge de son éducation; il devient successivement domestique, médecin, auteur, comédien; il épouse une femme douce et riche, voyage, se fait applaudir comme musicien, est remarqué, élevé au rang de secrétaire d'un prince, puis de directeur des finances, anobli, décoré, disgracié, exilé pour avoir laissé paraître que le prince joue faux de la flûte, et finit comme Gil Blas par se retirer à Richetal.

Après le Claus, ce fut un *Nouveau Gil Blas allemand*, par Hertzberg, traduit en français par Nirel : c'est un garçon de ferme qui s'élève peu à peu, fait un beau

mariage, est trompé par sa femme Nérine, la quitte, voyage, la retrouve et lui pardonne. Ces imitations n'ont eu que ce qu'elles méritaient, et elles ne méritaient qu'une fortune modeste.

Il n'est pas jusqu'en Russie où *Gil Blas* n'ait pénétré : il y a inspiré le roman de *Bulgarine*, traduit en français par Ferry de Pigny.

Mais c'est surtout en France que lui a été réservé la gloire de se survivre dans de nombreux héritiers.

En même temps que le dernier volume de *Gil Blas*, paraissait *le Paysan parvenu* de Marivaux. S'ils ne sont pas tous deux paysans, ils sont tous deux parvenus, et il y a bien des analogies entre leurs destinées. Le dernier historien de Marivaux les a comparés [1] pour écraser Gil Blas sous le piédestal de Jacob. Nous aurions trop l'air de prêcher pour notre saint en tentant une argumentation différente, en reprochant à ce paysan ses airs maniérés, alors qu'il ne sait pas écrire et qu'il marivaude avec la soubrette de sa comtesse, au début ; en blâmant sa conduite avec Geneviève, comme trop peu conforme aux coutumes de l'honneur et de la bonne compagnie. Nous le pourrions reprendre sur son esprit avec Catherine à la cuisine, où on les croirait en train de jouer *le Jeu de l'Amour* : « Mes gages courent. » — « Courent-ils en bon nombre? » Nous remarquerions chez Jacob des allures de don Juan ambitieux, des façons de nouer savamment des intrigues, d'arriver par les femmes, de faire de la galanterie un marchepied pour se hausser à une

1. Larroumet, *l. c.*, 357.

condition meilleure, d'exploiter son physique, de se mettre au service des opérations les plus malpropres, de louvoyer utilement à travers tout ce monde marécageux, les Fécourt, les Ferval, les Habert, Mme de Vambure, et ce bon monsieur Bono, toutes bagatelles qui ne permettent pas d'accepter sans réserve ce jugement de M. Larroumet : « Il y a plus d'élévation en dix pages du *Paysan parvenu* que dans tout *Gil Blas*, et Jacob est une âme d'élite en comparaison de son émule [1]. » Mais nous aimons mieux constater combien ces deux œuvres, dont, ne l'oublions pas, *Gil Blas* est la première en date, se ressemblent par la vraisemblance, le naturel, le réalisme. Si l'on excepte tout le début du *Paysan*, le séjour de Jacob chez la comtesse, quel curieux tableau du Paris de 1735, et quel intéressant pendant à celui de Lesage! Ces gens-là vivent aussi, ils mangent « un morceau, des œufs frais, un pot de confiture »; les allures gauches de Jacob introduit par Dorsan au chauffoir du théâtre; les scènes dans la maison écartée et suspecte de Mme Rémy, l'intérieur Habert, la vie étrange de ces deux dévotes, la propriétaire Mme d'Alain au quartier Saint-Gervais, les escapades et escroqueries de Fécourt, tout cela forme bien un ensemble de types, de figures, de scènes se mouvant sur un fond pittoresque, et si la forme était toujours pure de préciosité, de négligences, ou de lenteurs, il demeurerait sans conteste que le *Paysan parvenu* vaut *Gil Blas*.

Au cours du XVIIIe siècle en France, les imitations,

1. Voy. p. 344, *la Moralité de Gil Blas*.

quoique partielles, suffisent à témoigner que le livre est toujours dans toutes les mains. Saurin fait une tragédie, *Blanche et Guiscard*, du *Mariage de vengeance*, une nouvelle de *Gil Blas*. Anseaume fait un opéra-comique avec Sangrado, et Semet, avec *Gil Blas*, opéra-comique en 5 actes, paroles de M. Carré et J. Barbier, au Théâtre Lyrique, 23 mars 1860. Le souvenir s'était encore perpétué par Picard, *le Gil Blas de la Révolution ou les Confessions de Laurent Giffard*, 1824-1825, cinq volumes in-12. La Martellière conte l'histoire des *Trois Gil Blas*, trois jeunes gens de Strasbourg, qui forment le « triolet bleu », qui vivent d'une vie débraillée, traînant leur bohème et leur humeur batailleuse à travers l'Allemagne, jusqu'à ce qu'ils se retirent en un château isolé sur une île déserte. Il paraît encore une *Histoire de l'Enfant de Gil Blas*, anonyme.

M. Morel-Fatio [1] a ingénieusement découvert le lien qui unit ces deux laquais parvenus, Gil Blas et Ruy Blas. « La substitution de *Ruy* à *Gil* ne saurait être fortuite. Ruy, forme abrégée de Rodrigo, est le nom du Cid, et c'est intentionnellement, croyons-nous, que le poète a ainsi accouplé deux noms, l'un noble, l'autre roturier (*Blas* équivaut à notre *Blaise*), pour désigner le héros à deux faces de son drame. »

Le roman contemporain a souvent repris ce type du jeune parvenu qui, parti des plus obscurs bas-fonds, nous apparaît tout à coup en un poste élevé et enviable. Ce type s'est modifié depuis Lesage. Gil Blas était poussé et

1. *Études sur l'Espagne*, 1re série, p. 203, 1888.

porté par les événements. Le parvenu d'aujourd'hui ne subit pas les circonstances, il les crée. Sa vie exécute les plans de son ambition. La société a changé, avec l'effondrement de l'ancien régime. Tout est accessible à tous, et tous combattent la lutte pour la vie. Il faut jouer des coudes pour percer la foule : c'est ce qui fait le caractère vigoureux et agissant des Gil Blas modernes, Julien Sorel, Rastignac [1], Frédéric, dans l'*Éducation sentimentale*, et plus près encore, Bel-Ami de M. Guy de Maupassant ou Paul Astier de M. A. Daudet.

II

« Le public contemporain, dit Ch. Nodier, est toujours comme le marquis de Clainville de Sedaine, comme le châtelain à la barbe bleue de Perrault : il veut la clé, il la réclame. » Une des meilleures preuves qu'on puisse donner des origines françaises de *Gil Blas*, est la peinture qu'on y trouve de la société française au temps de Lesage.

Elle fourmille d'allusions plus ou moins transparentes aux faits et aux personnes de l'époque. Antonio de Solis, ou tout autre écrivain espagnol du XVIIe siècle, eût été fort empêché de les faire.

Ce ne sont pas des détails appliqués après coup aux angles de l'édifice ; on ne saurait les retirer sans laisser autant de brèches.

Saint-Marc Girardin dit bien : « On sent que les

1. Voy. les Jeunes Gens de Balzac, par Em. Michelet, *Revue de famille*, mars 1890.

Pyrénées ne sont qu'une barrière mise entre quelques amours-propres ombrageux et la malice de l'auteur. » Ces allusions à la société de 1715 à 1735, Llorente les récusait, et les expliquait par l'analogie des deux sociétés et française et espagnole, l'une au temps de Solis, l'autre au temps de Lesage. Pour lui, Triaquero n'était pas du tout Voltaire, mais bien un tragique assez ignoré, Lope de Zarata. Il n'admettait d'analogie possible qu'entre Dagoumer et Guyomar. Eh mais! n'est-ce pas déjà beaucoup trop! Comment don Antonio de Solis eût-il pu s'égayer aux dépens du professeur Guyomar avant qu'il existât? Cette simple fissure dans le système le fait éclater tout entier.

Bon nombre de ces allusions ont été fort ingénieusement retrouvées ou découvertes par Neufchâteau, sauf celles où l'ardeur de la démonstration emporte le critique dans de fâcheuses erreurs : ainsi quand il fait « un thaumaturge qui commandait les armées portugaises en 1705 » de saint Antoine de Padoue qui mourut en 1231.

Par contre, il y a bien des chances pour que Voltaire ait quelque parenté avec ce Triaquero qui est le poète à la mode. « Dès que l'affiche des comédies annonce une nouveauté de cet auteur, toute la ville de Valence est en l'air. Les hommes ainsi que les femmes ne s'entretiennent que de cette pièce : toutes les loges sont retenues; et le jour de la première représentation, on se tue à la porte pour entrer, quoique toutes les places soient au double [1] »; et elles furent bien au double en 1732 pour *Zaïre*, en 1734

1. *G. B.*, X, v, 1735.

pour *Adélaïde du Guesclin*, comme elles allaient l'être aussi en 1736 pour *Alzire*. Ce tableau, l'auteur, « qui allait de loge en loge présenter modestement sa tête aux lauriers dont les seigneurs et les dames se préparaient à la couronner », ne rappelle-t-il pas Voltaire dans la loge de la maréchale de Villars à qui le public criait « Embrassez-le! » Et ces vers dont « les trois quarts sont mauvais ou mal rimés » ne sont-ils pas des fils possibles de Voltaire, en qui J.-B. Rousseau voyait

Le fatras de Brébeuf
Enguenillé des rimes du Pont-Neuf,

tandis que Gilbert s'élevait contre

Ses vers faits sans art,
D'une moitié de rime habillés au hasard.

Enfin l'opposition marquée entre Lope de Vega et Calderon d'une part, Triaquero de l'autre, ressemble fort à un parallèle entre Corneille, Racine et Voltaire, et on a peine à reconnaître dans Triaquero le tragique espagnol qu'y veut voir Llorente : d'autant que, pour Gil Blas et pour Triaquero, Lope de Vega Carpio, mort en 1635, et Calderon, mort en 1681, sont des contemporains; son ami Nunez les connaît et les fréquente à Madrid, au livre VII, 13. Lesage ici encore a négligé les dates et il n'en avait que faire, puisque tout le monde reconnaissait les originaux. On a déjà signalé l'analogie entre l'histoire d'Inésille de Cantarilla, obligée d'arrêter les ardeurs du bouillant don Valerio en lui révélant qu'elle est sa mère, et l'aventure de Ninon de Lenclos, contée tout au long dans les *Mémoires anecdotiques des règnes de Louis XIV*

et de Louis XV : Ninon obligée de tempérer la bouillante ardeur de son amoureux, le chevalier de Villiers, en lui criant : « Arrêtez, malheureux! apprenez que vous êtes mon fils! » et c'était vrai. Le récit de Gil Blas n'est que la paraphrase de cette page, et quant au cri de la mère, il est reproduit à peu près textuellement : « Arrêtez, téméraire, je vais mettre un frein à votre folle ardeur. Apprenez que vous êtes mon fils [1]. » L'Espagne n'a rien à voir ici.

Qui sont ces deux hommes étendus par terre dans la rue en pleine nuit! C'est le seigneur licencié Guyomar, le recteur, avec son valet [2] : et Guyomar n'est que le nom altéré de Dagoumer, un professeur dont l'Université ne saurait s'honorer. Ladvocat, dans son *Dictionnaire historique abrégé*, nous conte qu'on le rapportait souvent ivre-mort au collège.

Au tour d'un autre. Le *Mercure* (juin 1724) reconnaît l'archevêque de Grenade : « Le portrait, quoique jeté au hasard, ne laisse pas d'être susceptible d'applications très particulières. »

Vous connaissez le capitaine Chinchilla, cet officier grand et maigre avec son épaisse moustache « qui s'élevait en serpentant des deux côtés jusqu'aux tempes. Outre qu'il lui manquait un bras et une jambe, il avait la place d'un œil couverte d'un large emplâtre de taffetas vert, et son visage en plusieurs endroits paraissait balafré. A cela près, il était fait comme un autre [3]. »

1. *G. B.*, VIII, I, 1724. Ninon est morte en 1706.
2. *G. B.*, IV, VI, 1715.
3. *G. B.*, VII, XII, 1724. Rantzau est mort en 1650.

Quand on le voyait arriver, on pensait inévitablement au maréchal de Rantzau, celui dont Voltaire disait : « Il ne lui restait qu'un de tout ce dont les hommes ont deux. » On chantait :

Et Mars ne lui laissa rien d'entier que le cœur.

Mais voici qui vient moins encore de l'Espagne. C'est une clé peu connue que nous révèle la *Biographie bretonne*. Il existait encore à Sarzeau vers 1847 une vieille famille de procureurs attachés au barreau royal de Rhuys, les Rolando. Ils étaient au XVIIIe siècle en rivalité locale et en procès avec les Lesage, contre lesquels ils gagnèrent une assez grosse affaire. La promotion de Rolando au grade de chef des brigands qui engagèrent Gil Blas, ne serait qu'une vengeance d'un plaideur débouté !

Quand Gil Blas, secrétaire du duc de Lerme, fait l'homme d'importance dans son antichambre et se pavane le poing sur la garde de son épée qui relève son manteau, disant aux solliciteurs : « Donnez-moi un mémoire », il se pouvait faire que les contemporains songeassent à la cour de Louis XIV, à son valet de chambre, l'illustre Bontems, qui disait à tout le monde en tranchant de l'important : « J'en parlerai au roi. »

Tandis que le docteur Sangrado s'inonde l'estomac de pintes d'eau et veut convertir Gil Blas à la doctrine de la boisson fréquente, Lesage n'a qu'à rassembler ses souvenirs pour copier son modèle : il lui suffit de se rappeler, avec quelques phrases de Hecquet, ce qu'il a vu chez son protecteur et ami, l'abbé Jules de Lyonne, dont

Saint-Simon conte à deux reprises [1] qu'il buvait « tous les matins plus de vingt pintes d'eau de la Seine. »

Cette traduction nouvelle d'Horace affichée en gros caractères, c'est celle de Tarteron ; et le « petit homme » qui la critique, c'est Boindin, assure Neufchâteau d'après ses souvenirs.

Que dit donc l'oncle Thomas, avant la pièce qu'on va jouer pour les noces de sa nièce Thérèse : « C'est un de ces sujets tragiques qui remuent l'âme par les images de mort qu'ils offrent à l'esprit. Je suis du sentiment d'Aristote : il faut exciter la terreur. Ah! si je m'étais attaché au théâtre, je n'aurais jamais mis sur la scène que des princes sanguinaires, que des héros assassins ; je me serais baigné dans le sang. On aurait toujours vu périr dans mes tragédies non seulement les principaux personnages, mais les gardes même, j'aurais égorgé jusqu'au souffleur, enfin je n'aime que l'effroyable [2]. » De qui parle-t-on ainsi en 1715? La chose n'est pas douteuse. Quel est l'homme qui vient de mettre la terreur au théâtre? qui fait pleurer, crier et saigner les acteurs? de qui on a donné en 1707 un *Atrée et Thyeste* où l'on boit du sang et en 1711 une *Rhadamiste* horrible? Eh! parbleu, c'est Crébillon.

La vente des honneurs, le trafic du crédit et les hontes du pot-de-vin sont choses communes à l'Espagne et à d'autres pays comme à d'autres époques ; il n'est pas plus besoin pour les rencontrer en Espagne de remonter au ministère du duc de Lerme, qu'il ne le serait en France

1. Voy. p. 31.
2. *G. B.*, II, IX, 1715.

de remonter à Mazarin, dont le cardinal de Retz disait : « Il a introduit la filouterie dans le ministère [1] ! »

Comment aurait-il été question en Espagne des bureaux de placement ou « bureaux d'adresses » au patron duquel ont recours la plupart des laquais [2]?

Cette institution était une innovation à Paris. En 1721, dans le *Dictionnaire de Novitius*, à l'article NOMENCLATOR, on mentionne comme une nouveauté de ces dernières années le métier de M. Herpin, un Bottin vivant, qui en son bureau « enseigne à Paris les noms et les demeures des personnes de qualité [3]. »

Ce n'est pas en Espagne que Lesage a vu tous les registres qui garnissent chez le duc de Lerme le cabinet de travail de Gil Blas. Ils composent un dictionnaire de toutes les familles nobles qui sont dans les royaumes et principautés de la monarchie d'Espagne. Chaque livre contient par ordre alphabétique l'histoire abrégée de tous les gentilshommes du royaume [4].

Lesage est bien renseigné : on voit qu'il n'est pas sans connaître les fameux mémoires, tout identiques, que le duc de Bourgogne fit rédiger en 1698 par les Intendants, mémoires dont le comte de Boulainvilliers donne un extrait dans son *État de la France*.

A certains traits, on reconnaît le livre français et frondeur qu'un Espagnol n'eût jamais fait. Et quel Espagnol

1. L'histoire se recommence sans cesse. Il n'y a pas si longtemps, le *Figaro* reproduisait les chapitres VI-VIII du livre VIII de *Gil Blas*, et c'était de l'actualité toute chaude (nov. 1887).
2. *G. B.*, I, XVII, 1715.
3. C'était déjà une idée de Th. Renaudot; elle avait été abandonnée.
4. VIII, II, 1724.

eût jamais osé rire de l'Inquisition, comme on en rit devant le coffre-fort de Samuel Simon?

Et que sera-ce si nous parlons des médecins?

Les mois de service de Gil Blas chez le docteur Sangrado ne sont qu'une fiction. Un biographe heureux découvrirait qu'ils sont une réalité pour Lesage, nous n'en serions pas autrement surpris. Il apporte dans sa satire des médecins et de la médecine une compétence toute spéciale, une connaissance technique des théories et des termes, de l'ostéologie, du kermès et de l'orgasme, qui font douter s'il n'a pas lui-même passé quelque temps dans l'amphithéâtre des étudiants ou dans l'officine d'un apothicaire. Il serait plaisant que l'auteur de *Gil Blas* portât en sautoir, à gauche la guitare qui sert aux sérénades, et à droite les armes de M. Purgon.

Quoi qu'il en soit, il a voué aux médecins une haine implacable et *moliéresque*.

Il avait commencé tôt. Déjà, dans *Crispin rival*, Labranche tirait par erreur de sa poche une lettre : « A monsieur, monsieur Craquet, médecin, dans la rue du Sépulcre », et Oronte en riait : « Voilà un médecin qui loge dans le quartier de ses malades! » Le docteur Trousse-Galant, de *la Tontine*, est une caricature bien vivement poussée d'un cousin germain de Sangrado [1].

Il ne serait pas surprenant que Lesage ait souvent eu affaire aux docteurs. Il était né très faible. On avait dû l'ondoyer bien avant le baptême. Des symptômes pré-

1. Voy. p. 40. — Voy. aussi *Estebanille Gonzalès*, XVII, contre les médecins.

coces de surdité [1] l'avaient probablement amené de bonne heure chez quelque Esculape, qui du reste ne le guérit point. Aussi sa confiance dans leur art est-elle limitée. Quand don Alfonse tombe malade, il craint presque pour ses jours, mais « heureusement il n'y avait point là de médecins [2] ». Olivarès à Lœches n'eut pas le même bonheur. Il y avait là trois médecins fameux qui avaient la réputation de guérir quelquefois leurs malades : au bout de six jours, « ils l'ont réduit à toute extrémité et le septième ils le délivrèrent de sa vision [3]. »

Quant à Scipion, chez le docteur Ipigna, bien lui en prit d'appeler un médecin le jour où il contrefit le malade pour ne point suivre son maître. Cet Hippocrate, après l'avoir bien observé, lui dit bonnement que sa maladie était plus sérieuse qu'on ne pensait, et que, selon les apparences, il garderait longtemps la chambre [4]. C'était sinon faire preuve d'une grande habileté, tout au moins servir à point nommé les projets du fripon valet, qui effectivement ne suivit point son maître à Grenade!

Le plus à plaindre fut certes Gil Blas lui-même, quand il tomba malade dans la prison de Ségovie, assisté du brave Scipion. Les médecins le menèrent si bon train qu'il s'en allait à vue d'œil. Heureusement qu'ils l'abandonnèrent, laissant le champ libre à la nature : Gil Blas fut sauvé [5]. Mais qu'il est lugubre, ce groupe au fond du cabanon de Ségovie, ce malade épuisé par les saignées,

1. *Critique de Turcaret.*
2. *G. B.*, VI, III, 1715.
3. *Ibid.*, XII, XII, 1735.
4. *G. B.*, X, XII, 1735.
5. *Ibid.*, IX, VIII, 1724.

affaissé sur son grabat, tendant sa main amaigrie au fidèle Scipion et, dans son découragement, recourant aux médecins pour sortir de la vie, comme d'autres au poison ou aux vapeurs d'un réchaud. La satire prend l'aspect sinistre d'un drame, et la robe noire de médecin se teint de lueurs rouges comme celle d'un tortionnaire.

Le tableau redevient comique aussitôt. Lesage n'a jamais la mélancolie persistante.

Nous voici au chevet de don Vincent, le triste vieillard. « Dès le commencement du mal, on fit venir les deux plus fameux médecins de Madrid, l'un s'appelait le docteur Andros, et l'autre le docteur Oquetos.

« Ils examinèrent attentivement le malade et convinrent tous deux, après une exacte observation, que les humeurs étaient en fougue; mais ils ne s'accordèrent qu'en cela l'un et l'autre. L'un voulait qu'on purgeât le malade dès ce jour-là, et l'autre qu'on différât la purgation [1].

« Il faut, dit Andros, se hâter de purger les humeurs, quoique crues, pendant qu'elles sont dans une agitation violente de flux et de reflux, de peur qu'elles ne se fixent sur quelque partie noble. Oquetos soutint au contraire qu'il fallait attendre que les humeurs fussent cuites, avant que d'employer le purgatif. Mais votre méthode, reprit le premier, est directement opposée à celle du prince de la médecine.... Là-dessus, nos docteurs s'échauffent. L'un rapporte le texte grec, et ils en viennent aux cheveux [2]. »

Cette discussion savante, d'une information précise qui

1. Voy. p. 162 : Lesage semble avoir pris l'idée de cette dispute dans le *Journal des Sçavans*.
2. *G. B.*, IV, III, 1715.

fait honneur aux connaissances médicales de Lesage, et qui nous laisse hésitants entre les humeurs cuites et les humeurs crues, nous réjouit comme un écho railleur des disputes de la Faculté.

Il est un nom qui, s'il ne se présentait pas naturellement et tout des premiers à propos des médecins de *Gil Blas*, nous serait aussitôt rappelé par l'aventure d'Oquetos, que Voltaire lisait Hoqueton [1].

Oquetos partage les idées de ses confrères qui soignèrent Olivarès, et tous trois suivent les errements de leur maître. Les docteurs qui vinrent à Lœches « étaient dans les principes du docteur Sangrado [2] ». Oquetos « était dans les principes du docteur Sangrado [3] ». Qui donc est ce maître illustre qui compte à Madrid parmi ses disciples « les plus fameux médecins? »

Sangrado n'apparaît que trois fois dans le récit, mais son nom plane au-dessus de tous les docteurs : tous, s'ils sont fameux, sont dans ses principes.

Auprès du fauteuil de Sédillo, un pauvre licencié souffreteux et goutteux, à côté de dame Jacinte qui guette un testament, et du domestique, qui est Gil Blas lui-même, un grand homme sec et pâle, ayant l'extérieur grave, pesant ses discours, donnant de la noblesse à ses expressions, faisant des raisonnements géométriques, observe le patient et rend son oracle [4].

Il s'agit ici de suppléer au défaut de la transpiration

1. *Dict. philosoph.*, art. Viande.
2. *G. B.*, XII, xi.
3. *Ibid.*, IV, iii.
4. *Ibid.*, II, ii.

arrêtée. « D'autres, à ma place, ordonneraient sans doute des remèdes salins, urineux, volatils et qui, pour la plupart, participent du soufre et du mercure : mais les purgatifs et les sudorifiques sont des drogues pernicieuses et inventées par des charlatans; toutes les préparations chimiques ne semblent faites que pour nuire. J'emploie des moyens plus simples et plus sûrs [1]. »

La consultation est divertissante avec des réminiscences du *Médecin malgré lui*.

« A quelle nourriture, continua-t-il, êtes-vous accoutumé? — Je mange ordinairement, répondit le chanoine, des bisques et des viandes succulentes. — Des bisques et des viandes succulentes! s'écria le docteur avec surprise. Ah! vraiment, je ne m'étonne plus si vous êtes si malade! Les mets délicieux sont des plaisirs empoisonnés, ce sont des pièges que la volupté tend aux hommes pour les faire périr plus sûrement. Il faut que vous renonciez aux aliments de bon goût; les plus fades sont les meilleurs pour la santé. Comme le sang est insipide, il veut des mets qui tiennent de sa nature. Et buvez-vous du vin? ajouta-t-il. — Oui, dit le licencié, du vin trempé. — Oh! trempé tant qu'il vous plaira, reprit le médecin. Quel dérèglement! voilà un régime épouvantable. Il y a longtemps que vous devriez être mort. Quel âge avez-vous? — J'entre dans ma soixante-neuvième année, répondit le chanoine. — Justement, répliqua le médecin, une vieillesse anticipée est toujours le fruit de l'intempérance. Si vous n'eussiez bu que de l'eau claire toute votre vie,

1. *G. B.*, II, IV.

et que vous vous fussiez contenté d'une nourriture simple, de pommes cuites par exemple, de pois ou de fèves, vous ne seriez pas présentement tourmenté de la goutte, et tous vos membres feraient encore facilement leurs fonctions. Je ne désespère pas toutefois de vous remettre sur pied, pourvu que vous vous abandonniez à mes ordonnances. »

Ces ordonnances ont, à défaut d'autre mérite, celui de la simplicité. La saignée et l'eau chaude en font tous les frais, étant avéré que « c'est une erreur de penser que le sang soit nécessaire à la vie, et d'autre part, que l'eau bue en abondance peut passer pour le véritable spécifique contre toutes sortes de maladies. »

Le patient but tant d'eau et perdit tant de sang qu'en deux jours il était à l'extrémité. Si quelqu'un en fut surpris, ce ne fut assurément pas le notaire. Quand Gil Blas le vint querir pour le testament et qu'il eut su quel médecin soignait son client, « prenant brusquement son chapeau : Vive Dieu! s'écria-t-il, partons donc en diligence, car ce docteur est si expéditif qu'il ne donne pas le temps à ses malades d'appeler des notaires. Cet homme-là m'a bien soufflé des testaments. »

Quant à Sangrado, sa dignité était sauvée, car il lui restait toujours en pareil cas la conviction que le malade était victime de la négligence de ses gens, et qu'on ne lui avait ni tiré assez de sang ni fait boire assez d'eau chaude.

Gil Blas, se trouvant par la mort de son patron sur le pavé de Valladolid, errait par les rues comme La Fontaine quand il rencontra M. d'Hervart. Au détour d'un cul-de-sac, il aperçoit Sangrado. Celui-ci le prend à son ser-

vice, pour inscrire le nom et la demeure des clients qui l'envoyaient chercher pendant qu'il était en ville, comme un commis, dans un bureau de voitures publiques, écrit le nom de ceux qui retiennent des places. Mais ici, c'étaient des places pour l'autre monde.

Malgré les nombreuses pratiques dont le nombre constatait son grand crédit et qui lui assuraient assez de bien, on vivait chez lui frugalement. Toutefois, le docteur n'était pas de ces esprits étroits et entiers qui ne savent pas, au besoin, transiger avec leurs principes. Il apportait de merveilleux adoucissements à l'autorité de la théorie [1]. « Quand tu auras formé l'habitude de boire de l'eau, me dit-il, tu en connaîtras l'excellence; au reste, poursuivit-il, si tu te sens quelque dégoût pour l'eau pure, il y a des secours innocents pour soutenir l'estomac contre la fadeur des boissons aqueuses. La sauge, par exemple, et la véronique leur donnent un goût délectable; et si tu veux les rendre encore plus délicieuses, tu n'as qu'à y mêler de la fleur d'œillet, du romarin ou du coquelicot. » Gil Blas appréciait mal ces concessions, ce sybaritisme indulgent et bienveillant à l'usage des néophytes. Le docteur s'en aperçut : « Eh! vraiment, Gil Blas, je ne m'étonne point si tu ne jouis pas d'une parfaite santé; tu ne bois pas assez, mon ami! »

Gil Blas continua donc à se noyer les entrailles, sur la garantie de Celse : cette vigoureuse observance allait assurer son avenir. De secrétaire, Sangrado voulut l'élever à la dignité de disciple et d'aide. Il ne fut pas

1. *G. B.*, II, III.

long à acquérir une pratique, dont le plus grave inconvénient n'était assurément pas la complexité! Sangrado lui révéla majestueusement le secret de son art, dont nous nous doutions déjà : la saignée et la boisson fréquente. « Je n'ai plus rien à t'apprendre, ajouta-t-il, tu sais la médecine à fond. » Voilà donc Gil Blas armé d'une lancette et d'un pot à l'eau, lancé à travers la société, où les ravages qu'il fit constatèrent rapidement son génie souple et vif.

Alguazils pleurétiques, pâtissiers goutteux, épiciers hydropiques, chantres fiévreux, poètes frénétiques, belles paumières, toutes les basses classes de la société se ressentent de son enthousiasme. Entre deux pichets de vin lampés au cabaret pour apporter le soir à la table de Sangrado un gosier altéré d'eau fraîche, Gil Blas fait couler le sang du peuple, son maître s'étant réservé celui des personnes de qualité. Il prend goût au métier, il se bat pour la médecine, il s'empoigne au chevet de l'épicier hydropique, avec un petit médecin; ils échangent quelques coups de poing en l'honneur de la saignée et s'arrachent une poignée de cheveux, en faveur de la boisson fréquente. Comme il rentre ivre, assoiffé d'eau, Sangrado, enthousiasmé de sa soif, et prenant son ivresse pour un effet de l'émotion du combat, ne se sent plus de joie, et ce lui est une occasion de reprendre l'éloge dithyrambique de sa méthode, avec un enthousiasme qui lui cause un accès d'exaltation fiévreuse : « Mille fois, mille et mille fois plus estimables que nos cabarets ces thermopoles de l'antiquité où l'on n'allait pas honteusement prostituer sa vie et son bien en se gorgeant de vin! »

Gil Blas goûtait fort ce métier qui lui rapportait la réputation et les moyens de s'enivrer au cabaret. Il ne fallut rien moins pour l'y faire renoncer que la brutalité d'un Biscayen. Sa maîtresse étant morte en dépit ou à cause du traitement ordinaire de Gil Blas, il demeura insensible au mérite de la saignée et de la boisson fréquente, et jura de saigner Gil Blas de part en part s'il le rencontrait.

Gil Blas n'estimait pas plus pour lui-même la saignée que l'eau; il prit le parti prudent de s'enfuir et jeta la lancette aux orties.

Que devint Sangrado privé de son aide? Il dut se résigner à faire couler en même temps le sang noble et le sang roturier. Il demeura du moins fidèle à ses principes. Il y a un mélange bizarre de ridicule et de grandeur dans sa ténacité. Il n'est pas l'ennemi personnel du kermès, mais il a écrit un livre pour défendre sa méthode : peut-il aller décrier son ouvrage? Périssent plutôt la noblesse, le peuple et le clergé! Et il va son train.

Dans quelques années, lorsque Gil Blas, avec Scipion, repassera par Valladolid, il fera visite à Sangrado [1], et ils le retrouveront semblable à lui-même. « Nous nous rendîmes chez lui sur les dix heures du matin; nous le trouvâmes assis dans un fauteuil, un livre à la main. Il se leva sitôt qu'il nous aperçut, vint au-devant de nous d'un pas assez ferme pour un septuagénaire, et nous demanda ce que nous voulions. » La reconnaissance faite, le pauvre vieux, fidèle à ses principes, gémit sur les progrès de

1. *G. B.*, X, I.

l'école nouvelle et l'abandon de ses théories, fulmina contre ces soi-disant médecins qui se sont attelés au char de triomphe de l'antimoine, *currus triumphalis antimonii*, adorateurs du kermès, guérisseurs de hasard.

Pauvre Sangrado! lui-même il fléchit, sans s'en douter, et il fait d'innocentes et bien minimes concessions à la médecine vulgaire. « Dans cet endroit de notre conversation, nous vîmes paraître une vieille servante qui apportait au docteur une soucoupe sur laquelle il y avait un petit pain mollet, un verre, avec deux carafes, dont l'une était pleine d'eau et l'autre de vin. Après qu'il eut mangé un morceau, il but un coup où il y avait à la vérité les trois quarts d'eau; mais cela ne le sauva point des reproches qu'il me donnait sujet de lui faire. » Oui, Gil Blas, vous avez raison en principe, mais ici la sagesse est déplacée et déplaisante. Comment! voilà un pauvre vieux qui a consacré toute sa vie à une idée, une idée fausse, c'est vrai; il n'a plus que quelques années à vivre, vous ne lui laisserez pas ses illusions. Eh! maintenant qu'il va prendre sa retraite, quel mal y a-t-il à ce qu'il soit dans l'erreur? Ce n'est pas maintenant, c'est autrefois qu'il fallait le détromper. En vérité, Gil Blas n'a pas le beau rôle; il remporte une victoire, mais si facile, qu'il est embarrassé de son triomphe et qu'il prend le parti de « changer de matière ». La confusion de ce grand vieillard sec et pâle fait peine; et, après tout, il y a plus ridicule encore que ce médecin maniaque : c'est sa clientèle.

Quoi qu'il en soit, il est un des meilleurs types du roman, vivant, et original, et expressif.

Sangrado n'a pas toujours aussi bien inspiré ceux qui

l'ont approché. Anseaume, ami de Lesage, avec lequel il collabora en 1718 pour l'opéra-comique *le Monde renversé*, emprunta ce type à son confrère en 1758, et en fit le héros d'un nouvel opéra-comique dont Laruette écrivit la musique : *le Docteur Sangrado*. Pauvre docteur! Il ne lui suffisait pas d'avoir assisté à la défaite de ses chères maximes; il lui manquait encore de subir ce dernier affront. La farce d'Anseaume peut être mise au rang de *l'Hermès galant*, et l'on sait que La Bruyère mettait *l'Hermès galant* immédiatement au-dessous de rien. Le docteur habite une « maison isolée », dans « un village ». Il chante :

Pour guérir toute maladie,
Migraine, goutte, apoplexie,
Apprenez un moyen nouveau :
Buvez de l'eau, buvez de l'eau.

A un vieillard, marié avec une jeune femme et qui voudrait bien « se voir un seul enfant », il ordonne « de Passy l'eau souveraine »; à Blaise qui souffre du mal d'amour, même ordonnance. Le pire est que lui-même ne croit plus à sa doctrine. Dans *Gil Blas*, il trempait déjà son eau d'un quart de vin. Quel changement depuis, grand Dieu! Écoutez-le chanter, quand ses clients s'éloignent, sur l'air du *Bon tabac* :

Ah! les bonnes gens,
J'ai bien lieu d'en rire;
Ah! les bonnes gens,
Qu'ils s'en vont contents!

Est-ce bien Sangrado? Non, ce n'est plus ce fantasque et pourtant sympathique vieillard sous qui Gil Blas fit sa

médecine. C'est un vulgaire docteur de foire, qui veut épouser la jeune Jacqueline, qui se voit souffler sa fiancée par le gros gars Blaise, et que l'on berne à la fin sur l'air :

Comme il est sot,
Le vieux magot!
A vot' tour, monsieur Sangrado,
Buvez de l'eau,
Buvez de l'eau.

Ce grotesque n'est qu'une contrefaçon triviale et funambulesque. Il n'a même pas assez de contours pour être l'ombre de Sangrado.

Il est impossible de ne pas reconnaître dans le vieillard créé par Lesage le docteur Hecquet, l'auteur du traité sur *les Vertus de l'eau commune*, de l'*Explication physique et mécanique des effets de la saignée et de la boisson dans la cure des maladies* ; les violentes récriminations de Sangrado contre le kermès ou l'émétique [1] ont bien l'air d'appartenir au livre du docteur Hecquet (2 vol. in-12, 1732), *le Brigandage de la médecine*, dont Sangrado lui-même se reconnaît l'auteur [2]. Et comme Lesage n'a pas voulu faire des portraits, mais bien créer des types d'après nature, rien n'empêche aussi de reconnaître le même Hecquet sous le pseudonyme transparent du docteur Oquetos; et son adversaire habituel Andry, dans Andros, le partenaire d'Oquetos. Hecquet, comme Sangrado, déplorait l'innovation de la saignée du pied, publiait contre elle en 1724 ses *Observations sur la sai-*

1. *G. B.*, X, I, 1735.
2. « Il ne m'a servi de rien de publier un livre contre le brigandage de la médecine. » *G. B.*, X, I, 1735.

gnée du pied, et, l'année suivante, sa *Lettre en réponse aux difficultés faites contre le livre des observations sur la saignée du pied* (in-12, Paris, 1725), tandis qu'elle était défendue en 1727 par le docteur Silva, dans son *Traité des saignées et principalement celle du pied*.

La question toute récente de la saignée préoccupe vivement à ce moment la Faculté et le public[1]. Guy Patin avait saigné son fils dans une pleurésie jusqu'à vingt-quatre fois; de 1672 à 1692, il ne paraît pas moins, en vingt ans, de dix ou douze dissertations, *de Venae sectione* ou *de Missione sanguinis*, signées Georges Francus, Wedel, Portius, de Francisco, Albinus, Heide, Caufapé, Dodart. La question est portée à son plus haut degré d'acuité de 1695 à 1710, par une succession de mémoires qui alimentent la polémique entre Hecquet, de Berger, Riolan, Willes, Frédéric Hoffmann (1714, 1723, 1730); Camerarius (1730), Fischer (1724), Alberti (sept dissertations de 1724 à 1726), Coschwitz (1725), Chevalier (Paris, 1730), Julien Morisson (Paris, 1730) contre Andry,

1. Il serait curieux de constater par les estampes l'intérêt qu'inspire la médecine au public de cette époque. Nous devons à l'obligeance du Dr Maugin (de Douai) communication de sa très riche collection d'estampes médicales du XVIIIe siècle : ce sont les mille et une incarnations du Dr Sangrado, *plurima mortis imago*, comme on lit au bas d'une caricature de Hogarth représentant une dizaine de têtes grotesques de médecins. Watteau s'égaye à plusieurs reprises de la Faculté : il fait fuir un malheureux patient devant une armée de clystères, ou bien il fait à Londres, en 1739, la charge du Dr Misambin, répétant avec son grand air sec : « Prenez des pilules, prenez des pilules. » Larmessin met en vente son Habit de Médecin; de Troye peint sa jolie allégorie, *la Médecine*; en 1711, une estampe en manière noire montre un médecin squelette dont le bonnet est un hibou et le ventre un tombeau éclairé par une veilleuse. L'horrible scène de Hogarth, *The Reward of Cruelty*, des médecins écharpant et déchirant un maigre malade, obtint en France un succès d'actualité. Quelle curieuse histoire de la médecine on ferait par les images!

Chomel, Demalon, etc. Le problème préoccupe beaucoup Jacob Mauget dans sa *Bibliotheca medicopratica* en 1695, dans sa grosse *Bibliotheca chirurgica* en 1721; Paul Promet dans son *Histoire des drogues* (1694) et plus tard François Quesnay dans ses *Observations sur les effets de la saignée* (in-12, Paris, 1730)[1].

Écoutez Sangrado :

« On voit dans cette ville des médecins ou soi-disant tels, qui se sont attelés au char de triomphe de l'antimoine, *currus triumphalis antimonii*[2]. » L'allusion est directe, il s'agit du livre de Basile Valentin qui porte ce titre : *le Char triomphal de l'antimoine*, 1677. Quant à l'émétique, c'était un remède tout nouveau. En 1658, Vallot, le premier médecin de Louis XIV, se refuse encore à l'employer, et se méfie de cette drogue qui n'a pas assez fait ses preuves.

Voilà pour Hecquet. Quant au docteur Chuchillo, si vous notez que *cuchillo* veut dire couteau, vous n'aurez pas de peine à reconnaître un contemporain encore, le docteur Procope-Couteaux. Quant à ces moines qui sont tout ensemble apothicaires et chirurgiens, ces « singes de médecins », comme Sangrado les appelle avec irrévérence[3], ils désignent, entre autres, assez clairement un chartreux de Paris qui s'occupait de drogues, frère Simon : il mit le kermès à la mode, et vendit ses recettes à Louis XV.

1. Consulter Jean Bernier, *Histoire de la médecine et des médicaments*, Paris, 1689-1693, 2e édition, 1695; Leclerc, *Histoire de la médecine*, Amsterdam, 1729; J.-C. Barchusen, *Historia medicinæ*, Amsterdam, 1710; Renouard, *Histoire de la médecine*, 2 volumes in-8, 1846, etc.

2. *G. B.*, X, I, 1735.

3. *Ibid.*, X, I, 1735.

La Faculté partage avec le Théâtre l'antipathie de Lesage. Le théâtre occupe une large place dans la vie de *Gil Blas* comme dans les préoccupations de son auteur. Ce sont des épisodes de comédiennes, des propos de coulisses, des expressions ou des métaphores empruntées à l'art dramatique : mais que ces coulisses, ces foyers, cette scène et ces planches sentent leur Paris! Le *Voyage de Figaro en Espagne* (1788) nous présente un tableau autrement *espagnol* des théâtres de la péninsule; édifices mesquins sans dégagements; il faut une heure pour entrer et sortir. Les entr'actes sont égayés par des *tonadillas*, charges plaisantes et lubriques; on est assis au parterre, on y cause, on y vole les montres comme dans *Carmen* de Mérimée. Moines et religieux vont au spectacle. Il y a très peu d'actrices, des hommes remplissent des rôles de femmes; souvent on attend parce que la duègne ou la reine n'a pas la barbe faite. Les comédiens ne sont ni hors la loi ni hors la société.

Ceux de Lesage, si vous voulez les voir en nature, ce n'est pas au *Théâtre du Prince* de Madrid, c'est rue de l'Ancienne-Comédie que vous les croiserez.

Il déteste les comédiens, on le sent sous l'ironie des peintures qu'il nous fait de leurs mœurs et de leur caractère. Le portrait n'est pas flatté; il est permis de croire qu'un peu de rancune personnelle a contribué à lui faire pousser au noir les ombres. Luxe fastueux et insolent, morgue hautaine, morale moins que rudimentaire, un sens critique des plus erronés, voilà ce qu'il a constaté chez ces personnages bouffis d'eux-mêmes.

Ce sont messieurs qui ne font pas « des repas de

saint Antoine ». Entrons chez Arsénie : nous voici dans un appartement composé de cinq à six pièces de plain-pied, toutes plus richement meublées les unes que les autres Quel luxe! On se croirait chez une vice-reine, ou dans un temple dont voici la divinité assise sur un carreau de satin, grasse de la fumée des sacrifices [1].

Il faut bien dire que de toutes les richesses assemblées chez ces dames, il y en a de plusieurs nations, tout comme dans un temple, où chaque voyageur apporte en offrande quelque rareté de son pays.

La vertu des comédiennes n'est pas si farouche, qu'elle ne soit accessible à tous les admirateurs. La complaisance universelle est même de règle chez elles. Un homme qui fut bien étonné, ce fut Zapata, ce cabotin qui trempait des croûtes de pain dans les ruisseaux du chemin et qui parlait en vers [2] :

Adieu, messieurs!
Puissent les dieux sur vous épuiser leurs faveurs!

Mais rassurons-nous. Narcissa, c'est le nom de Mme Zapata, ne tardera pas à devenir raisonnable.

Nous retrouvons plus tard Melchior Zapata au théâtre de Grenade, et il ne trempe plus de croûtes de pain dans les fontaines. Quand Gil Blas lui rappelle alors leur première

1. *G. B.*, III. — Parmi les tombeaux que nous fait parcourir Asmodée, il y a celui d'un comédien « que le déplaisir d'aller à pied pendant qu'il voyait la plupart de ses camarades en équipage, a consumé peu à peu. » (Édition de 1707.)

2. Tout comme fera plus tard Lekain, qui disait, en sortant, à son domestique :

Jean! Jean! couvrez ce pot,... ouvrez cette fenêtre...
Couvrez ce pot, vous dis-je.... Il s'enfuirait peut-être.

entrevue[1], « Zapata se mit à rêver quelques moments; ensuite il me répondit : — Vous me parlez d'une chose que j'ai peu de peine à me rappeler. Je revenais alors de débuter à Madrid, et je retournais à Zamora. Je me souviens même que j'étais fort mal dans mes affaires. — Je m'en souviens bien aussi, lui répliquai-je; à telles enseignes que vous portiez un pourpoint doublé d'affiches de comédie. Je n'ai pas oublié non plus que vous vous plaigniez dans ce temps-là d'avoir une femme trop sage. — Oh! je ne m'en plains plus à présent, dit avec précipitation Zapata. Vive Dieu! la commère s'est bien corrigée de cela; aussi en ai-je le pourpoint mieux doublé. »

Ces dames du théâtre entendent à merveille l'art de s'enrichir et de s'amuser, si l'on en juge par les divertissements variés dont la maison d'Arsénie et de Florimonde offrait chaque soir le spectacle à Gil Blas. Ce ne sont que soupers et débauches. Elles ont toutes la même moralité également recommandable. Rafaël, fils de la comédienne Lucinde, sait qu'il perdrait son temps à la recherche de sa paternité.

Leurs attachements passagers n'entravent jamais leur liberté. Il y paraît, et aux aventures de Lucinde, et au récit que nous fait de sa vie Laure, l'ancienne soubrette d'Arsénie, devenue premier sujet au théâtre de Séville. Elle gratifie Gil Blas de confidences qui font honneur sinon à sa moralité, du moins à sa franchise. Son début sur les planches fut assez brillant[2]. « Or débuter ainsi,

1. *G. B.*, VII, VIII.
2. *Ibid.*, VII, VII.

c'était comme si j'eusse fait afficher que j'étais à donner au plus offrant et dernier enchérisseur. Vingt cavaliers de toutes sortes d'âges et de conditions s'offrirent à l'envi de prendre soin de moi. Si j'eusse suivi mon inclination, j'aurais choisi le plus jeune et le plus joli ; mais nous ne devons, nous autres, consulter que l'intérêt et l'ambition lorsqu'il s'agit de nous établir : c'est une règle de théâtre. »

Son amie Phénice avait déjà formulé le code de la comédienne :

« Une comédienne a beaucoup d'agrément dans son métier, si elle est sage, je veux dire si elle ne favorise qu'un amant à la fois, cela lui fait tout l'honneur du monde. On loue sa retenue et lorsqu'elle change de galant, on la regarde comme une véritable veuve qui se remarie. »

Sa conscience demeure en paix, elle décline la responsabilité de ses ravages :

« Nous ne sommes point responsables des effets que produisent nos charmes ; tant pis pour les familles dont nous plumons les héritiers. »

Quel joli monde ! Il fait beau voir la réception de Gil Blas au théâtre quand Laure l'y a présenté comme son frère : « Les comédiens et comédiennes à qui Laure me présenta vinrent fondre sur moi. Les hommes m'accablèrent d'embrassades ; et les femmes à leur tour, appliquant leur visage enluminé sur le mien, le couvrirent de rouge et blanc. Je n'en fus pas quitte pour les accolades des acteurs et des actrices. Il me fallut essuyer celles du moucheur, du sous-moucheur de chandelles,

enfin de tous ces valets de théâtre, qui, sur le bruit de mon arrivée, accoururent pour me considérer. Il semblait que tous ces gens-là fussent des enfants trouvés qui n'avaient jamais vu de frère. »

L'immoralité des comédiens n'est pas toujours rachetée par le talent. Tous ces artistes ont des façons souvent bien extravagantes. Baron prend « une prononciation trop affectée, avec une voix tremblante qui donne un air antique et ridicule à sa déclamation ». Les grands acteurs de Madrid crient, sortent cent fois de leur nature, mettent en déclamant le poing sous le menton de leur princesse. « Admirez la force de l'habitude, nous confie Gil Blas; j'étais particulièrement charmé de ceux qui braillaient et gesticulaient le plus sur la scène et je n'étais pas seul dans ce goût-là [1]. »

Se mêlent-ils de juger les ouvrages, leur critique est déraisonnable. On pourrait croire, ainsi que faisait Gil Blas, qu'ils se connaissent en pièces de théâtre, comme les joailliers en diamants. Pour lui, il eut toutes les peines à se désabuser sur leur compte, et il y a bien de la malice de la part de Lesage dans cette foi naïve et persistante. Une pièce qu'ils avaient condamnée eut un très grand succès. « Cela ne fut pas capable de me rendre leurs jugements suspects et j'aimai mieux penser que le public n'avait pas le sens commun, que de douter de l'infaillibilité de la compagnie; mais on m'assura, de toutes parts, qu'on applaudissait ordinairement les pièces nouvelles dont les comédiens n'avaient pas bonne opinion,

1. *G. B.*, III, XII.

et qu'au contraire celles qu'ils recevaient avec applaudissements étaient presque toujours sifflées! »

Comme il arrive souvent, leur insuffisance n'a d'égale que leur suffisance.

« On ne peut revenir, dit Bachaumont, du peu de goût, ou pour mieux dire de l'imbécillité des comédiens. On ne conçoit pas que cet aréopage si difficile et si impertinent à l'égard des auteurs qu'il fait valeter plusieurs années de suite, ait donné les mains à recevoir un drame aussi complètement ridicule que celui du *Jeune Homme.* »

Une estampe du temps représente l'assemblée des comédiens réunie en comité de lecture sous la forme de bûches en habits et perruques.

Cette fatuité s'étend à tous. C'est un signe de race.

Gil Blas a le malheur d'assurer Arsénie, dont il est l'économe, qu'il se ferait fort de régaler toute la troupe des comédiens. Voilà un mot malsonnant, qui est aussitôt vertement relevé [1] : « Mon ami, reprit Arsénie, corrigez, s'il vous plaît, vos expressions ; sachez qu'il ne faut point dire la troupe, il faut dire la compagnie. On dit bien une troupe de bandits, une troupe de gueux, une troupe d'auteurs ; mais apprenez qu'on doit dire une compagnie de comédiens [2] : les acteurs de Madrid surtout méritent bien qu'on appelle leur corps compagnie. » Je demandai pardon à ma maîtresse de m'être servi d'un

1. *G. B.*, III, x, 1715.
2. Les procès-verbaux des réunions, à la Comédie-Française, débutaient en effet par la formule : « La Compagnie s'est réunie.... » (Registres du Comité.)

terme si peu respectueux ; je la suppliai très humblement d'excuser mon ignorance. Je lui protestai que dans la suite, quand je parlerais de messieurs les comédiens de Madrid d'une manière collective, je dirais toujours la compagnie. » C'est le mot de M. de Harlay, premier président du Parlement. Baron envoyé vers lui par ses camarades avait commencé son discours par ces mots : « Ma compagnie me députe, etc. » Le magistrat lui répondit en souriant : « Je rendrai compte à ma troupe de ce que vous me demandez au nom de votre compagnie. »

Combien d'actrices et d'acteurs, que les applaudissements avaient gâtés, et qui, se considérant comme des objets d'admiration, « s'imaginaient faire grâce au public lorsqu'ils jouaient [1] ! »

Dans la fière nomenclature d'Arsénie, on a remarqué l'étrange promiscuité qui y règne, et qui relègue les auteurs au même plan que les gueux ou les bandits. Les relations de comédiens à auteurs mettent en plein relief le sot orgueil de ces histrions. C'est une page bien curieuse, pleine de mépris, de dégoût et de rancune, sous sa forme enjouée, que celle où Lesage nous introduit dans le salon d'Arsénie au moment où un auteur vient distribuer ses rôles à ses interprètes. Quelle mine piteuse il a, ce méprisable auteur, au milieu du luxe insolent des artistes. Il s'avance humblement, crotté jusqu'à l'échine, en linge sale, « l'air d'un poète », tremblant, embarrassé ; il laisse tomber ses gants, les ramasse en rougissant, présente respectueusement ses rôles, et quand il sort, ces mes-

1. *G. B.*, III, XII.

sieurs et ces dames expriment leur opinion : « Les auteurs sont-ils dignes de notre attention? Si nous allions de pair avec eux, ce serait le moyen de les gâter. Traitons-les toujours en esclaves! » Ils ne s'en font pas faute. Mais il faut aller jusqu'au bout pour trouver la vengeance de l'auteur, le trait final qui cingle comme un coup de fouet : « Ces histrions les mettaient au-dessous d'eux, et certes ils ne pouvaient les mépriser davantage[1]. »

La Clairon pensait comme Arsénie : « Quand un auteur a fini une pièce, il n'a fait que le plus facile. »

Lesage n'exagère rien. Voltaire nous est garant de sa véracité. Il écrivait en 1722 à M. Lefébure : « C'est pis si vous composez pour le théâtre. Vous commencez par comparaître devant l'aréopage de vingt comédiens, gens dont la profession, quoique utile et agréable, est cependant flétrie par l'injuste mais irrévocable cruauté du public. Ce malheureux avilissement où ils sont les irrite; ils trouvent en vous un client, et ils vous prodiguent tout le mépris dont ils sont couverts. »

Et plus tard à d'Argental :

« A l'égard des comédiens de notre ville de Paris, je puis dire d'eux ce que saint Paul disait des Crétois de son temps : « Ce sont de méchantes bêtes et des « ventres paresseux. »

On sait quelle peine il prit pour décider Dufresne à jouer dans *Zaïre*, et comment l'obstination de ce dernier ne tomba que devant un pâté où douze perdrix lui présentaient dans leur bec les vers de son rôle à modifier

1. *G. B.*, III, xi, 1715.

ou à ôter[1]. Les actrices sont tenues dans un discrédit que leur vaut leur immoralité, et le mépris qu'on fait d'elles paye chèrement leurs bonnes fortunes. Lucinde eut longtemps sur le cœur l'affront qu'elle essuya un jour dans un concert, où se trouvaient son amant, le duc de Médina Celi et sa femme[2].

Un peu plus tard, Lucinde eut une nouvelle occasion de constater quelle médiocre estime les comédiennes pouvaient attendre du public. Son amant était un Allemand au service du duc d'Ossone. Quand elle l'eut ruiné, elle le chassa. « Il voulut me faire des reproches : je lui ris au nez. Il se mit en colère et me donna un soufflet en franc Allemand. Je poussai un grand cri : j'interrompis l'action. Je parus sur le théâtre, et m'adressant au duc d'Ossone, qui ce jour-là était à la comédie avec la duchesse sa femme, je lui demandai justice des manières germaniques de son gentilhomme. Le duc ordonna de continuer la comédie et dit qu'il entendrait les parties quand on aurait achevé la pièce. D'abord qu'elle fut finie, je me représentai fort émue devant le duc, et j'exposai vivement mes griefs. Pour l'Allemand il n'employa que deux mots pour sa défense ; il dit qu'au lieu de se repentir de ce qu'il avait fait il était homme à recommencer. Parties ouïes, le duc d'Ossone dit au Germain : — Brutandorf, je vous chasse de chez moi et vous défends de paraître à mes yeux, non pour avoir donné un soufflet

1. *Zaïre* est de 1732, et Lesage écrit en 1715. Mais dix-sept ans changent peu les mœurs, au théâtre comme ailleurs, et Lesage tient déjà le même langage que dans la dernière partie de *Gil Blas* en 1735.
2. *G. B.*, V, I, 1715.

à une comédienne, mais pour avoir manqué de respect à votre maître et à votre maîtresse, et avoir osé troubler le spectacle en leur présence.

« Ce jugement me demeura sur le cœur. Je conçus un dépit mortel de ce qu'on ne chassait pas l'Allemand pour m'avoir insultée. Je m'imaginais qu'une pareille offense faite à une comédienne devait être aussi sévèrement punie qu'un crime de lèse-majesté. »

Lesage les connaît ; il fait leurs portraits en homme qui arrive du foyer des artistes. Asseyons-nous à la table de Segiar, en compagnie du Polonais Pompeyo de Castro et de ces jeunes seigneurs qui reviennent du Théâtre du Prince, entendez celui des *Comédiens du Roi*. Ils ont vu jouer *la Reine de Carthage*, et la conversation roule sur le poème qu'ils viennent d'entendre [1].

On cause des acteurs, surtout des actrices qui se sont souvent attablées chez leurs amis dans cette salle à manger. Nous n'y étions pas, mais nous les reconnaissons à mesure que parle Pompeyo.

Voici la gracieuse Desmares, la nièce de la Champmeslé :

« Je suis enchanté de l'actrice qui a fait la suivante dans les intermèdes. Le beau naturel ! avec quelle grâce

1. Pompeyo et ses amis sont allés au théâtre avant 1715. Il n'y a pas à cette date de Didon ni de reine de Carthage au répertoire des Comédiens du Roi. C'est un titre imaginaire. Depuis les différentes Didon des Jodelle, La Grange, Hardy, Scudéry et Bois-Robert, la reine de Carthage n'avait figuré au théâtre qu'en 1693 à l'Opéra, avec les paroles de Mme de Xaintonge et la musique de Desmarets. Il y a bien eu dans le premier tiers du siècle des *Didon* célèbres, la fameuse *Didon abandonnée* de Metastase à Naples en 1724, la *Didon* estimée de Le Franc de Pompignan en 1734 : mais elles sont postérieures à l'entretien de Pompeyo.

elle occupe la scène! A-t-elle quelque bon mot à débiter, elle l'assaisonne d'un souris malin et plein de charmes qui lui donne un nouveau prix. On pourrait lui reprocher qu'elle se livre quelquefois un peu trop à son feu et passe les bornes d'une honnête hardiesse, mais il ne faut pas être si sévère. Je voudrais seulement qu'elle se corrigeât d'une mauvaise habitude. Souvent au milieu d'une scène, dans un endroit sérieux, elle interrompt tout à coup l'action pour céder à une folle envie de rire qui lui prend. Vous me direz que le parterre l'applaudit dans ces moments mêmes : cela est heureux. » (III, 6.) C'est bien là son portrait, sa figure rieuse et enjouée, son sourire malin qui la faisaient plus apte peut-être aux rôles de soubrette dans la comédie qu'aux rôles tragiques. Son talent souple lui permettait pourtant de succéder avec éclat et à la Champmeslé dans *Iphigénie* et à la Beauval dans la Lisette du *Légataire* ou la Nérine du *Curieux impertinent*. La grâce était son apanage, et il suffirait pour justifier l'admiration de Pompeyo de se rappeler le succès que lui valut en 1703 la reprise de *Psyché*, un rôle bien fait pour elle. C'est bien d'elle aussi, ces folles envies de rire sur la scène. Elle était très gaie. En 1712, la mode des bilboquets ayant succédé à celle des pantins, Mlle Desmares, dans *l'Amour vengé* de Lafond, ne manqua pas de jouer au bilboquet sur la scène.

Après les actrices, au tour des hommes.

« Et que pensez-vous des hommes? interrompit le marquis : vous devez tirer sur eux à cartouches, puisque vous n'épargnez pas les femmes. — Non, dit don Pompeyo ; j'ai trouvé quelques jeunes acteurs qui promettent, et je suis

surtout assez content de ce gros comédien qui a joué le rôle du premier ministre de Didon. Il récite très naturellement, et c'est ainsi qu'on déclame en Pologne. »

Ce gros comédien, c'est Lefranc, sieur de Ponteuil [1], au témoignage même de Lefèvre, collaborateur du *Mercure de France* en 1715. Le dernier mot de Pompeyo, « c'est ainsi qu'on déclame en Pologne », est d'ailleurs un trait *ad hominem*; Ponteuil avait longtemps fait partie d'une troupe qui jouait en Pologne, où il se maria. Quant à l'éloge qu'on lui fait de son récit naturel, il est juste et mérité. Ponteuil était de l'école de Floridor et de Baron, l'école du débit naturel, opposée à celle de Mlle Duclos, l'école de la déclamation chantante, dont étaient la Desmares et Beaubourg.

Aussi bien, c'est de Beaubourg qu'il s'agit ensuite à la table de Ségiar : un acteur fort original, qui a des tons particuliers et souvent bien aigus; il précipite les paroles qui renferment le sentiment et appuie sur les autres; il fait même des éclats sur des conjonctions. On l'applaudit beaucoup. « Cela ne prouve rien », repartit don Pompeyo, qui leur conte alors la fable de Phèdre, *le Paysan et le Cochon*.

C'est bien là Beaubourg : on l'applaudissait fort, parce qu'il criait fort; quant à son intelligence du texte ou des situations, elle était bornée. On sait comment dans *Horace* il fit preuve de plus de politesse que de présence d'esprit. Mlle Duclos, qui jouait Camille, fait un faux pas et tombe en fuyant devant le glaive de son frère. Baron,

1. Il y a un autre Ponteuil qui débute en 1771. Ils n'ont de commun que le nom.

son prédécesseur, mettant à profit l'incident, eût saisi l'occasion de la poignarder dans sa chute même. Beaubourg s'arrête, ôte son chapeau, présente fort civilement la main à la Duclos, qui se relève, et la suit pour aller la poignarder froidement dans la coulisse.

Et puisqu'il est question de Baron, il vient fort à propos, car il est furieusement question de lui dans les romans de Lesage. Autant ce dernier fut en bons termes avec la dame Baron, sœur de l'acteur, patronne d'un des grands Jeux de la Foire, autant il déteste le frère.

Aussi s'est-il acharné sur lui. Baron, comme Trissotin, ne saurait se plaindre qu'on ne lui ait jamais fait l'honneur de redoubler. Le Diable boiteux l'avait déjà frappé de sa béquille, avant que nous l'eussions rencontré dans le salon d'Arsénie.

Les atteintes de Lesage portent droit et juste. Au nom près, Baron se trouve exposé tout vif dans cette galerie de grotesques, et la caricature est frappante de ressemblance. Les traits de caractère, les manies, les travers, l'orgueil emphatique, et, malgré tout, un beau et réel talent, tout y est noté, reproduit, c'est l'homme même. Galant et aimable, Baron mettait une grande coquetterie à cacher son âge. Profitant des désordres qui s'étaient produits dans les registres des paroisses, il s'était rajeuni de trois ans. Voilà une petite supercherie dont la soubrette Laure ne manque pas de réjouir Gil Blas : « Il est plus vieux que Saturne, cependant comme au temps de sa naissance ses parents ont négligé de faire écrire son nom sur les registres de sa paroisse, il profite de leur négligence et se dit plus jeune qu'il n'est de vingt bonnes

années pour le moins. » Si les causes et le chiffre y sont rapportés à peu près, le fait y est. En voici un autre. Comment méconnaître dans ce personnage qui parle « en appuyant sur toutes les syllabes et en prononçant ses paroles d'un ton emphatique » l'acteur qui, par son débit lent et posé, faisait toujours durer le spectacle une demi-heure de plus qu'à l'ordinaire. Baron avait quitté le théâtre en 1691. Quand vinrent l'âge et les rides, il voulut se donner encore l'illusion de la jeunesse, au moins le soir. Il remonta sur les planches à soixante-sept ans, non pour y jouer les vieux barbons, mais les jeunes premiers. Il persévéra dans ce rôle malgré les avertissements ou les épigrammes du public, malgré les mésaventures même que lui coûtait sa hardiesse. En 1721, âgé de soixante-huit ans, il jouait le rôle du petit Misaël dans *les Macchabées* de La Motte, et l'on chantait :

Le vieux Baron, pour l'honneur d'Israël,
Fait le rôle enfantin du jeune Misaël,
Et pour rendre la scène exacte
Il se fait raser à chaque acte.

Dans le *Cid* il jouait Rodrigue et l'on riait au vers :

Je suis jeune, il est vrai.

Laure est donc bien renseignée quand elle dit à Gil Blas : « Premièrement, c'est un homme qui a été comédien. Il a quitté le théâtre par fantaisie, et s'en est depuis repenti par raison. »

Lesage en fait un vert galant, aimable, coquet et pimpant. Il franchit la porte du salon d'Arsénie, et il a tout l'air d'un *senor cavallero* des plus lestes. Il a les cheveux

galamment noués, « le chapeau relevé d'un bouquet de plumes feuille-morte, un haut-de-chausse bien étroit, et l'on voit par les ouvertures de son pourpoint une chemise fine avec une fort belle dentelle ». Il a des bonnes fortunes et de celles dont on peut être fier. Conte-t-on devant lui l'histoire de Césarius qui achète des rubans et se les fait rapporter à l'assemblée par un petit page comme de la part d'une comtesse : « Quelle friponnerie! s'écrie-t-il en souriant d'un air fat et vain. De mon temps on était de meilleure foi, nous ne songions point à composer de pareilles fables. Il est vrai que les femmes de qualité nous en épargnaient l'invention; elles faisaient elles-mêmes les emplettes, elles avaient cette fantaisie-là. » Et il est probable que nous en saurions ici bien long, s'il ne fallait pas, comme dit Ricardo, « taire ces sortes d'aventures, surtout quand des personnes d'un certain rang y sont intéressées. »

Chacun de ces traits convient précisément à Baron. Il était joli garçon; son portrait par de Troy est celui d'un bel homme, la figure ovale et régulière, le regard intelligent et fier, la taille bien prise, le maintien majestueux, qu'il garde encore, sur ses vieux jours, dans le portrait peint par Largillière, conservé au foyer des artistes de la Comédie-Française. La Bruyère, qui a malmené Baron, confesse pourtant qu' « il a bonne grâce et les jambes bien tournées ». Le *Mercure* va plus loin et déclare en 1729, dans son éloge funèbre, que « la nature semblait s'être épuisée en le formant ». Il vivait dans un milieu de galanterie propre à l'éclosion et à l'usage de tant de charmes. Sa mère était d'une beauté remarquable. Quand elle

entrait dans la toilette d'Anne d'Autriche, les dames de la reine se retiraient pour n'affronter point une comparaison dangereuse entre leurs charmes et les siens. Mme Baron n'avait garde de laisser dormir un si beau capital. Elle eut des amants et s'en trouva même fort mal. L'un deux, le dernier, l'abandonna d'abord, puis feignant un retour, la vint trouver un soir au théâtre, et lui demanda sa clef. La crédule créature la lui rendit avec joie. Grande fut sa déception quand, après la représentation, elle rentra chez elle : le perfide avait dégarni l'appartement et les écrins de tous les objets précieux qu'ils renfermaient, et s'était enfui. La pauvre femme, abandonnée et de plus volée, ne revint pas de son saisissement. Elle en mourut. Lesage se rappelle cette histoire plus tard. Il en fait une des aventures de Laure abandonnée par son protecteur.

Baron ne dégénéra point. A peine paraît-il chez Molière, qu'il fait la conquête de Mlle Duparc. Plus tard, le *Pamphlet de Francfort* accuse le jeune débutant de récompenser son bienfaiteur en séduisant sa femme : pure calomnie, assurément, mais on ne prête qu'aux riches. Quand Alonso de la Ventoleria, chez Arsénie, rappelle avec orgueil ses succès auprès des dames de qualité, on peut le croire sur parole : il dit vrai. La discrétion des contemporains et de Baron lui-même sur ses bonnes fortunes constate d'une façon suffisamment nette qu'il les plaçait en haut lieu, auprès de dames dont la situation imposait le silence. Ricardo le savait bien.

Il n'eût pas fait bon divulguer ces sortes d'intrigues. Quand les acteurs avaient des bonnes fortunes, ils en jouissaient sans bruit, et bien leur en prenait. La du-

chesse de Berry s'était amourachée de l'acteur Dufresne. Leur liaison ne fut connue que plus tard, et le duc de Chartres s'écriait : « Si j'avais connu l'amour de ma sœur pour Dufresne, il serait mort dans un cul de basse-fosse! » Baron n'eut garde de s'y exposer [1].

Quand Baron faisait le rôle de Moncade dans sa comédie de *l'Homme à bonnes fortunes*, il pouvait jouer le rôle au naturel; à peine avait-il besoin de jouer : Moncade, c'est Baron. Quelle singulière volupté il devait goûter devant la rampe, sous son habit brodé, en écoutant avec une moue indifférente les brûlantes supplications d'Araminte ou de Cidalise : il devait alors se tourner de côté, et lorgner d'un regard en coulisse la loge où derrière son éventail rougissait la jolie fille d'Ève qui, un soir, lui demandait à genoux « l'aumône d'un peu d'amour », et à qui il répondait lestement : « Belle dame, j'ai mes pauvres! » Et quand Lucinde lui disait de sa voix émue et vibrante : « Ah! Moncade, Moncade, vous avez bien des ennemis ou je suis bien faible! » son regard allait à celle dont il buvait un jour les larmes, puis s'écriait : « Fi! elles ne sont seulement pas salées! »

Un trait saillant qui n'a pas échappé à Lesage est la présomption, l'orgueil de Baron. Lesage ne le lui pardonne pas. Le nom qu'il lui donne est une première malice,

1. La page de La Bruyère sur Baron (Roscius) ne fournit pas de renseignements positifs. Elle a donné lieu à bien des dissertations. L'exemple de comédiens en vogue auprès des femmes du monde n'était pas rare. Deux dames se battirent en duel à cause de Chassé, cet acteur qui se désolait « d'avoir été créé l'homme le plus aimable du monde ». On citerait encore Jelyotte, Larrivée et la princesse de Robecq, Clairval et la comtesse de Stainville, etc.

Alonso de la Ventoleria, de la Vantardise. Il prononce ses paroles d'un ton emphatique. C'est « le personnage d'Espagne le plus rempli de lui-même ». On n'a jamais vu de mortel d'un maintien plus orgueilleux ; enfin Lesage ne lui marchande même pas l'apothéose de son orgueil. Asmodée fait voir à Zambullo un vieil acteur théâtrifié qui rêve qu'il se meurt : il voit toutes les divinités de l'Olympe assemblées pour décider ce qu'elles doivent faire d'un mortel de son importance : et Jupiter change Baron en figure de décoration (XVI). Le trait est plaisant et mérité.

Baron connaît à peine et pratique encore moins la modestie. Il a de lui une opinion supérieure, qu'il affiche sans vergogne. Voici de ses propos au sujet de lui-même : « La nature donne un César tous les cent ans, et il en faut deux mille pour produire un Baron » ; ou encore : « Il faudrait qu'un comédien fût élevé sur les genoux des reines » ; ou mieux : « Depuis Roscius je ne connais que moi ». On hésite à qualifier de pareils témoignages : en vérité, on ne sait si c'est vanité ou naïveté ; vanité plutôt : car Baron était plein de lui-même et de son mérite. Il a l'orgueil insolent, superbe. Il l'affirme au besoin par l'insulte ou le scandale. Il se présente un après-midi dans le salon d'une jolie femme qui d'ordinaire ne le recevait que la nuit.

« Baron, que venez-vous chercher ici?

— Mon bonnet de nuit », répond effrontément le comédien. L'acteur prenait sa revanche des inégalités sociales qui lui barraient l'entrée du monde.

Il aimait la pompe, l'éclat, persuadé qu'il grandirait aux

yeux des hommes en s'entourant de majesté et de solennité. Collé raconte que, dans les rôles de roi, il se faisait toujours précéder de huit ou dix gagistes habillés à la romaine.

Il menait grand train, et c'est lui que nomment les clés au bas de cette boutade échappée à La Bruyère : « Le comédien couché dans son carrosse jette de la boue au visage de Corneille qui est à pied. »

Il faillit refuser la pension que lui donna le roi parce qu'il trouvait irrévérencieuse la formule de la donation : « Garde de mon trésor royal, payez comptant au nommé Michel Boyron, dit Baron, l'un de mes comédiens, la somme de..... » Heureusement pour ses affaires, il eut un bon mouvement et se retint. Ce travers, d'ailleurs, engendre et explique chez lui quelques-unes de ses qualités, cette aisance, cette indépendance d'esprit et de manières dont il ne se départit jamais. Il avait un souverain mépris de la tradition. Il jouait ses rôles, et ce n'est pas un mince mérite de les avoir bien joués dans de pareilles conditions, sans se préoccuper de ses devanciers, et comme s'il était le premier à les dire. Il créait jusque dans les reprises. Il ne voulait pas savoir s'il y avait eu des acteurs avant lui. Il se suffisait à lui-même, et c'est ce qui faisait son originalité. Il fonda nombre de traditions neuves, qui ont été souvent rappelées. Dans l'art dramatique il fut un esprit novateur. Il mit un bonnet rouge à l'art déclamatoire. « Les règles défendent d'élever les bras au-dessus de la tête. Mais si la passion les y porte, ils feront bien. » Il prêche le mépris des conventions et de l'étude. Il veut que l'acteur se laisse saisir

et mener par son rôle. Le naturel, encore le naturel, toujours le naturel! Les amis de la tradition regimbaient. On l'accusait de jouer la tragédie avec trop de familiarité et de sans-gêne parce qu'au lieu de la déclamer, il la parlait.

Malgré tout, Baron eut du talent. Lesage lui-même en convient, de mauvaise grâce, il est vrai : « On dit que c'est un grand acteur. » Le portrait eût été menteur si le trait y eût manqué. Baron a eu de son temps la plus belle réputation : tout Paris courait l'entendre. En décembre 1729, au lendemain de sa mort, son éloge paraissait au *Mercure*, tout rempli d'une admiration sincère. Si l'on suspecte le témoignage toujours partial d'une oraison funèbre, bien d'autres viennent le confirmer. Marmontel ne lui ménage pas les louanges : « En un mot, il fit oublier tout ce qui l'avait précédé et fut le modèle de tout ce qui pouvait le suivre. » Mlle Clairon lui décerne un éloge qui n'a rien de banal : « C'est à lui qu'on doit les premières leçons de cette vérité qu'il est toujours si difficile d'atteindre. » Les vers que J.-B. Rousseau lui consacre font plus d'honneur à Baron que de dommage à Pradon :

> Du vrai, du pathétique il a fixé le ton :
> De son art enchanteur l'illusion divine
> Prêtait un nouveau lustre aux beautés de Racine,
> Un voile aux défauts de Pradon.

Racine respectait dans Baron un talent supérieur. Il ne le traitait pas comme les autres acteurs, et ne lui donnait jamais de conseils, se fiant à son jeu et à son inspiration. Les prédicateurs venaient l'écouter pour apprendre à parler. Lesage laisse un peu dans l'ombre tout ce côté

glorieux. C'est le défaut général de sa peinture des comédiens, trop rancunière. Elle est incomplète; il faudrait lui donner comme pendant le tableau de la faveur dont le public honorait certains acteurs, le succès des dîners de Mlle Quinault, les dîners du Bout-du-Banc, ou l'engouement de la belle société pour Adrienne Lecouvreur se plaignant que les duchesses vinssent, par leurs assiduités, troubler sa vie paisible et retirée.

Les comédiens ont leurs victimes, les auteurs.

Lesage confond dans son aversion et dans ses représailles les victimes et les bourreaux.

Le critique du *Mercure* ne trouvait qu'un regret à exprimer au sujet de *Gil Blas*. Il eût voulu de la part de Lesage un peu plus d'indulgence pour ses confrères. Il est de fait que les auteurs sont par lui fort malmenés. Disputeurs, hâbleurs, hurleurs, batailleurs, piliers de cabarets, tels sont les moindres traits dont il grossit sa caricature.

Entrons chez Fabrice Nunez, le poète des Asturies. Justement il traite cinq ou six confrères. On cause littérature. Villegas est en train de démontrer que le vent fait seul l'intérêt dans *Iphigénie*. La discussion s'échauffe, et s'ils ne se prennent pas aux crins, c'est qu'il ne leur plut pas ce jour-là. Ils sont calmes. Mais suivons-les au café, siège plus habituel de leurs séances : les voilà tous, mal peignés, se soufflant au nez leurs haleines, disputeurs nés pour être crieurs publics, plus sonores que le fameux banquier Novius. « Si on leur eût pendu aux narines l'anneau d'Éléazar, il en fût sorti des démons. » (VII, XIII, 1724.)

Sommes-nous en Espagne? Non, certes, s'il faut en croire le *Voyage de Figaro en Espagne* (1788) : « Les disputes sont rares ici.... Quand l'Espagnol a bu, il s'endort. » Mais, pour Paris, le tableau est à peine chargé, il est le même ailleurs. Vers la même époque, en 1718, Fuzelier et Legrand, dans *les Animaux raisonnables (Th. de la Foire*, III, 34), en disaient autant :

> Fi d'un président de caffé,
> Disputeur toujours échauffé !

Les cafés sont nombreux à Paris, et tous fréquentés; tous ont leur orateur, autour duquel on se presse.

Au café de la rue Saint-Jacques, c'est Lesage en personne qui prône et qui trône. Quand il parle, on fait cercle, on monte sur les tables pour l'entendre. Et il en va de même chez la veuve Laurent, rue Dauphine, au *café des Beaux-Esprits*, que présidait Grimarest, comme aussi chez Poincelet : *A la Descente du Pont-Neuf* et au *café des Savants*, rue Rouillé, et au *café Procope*.

Les habitués y sont déjà les mêmes qui assourdiront Mercier[1]. En 1781, il leur fait une place dans son *Tableau de Paris* (CXVII) : « Dans les cafés voyez les disputes criardes, bavardes et sottisières. Ici sont des rimeurs échauffés qui se transportent pour ou contre des hémistiches; plus loin, d'épais bourgeois qui commentent longuement une gazette inutile. Cette pétulance de langue est si familière aux Parisiens que chaque table de café a son parleur. S'il est seul, il entretient le garçon affairé, la cafetière qui change la monnaie; et, à leur

1. On peut consulter A. Lepage, *les Cafés politiques et littéraires*.

défaut, il cherche des yeux un écouteur.... Phocion appelait les babillards, larrons de temps. Il les comparait ensuite à des tonneaux vides, qui rendent plus de son que les tonneaux pleins. Orateurs des journaux, orateurs des foyers, vous n'êtes que des futailles! »

Parmi les auteurs, Lesage en a distingué pour leur faire les honneurs d'une attaque plus particulière : ce sont les précieux. Mais, dira-t-on, les critiques de Lesage contre le style amphigourique ne visent-elles pas de toute évidence les Gongora, les Balthazar Gracian? L'argument n'est pas sans réplique, car les critiques conviendraient à merveille aux précieux contemporains de Lesage, La Motte, Fontenelle, Marivaux [1], à ceux qui rédigeaient ou pour qui on rédigeait le *Dictionnaire des Néologismes*, et qui faisaient soupirer le père du Cerceau dans son épître à Fleury :

Je vous le dis, Seigneur, c'est grand dommage.
Cette clarté qui fut une vertu
Au temps passé, n'est plus du bel usage,
Et ne voudrais en donner un fetu.
On la souffrait jadis dans le langage
Quand on parlait afin d'être entendu.

Boileau, dans sa galerie de femmes, nous présente encore en 1692 une précieuse :

Reste de ces esprits jadis si renommés,
Que d'un coup de son art Molière a diffamés.

Leur renommée n'avait pas autant pâli qu'il le veut bien dire.

1. Cf. Brunetière, *Études critiques*, Marivaux, p. 135 sq.

Fénelon, dans son projet d'un *Traité sur la rhétorique*, déplore l'invasion du bel esprit jusque dans la chaire chrétienne. Quand Daguesseau prononce son *Discours sur les causes de la décadence de l'Art oratoire*, il peste contre le bel esprit : « c'est un feu qui brille sans consumer, c'est une lumière qui éclate pendant quelques moments et qui s'éteint d'elle-même faute de nourriture. »

C'est que ni Molière ni Boileau n'avaient, loin de là, battu en brèche les précieux, dont l'esprit particulier est après tout une des formes essentielles de l'esprit français. Il survivait aux attaques, et les sentit à peine. Son histoire emplit la fin du siècle qui riait aux *Précieuses ridicules*, et le siècle suivant. Il se manifeste par le nombre des sociétés littéraires et réunions galantes que n'ont intimidées ni gênées les railleries des *Femmes savantes* (1672). En 1682, l'*Académie galante* est le titre d'un petit livre aujourd'hui assez rare, et le nom d'une société de sept personnes qui se réunissent périodiquement chez une demoiselle d'Ormilly. La compagnie est régie par des statuts qui rappellent l'Académie rêvée par Philaminte après Mme Deshoulières et l'abbé d'Aubignac.

Chaque académicien doit mettre dans la salle d'assemblée le portrait de sa maîtresse, et chaque académicienne, celui de son amant. Nul n'est admis s'il n'a fait ses preuves d'amour. « L'Académie occupera ses séances à décider des questions galantes et à entendre des histoires de galanterie intéressantes. » Le recueil de ces histoires intéresse encore si vivement le public, qu'il n'a pas moins de deux rééditions de 1708 à 1711.

Palaprat s'égaye en 1693 aux dépens de *la Prude du temps*. En 1703, la duchesse du Maine, petite-fille du grand Condé, résidait depuis trois ans au château de Sceaux, qu'avait acquis le duc du Maine, l'aîné des princes légitimés. Elle y tenait cour plénière; sa sœur Mme d'Enghien, les duchesses de la Ferté, d'Albemarle, d'Estrées, de Lauzun, de Rohan, de la Feuillade, marquises de Mirepoix, de Charost, d'Antin, de Roussoles, les dames d'Artagnan qui habitaient tout près et qu'on appelait *les voisines*, faisaient l'ornement d'une brillante société que composaient à la fois et des gens titrés comme les ducs de Nevers, de la Force ou de Coislin, des femmes d'esprit comme Mlle de Launay, des poètes comme Malezieu, l'abbé Genest, le président Hénault, Danchet, Voltaire, des musiciens comme Matho pour guider les menuets, les pavanes, gavottes ou passacailles. La jeune duchesse, petite de taille, mais fort jolie et fort piquante, se comparait elle-même à une guêpe dans sa devise tirée du Tasse : *Piccolasi, ma fa pur gravi le ferite* [1]; petite, mais elle fait de profondes blessures. On tenait en honneur d'être décoré de l'*Ordre de la Mouche à miel* [2], de recevoir la petite médaille d'or à guêpe [3]. Ce n'était que l'un des passe-temps de ces réunions galantes et précieuses où Fontenelle devinait des rébus, où Voltaire et Lamotte rimaient des charades, tout comme jadis ce pauvre abbé Cottin; où Saint-Aulaire tournait ses spi-

1. *Aminte*, acte II, sc. I.
2. Cf. Sainte-Beuve, *C. L.*, II, 161 sq.
3. La médaille est gravée dans le *Magasin pittoresque*, XIII, p. 72, et dans les *Récréations numismatiques* de Tobiesen Duby. Paris, 1786, in-4°.

rituels et inconvenants impromptus, où, durant les Grandes Nuits [1], on tirait une loterie pour savoir qui amènerait un *A* et ferait une *Ariette*, ou une *Apothéose*, qui un *O* pour une *Ode* ou un *F* pour une *Fable*.

En 1704, l'éditeur français Fidel n'hésite pas à publier un roman inédit de Mlle de Scudéry, *les Jeux de Mathilde d'Aguilar, histoire espagnole et française, véritable et galante*, et parce qu'il est espagnol, et parce qu'il est précieux. Le prologue de cette histoire nous conduit dans une compagnie composée de cinq hommes et de quatre dames; ils vont faire une partie de plaisir sur les bords de la Seine, et là s'amusent à des jeux d'esprit pour demeurer fidèles aux bonnes habitudes de la rue de Beaune. Ils font des portraits, des descriptions « pompeuses et agréables », des parallèles, des élégies, madrigaux, chansons, énigmes, rébus. Chacun tire sa tâche au sort. Plotine ouvre un billet et trouve qu'elle est obligée de répondre à une question. Noromate la lui pose : « Pourquoi un beau sot et une belle sotte sont-ils plus sots que d'autres? » Elle répond si bien qu'on lui en pose une autre : « Quelle différence y a-t-il entre un flatteur et un complaisant? » Cléorite est condamné à un madrigal; Artimas, à une description : il fait celle de Saint-Cloud et l'éloge de Monsieur. Noromate doit conter une histoire : et c'est celle de Mathilde d'Aguilar. Cette partie de plaisir n'est qu'un *samedi* supplémentaire sur les berges de la Seine.

Par réaction contre ces compagnies éclairées et ma-

1. Cf. *les Divertissements de Sceaux*, Trévoux et Paris, 1712, la *Suite* en 1725, et le livre d'Ad. Jullien sur ces Grandes Nuits.

niérées, un prêtre, précepteur de M. le président de Lubert, chapelain de l'église de Paris, auteur dramatique [1], éprouva le besoin, en 1716, de rédiger les statuts d'une académie plus ou moins imaginaire, la coterie des *Antifaçonniers*, d'où tout cérémonial et même toute politesse étaient bannis [2]. Le lieu de réunion était une tente mobile en forme de ballon, qu'on déplaçait à chaque séance. On y faisait bien aussi, comme ailleurs, des romans et de la critique, mais chaque académicien était tenu de dire et de s'entendre dire sans scrupules toutes les vérités même désagréables. En 1719, le livre avait déjà sa troisième édition [3], preuve qu'il fut goûté, et qu'il ne s'attaquait pas à un travers « en l'air ».

Les associations se formaient avec une facilité dont peut donner idée celle de l'*Aimable Commerce*. Lors du passage de la duchesse d'Orléans à Verdun, en 1724, on lui donna des fêtes, et chacun portait un *ruban bleu céleste*, couleur favorite de la princesse. Celle-ci voulut rendre durable la compagnie qui s'était réunie pour la recevoir. Sur-le-champ les statuts furent dressés et les insignes dessinés : deux mains unies, avec la légende : *En tout fidèles* [4].

Le XVIIe siècle avait mis à la mode l'allégorie, le symbolisme le plus raffiné [5]. On n'a pas renoncé, en 1727, à ce

1. Cf. Beauchamp, *Recherches sur le théâtre français*, II, 446.

2. *Relation où l'on traite de l'établissement des antifaçonniers*. Paris, 1716, in-12.

3. A Bruxelles, chez Nicolas Stekimberg, MDCCXIX.

4. *Statuts de l'ordre social de l'Aimable Commerce*. Verdun, 1724, in-12. — Cf. *Variétés littéraires* par Coupé, *Littérature légère*, t. I, p. 177 sq. Paris, 1786.

5. Par exemple en 1668, *l'Amour logicien ou logique des amans*, par F. de Callière. Les catégories d'Aristote s'appellent beauté, jeunesse,

tendre et doucereux grimoire. « L'an de Persévérance, le neuf du mois d'assiduité, en vertu des contraintes du bureau d'Amour et à la requête de Tircis, amant fidèle, demeurant rue de Sacrifice, paroisse de Sincérité, à l'enseigne de Belle Passion, Nicolas de Bonnefoi, huissier audiencier ordinaire, immatriculé, exploitant par tout le royaume de Tendresse » donne assignation à demoiselle Philis, fille de Cruauté et de Tyrannie, en son domicile, rue des Rigueurs, paroisse de Dureté, à l'enseigne du Cœur de Rocher, à comparoir en la chambre d'Engagement pour s'ouïr condamner « à une insensibilité perpétuelle. »

Les précieuses de province ont, comme dit Molière, « leur paquet » dans la comédie de Barbier, jouée à Lyon en 1727, *la Fille à la mode*. Une comédie en cinq actes jouée en 1730, *la Femme Docteur*, a tant de succès qu'on lui fait plusieurs suites en cinq actes chacune : *la Critique de la Femme Docteur* en 1731, *la Suite de la Femme Docteur* en 1732.

Aux dîners du *Bout-du-Banc* [1], fondés en 1733 par Mlle Quinault, le plat de milieu était un écritoire; on ne pouvait marier plus étroitement la gastronomie à la littérature [2].

galanterie; on distingue les *Antécédens* qui sont bals, spectacles, soupers, les *Concomitans*, soupirs, plaintes, les *Subséquens*, satisfaction ou satiété; on trouve des syllogismes dont la conclusion est : Donc Tyrcis de Climène adore les appas; ou encore, en 1670, « par-devant les notaires gardes-notes du roi Cupidon, soussignés », se présente la belle Cloris, bourgeoise de la ville de Cypre, demeurante rue et proche du temple d'Adonis, pour bailler et délaisser à titre de loyer à l'amoureux Daphnis, à ce présent et acceptant, un cœur à elle Cloris appartenant, par rétrocession qui lui a été faite par l'inconstant Hylas son époux, par acte passé par-devant Dégoût et Mépris.

1. Cf. Jacq. Balliev, *le Dîner du Bout-du-Banc*, 1887.
2. Cf. Lemazurier, *Galerie historiq. du Théât. franç.*, etc.

Le *Cabinet Vert* à l'hôtel Forcalquier n'attirait pas une société moins polie ni moins brillante qu'autrefois la *Chambre Bleue*. Cette histoire de la préciosité se continue ainsi, bien après Lesage [1], reliant par une chaîne ininterrompue les fidèles de Catherine de Vivonne à notre société contemporaine. Car les précieuses durent toujours, et Molière les retrouverait encore non seulement à la comédie, « qui par les mines qu'elles affectèrent durant toute la pièce, leurs détournements de tête et leurs cachements de visage, faisaient dire de tous côtés cent sottises de leur conduite que l'on n'aurait pas dites sans cela », mais dans les amphithéâtres, au Collège de France, à la Salpêtrière, aux théâtres les plus libres, anciens ou modernes, aux cabarets les plus artistiques ou les plus japonisants, dans les ateliers d'artistes, impressionnistes ou luministes, dans les cercles artistiques ou bureaux de Revues littéraires, chez les peintres du *plein air*, du *cloisonné* ou du *violet* [2].

Lesage ne devait pas manquer de railler la préciosité, lui l'ami du simple et du naturel, à qui l'enflure de Guevara faisait dire dans *le Diable boiteux*, dès 1707 : « Les Français, eux, qui ont la justesse et le naturel en partage. »

1. La liste se continuerait par *l'Académie des femmes sçavantes* de Perrette de la Babille, satire comique de ce travers, 1736; *l'Académie de ces dames et de ces messieurs*. 1739; *l'Ordre de la Félicité*, 1740, dont le vocabulaire, emprunté à la marine, a laissé dans le langage des expressions comme *échouer* dans une entreprise. (Cf. *les Moyens de monter aux plus hauts grades de la marine sans se mouiller ou les Secrets de l'ordre de la Félicité*. A fond de cale. Paris, 1751.) Ajoutons : dès 1736, le salon de la marquise de Mauconseil; la Paroisse de Mme Doublet, etc., etc.

2. Cf. Pailleron, *le Monde où l'on s'ennuie*; Larroumet, Préface aux *Précieuses ridicules*, et, dans la *Revue générale*, Mlle Marie-Anne de Bovet, *les Précieuses modernes*, 1er janvier 1889.

Il leur continua son antipathie toute sa vie. A soixante ans passés, il leur en voulait encore, et raillait leur jargon sous les espèces du proconchi que parlent les Indiens du *Bachelier de Salamanque* [1]. « C'est une langue vivante qu'on peut posséder en peu de temps en conversant avec les Indiens puristes. Au reste, elle est harmonieuse, et plus chargée de métaphores et de figures outrées que la nôtre même. Qu'un Indien qui se pique de bien parler le proconchi vous fasse un compliment, il n'y emploiera que des pensées bizarres, singulières et des expressions recherchées. C'est un style obscur, enflé, un verbiage brillant, un pompeux galimatias; mais c'est ce qui en fait l'excellence. » Dans *la Journée des Parques*, celles-ci font empaler un bel esprit par les Turcs.

Il était déjà question des précieux et des précieuses dans *Gil Blas* : mais leur procès n'est pas long.

Nous sommes chez la marquise de Chaves. En sa qualité de « maître de salle », Gil Blas nous ouvre à deux battants les portes du salon. On nous présente la maîtresse du logis : une femme distinguée, « un esprit assez uni, malgré sa philosophie », raisonnable, « sans goût pour le jeu comme pour la galanterie », n'aimant que la conversation, menant une vie « qui serait bien ennuyeuse pour la plupart des dames ». Gil Blas ne lui connaît qu'une faiblesse. Un matin, pendant qu'elle était à sa toilette, un petit homme arrive, crasseux, désagréable de sa figure. Il est introduit, et reste une heure en tête à tête avec la marquise. Les jours suivants, il revient ; on

1. LXI.

le fait entrer par un escalier dérobé jusqu'à la chambre de Madame. Les soupçons des domestiques s'égarèrent; on trouvait bizarres les inclinations de Madame; il n'y a pas d'inclination : le petit bossu se mêlait de magie, faisait voir dans le verre, montrait à tourner le sas, et la marquise, malgré son savoir, se prêtait volontiers aux prestiges des charlatans.

Au demeurant, c'était une femme de grand mérite; nombre de personnes de qualité et de gens de lettres contribuaient à lui donner cette réputation, et sa maison était appelée par excellence le bureau des ouvrages d'esprit.

Gil Blas est à son poste à l'antichambre. Tout est préparé dans l'appartement pour la réception, les chaises rangées, les carreaux disposés pour les femmes. Lui, debout contre la porte, annonce et introduit ces messieurs et ces dames : le bruyant Campanario, un beau cavalier à mine grecque; un grand sec, Margarita de Montalvan, un étourneau qui est fils d'un grand, Angela de Peñafiel, et encore d'autres.

Chez qui sommes-nous? Qui est cette marquise? Bien des noms se présentent sous ce pseudonyme de Chaves, qui est une ville d'eau du Portugal, province de Tra-os-Montes. Les *Livres à clés* [1] donnent la duchesse de Bouillon, mais sans aucune preuve. Il y en a au contraire pour que ce ne soit pas elle. La seule raison qui la fait nommer est l'anecdote de Collé [2], la fierté de Lesage dans ce

1. F. Drujeon. Ce livre, qui aurait pu être bien utile, ne remplit pas la promesse du titre. On s'y borne le plus souvent à nous affirmer à propos d'un livre qu'avec des recherches on trouverait beaucoup de clés.
2. Voy. p. 17.

salon où il refusa de lire *Turcaret* parce qu'on lui manquait d'égards. On s'y intéresse donc à la comédie; quand Lesage sort, on envoie les gens courir après lui pour le ramener. Chez la marquise de Chaves, au contraire, on regarde la comédie « comme une faible production qui ne mérite aucune louange. »

Les salons, et les plus célèbres, ne manquent pas à cette époque. Marmontel, d'Argenson, le président Hénault, Richelieu, Grimm, Laharpe, les *Mémoires secrets* nous en signalent assez pour que l'embarras du choix soit notre unique embarras.

La partie de *Gil Blas* où il est question de la marquise est de 1715. Voilà déjà une date qui restreint nos recherches. Il ne s'agit donc pas de Mlle de Lespinasse, née seulement en 1732; ni de Mme Geoffrin, qui a seize ans; ni de Mme du Deffant, qui en a dix-huit; Mme d'Épinay n'est pas née. La *paroisse* de Mme Doublet au Couvent des Filles Saint-Thomas n'ouvrira que dans une quinzaine d'années. On ne va pas encore s'asseoir aux dîners du Bout-du-Banc chez Mlle Quinault. Les autres salons, chez Mmes Marchais, Denis, Pannelier, Dupin, de Fourqueux, de Vernage, Fontaine, Martel et tant d'autres, ne sauraient, malgré leurs mérites, prétendre à la haute réputation des après-midi de Mme de Chaves.

Nous n'avons pas encore nommé les deux salons les plus en vue de cette période, chez Mme de Tencin et chez la marquise de Lambert. La marquise de Chaves n'est pas Mme de Tencin. Il y aurait contre une semblable assimilation une grosse difficulté; y ayant impossibilité dans cette marquise « des plus raisonnables » et qui n'a même

« aucune passion, sans goût pour le jeu comme pour la galanterie », de reconnaître l'ancienne maîtresse du cardinal Dubois, du duc de Richelieu, du conseiller La Fresnaye, celle qui sut si effrontément élever la galanterie à la hauteur de son ambition, ce qui était l'élever très haut.

Est-ce donc la marquise de Lambert? Beaucoup de *clés* l'indiquent comme l'original de la marquise de Chaves. De fait, elles ont beaucoup de traits communs. Toutes deux sont veuves et marquises. La marquise de Chaves est « belle, grande et bien faite ». Mme de Lambert peut soutenir la comparaison. Marivaux, dans la *Vie de Marianne* [1], passe pour avoir fait son portrait sous les traits de Mme de Miran, dont il dit : « On ne prenait pas garde qu'elle était belle femme, mais seulement la meilleure femme du monde. » Toutes deux sont riches. Mme de Chaves « jouissait d'un revenu de dix mille ducats ». La marquise était, du côté paternel, héritière de biens considérables [2]. Son hôtel, au coin des rues actuelles Colbert et Richelieu, était luxueux. La réputation de ses fameux Mardis ne le cède en rien aux réunions de l'autre. Elle aussi est sage, « raisonnable ». Marivaux fait son éloge quand il vante « les vertus morales » de Mme de Miran. Fontenelle nous est garant qu'on ne voyait jamais chez elle une table de jeu. Elle aussi, elle est « sans goût pour le jeu ». Comme Mme de Chaves, elle reçoit et des gens de lettres, Fontenelle, La Motte [3], et des gens de qualité, ainsi M. de

1. Voy. Larroumet, *Marivaux*, p. 384 sq.
2. Sainte-Beuve, *Caus. du lundi*, IV, 219.
3. Voy. *Fontenelle et Mme de Lambert*, conférence faite en 1865 par F. Delavigne, doyen de la Faculté des lettres de Toulouse. Voir aussi de Lescure, *les Femmes philosophes*, 1881. La marquise de Chaves était « un peu grippée de philosophie. »

Valincour. Eh bien! mais n'est-ce pas évidemment Mme de Lambert que Lesage a voulu peindre? Les deux figures ne se ressemblent-elles pas?

Pas autant qu'on pourrait le croire. Elles présentent même de notables différences. D'abord la marquise de Chaves a trente-cinq ans; Mme de Lambert en 1715 en a soixante-huit. Mais accordons que Lesage ait simplement voulu se soustraire à l'exactitude des dates pour dérouter les applications. Peut-elle être Mme de Lambert, celle dont Lesage nous dit : « Elle n'avait point d'enfants »? La marquise sans ses deux enfans, c'est, comme on eût dit chez elle, l'ormeau dépouillé de ses pampres. Ces deux êtres qu'elle aimait et conseillait avec tant d'élévation et de tendresse, font comme partie intégrante d'elle-même. Sa douce figure nous est parvenue encadrée par les physionomies jeunes et souriantes de son fils et de sa fille, pour qui elle écrivait ses précieux *Avis*.

Les habitués de son salon, nous les connaissons, Lamotte-Houdart, Fontenelle, de Valincour, le savant Dortous de Mairan, l'abbé Mongault, l'élégant traducteur des lettres de Cicéron, l'abbé de Bragelonne, M. de Sacy qui traduisait Pline le Jeune, l'abbé Trublet, l'abbé Terrasson, Boivin, Fraguier, Mmes de Launay, de Fontaine, de Caylus, Dreuillet qui avait une si belle voix, de Saintonge, d'Aulnoy, Catherine Bernard, la nièce de Fontenelle, Dacier, Murat, de la Force, la duchesse du Maine qui dut subir un long stage avant d'obtenir ses entrées [1] : mais nulle part nous ne voyons que Lesage ait pénétré

1. Voy. la délicieuse correspondance avec Lamotte à ce sujet, dans l'étude de GIRAUD, *Journal des sçavans*, février 1880.

dans ce cercle dont l'entrée était gardée avec une surveillance jalouse, et qu'il l'ait pu connaître assez pour le si bien décrire.

Le petit bossu qui venait en secret chez Mme de Chaves faire voir dans le verre et tourner le sas n'a pas son pendant à l'hôtel Lambert : on en eût parlé, on l'aurait su, si Lesage lui-même avait eu connaissance de ce petit travers et avait cru pouvoir intéresser son public en lui rappelant cet on-dit. Mme de Lambert était-elle superstitieuse? C'est fort possible, bien que Marivaux dépeigne Mme de Miran comme une personne peu croyante. Lesage a plutôt voulu marquer chez sa précieuse un trait commun à bien des femmes d'alors. Elles sont très superstitieuses[1]. Quand de la Fosse, un successeur du César de Montrouge, montra le diable à qui voulut, dans les carrières de Montmartre, les marquises de l'Hospital et de la Force y allèrent. Elles s'en repentirent, il est vrai. Dans l'ombre, elles furent débarrassées de leurs bijoux. La police dut s'en mêler[2]. Elles partageaient une des faiblesses féminines de leur temps, — de tous les temps. En avril 1722, le *Mercure* donne des vers « à une dame qui souhaitait avoir de la corde de pendu pour être heureuse au jeu ». La princesse de Conti avait promis à l'abbé Leroux un équipage et une livrée pour lui trouver la pierre philosophale. La duchesse de Ruffec avait traité avec des sorcières qui devaient la rajeunir (*Mém.* de Mme du Hausset). Mlle de Lespinasse empêcha M. Guibert de louer un appartement un ven-

1. Voy. ce que nous avons déjà dit de la superstition à cette époque, p. 19.
2. *Mémoires de d'Argenson*, IV.

dredi. Mme de Pompadour se cachait le soir pour aller consulter le marc de café chez la Bontemps. Chez Mme de Séry, chez la princesse de Conti, chez Mme de Charolais, on faisait des séances de magie, d'évocations, on commentait les miracles du diacre Pâris. Le siècle se préparait à Mesmer et à Cagliostro.

Au total, si nous avons saisi quelques ressemblances entre Mmes de Chaves et de Lambert, l'une n'est pas l'original de l'autre, qui n'en est pas non plus la copie. La précieuse de Lesage est plutôt un type qu'un portrait : seulement Mme de Lambert n'y est pas tout à fait étrangère. Apporter dans la comparaison trop de rigueur serait se condamner à l'inexactitude et à la fantaisie.

Une maladie littéraire s'est déclarée de nos jours [1], et les malades ont pris les noms nouveaux qu'il fallait à leur mal nouveau, *décadents*, *symbolistes*, *déliquescents* ou *symbolards*.

Quand nous disons leur mal nouveau, c'est précisément pour avoir occasion de montrer qu'il ne l'est pas, et que c'est une rechute. Sans avoir la prétention d'esquisser une histoire du *décadisme* en France, sans nous arrêter à la filiation qu'il serait à la rigueur possible d'établir entre les grands rhétoriqueurs du xve siècle, les Parnassiens du xixe et les symbolistes d'aujourd'hui, nous nous contenterons de noter que ces derniers ont des ancêtres au xviiie siècle, et leur existence nous est plus d'une fois

1. Voy. Lefrancq, *une Maladie littéraire*, 1885; J. Lemaitre, *les Symbolistes* (Revue bleue, 1888); F. Brunetière, *les Décadents* (Revue des Deux Mondes), 1er novembre 1888.

attestée, ne fût-ce que par La Bruyère, Voltaire, Gresset, Lesage.

La Bruyère, dans sa cinquième édition en 1690, consacre un paragraphe à ces diseurs de *phœbus*, à leur pompeux galimatias, leurs phrases embrouillées, leurs grands mots qui ne signifient rien. « Que dites-vous? Comment? Je n'y suis pas; vous plairait-il de recommencer? J'y suis encore moins. Je devine enfin : vous voulez, Acis, me dire qu'il fait froid; que ne disiez-vous : Il fait froid? Vous voulez m'apprendre qu'il pleut ou qu'il neige; dites : Il pleut, il neige. Vous me trouvez bon visage et vous désirez m'en féliciter; dites : Je vous trouve bon visage. — Mais, répondez-vous, cela est bien uni et bien clair; et d'ailleurs, qui ne pourrait pas en dire autant? — Qu'importe, Acis! Est-ce un si grand mal d'être entendu quand on parle et de parler comme tout le monde [1]? »

Voltaire déplorait, dans le *Sommaire des pièces de Molière* pour l'édition de 1734, les affectations de langage de ses contemporains. « L'envie de se distinguer a ramené depuis le *style des précieuses*; on le trouve encore dans plusieurs livres modernes. L'un (Tourreil), en traitant sérieusement de nos lois, appelle un exploit un *compliment timbré*. L'autre (Fontenelle) écrivant à une maîtresse en l'air, lui dit : Votre nom est écrit en grosses lettres sur mon cœur.... Je veux vous faire peindre en Iroquoise, mangeant une demi-douzaine de cœurs par amusement. Un troisième (Lamotte) appelle un cadran

1. De la Société et de la Conversation.

au soleil un *greffier solaire*; une grosse rave, un *phénomène potager*. Ce style a reparu sur le théâtre même, où Molière l'avait si bien tourné en ridicule; mais la nation entière a marqué son bon goût en méprisant cette affectation dans des auteurs que d'ailleurs elle estimait. »
Le mal devait persister. Le 4 août 1774, quand Suard fut reçu à l'Académie française, Gresset lui répondit par un discours bien curieux, qui emprunte un regain d'intérêt aux circonstances actuelles. Il gémissait sur « cette puérile fureur de ne point écrire comme un autre sans idées raisonnables, sans suite aucune, dont il résulte que toutes les expressions ne sont que des modulations vagues que l'on imprime à l'air ». Il reprochait amèrement à « ces docteurs ambrés » leur prétention néologique et que la fièvre, terme trop bourgeois, ne se nommât plus « dans sa force, qu'une grande *fluctuosité*, dans sa décroissance, qu'une *fin de tempête*, une *queue d'orage* ». Il enrageait qu'une femme fût *d'une bétise amère*, ou un livre *beau de toute beauté*; il ne savait ce que c'était qu'un *système vaporeux* à débrouiller, *du ton* à rendre, et surtout *de l'harmonie aux parties discordantes du genre nerveux*, et il concluait tristement : « L'immortel Daguesseau serait obligé aujourd'hui de demander le mot de plusieurs logogriphes du nouveau style. » Que dirait donc Daguesseau de nos jours?

Lesage les a connus ces « docteurs ambrés » ; il n'est pas de plus jolie satire que celle qu'il en a faite.

Dans un superbe hôtel, un petit escalier obscur, étroit, nous mène à une grande chambre, habilement séparée par son locataire, au moyen de cloisons, en quatre petites

chambrettes : une antichambre, une chambre à coucher, un cabinet de travail et une cuisine.

Entrons. Gil Blas est à table avec le maître de la maison. Ils sont au dessert. La scène est d'un bon comique. « Entre la poire et le fromage, je lui témoignai que je serais bien aise de voir quelqu'une de ses productions. Aussitôt il chercha parmi ses papiers un sonnet qu'il me lut d'un air emphatique. Néanmoins, malgré le charme de la lecture, je trouvai l'ouvrage si obscur, que je n'y compris rien du tout. Il s'en aperçut. Ce sonnet, me dit-il, ne te paraît pas fort clair, n'est-ce pas? Je lui avouai que j'y aurais voulu un peu plus de netteté. Il se mit à rire à mes dépens. Si ce sonnet, reprit-il, n'est guère intelligible, tant mieux, mon ami! Les sonnets, les odes et les autres ouvrages qui veulent du sublime ne s'accommodent pas du simple et du naturel[1]. » Et qui est ce prophète de la loi nouvelle? Fabrice, un ancien barbier, échappé de l'économat d'un couvent où on lui avait trouvé une place, un de ces esprits complaisants à tout faire, devenu précieux par occasion, comme aussi bien il se fût fait abbé ou chambellan. Au moins son éducation le préparait-elle à ce rôle, ou bien sentait-il gronder en lui le feu sacré du génie novateur? Point, sa métamorphose en auteur tient du miracle. Gongora tenait école d'enflure, de pointes, de métaphores, de transpositions, de vers plus incompréhensibles que ceux des Saliens. C'est sous un si habile maître que Fabrice fait son apprentissage, et déjà il a « si bien pris son esprit » qu'il compose des

1. *G. B.*, VII, xiii, 1725.

morceaux assez abstraits pour être approuvés du maître lui-même. Quelle plaisante satire de cet esprit nouveau que le premier venu peut prendre, qui se passe de mains en mains comme un écu au marché, et dans lequel le disciple devient maître après quelque séances au cachet!

Quel profit nos novateurs tireraient des conseils de Gil Blas, si toutefois ils lisent encore cette prose simple et limpide! Mais les écouteraient-ils? Oronte a continué à flûter des petits sonnets après la chanson du roi Henry, comme Gil Blas a perdu son temps avec le disciple de Gongora.

Il fallait insister sur ces allusions dont abonde le roman de Lesage. C'est peut-être la meilleure réponse qu'on puisse donner à la *question de Gil Blas*.

En résumé, si l'on veut bien reconnaître dans ce roman que le style est français, — et voilà pour la forme —; que les aventures y sont le plus souvent françaises et même parisiennes, — et voilà pour le fond —, tout en faisant la part d'emprunts incontestables, on n'hésitera pas à penser que cette malheureuse question a fait verser bien des flots d'encre inutiles, et qu'il serait temps d'en demeurer là.

Lesage sort et sortira toujours intact de ces disputes. Il reste l'un de nos plus glorieux romanciers. Il n'honore pas seulement notre littérature par ses qualités d'écrivain; il a soutenu de l'autorité de sa plume un genre qui n'avait pas encore fait ses preuves, et qui eût pu ne pas réussir en France. Il ne s'y est pas trompé. Il a pressenti et assuré, autant qu'il était en lui, la fortune du Roman de Mœurs. Ennemi de la préciosité, ami du sim-

ple et du naturel, il a compris quels avantages on tirerait de l'observation exacte, du respect pour la réalité, de la vraisemblance dans la fiction, de l'horreur pour le faux, le convenu, pour tout ce qui dépasse les conditions ordinaires de l'existence.

Il s'est attaqué sans faiblesse à toutes les institutions qu'il blâmait; il l'a fait avec la ténacité du Breton. Il y a du Celte chez lui. Il ne redoute pas les représailles. Son buste est au foyer du public à la Comédie-Française : le front est dégagé, le regard franc, le nez robuste et arqué; la lèvre supérieure avance sur la lèvre inférieure par une sorte de moue qui creuse le menton; la bouche garde le sourire fin et indulgent du satirique à qui aucun travers n'échappe, mais qui note tout sans s'indigner, prêt à répéter après Philinte et avec La Bruyère : « Ne nous emportons point, ils sont ainsi faits, c'est leur nature. »

Aussi sa satire n'a-t-elle rien d'agressif; il nous amuse à nos frais; nous admirons sa judicieuse perspicacité à saisir et à décrire nos faibles, et il n'entre pas plus chez nous de rancune que chez lui d'amertune. C'est le plus aimable, le plus intéressant des moralistes; on l'a dit, et il faut le redire : il est moral comme l'expérience.

Quelle que soit la fortune du présent volume, nous ne regretterons pas les quelques années passées en compagnie de ce charmant causeur. Son commerce nous a persuadé qu'il méritait une étude minutieuse. Cent autres l'eussent mieux faite que nous. Notre ambition sera pleinement satisfaite si nous avons réussi à ramener pour un instant sur cette délicieuse figure de Gil Blas les regards inconstants et volages du public. Les lettrés de Bretagne

vont élever sur la place de Sarzeau la statue de leur illustre compatriote. La Bretagne passe, à tort, pour avoir toujours été un peu en retard. Mais ils ne savent peut-être pas combien il est devenu banal et déprécié d'avoir sa statue. Ce sont des distinctions d'un autre genre que nous voudrions pour Lesage. Ses Œuvres complètes attendent une édition critique et savante : ses romans, *le Diable boiteux*, *Gil Blas*, *le Flibustier Beauchêne*, ne solliciteraient pas vainement le talent des artistes qui voudraient les orner d'illustrations nouvelles ; enfin, si quelques travaux de ce genre étaient l'occasion de brillantes reprises pour *la Tontine*, *Crispin* et *Turcaret*, Lesage recevrait ainsi l'hommage que lui méritent son talent, sa probité, et l'illustration dont lui est redevable notre histoire littéraire nationale.

APPENDICES

APPENDICES

BIBLIOGRAPHIE

I

Autographes.

On ne connaît que deux autographes de Lesage, et ce sont deux lettres. On ignore ce que sont devenus ses manuscrits.

1° *Lettre* à Pontchartrain au sujet de Marie Petit. Paris, 18 juin 1715; 6 pages in-4°. Voy. le *Catalogue* A. Bovet, 708, qui l'adresse à tort au Marquis de Torcy. Voy. ci-dessus, p. 52.

2° *Lettre* à Fuzelier au sujet d'un de leurs opéras-comiques (voy. ci-dessus, p. 35). *Catal.* B. Fillon, 1038.

L'écriture est grande, ferme, très nette et très lisible. Lesage signe en un seul mot, et souligne son nom d'un parafe faisant la boucle au milieu de sa longueur. La signature de sa lettre à Fuzelier est plus rapide, moins posée, moins soignée que dans la lettre au ministre, mais c'est identiquement la même.

M. Ét. Charavay possède en outre le manuscrit d'un opéra-comique.

Quant au manuscrit du *Vexillario*, voy. ci-dessus, p. 42.

II

Bibliographie des œuvres de Lesage.

Théatre.

Nous renvoyons au livre de *Barberet* pour le *Théâtre de la Foire.*

Théâtre espagnol. 1700. — *Crispin rival,* 1707, P. Ribou; 1789; 1819.

Turcaret. Ribou, 1709, 1735, 1739, 1786, 1789, 1827; 1872, éd. Marescot.

Recueil des pièces mises au Théâtre-Français. Paris, Barrois, 1739.

Œuvres de théâtre, 1774.

Théâtre choisi. Genets, 1820. — Desenne, 1828. — Dalibon, 1829. — Mayer, 1830. — Hachette, 1853. — Lemerre, 1879. — Librairie générale: éd. d'Heilly, 1879.

Romans.

Lettres d'Aristénète, 1695, Rotterdam (Chartres), et dans *la Valise,* 1740.

Nouvelles Aventures de don Quichotte, 1704; 1705, Londres; 1707, Bruxelles.

Le Diable boiteux. Paris, Barbin, 1707. La seconde édition est de 1707. On en fit une fausse la même année. La vraie deuxième édition porte en tête un fleuron signé au bas V. C. L. S. Le bas de la page 318 est en capitales italiques dans la fausse deuxième édition.

Amsterdam, 1708. — Troisième édition refondue, augmentée d'un volume. Paris, Vve Ribou, 1726, avec les *Entretiens des cheminées de Madrid,* et *les Béquilles du Diable boiteux* de l'abbé Bordelon. Paris, 1737. — Londres, J. Nourse. — Paris, 1755. — Paris, Musier, 1779. — Paris, 1786. — Dijon, Frantin, 1797. — Paris, Nicole, 1805. — Belin, 1812. — Boulogne, Leroy-Berger. — Paris, Letellier, 1820. — Dabo, 1819 et 1824. — Paris, Berquet, 1824. — *D. B.* dans la *Collection des meilleurs romans dédiés aux dames,* 1825. — Paris,

Dalibon, 1829. — Paris, rue des Grès-Saint-Jacques, 1830. — Paris, Hiard, 1830. — Treuttel, 1834. — Lecointe, 1835. — Rion, 1835. — Poussin, 1839. — Poitiers, Saurin, 1839. — Notice de J. Janin; grav. de Tony-Johanneot, 1839-1840. — 1842, Ledentu. — 1844, Renaud. — Labé, 1845. — Havard, 1848-1849 dans les *Romans illustrés*. — Dubuisson, 1863. — *D. B.* et *Est. Gonz.* Garnier, 1864. — 1867, *Coll.* Jannet. — Lemerre, 1878. — 1880, Libr. des Bibliophiles. — Dentu, 1884. — Didot, 1884, avec *le Bachelier*. — Dentu, 1886. — Hachette, 1887. — Gautier, 1888.

Gil Blas de Santillane.

Il existe de *Gil Blas* des exemplaires antidatés de 1714. — *G. B.* parut en trois fois, 1715, chez P. Ribou, 2 vol in-12; 1724, chez la Vve P. Ribou, le 3e vol.; 1735, chez Jacques Ribou, le 4e vol., gravures de Dubercelle. — Ribou, 1715, 2e édition corrigée. — Amsterdam, 1715. — Rouen, 1721. — Amsterdam, Vitwerf, 1729-1733, 1735. — Amsterdam, 1739. — Paris, 1747, Libraires associés, édition revue et corrigée par l'auteur. Il y a une deuxième édition de cette année-là, contrefaçon. On reconnaît la vraie à la forme des J : dans la vraie, ils posent sur la ligne; dans la fausse, ils sont traversés par elle. La vraie a, page 1, un fleuron que l'autre n'a pas, un temple ruiné. La vraie porte, p. 369 : de l'imprimerie de Quillau, 1747. — Londres, Nourse, 1749. — Leipzig, 1756. — Paris, 1759. — Didot, 1794. — Janet, 1795. — Didot, 1795. — Delance, 1798. — Lille, Lehoucq, 1794. — 1797, Volland, grav. de Marillier. — 1798, Bertin, grav. de Chailloux et Kaufman. — 1802, Chaigneau. — 1803, Janet. — 1805, Fournier. — 1809, Londres, Wingrave. — 1805, Nicolle. — 1818, Genets. 1819. — Lebègue, 1820. — Éd. Neufchâteau, chez Lefèvre, 1820-1825. — Éd. Patin, 1825. — 1821, Menard et Desenne. — Aillaud, 1822. — Didot, 1824. — Debure, 1825. — Salmon, 1828. — Dans les *Classiques en miniature*, 1828. — Lecointe, 1829. — Froment, 1829. — Baudoin, 1829. — Hiard, 1829. — Werdet et Lequien, 1829. — Dalibon, 1829. — Éd. de la *Bibliothèque choisie des jeunes gens*, 1829. — 1831, Lebigre. — Paris, Treuttel, *Nouvelle Bibliothèque classique*, 1834. —

1835. Lefèvre. — 1836, Lebigre. — 1837, Payen. — 1838, Pougin. — 1822, dans la *Collection illustrée des meilleurs ouvrages de la langue française en prose et en vers.* — Le *Gil Blas* de Gigoux, Paulin, 1835. — 1838, Vincenot. — 1841, Charpentier. — 1842, Didot. — 1842, Fortin-Masson. — 1844, édition de Neufchâteau, Lefèvre. — 1844, *Gil Blas raconté à la Jeunesse*, par Ortaire Fournier; Warée. — 1844, le même revu par l'abbé Lejeune; Lehuby. — 1843, Charpentier. — 1843. Locquin. — 1845, le *G. B.* de Gigoux, chez Dubochet. — 1846, Béchet. — 1847, Cosson. — 1848, Lecou. — 1849, dans les *Romans illustrés*, Havard. — 1848, dans le *Libraire populaire des villes et des campagnes.* — 1853, éd. de Saint-Marc Girardin; Charpentier. — 1853, Lehuby. — 1854, Lecoffre. — 1857, Didot. — 1858, Furne. — *Gil Blas de la jeunesse*, Hachette, 1860. — Le *Gil Blas* de Gavarni; Morizot, 1862. — *G. B.* avec *Crispin* et *Turcaret*, édition de Sainte-Beuve; Garnier, 1863. — Garnier, 1865. — Lemerre, éd. Poulet-Malassis, 1878. — 1879, Librairie des Bibliophiles. — 1881, le *Gil Blas de la jeunesse*, par Duboist; Bar-le-Duc, Constant Laguerre. — Marpon, 1884. — 1886, dans la *Bibliothèque rose*, Hachette. — 1888, dans la *Bibliothèque nationale.* — En 1886, la *Société des Bibliophiles bretons* a décidé la publication à ses frais de *Gil Blas*, édition de luxe avec une grande planche à chaque livre. Le 1er fascicule a paru le 13 déc. 1886, il est de toute beauté, d'un art et d'un goût exquis. Malheureusement il est et restera unique. Des difficultés étant survenues avec l'éditeur, le projet a été ajourné. — 1889, *Gil Blas*, nouvelle édition donnée en prime par le journal *le Gil Blas.* — 1890, *Gil Blas*, illustr. de Meissonnier. en prépar., Hetzel.

Roland l'Amoureux, 1717-1721.

Guzman d'Alfarache, 1732. — Nicolle, 1806. — Nicolle et Belin, 1812. — Dabo, 1818. — Dabo, 1824. — Genets, 1820. — Desenne, 1825. — Berquet, 1825. — Hiard, 1834. — Garnier, 1864. — Garnier, 1883.

Aventures de Beauchêne. Paris, Ganeau, 1732. — Maëstricht, 1780. — Lille, an II, 1794. — Paris, Dabo, 1824.

Estebanille Gonzalès. Paris, Prault, 1734; 2 vol. — 1792. — Paris, 1820. — Paris, 1825. — Garnier, 1864.

Une Journée des Parques. Ribou, 1734.

Le Bachelier de Salamanque. Paris, Valleyre, 1736; 2 vol. — Amsterdam, Weststein, 1736. — La Haye (Paris), 1738. — Paris, Cailleau, 1759. — Paris, 1765. — Paris, 1767. — Paris, 1777. — Lille, Lehoucq, 1792. — Paris, 1793. — Lemarchand, 1801. — Nicolle, Renouard, 1807. — Berquet, 1824. — Éd. Deveria, Menard, Desenne, 1824. — Dalibon, 1829. — Hiard, 1830. — Havard, 1857.

La Valise trouvée, 1740. — Maëstricht, 1779. — *La Vengeance trompée par l'Amour*, tiré de *la Valise*, dans les *Romans illustrés*, Havard, 1849.

Le Mélange amusant, 1743.

ŒUVRES.

Œuvres complètes, 1827. Berquet; édition inachevée. — 1828, Ledoux. — 1838, éd. Poitevin, Lecou.

Œuvres choisies. Mayer, Amsterdam (Paris), 1783. — Nicolle, 1810. — Boullande, Tardieu, 1823. — Beuchot, 1818-1821. — Audiffret, Renouard, 1822. — Poitevin, Didot, 1840. A. Lemerre, 1878.

III

Œuvres apocryphes.

La Promenade de Saint-Cloud ou la Confidence réciproque, par M. Lesage. La Haye, 1738. — Ce livre est de Fromaget, voy. p. 74.

Vie de don Alfonse Blas de Lirias, fils de Gil Blas de Santillane. Amsterdam, 1754.

Histoire de Rodriguez Vexillario, nouvelle posthume de Lesage. Cambrai, 1842. Voy. p. 42.

IV

Traductions. — Imitations [1].

En espagnol :

El observador nocturno o el Diablo cojuelo compuesto en francès a imitacion del que escribio Luiz Velez de Guevara,

1. Voy., pour *le Diable boiteux*, p. 170, et pour *Gil Blas*, p. 358, quelques indications complémentaires.

trad. al castillano. Madrid, Benito Cano. — Paris, Barrois, 1812. — Perpignan, 1824.

Adventuras de Gil Blas de Santillana robadas a España y adoptadas en Francia por Le Sage, restituidas a su patria y a su lengua nativa por un Español zeloso que no sufre se burlen de su nacion (el padre Isla), 1787-1791-1797-1805-1812-1826, etc.

El Bachiller de Salamanca o Aventuras de D. Querubin de la Ronda que saco de un manuscrito español y publico en francès restituido al castellano. Paris, Barrois, 1821.

En portugais :

Historia del Gil Blaz de Santilhana traduçao portugueza, par Duboccage.

Historia d'Estevinho Gonçalves, cognominado Rapaz de bon humor, traduzida de francès en portuguez, por José da Fonseca. Paris, Pillet, 1838.

En anglais :

The Devil upon Crutches. London, J. Osborn, 1748.

The Devil upon Two Sticks, Asmodeus Crutches, A critical letter upon the Work. Dialogues des cheminées de Madrid. Edinburg, 1783.

The Adventures of Gil Blas of Santillana translated, by M. Roderick Random (*T. Smollet*). London, Osborn, 1748. — Les mots d'esprit sont laissés en français. Le commentaire est intéressant.

Adventures of Gil Blas rendered in to english, by Henri Van Laun, *with introductory notice, life of Lesage and notes.* 1885. Paterson, Edinburg; Simpkin, London.

En allemand :

Geschichte des Gil Blas von Santillana aus dem französischen des Lesage, von E. Fink, 1839.

En italien :

La traduction de Monti, secrétaire du cardinal Pompée Aldrovandi, Venise, de 1735 à 1747, avec une suite, *Historia de un hijo de Gil Blas.* — Celle du Dr Crocchi, Londres, 1806, avec une suite (liv. XIII-XVI).

En arabe :

Gil Blas, par Paulmier, revu par Mouh'Ammed R'Oudja Ben' Affaf. Barrois, 1850.

Le zèle des traducteurs ne s'est pas toujours borné au texte

de Lesage : ils l'ont continué. C'est ainsi que paraît en 1754 à Amsterdam, sept ans après la mort de Lesage, un prétendu roman posthume : *Vie de don Alfonse Blas de Lirias*, *fils de Gil Blas de Santillane*, réimprimé en 1802. Gil Blas a eu deux fils : l'un, D. Sanche, demeure à Lirias ; l'autre, D. Alfonse, voyage et écrit ses mémoires. Le traducteur italien Monti continua également *Gil Blas*.

La suite d'Amsterdam eut le sort de *Gil Blas*, comme par une fatalité inhérente à ce nom. On en contesta l'originalité, et il parut à Madrid en 1792 une *Genealogia de Gil Blas*, *continuacion de la Vida de esto famoso sujete por su hijo D. Alfonso Blas de Liria*, *por* D. Bernado Maria de Calzada *que la rectituye en sa lengua primitiva*. Qui voudrait, pourrait ainsi, après la *Question de Gil Blas*, poser la *Question de la suite de Gil Blas*. C'est une manie. — A signaler encore, de Paul Féval, *Madame Gil Blas*, 2 vol., 1857.

V

Reliques et Souvenirs.

Si l'on faisait une Exposition Lesagienne nous ne savons trop, à part les portraits, ce qu'on y pourrait faire figurer. L'expérience serait à tenter, à Vannes, à Nantes ou à Boulogne-sur-Mer. Il sortirait peut-être des collections privées des trésors de reliques, souvenirs ou autographes ignorés.

Les portraits sont très nombreux, isolés, ou en tête d'éditions. M. le marquis de Granges de Surgères les énumère dans son *Iconographie bretonne* : Lesage, t. II, 69. Description de 1 portrait in-f°, 2 in-4°, 24 in-8°, 15 in-12 et in-18. Picard, 1889.

Il faut signaler encore un curieux portrait peint à Boulogne, sur lequel on nous communique les renseignements suivants :

« J'ai retrouvé et acquis ici (à Boulogne) un portrait peint par un contemporain du père du chanoine de Notre-Dame de Boulogne; conservé depuis son entrée au siècle dernier dans le palais épiscopal, il en est sorti après la mort de Mgr Haf-

fringue, qui, vous le savez, avait établi en 1815 sa grande et florissante maison d'éducation, et j'ai eu le bonheur de l'acheter à un marchand de meubles de notre ville qui était déjà en pourparlers avec un amateur anglais pour le lui vendre. J'ai acquis la certitude que c'était bien le portrait du palais épiscopal, que la tradition constante depuis 1815 lui donnait le nom de Lesage, et que l'on ne connaît pas de portrait peint ou dessiné de Lesage. C'est donc le seul fait sur le vif. » (*Lettre de M. Vaillant à l'abbé Luco.*)

Il ne faut pourtant pas omettre le portrait, gravé ensuite, peint par Largillière. Une gravure en fut offerte par M. Vier en 1884 aux *Bibliophiles bretons*.

M. O. de Gourcuff (de Nantes) me signale un portrait omis par de Surgères, gravé par Boilly en 1820 : Lesage est assis dans un jardin.

A Vannes, le buste de Lesage décore avec Mirabeau, Descartes et Thiers, la façade du nouvel hôtel de ville.

Un beau buste, par Desbœufs (1842), est au foyer du public de la Comédie-Française [1].

En 1890, M. E. de la Rochette a fait un projet de monument à élever sur la promenade de la Rabine à Vannes : le buste de Lesage est supporté par une gaine Louis XV; une jeune fille de Sarzeau lui offre une branche de genêt.

Les beaux-arts et la musique n'ont pas refusé leur hommage à Lesage. Doche a écrit la partition d'un vaudeville sur lui (signalé par « un érudit de Vannes »). Le musée de Douai possède un tableau de Bourgeois du Castelet (1767-1827) : *Gil Blas sur la route de Peñaflor* (H. 1, 28 L. 1, 69. T.). Gil Blas est à cheval, il traverse une vallée sombre. Sur la hauteur, à droite, les ruines d'une église. A gauche, une cascade bouillonnante, à côté d'une étude d'arbre au tronc blanc et moussu. Derrière une roche, un mendiant accroupi auprès de son escopette et de son chapeau renversé.

Le Vaudeville joua, le 26 mars 1802, un acte de Deschamps, Desprès, Radet et Barré : *René Lesage ou Voilà bien Turcaret!* Barré, Radet et Desfontaines firent jouer encore, en décem-

1. Voy. p. 424.

bre 1805, *les Écriteaux ou René Lesage à la foire Saint-Germain.*

Bon nombre de journaux et revues se sont appelés *Gil Blas*, *le Diable boiteux.*

On a conservé et on visite encore les maisons de Lesage à Sarzeau (voy. p. 2) et à Boulogne-sur-Mer (voy. p. 90). On en trouve dans le pays des photographies et des lithographies. On a des indications moins précises sur ses domiciles successifs à Paris. On en sait le nom des rues. Nous les avons vus plus haut, dans les actes de naissance de ses enfants et dans ses lettres; mais ni nos édiles ni nos antiquaires parisiens ne savent sur quel immeuble au juste il faudrait poser une plaque commémorative de son séjour. Des plaques ont du moins été posées et sur la maison de Sarzeau et sur celle de Boulogne, ainsi qu'on l'a lu plus haut.

A Sarzeau, un hôtel a pris le nom d'*Hôtel Lesage.*

A Vannes, depuis le 27 mai 1886, la rue qui passe derrière l'hôtel de ville s'appelle *rue Lesage.*

En 1815 on vendit 20 francs pièce quelques plumes qui ont servi à Lesage.

Il est en ce moment question d'élever une statue à Lesage. Brizeux a déjà la sienne depuis un an. L'invasion des statues a forcé les derniers retranchements de la France moderne. Le 26 mars 1890, la colonie bretonne a organisé à Paris une matinée artistique au profit de la souscription ouverte à cet effet par la *Revue de Bretagne et d'Anjou.*

VI

Travaux spéciaux sur Lesage [1].

Journal littéraire de La Haye, 1715, rend compte du tome I de *Gil Blas*, « traduction dans le goût du *Diable boiteux* ».

Mercure de France, article sur Lesage, juin 1724.

De Beauchamps, *Lesage*, dans les *Recherches sur les théâtres de France depuis l'année onze cens soixante un jusqu'à présent*, Prault, 1735, le fait naître à Paris.

1. Nous ne reproduisons pas ici les nomenclatures spéciales faites ci-dessus aux chapitres *Roman*, *Question de Gil Blas*, etc.

Dictionnaire portatif des théâtres, 1754, Notice sur Lesage, p. 478.

Notice en 1759, en tête de l'édition du *Bachelier de Salamanque* en trois volumes.

1769. *Notice* dans la *Nouvelle Bibliothèque de campagne ou choix d'épisodes tirés des meilleurs romans tant anciens que modernes*.

Abbé Prévost, *le Pour et le Contre*, I, 332.

Marmontel, *Essai sur les romans*.

Frères Parfaict, *Histoire du théâtre*, t. XIV-XV.

Moreri, *Dictionnaire*, art. Lesage, oublie *le Diable boiteux*.

Titon du Tillet, *Parnasse françois*, second supplément.

Bibliothèque du Théâtre-Français depuis son origine, Dresde, 1768. Notice bien imparfaite sur Lesage; oublie *Turcaret*, le confond avec *le Diable boiteux*, date *Crispin* de 1709, etc.

Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, catalogue des écrivains; *Dictionnaire philosophique*, art. Viande; lettre aux éditeurs de la *Bibliothèque universelle des romans*, 15 août 1775.

Bibliothèque universelle des romans, juillet 1776, un long chapitre sur Lesage, sa vie, ses œuvres.

Notice à l'édition du *Diable boiteux* de 1779, avec approbation de Crébillon; fait naître Lesage à Rhuys en 1677 au lieu de Sarzeau, 1668.

La *Notice* pour l'édition des *Œuvres choisies* de Lesage, 1783, deuxième édition en 1810, est la première étude complète sur Lesage. Malgré des erreurs de biographie qui se sont perpétués (Lesage né à Vannes et épousant la fille d'un menuisier, etc.), la notice est remarquable par la sagesse des jugements, restés vrais.

Voisenon, éd. Moutard, 1781, t. IV, 54-56, *Anecdotes littéraires, historiques et critiques sur les auteurs les plus connus*. Notice intéressante à cause de l'intimité des deux écrivains à Boulogne. « Lesage venait presque tous les jours dîner chez moi », dit-il.

Petite Bibliothèque des théâtres, 1789, t. XXV. La notice répète les erreurs de naissance et de mariage déjà signalées. Une page curieuse sur le caffé de la rue Saint-Jacques où fréquentait Lesage.

Mayer, *Notice* à l'édition du *Diable boiteux*. Dijon, Frantin, 1797.

Palissot, *Mémoires*, éd. 1809, V. p. 27. Notice sur Lesage « auteur du meilleur de nos romans », car Télémaque n'en est pas un.

La Harpe, *Lycée*.

Geoffroy, *Feuilletons*.

Boissonnade, un article sur *le Diable boiteux* (Journal de l'Empire), 25 octobre 1812.

Spenc's anecdoctes published by S. Weller Singer, London, 1820 : la Maison de Lesage rue Saint-Jacques.

F. Morand, *Année historique* de Boulogne-sur-Mer, p. 37, 81, 152, 160, 211, 272.

Hédouin, *Bulletins de la Société d'agriculture*, 1820, sur Lesage. Boulogne-sur-Mer.

Beuchot, *Notice*, éd. 1820.

Saint-Marc Girardin, *Éloge de Lesage*, 1822, et *Notice* à l'édition de *Gil Blas* chez Charpentier.

Patin, *Éloge de Lesage*, 1822.

Malitourne, *Éloge de Lesage*, *ibid.*

Revue encyclopédique, 1822, et XXVII, 1825, articles sur Lesage. Cf. surtout livraison 21, p. 853.

Hédouin, *Lesage*, notice écrite pour l'édition Leroy-Berger du *Diable boiteux*, imprimée sur vélin et déposée avec des pièces de monnaie derrière la plaque commémorative de la maison de Lesage à Boulogne.

L'*Annotateur de Boulogne* (n° du jeudi 3 mars 1825) note et lithographie : la Maison qu'habitait Lesage à Boulogne.

Notice, par Lesourd, dans *le Diable boiteux* de 1825.

E. Johanneau, *Notice* à *Gil Blas*. Paris, Dalibon, 1829.

Ch. Nodier, *Notice* pour l'édition illustrée par Gigoux, chez Paulin, 1835 ; excellentes pages, surtout sur le style de Lesage. Boutades humoristiques contre le P. Isla et consorts.

Prosper Poitevin, *Notice* pour l'édition de 1838, fixe sans preuve en 1692 l'arrivée de Lesage à Paris, et nomme le maréchal de Villeroy pour de Villars.

Hédouin, *Lesage à Boulogne* (Almanach de Boulogne, 1842).

Cayot-Délandre, *le Morbihan, son histoire et ses monuments*, Vannes, 1847 : *Sarzeau*.

WALTER SCOTT, *Biographies littéraires des romanciers célèbres* : LESAGE.

Biographie Michaud, articles LESAGE par AUDIFFRET. Voir aussi articles ISLA, ESPINEL.

Biographie Didot, article LESAGE.

OGÉE, *Dictionnaire historique et géographique de la province de Bretagne.*

E. FINK, *Das Leben und die Schriften des Lesage*, avant la traduction de *Gil Blas*, 1839.

JAL, *Dictionnaire critique, biographique et d'histoire*, a copié plusieurs actes authentiques, ce qui fait l'un des grands mérites de son Dictionnaire. Il est moins heureux quand il veut faire de l'histoire locale. Sa petite dissertation sur la non-existence d'une cour royale à Rhuys en 1668 marque un peu d'ignorance et beaucoup d'aplomb.

Dictionnaires de BRUNET, QUÉRARD, LORENZ, DANTÈS, etc.

Dictionnaire de Larousse, articles LESAGE, GIL BLAS, DIABLE BOITEUX, ISLA, etc., bien informés.

SAINTE-BEUVE, *Causeries du lundi*, un article entier, qui est une bonne fortune pour Lesage, 1850.

Biographie bretonne de LEVOT, 1852, article biographique sur LESAGE, donne quelques renseignements neufs et curieux,

G.-F. DE GRANDMAISON Y BRUNO, *Notice* pour *Gil Blas*, éd. Lecoffre, 1854.

VILLEMAIN, *Littérature au* XVIIIe *siècle*, I, 244-252.

NISARD, *Histoire de la littérature française*, qu'il faut toujours consulter.

DE BARANTE, *Tableau de la littérature au* XVIIIe *siècle*, p. 36.

J. JANIN, très jolie *Notice* à l'édition du *Diable boiteux*, illustrée par TONY JOHANNOT.

DE MARESCOT, *Notice* pour l'édition Jouaust de *Turcaret*.

PAUL DE SAINT-VICTOR, *Gil Blas* dans *Hommes et Dieux*, 458-466, pages étourdissantes, d'une vie intense, bien sévères pour Gil Blas (voy. p. 334, ci-dessus).

Le même, *les Deux Masques*, III, quelques pages très fortes sur *Turcaret* et la ferme.

PAUL ALBERT, *la Prose*, chap. du Roman.

HÉDOUIN, *Lettre au bibliothécaire d'Angers*, 1855; renseignements curieux sur le séjour de Lesage à Boulogne-sur-Mer.

Pitre-Chevalier, *la Bretagne moderne*, 1860.

Abbé Luco, *Histoire de Saint-Gildas de Rhuys*, Vannes, 1869.

L. Étienne, *Turcaret* dans *les Financiers au théâtre* (Revue des Deux Mondes, 8 octobre 1870).

L. Étienne, article sur *Turcaret* (Revue des Deux Mondes, 15 mars 1872).

Paul Foucher, *les Coulisses du passé*, 1873, chap. v. p. 205, Lesage et Turcaret.

G. d'Heilly, *Notice* pour le *Théâtre choisi* de Lesage avec un *Appendice* assez étendu sur le Théâtre de la Foire au xviiie siècle.

Priou, *Quelques réflexions sur la vie et les ouvrages de Lesage, écrivain breton, créateur du roman de caractère*, lues en séance de la Société royale académique du département de Loire-Inférieure, 7 décembre 1842, seraient intéressantes si elles n'étaient souvent bien erronées. L'auteur, citant un passage de Cartaud de la Vilate, dans l'*Essai sur le goût*, par un amalgame d'idées, confondant avec le *Temple du Goût*, et le *Temple du goût* avec le *Temple de Cnide*, finit par attribuer l'*Essai sur le goût* à Montesquieu!

Poulet-Malassis, *Notice* pour l'édition de *Gil Blas* en 4 vol., chez Lemerre, 1878.

Delavigne, *Lesage*, brochure extraite des *Mémoires de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres de Toulouse*.

Reynald, *Notice* pour l'édition Jouaust du *Diable boiteux*, et, du même, *Notice* à l'édition de *Gil Blas* avec eaux-fortes de Los Rios.

F. Sarcey, *Notice* pour l'édition Jouaust de *Gil Blas*, eaux-fortes de Nargeot.

Pierre Jannet, *Notice* pour *le Diable boiteux* de la collection Jannet-Picard.

Dillaye, *Notice* pour l'édition Lemerre du *Théâtre* de Lesage.

Anatole France, *Notice* pour l'excellente édition Lemerre du *Diable boiteux*, avec un *Appendice* donnant les passages de l'édition 1707, supprimés dans les éditions suivantes.

Drujeon, *les Livres à clés*, entreprise louable, mais, pour ce qui concerne Lesage, trop superficielle et pleine d'erreurs.

Revue de Bretagne et d'Anjou.

Henri Guesdon, *Notice biographique sur Alain-René Lesage*,

Vannes, 1876, rédigée sur les notes de M. l'abbé Luco, travail unique, très neuf et très amplement informé sur la famille, le pays et la jeunesse de Lesage. Il n'y a rien de mieux, et rien d'autre. 14 pages.

Annuaire statistique, historique et administratif du Morbihan. Vannes, 1881, IIe partie, 1-151 ; excellent historique de Sarzeau, la patrie de Lesage.

Abbé Luco, *les Enfants d'Alain-René Lesage*, étude faite sur les notes de M. V.-J. Vaillant, de Boulogne-sur-Mer, et très bien renseignée. (Bull. Soc. polymathique de Vannes, 1881, p. 45-54.)

G. Larroumet, dans *Marivaux et ses œuvres*, 1882, est souvent amené à parler de Lesage, spécialement IIIe partie, chap. II, p. 355-357. Bien que nous ne pensions pas toujours de même, nous sommes heureux de rendre hommage à notre érudit confrère.

Le Livre, 1882, p. 253, sur Lesage à propos du *Gil Blas* de Gigoux.

Marquis de Granges de Surgères, lecture à la séance du 15 février 1883 aux *Bibliophiles bretons*, où il « caractérise le génie de Lesage ».

A. de la Borderie, lecture sur les *minora* de Lesage, *Valise trouvée*, *le Point d'honneur*, etc. (Bulletin des Bibliophiles bretons, 8e année, 1885).

E. Hönncher, *Revue de Körting*, 1886, 1, 35, très consciencieuse étude sur Lesage et l'Université, l'Académie, les philosophes, auteurs, acteurs, etc. ; c'est un classement ingénieux et patient d'une quantité énorme de renvois notés à la lecture. L'auteur a tort d'attribuer à Lesage *la Promenade de Saint-Cloud* (voy. ci-dessus, p. 74). Le Théâtre de la Foire y est l'objet d'un sérieux travail. On y trouve les qualités chères aux Germains : conscience, science et patience.

Smolett und Lesage, Berlin.

Bulletins de la Société polymathique de Vannes : les *Paroisses du diocèse*, notice complète et très neuve sur *Sarzeau*, patrie de Lesage (*Bull.* de 1883, p. 171-179), par l'abbé Luco.

Notice anonyme à l'édition Marpon, 1884.

Introductory notice, life of Lesages and notes, 1885. Paterson, Edinburgh.

Marquis de Granges de Surgères, *Bibliographie Lesagienne : Lettres d'Aristénète*, 1886 ; *Guzman d'Alfarache* (Techener).

Abbé Nicol, dans les *Écrivains du pays de Vannes :* Lesage, 1886.

Notice de l'édition du *Diable boiteux*, Dentu, 1886, dans la *Bibl. choisie des chefs-d'œuvre français et étrangers.*

Excursion sur le golfe du Morbihan, par le Dr de Closmadeuc (Bull. Soc. polym. de Vannes, 1887, p. 208-216).

Barberet, *Lesage et le Théâtre de la Foire*, Nancy, 1887, travail consciencieux, mais malheureusement incomplet. Il ne sort pas de cette étude ce qu'on attendrait d'un théâtre d'actualités comme le théâtre forain, un tableau de la société et de l'époque : ce sujet occupe cinq pages (108-112). Un détail entre autres. Il n'existe que deux autographes de Lesage dont un est une lettre à Fuzelier au sujet du Théâtre de la Foire. Barberet n'en dit mot.

F. Brunetière a consacré à Lesage deux études définitives, remarquables par la sage netteté des vues et la solidité des jugements : *Lesage*, dans les *Études critiques sur l'Histoire de la littérature française*, 1887 ; troisième série, p. 63-120 ; il avait auparavant étudié un point plus spécial : la *Question de Gil Blas*, *Histoire et Littérature*, p. 235-269.

Nous ne donnons pas ici la bibliographie si compliquée de la *question de Gil Blas* ; elle est toute dans notre chapitre I, II, 2.

Thiers, *Préface* inédite à *Gil Blas* (voy. *Intermédiaire des curieux et des chercheurs*, 25 juin 1888).

Olivier de Gourcuff, *Préface* au livre *la Morale de Lesage*, Nantes, 1888.

Arthur du Chêne, *la Morale de Lesage dans Gil Blas*, sujet mis au concours de la Société Nantaise *le Grillon*, joliment et finement traité dans cette petite brochure, Nantes, 1888.

C. Lenient, un chapitre sur Lesage, son caractère et son talent, le poète dramatique, *Crispin rival* et *Turcaret* dans *la Comédie en France au* XVIIIe *siècle*, 1888, t. I, chap. VI, p. 122-151. Chacun des personnages de *Turcaret* est l'objet d'une analyse pleine de justesse et d'observation.

Lintilhac, qui parle quelquefois de Lesage dans son étude si neuve sur *Beaumarchais*, 1887, a écrit une bonne page sur *Lesage et la Comédie de mœurs* (Revue critique, 4 février 1889).

Petit de Julleville, *le Théâtre en France* : Lesage, p. 162 sq. — 1889.

E. Faguet, *Étude littéraire sur le* XVIIIe *siècle :* Lesage, p. 55-85, 1890.

R. Kerviler consacrera un important article à Lesage dans son immense *Bio-Bibliographie bretonne*, en cours de publication.

Léon Séché, *Stances à Lesage*, lues à la fête organisée au profit du monument de Lesage, le 26 mars 1890.

Revue de Bretagne et d'Anjou, 25 mars 1890 : *la Fête de Lesage*, compte rendu.

TABLE ANALYTIQUE

AVERTISSEMENT VI

INTRODUCTION

Biographie de Lesage.

CHAPITRE I

I. — Un coin de Bretagne : Sarzeau, la maison de Lesage. — La famille. — Premières années. — Lesage orphelin. — L'héritage. — Vannes : au collège.. 1

II. — Paris : un Breton au quartier Latin. — Danchet. — Amours dorées. — Mariage. — Le droit et la ferme..................... 15

CHAPITRE II

I. — Premières œuvres. — Danchet et Aristénète. — Les de Lyonne. — Henriot. — Le Théâtre de la Foire. — Un autographe de Lesage. — Théâtre espagnol. — *Crispin rival*. — *Le Diable boiteux*. — *La Tontine*. — *Turcaret*. — Publication de *Gil Blas*. — Un manuscrit apocryphe : *Vexillario*........................ 27

II. — L'affaire Marie Petit. — Lesage rédacteur officiel. — Une lettre autographe de Lesage. — Identité du destinataire.............. 48

CHAPITRE III

I. — *Aventures de Beauchêne* : la Mer. — Lesage ancêtre de Fen. Cooper. — Encore un roman apocryphe : *la Promenade de Saint-Cloud*. — *La Journée des Parques*. — *La Valise trouvée*. — Le *Mélange amusant*. — La maison du faubourg Saint-Jacques. — Chronique du quartier. — Lesage au café. — Lesage et Santeuil. — Lesage et l'Académie.................................. 60

II. — Dernières années. — Départ de Paris. — Lesage à Boulogne-sur-Mer. — Le comte de Tressan. — Un sourd amusant. — Mort de Lesage. — Ses enfants : Montménil, Pitténec, le chanoine Julien, la fille de Lesage.. 90

PREMIÈRE PARTIE

Origines du roman de Lesage.

CHAPITRE I

La France.

État du roman à la fin du XVIIe siècle. — Précieux et burlesques. — Apparition d'un genre intermédiaire. — Le réalisme au théâtre et dans le roman. — La génération de Mme de Villedieu. — Le roman historique. — Les précurseurs de Lesage................ 103

CHAPITRE II

L'Espagne.

I. — La littérature espagnole en France au temps de Lesage. — Influence prépondérante de l'Espagne : les événements politiques, relations de voyages, les romanciers *hispanisants* : Scarron, Richebourg, etc. — Lesage et l'Espagne : *Don Quichotte, le Diable Boiteux*, *Guzman d'Alfarache*, grossièretés picaresques; *Estebanille Gonzalès,* un Garçon de bonne humeur; *le Bachelier de Salamanque*, l'élément exotique dans Lesage. — *Gil Blas*............ 148

II. — La *Question de Gil Blas.* — Première phase : les contemporains, Voltaire. — Obregon et Gil Blas. — Le P. Isla. — Comte de Neufchâteau. — V. Hugo, teinturier littéraire. — Audilfret. — Llorente : Lesage et Solis, curieuses leçons de français, d'histoire et de géographie, le cynisme dans l'ignorance. — État civil de Gil Blas. — Deuxième phase : Tieck, Everett, W. Scott, Puigblanch, Borrow, Puybusque, Ad. de Castro, Ticknor, Franceson, Sainte-Beuve, Baret, Perez de Guzman, Brunetière, Morel-Fatio, etc. — Conclusion. — Emprunts incontestables. — Originalité de Lesage sauvegardée... 199

DEUXIÈME PARTIE

Originalité du roman de Lesage.

CHAPITRE I

La forme, le style.

I. — Caractères du style de Lesage : naturel, clarté, vivacité, style de transition entre deux siècles; de Molière à Beaumarchais. — Négligences, trivialités. — Érudition. — Hispanismes. — Style dramatique. — Style narratif et réaliste. — Antigone et Doudan.

— Le genre descriptif : historique du genre. — La vie dans *Gil Blas* : je mange, donc je suis. — Les physionomies, costumes, décors, la nature. — Maximes morales. — L'esprit de Lesage... 263

La composition.

II. — Composition défectueuse. — Procédés : la suite au prochain numéro, récits intercalaires, reconnaissances, rappels et allusions. 310

CHAPITRE II

Le fond.

I. — Peinture des conditions et des caractères. — Caractère de Gil Blas. — Amis et comparses. — La société dans *Gil Blas* : le roi, les seigneurs, le clergé, les petites gens, etc. — La postérité de Gil Blas........... 332

II. — Les clés de *Gil Blas* : anecdotes du temps. — Médecins : la saignée. — Comédiens : galerie d'artistes. — Auteurs. — La préciosité au temps de Lesage. — Conclusion............. 363

Appendices. — Autographes. — Bibliographie. — Apocryphes. — Traductions et imitations. — Reliques et souvenirs. — Travaux spéciaux... 427



Coulommiers. — Imp. P. BRODARD.




U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 05 14 06 22 09 7